



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



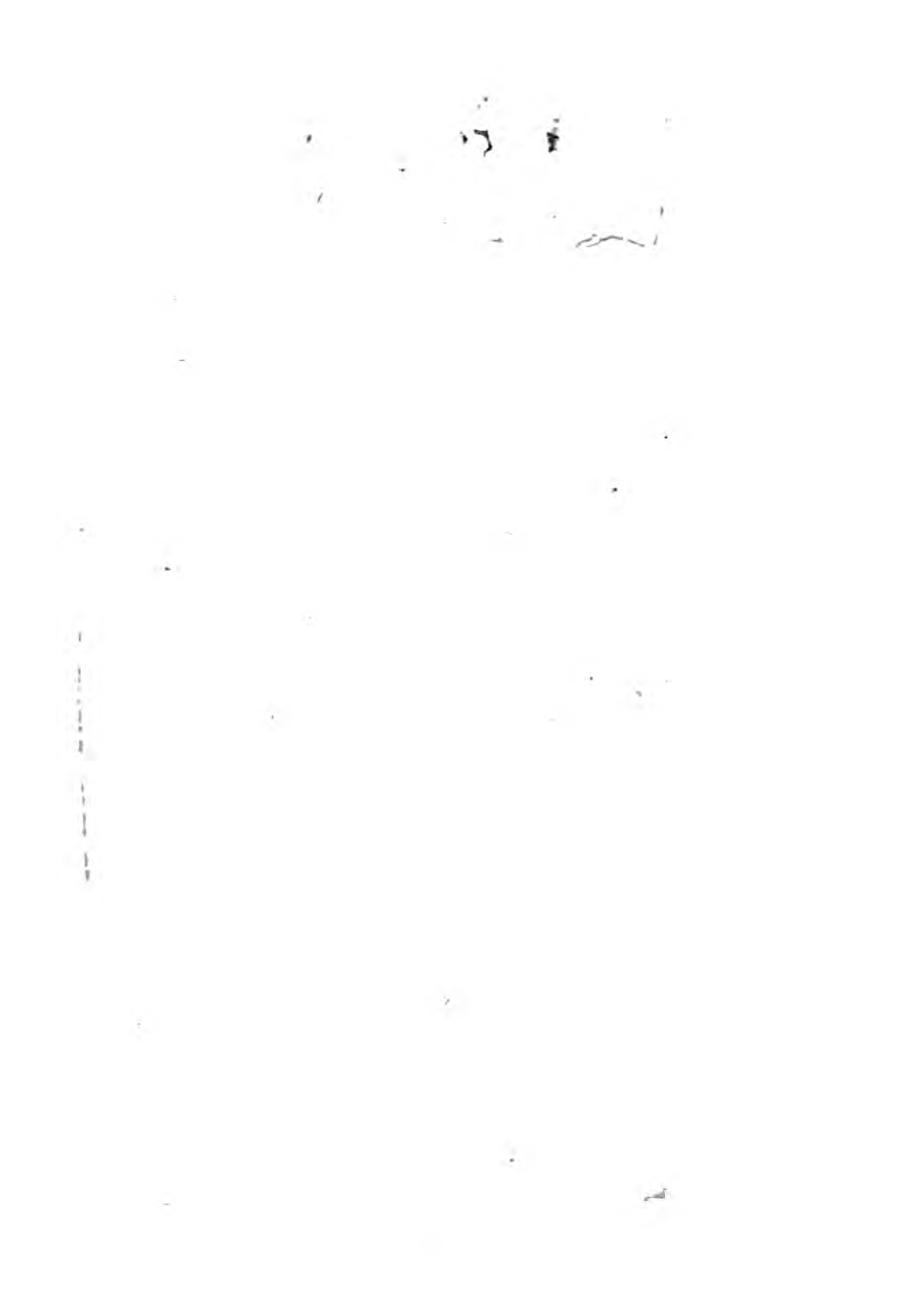
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





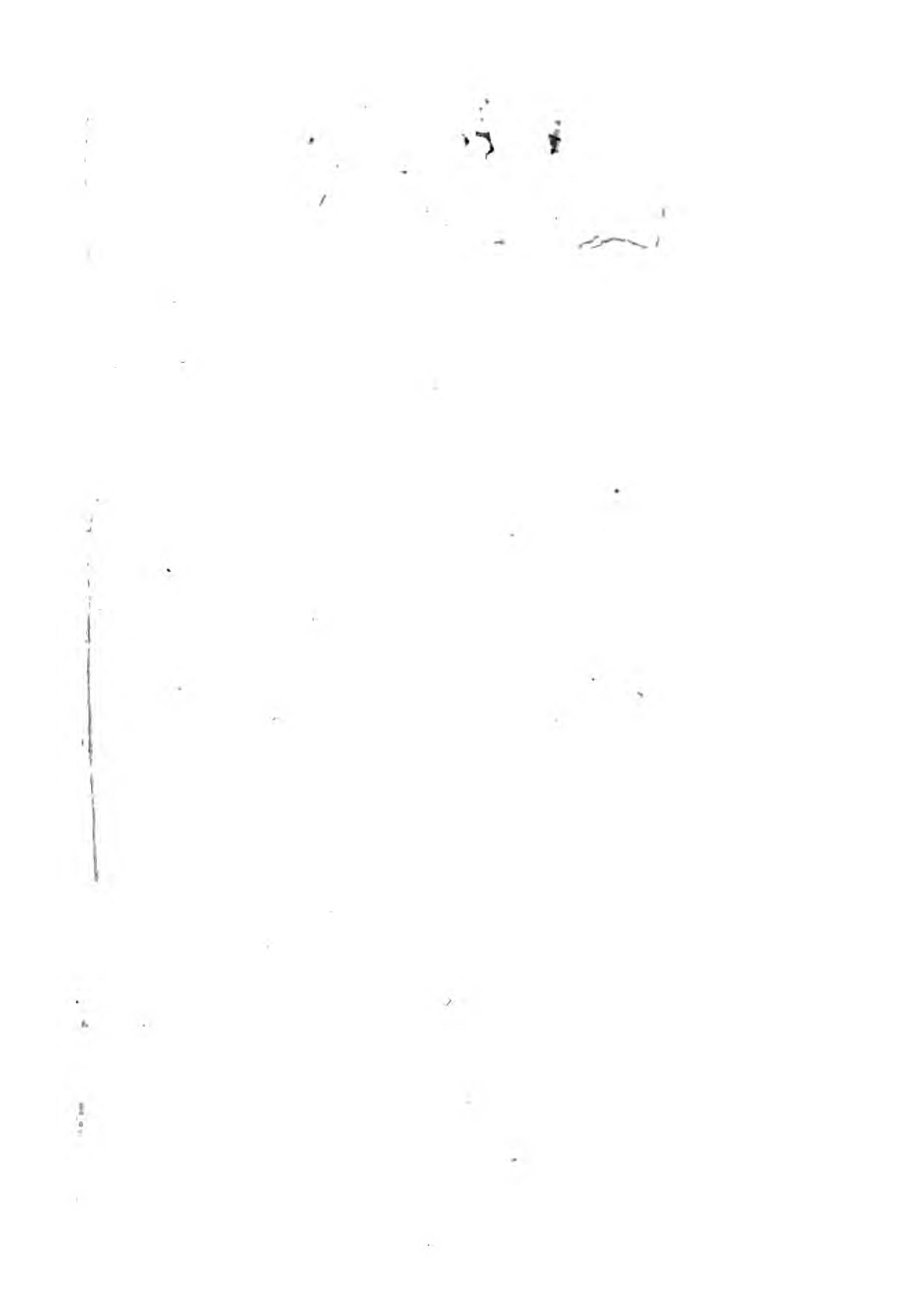
JJ. 31 (Finch)





JJ. 31 (Finch)

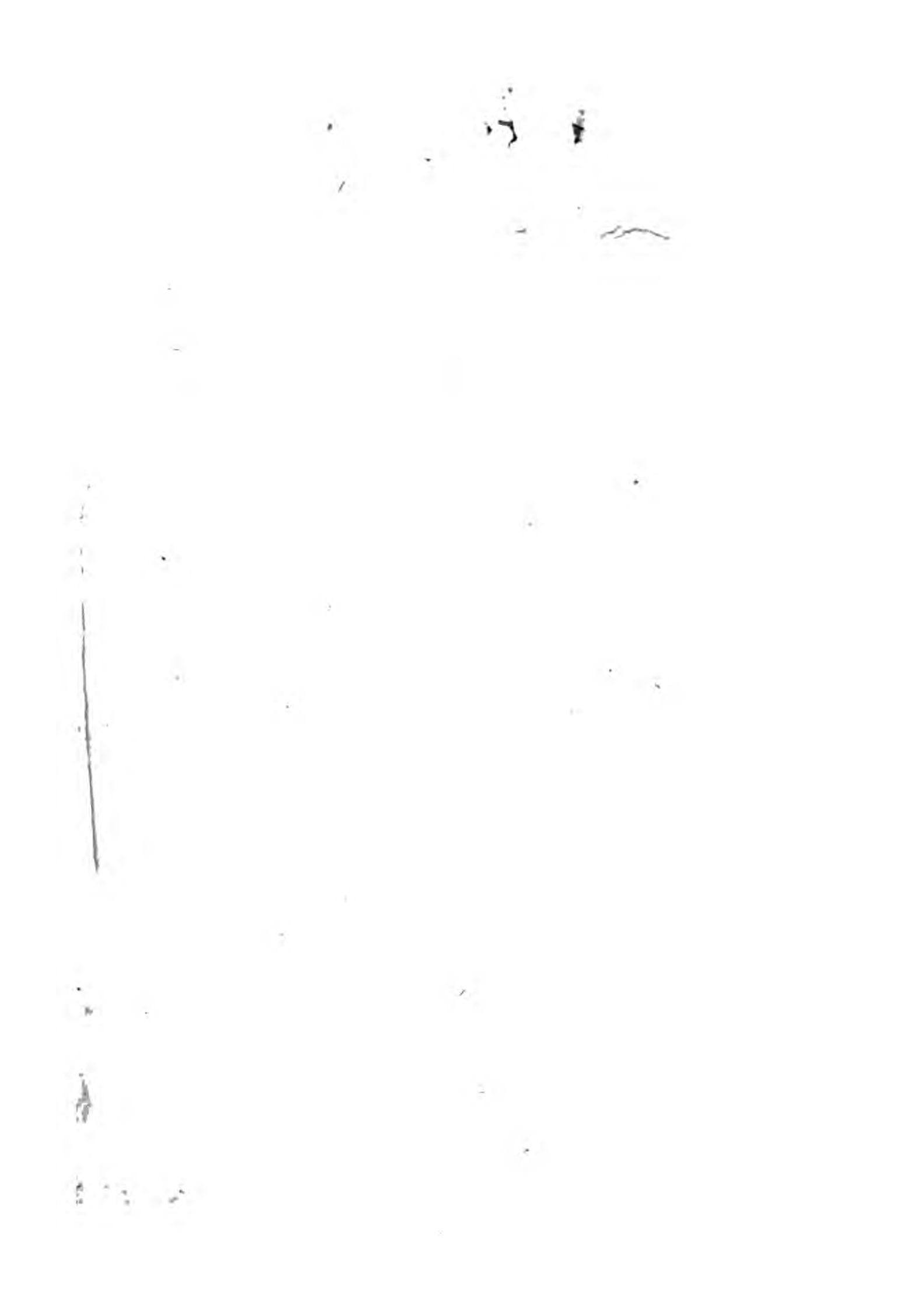






JJ. 31 (Finch)







# OEUVRES

DE

## CLEMENT MAROT

VALET-DE-CHAMBRE DE FRANÇOIS I.

ROY DE FRANCE,

*Revûes sur plusieurs Manuscrits, & sur plus  
de quarante Editions;*

ET AUGMENTÉES

*Tant de diverses Poësies veritables, que de celles  
qu'on lui a faussement attribuées:*

A V E C

Les Ouvrages de JEAN MAROT son Pere,  
ceux de MICHEL MAROT son Fils,

& les Pièces du Different de CLEMENT avec  
FRANÇOIS SAGON:

*Accompagnées d'une Preface Historique &  
d'Observations Critiques.*

TOME QUATRIEME.



A L A H A Y E,

Chez P. GOSSE & J. NEAULME.

M. DCC. XXXI.

*Avec Privilege des Etats de Hollande & de West-Frise.*



UNIVERSITY OF TORONTO

LIBRARY

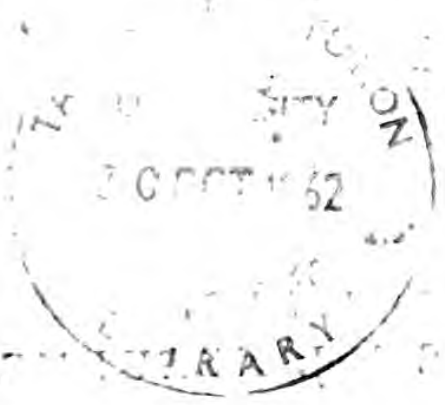
1962

100

100

100

100



100

# T A B L E

Des Pièces contenues dans le Tome IV.

Des Oeuvres de

## CLEMENT MAROT.

---

<b>L</b> A premiere Eclogue des Bucoliques de Virgile. 1512.	Pag. 1
Marot au Roy, touchant la Metamorphose.	8
Livre I. de la Metamorphose d'Ovide.	11
Livre II. de la Metamorphose d'Ovide.	56
Histoire de Leander & Hero. 1541.	103
Le Jugement de Minos, sur la preference d'Alexandre le grand, Annibal de Carthage, & Scipion le Romain, dit l'Africain, pris de Lucian entre les Dialogues des morts au premier Tome. 1514.	122
Des Visions de Petrarque, de Thuscan en François.	136
Les tristes Vers de Philippe Béroalde, sur le jour du Vendredi saint: qui commence en Latin: Venit mœsta dies, rediit lachrymabile tempus.	146
Colloque d'Erasmus, traduit de Latin en François par Clement Marot, intitulé Abbatiss & Eruditæ, ou de l'Abbe & de la femme savante.	152
- - - intitulé: Virgo Misogamos.	174
Cinquante Pseaumes de David, traduits en François.	174

<i>François par Clement Marot.</i>	198
<i>Clement Marot au Roy Très Chrestien François I. de ce nom, sur la traduction des Pseaumes de David.</i>	ibid.
<i>Aux Dames de France touchant lesdits Pseaumes.</i>	204
<i>Le premier jour d'Aoust 1543. Au Roy encore.</i>	206
<i>Vens sur la Traduction des Pseaumes.</i>	207
<i>Epigramme de Scevole de sainte Marthe.</i>	209
<i>Ode sur les Pseaumes.</i>	ibid.
<i>Au très-illustre Prince, Monseigneur le Reveren- dissime Cardinal de Lorraine, Archevê- que de Reims.</i>	212
<i>Preface de Jean Calvin à tous Chrestiens &amp; a- mateurs de la parole de Dieu.</i>	214
<i>Extrait du Privilege du Roy, Charles IX.</i>	223
<i>PSALME I. 1540. Qui au conseil &amp;c.</i>	226
- - - II. <i>Pourquoi font bruit.</i>	227
- - - III. <i>O Seigneur que de gens.</i>	229
- - - IV. <i>Quand je t'invoque, hélas.</i>	231
- - - V. <i>Aux paroles que je veux dire.</i>	233
- - - VI. <i>Ne vueille pas, ô Sire.</i>	235
- - - VII. <i>Mon Dieu, j'ay en toi esperance.</i>	237
- - - VIII. <i>O nostre Dieu, &amp; Seigneur a- miable.</i>	239
- - - IX. <i>De tout mon cueur t'exalterai.</i>	241
- - - X. <i>D'où vient cela, Seigneur, je te suppli.</i>	244
- - - XI. <i>Veu que du tout en Dieu mon cueur s'appuye.</i>	246
- - - XII. <i>Donne secours, Seigneur, il en est heure.</i>	247
- - - XIII. <i>Jusques à quand as establi.</i>	249

DU TOME IV.

v

PSALME XIV. Le fol malin en son cueur dit & croit.	250
- - - XV. Qui est-ce qui conversera.	251
- - - XVIII. Je t'aimeray en toute obéissance.	253
- - - XIX. Les Cieux en chacun lieu.	257
- - - XXII. Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu laissé.	260
- - - XXIII. Mon Dieu me paist, sous sa puissance haute.	264
- - - XXIV. La terre au Seigneur appartient.	265
- - - XXV. A toy, mon Dieu, mon cueur monte.	266
- - - XXXII. O bienheureux celui dont les commises.	269
- - - XXXIII. Refveillez-vous chacun pdele.	271
- - - XXXVI. Du malin les faits vicieux.	275
- - - XXXVII. Ne sois fasché si durant ceste vie.	277
- - - XXXVIII. Las en ta fureur aiguë.	281
- - - XLIII. Revenge-moi, pren la querelle.	285
- - - XLV. Propos exquis faut que de mon cueur sorte.	288
- - - XLVI. Dès qu'adversité nous offence.	289
- - - L. Le Dieu, le fort, l'Eternel parlera.	292
- - - LI. Misericorde au poure vicieux.	294
- - - LXX. Tes jugemens, Dieu veritable.	297



VI T A B L E

PSALME LXXIX. Les gens entrez sont en ton heritage.	300
- - - LXXXVI. Mon Dieu, preste-moi l'oreille.	302
- - - XCI. Qui en la garde du haut Dieu.	304
- - - CI. Vouloir m'est pris de mettre en Ecriture.	308
- - - CIII. Sus louez Dieu, mon ame en toute chose.	311
- - - CIV. Sus, sus, mon ame il tefaut dire bien.	315
- - - CVII. Donnez au Seigneur gloire.	321
- - - CX. L'Omnipotent à mon Seigneur & maistre.	322
- - - CXIII. Enfans qui le Seigneur servez.	323
- - - CXIV. Quand Israël hors d'Egypte sortit.	325
- - - CXV. Non point à nous, non point.	331
- - - CXVIII. Bien heureux est quiconques.	332
- - - CXXX. Du fonds de ma pensée.	333
- - - CXXXVII. Estans assis aux rives aquatiques.	335
- - - CXXXVIII. Il faut que de tous mes esprits.	337
- - - CXLII. Seigneur Dieu, oy l'oraison mienne.	339
Les Commandemens de Dieu. Exod. XX.	340
Le Cantique de Simeon. Luc. II.	341
L'Oraison de nostre Seigneur Jesus-Christ.	ibid.
La salutation Angelique.	342
Les Articles de la Foi.	343
Priere avant le repas.	343
	44-

DU TOME IV.

VII

<i>Autre Priere devant le repas.</i>	ibid.
<i>Priere après le repas.</i>	344
<i>Graces pour un Enfant.</i>	ibid.
<i>Oraison à Dieu pour dire au matin quand on se leve. Charles Fontaine.</i>	345
<i>Petits Devis Chrestiens.</i>	346
<i>Adam &amp; Eve.</i>	347

Ce qui est adjousté de nouveau.

<b>PSALM XXIV.</b> <i>En tout temps l'excellence.</i>	348
- - - <b>XLII.</b> <i>Comme le cerf longuement pour- chassé.</i>	352
- - - <b>LXII.</b> <i>N'est-ce raison que mon ame re- garde.</i>	355
<i>Le Cantique de Moÿse, Deuteron. XXXII.</i>	357
<i>Du salut par Jhesus-Christ.</i>	362

Avertissemens & Prefaces, tirées des differen-  
tes Editions de Clement Marot.

<i>Avertissement de l'Edition de Nyort en 1596.</i>	363
<b>PREFACE</b> <i>de l'Edition de Nyort de Thomas Portan en 1596.</i>	365
- - - <i>de l'Adolescence Clementine qui parut pour la premiere fois en 1530.</i>	369
- - - <i>de la premiere Edition entiere de Cl. Marot à Lyon en 1538.</i>	371
- - - <i>de l'Edition de Lyon par du Rocher en 1545.</i>	375
- - - <i>de l'Edition de Lyon par Jan de Tournes en 1549.</i>	377

PREF-

VIII TABLE DU TOME IV.

PREFACE de l'Édition de Lyon par Guillaume Ro-	
ville à l'Écu de Venise en 1554.	379
Vers à la louange de Cl. Marot.	381

Fin de la Table du Tome IV.





L E S  
O E U V R E S  
D E  
C L E M E N T M A R O T.

LA PREMIERE ECLOGUE  
des Bucoliques de Virgile.

1512.

M E L I B E' E.



Oy Tityrus gisant deffous l'or-  
meau

Large, & espez, d'un petit cha-  
lumeau

Chantes chansons rustiques en  
beaulx Chants:

Et nous laissons (maugré nous) les doux champs,

Et noz pays. oyfif en l'umbrage

Fais resonner les forestz qui font rage

Tom. IV.

A

De



2      L A I. E C L O G U E  
De rechanter après ta chalemelle  
La tienne amye Amaryllis la belle.

T Y T Y R E.

○ Melibée, amy cher & parfaict,  
Un Dieu fort grand ce bien icy m'a faict:  
Lequel aussi tousjours mon Dieu fera,  
Et bien souvent son riche autel aura  
Pour sacrifice, un aigneau le plus tendre,  
Qu'en mon troupeau pourray choysir & prendre.  
Car il permet mes brebis venir paistre  
Comme tu voys, en ce beau lieu champestre:  
Et que je chante en mode pastorale  
Ce que voudray est de ma fluste rurale.

M E L Y B E' E.

Je te prometz que ta bonne fortune  
Dedans mon cueur ne met envie aucune,  
Mais m'esbahys, comme en toutes saisons  
Malheur nous suit en noz champs & maisons.  
Ne voys tu point, gentil berger, hélas,  
Je tout malade, & privé de soulas  
D'un lieu loing tain mene cy mes Chevrettes  
Accompagnées d'aigneaux, & Brebiettes,  
Et (qui pis est) à grand labeur je meine  
Celle que vois tant maigre en ceste plaine,  
Laquelle estoit la totale esperance  
De mon troupeau: or n'y ay je assurance,  
Car maintenant, je te prometz, elle a  
Faiect en passant, près de ces coudres là,  
Qui sont espez, deux gemeaux Aigneletz,  
Qu'elle a laissez, moy contrainct, tous seuletz,  
Non dessus l'herbe, ou aucune verdure,  
Mais tout tremblans dessus la pierre dure.

Ha

DE VIRGILE.

3

Ha Tityrus, si j'eusse esté bien sage,  
Il me souvient, que souvent par presage  
Chesnes frappez de la foudre des Cicux  
Me prédisoient ce mal pernicieux.  
Semblablement la finistre Corneille  
Me disoit bien la fortune pareille.  
Mais je te pry, Tityre, compte moy,  
Qui est ce Dieu, qui t'a mis hors d'es moy?

MITYRE.

Je sot cuidois, que ce que l'on dit Romme,  
Fust une ville ainsi petite, comme  
Celle de nous : là où maint Aignelet  
Nous retirons, & les bestes de laiçt.  
Mais je faisois semblables à leurs peres  
Les petitz chiens, & aigneaux à leurs meres.  
Accomparant, d'imprudence surpris,  
Chose petite à celle de grand prix :  
Car pour certain Romme noble, & civile  
Leve son chef par fus toute autre ville,  
Ainsi que font les grans & hauts Cyprez  
Sur ces Buyssons, que tu veois icy près.

MELIBEE.

Et quel motif si exprès t'a esté  
D'aller veoir Romme ?

TITYRE.

Amour de liberté,  
Laquelle tard toutesfoys me vint veoir,  
Car ains que vint, barbe pouvois avoir :  
Si me veit-elle en pitié bien exprès,  
Et puis je leus assez long temps après :

A 2

C'est

## LA I. E C L O G U E

C'est aſçavoir , ſiſtoſt qu'euz accointée  
Amaryllis , & laiſſé Galathée.

Certainement , je confeſſe ce poinct ,  
Que quand j'eſtois à Galathée joinct ,  
Aucun eſpoir de liberté n'avoie ,  
Et en ſouci de beſtail ne vivoye :  
Voire & combien , que mainteſois je fiſſe  
De mes troupeaux à noz Dieux ſacrifice :  
Et nonobſtant , que force gras fourmage  
Se feiſt tousjours en noſtre ingrât village :  
Pour tout cela jamais jour de ſemaine  
Ma main chez nous ne s'en retournoit pleine.

### M E L I B E E .

O Amaryll' : moult je m'eſmerveilleois ,  
Pourquoy les Dieux d'un cueur triſte appellois ,  
Et m'eſtonnois , pour qui d'entre nous hommes  
Tu reſervoſ en l'arbre tant de pommes.  
Tityre lors n'y eſtoit , à vray dire ,  
Mais toutesſois , ô bienheureux Tityre ,  
Les pins très-hauts , les ruiſſeaux qui couloient ,  
Et les buiſſons adonques t'appeloient.

### T I T Y R E .

Qu'euffe je faiçt , ſans de chez nous partir ?  
Je n'euffe peu de ſervice ſortir ,  
N'ailleurs que là , n'euffe trouvé des Dieux  
Si à propos , ne qui me doiſent mieux .  
Là , pour certain , en eſtat triumphant  
( O Melibée ) je vey ce-jeune enfant ;  
Au loz de qui noſtre autel par couſtume  
Douze ſoys l'an en ſacrifice fume .

Certes c'eſt lui , qui premier reſpondit  
A ma requête , & en ce poinct me diçt ;

Al

D E V I R G I L E. 5

Allez enfans, menez paistre voz bocufz,  
Comme devant, je l'entends & le veux:  
Et faictez joindre aux vaches vos Toreaux.

M E L I B E' E.

Heureux vieillard fur tous les pastoureaux,  
Donques tes champs par ta bonne aventure  
Te demouront, & assez de pasture,  
Quoi que le roc d'herbe soit despouillé,  
Et que le lac de bourbe tout fouillé,  
Du jonc lymeux couvre le bon herbage,  
Ce neantmoins le mauvais pasturage  
Ne nourrira jamais tes brebis pleines:  
Et les troupeaux de ces prochaines plaines  
Desormais plus ne te les gasteront,  
Quand quelque mal contagieux auront.

Heureux vieillard, desormais en ces prées  
Entre ruisseaux, & fontaines sacrées  
A ton plaisir tu te rafreschiras:  
Car d'un costé, joignant de toy auras  
La grand' cloiture à la faulxaye espesse,  
Là où viendront menger la fleur sans cesse  
Moufches à miel, qui de leur bruyt tant doux  
T'inciteront à sommeil tous les coups.  
De l'autre part, sus un haut roc fera  
Le Rossignol, qui en l'air chantera:  
Mais cependant la Palombe enrouée,  
La Tourtré aussi de chasteté louée  
Ne laisseront à gemir sans se taire  
Sus un grand Orme: & tout pour te complaire.

T I T Y R E.

Donques plustost Cerfz legers, & cornuz  
Vivront en l'air & les Poissons tous nudz

## 6 LA I. E C L O G U E

Seront laissez de leurs fleuves taris :  
Plus tost beuront les Partes Araris  
Le fleuve grand : & Tigris Germanie  
Plus tost fera ma personne bannie  
En ces deux lieux : & leurs fins & limites  
Circuiray à journées petites ,  
Ains que celui que je tai racompté  
Du souvenir de mon cueur soit osté.

### M E L I B É E .

Helas , & nous irons sans demourée  
Vers le pays d'Afrique l'alterée :

La plus grand' part en la froide Scytie  
Habiterons , ou irons en Parthie ,  
Puis qu'en ce point Fortune le decrete,  
Au fleuve Oaxe impetueux , de Crete  
Finablement viendrons tous esgarez  
Vers les Angloys , du monde separez.

Long temps après ou avant que je meure ,  
Verray-je point mon pays & demeure ?  
Ma povre loge aussi faicte & chaume ?  
Las s'il advient , qu'en mon petit royaume  
Revienne encor , je le regarderay ,  
Et des ruynes fort je m'estonneray.

Las faudra-il , qu'un gendarme impiteux  
Tienne ce champ tant culte , & fructueux ?  
Las faudra-il qu'un barbare estranger  
Cueille ces bledz ? O en quel grand danger  
Discorde a mis & pasteurs , & marchans !  
Las , & pour qui avons semé noz champs ?  
O Melibée , plante arbres à la ligne ,  
Ente poiriers , mets en ordre la vigne :  
Helas pour qui ? allez jadis heureuses ,  
Allez brebis maintenant malheureuses.

Après cecy , de ce grand creux tout vert ,

Là

## DE VIRGILE,

7.

Là où souvent me couchois à couvert ,  
Ne vous verray jamais plus de loïn paistre  
Vers la montagne espineuse & champestre :  
Plus ne diray chanfons recreatives :  
Ny deffous moy povres chevres chetives  
Plus ne paistrez le treffle fleurissant,  
Ne l'aigre feuille au saule verdissant.

## TITYRE.

Tu pourras bien, & te pri que le vueilles,  
Prendre repos deffus des vertes fueilles  
Avecques moy, ceste nuit seulement.  
J'ay à soupper assez passablement,  
Pommes, pruneaux, tout plein de bon fruitage,  
Chastaignes, aulx, avec force laiçtage.  
Puis de citez les cheminées fument,  
Desjà le feu pour le souper allument:  
Il s'en va nuit, & des hauts monts descendent  
Les ombres grands, qui parmi l'air s'espandent.







M A R O T

A U R O Y,

Touchant la Metamorphose.



Ong temps avant que vostre liberalité Royale m'eust fait successeur de l'estat de mon Pere, le mien plus affectionné (& non petit) desir avoit tousjours esté, Sire, de pouvoir faire œuvre en mon labeur poëtique, qui tant vous agreast que par là je peusse devenir (au fort) le moindre de vos domestiques. Et pour ce faire, mis en avant comme pour mon Roy, tout ce que je peus : & tant importunay les Muses, qu'elles enfin offrirent à ma plume inventions nouvelles & antiques, lui donnant le choix ou de tourner en nostre langue aucune chose de la Latine : ou d'escrire œuvre nouvelle, par cidevant non jamais veüe. Lors je considerai que à Prince de haut esprit hautes choses luy affierent : & tant ne me fiay en mes propres inventions, que pour vous trop basses ne les sentisse, Parquoy les laissant reposer, jettay  
l'œil

l'œil sur les livres Latins : dont la gravité des sentences, & le plaisir de la lecture (si peu que je y comprins) m'ont espris mes esprits, mené ma main, & amusé ma Muse. Que di-je amusés ? Mais incitée à renouveler, pour vous en faire offre, l'une des plus Latines antiquitez, & des plus antiques Latinitez. Entre lesquelles celles de la Metamorphose d'Ovide me sembla la plus belle : tant pour la grande douceur du stile, que pour le grand nombre des propos tombans de l'un en l'autre par liaisons si artificielles, qu'il semble que tout ne soit qu'un. Et toutesfois aisément (& peut-estre point) ne se trouvera Livre, qui tant de diversitez de choses racompte. Parquoy, Sire, si la nature en la diversité se resjouist, là ne se devra-elle melancolier. Pour ces raisons & autres maintes deliberai mettre la main à la besongne : & tout mon pouvoir suivre & contrefaire la veine du noble Poëte Ovide, pour mieux faire entendre & sçavoir à ceux qui n'ont la langue Latine, de quelle sorte il escrivoit : & quelle difference peut estre entre les Anciens & les Modernes. Outre plus, tel lit en maint passage les noms d'Appollo, Daphné, Pyramus, & Tisbée, qui a l'Histoire aussi loin de l'esprit, que les noms près de la bouche : ce qui pas ainsi n'iroit, si en facile vulgaire estoit mise ceste belle Metamorphose : laquelle aux Poëtes vulgaires, & aux Painctres seroit très-profitable : & aussi decoration grande en nostre langue : veu mesmement que l'arogance Grecque l'a bien voulu mettre en la siene. Or est ainsi que Metamorphose est une diction Grecque, vulgairement signifiant transformation. Et a voulu Ovide ainsi tituler son livre conte-



nant quinze livres, pource qu'en icelui il transforme les uns en arbres, les autres en pierres, les autres en bestes, & les autres en autres formes. Et pour ceste mesme cause, je me suis pensé trop entreprendre de vouloir transmuier celui qui les transmuë. Et après j'ay contrepenié, que double louenge peut venir de transmuier un transmuier, comme d'affaillir un affailleur, de tromper un trompeur, & moquer un moqueur. Mais pour rendre l'œuvre presentable à si grande Majesté, faudroit premierement que vostre plus qu'humaine puissance transmuast la Muse de Marot en celle de Maro. Toutesfois telle qu'elle est, sous la confiance de vostre accoustumé bon recueil, elle a (par maniere d'essay) traduit & parachevé de ces quinze livres le premier: dont au Chasteau d'Amboise vous en pleut ouir quelque commencement. Si l'Eschantillon vous plaist, par temps aurez la Piece entiere: car la plume du petit Ouvrier ne desire voler si non là, où le vent de vostre Royale bouche la voudra pousser. Et à tant me tairay, Ovide veut parler.



# LIVRE PREMIER

DE LA

METAMORPHOSE

D' O V I D E.

1530.



Avant desir d'escrire un haut Ou-  
vrage,  
M'a vivement incité le courage  
A réciter maintes choses formées.  
En autres corps tous nouveaux  
transformées.

Dieux souverains qui tout a faire savez,  
Puis qu'en ce point changées les avez,  
Donnez faveur à mon commencement.  
Et deduisez mes propos doucement,  
A commencer depuis le premier naistre  
Du Monde rond, jusqu'au temps de mon estre.  
Avant la Mer, la Terre, & le grand Oeuvre  
Du Ciel très-haut qui toutes choses cœuvre,  
Il y avoit en tout ce monde énorme  
Tant seulement de Nature une forme,  
Dicte Chaos, un monceau amassé,

A 6.

Gros.

Gros , grand , & lourd , nullement compassé.  
 Bref ce n'estoit qu'une pesanteur vile  
 Sans aucun art , une masse immobile ,  
 Là où gisoient les semences encloses ,  
 Desquelles sont produictes toutes choses ;  
 Qui lors estoient ensemble mal couplées ,  
 Et l'une & l'autre en grand discord troublées.

Aucun Soleil encores au bas monde  
 N'eslargissoit lumiere claire & munde :  
 La Lune aussi ne se renouvelloit ,  
 Et ramener ses cornes ne fouloit  
 Par chacun mois. La terre compassée  
 En l'air espars ne pendoit balancée  
 Sous son droict poids. La grand' fille immortelle  
 De l'Océan, Amphitrite la belle  
 N'estendoit pas ses bras marins encores  
 Aux longues fins de la terre , ainsi que ores,  
 Et quelque part où fut la Terre, illec  
 Estoit le Feu , l'Air , & la Mer avec.

Ainsi pour lors estoit la terre instable,  
 L'air sans clarté, la mer non navigable,  
 Rien n'avoit forme, office, ne puissance,  
 Ainçois faisoit l'un aux autres nuisance:  
 Car froid au chaud menoit guerre & discords:  
 Sec à l'humide, & le tout en un corps.  
 Avec le dur le mol se combattoit :  
 Et le pesant au leger debatoit.

Mais Dieu qui est la nature excellente,  
 Appaisa bien leur noise violente :  
 Car terre adonc du ciel desempara,  
 De terre aussi les eaux il separa,  
 Et meit à part pour mieux faire leur paix,  
 Le ciel tout pur d'avecques l'air espais.  
 Puis quand il eut desmeslez , & hors mis  
 De l'orde masse, iceux quatre ennemis,  
 Il va lier en concorde paisible

Cha:

Chacun à part, en sa place duyfible.  
 Le feu sans poids du ciel courbe & tout rond  
 Fut à monter naturellement prompt,  
 Et occupa le degré plus hautain.  
 L'air le suivit qui n'en est pas lointain,  
 Ains du cler feu approche grandement  
 D'agilité, de lieu semblablement.

En espeffeur la terre les surpasse,  
 Et emporta la matiere plus crasse  
 Du lourd monceau : dont en bas s'avalla  
 Par pesanteur. Puis la mer s'en alla  
 Aux derniers lieux sa demeureance querre,  
 Environnant de tous costez la terre.

En tel' façon, quiconques ait esté  
 Celuy des Dieux, quand il a projectté  
 Ce grand ouvrage & en membres dressée  
 La grosse masse en ce poinct despecée,  
 Il arrondit & fit la terre au moule,  
 Forme & façon d'une bien grande boule,  
 A celle fin qu'en son poids juste & droit  
 Egale fust par un chacun endroit,  
 Puis çà & là les grans mers espandit,  
 Et par grans vents enflées les rendit,  
 Leur commandant faire flotter leur onde  
 Tout à l'entour des fins de terre ronde:  
 Parmi laquelle adjousta grans estangs,  
 Lacs & marests & fontaines sortans:  
 Et puis de bords & rives tournoyantes  
 Ceinçtures fait, aux rivieres courantes.  
 Qui d'une part en la terre se boivent:  
 Autres plusieurs en la mer se reçoivent  
 Et là au lieu de rives & de bors  
 Ne battent plus que grans havres & ports.

Aux champs après commande de s'estendre,  
 Et aux forests, rameaux & feuilles prendre:  
 Un chascun val en pendant fit baiffer,

Et contre haut les montaignes dresser.

Et tout ainsi que l'ouvrier advisé  
 Feit le haut ciel par cercles divisé,  
 Deux à la dextre, & sur fenestre deux,  
 Dont le cinquiesme est le plus ardant d'eux.

Par tel' façon, & en semblable nombre  
 Il divisa terre pesante & sombre :  
 Et en cela le haut ciel ne l'excede :  
 Car comme luy cinq regions possede,  
 Dont la moyenne habiter on ne peut,  
 Par le grand chaut qui en elle se meut :  
 Puis elle en a deux couvertes de neige :  
 Et au milieu de ces deux est le siege  
 De deux encor, que Dieu, qui ouvroit,  
 Amodera par chaut meslé de froit.

Sur tout cela l'air il voulut renger :  
 Lequel d'autant comme il est plus leger  
 Que terre & l'eau, d'autant est-il pesant  
 Plus que le feu tant subtil & luisant.  
 En celuy air les nuës & nuées,  
 Commanda estre ensemble situées :  
 Et le tonnerre & tempestes soudaines,  
 Espouventans les pensées humaines :  
 Semblablement avec la foudre ardante,  
 Les vents causans froidure morfondante.

A iceux vents Dieux n'a permis d'aller  
 Confusément par la voye de l'air :  
 Et nonostant que chacun d'eux excerce  
 Ses soufflemens en region diverse,  
 Encor à peine on peut, quand s'esvertuent,  
 Y resister, qu'ils ne rompent & ruent  
 Le monde jus par bouffemens austeres :  
 Tant terrible est la discorde des freres.

Le vent Eurus tout premier s'envola  
 Vers Orient, & occuper alla  
 Nabathe & Perse, & les monts qui s'eslevent  
 Sous



Sous les rayons qui au matin se levent :  
Zephirus fut sous vesper resident ,  
Près des ruisseaux tiedis de l'Occident.

Boreas froid envahit la partie  
Septentrionne, avecques la Scithie.

Et vers midi qui est tout au contraire,  
Auster moiteux jetta pluye ordinaire.

Sur tout cela que j'ay ci declaré,  
Le grand ouvrier mit le ciel etheré  
Cler, pur, sans poids, & qui ne tient en rien  
De l'espeffeur, & brouas terrien.

A peine avoit tous ces œuvres hautains  
Ainsi assis, en lieux seurs & certains,  
Que tout autour du ciel claires & nettes  
Vont commencer à luire les planettes,  
Qui de tout temps pressées & cachées.  
Sous celle masse avoient esté cachées.

Aussi afin que region aucune  
Vuide ne fust d'animaux à chascune  
Propres & duiçts, les estoilles & signes  
Et des hauts Dieux les formes très-inignes  
Tindrent le ciel. Les poissons nets & beaux  
Eurent en part, pour leur manoir, les eaux.  
La terre après print les bestes sauvages:  
Et l'air subtil oiseaux de tous plumages.

La trop plus sainte & noble Créature,  
Capable plus de haut sens par nature,  
Et qui sur tout pouvoit avoir puissance,  
Restoit encor. Or print l'homme naissance,  
Où l'ouvrier grand, de tous biens origine  
Le composa de semence divine,  
Où terre adonc (qui estoit separée  
Tout freschement de la part etherée)  
Retint en soy semence supernelle  
Du Ciel, qui print sa facture avec elle:  
Laquelle après Prometheus mesla

En eau de fleuve, & puis formée l'a  
 Au propre image & semblable effigie  
 Des Dietux, par qui toute chose est regie.

Et neantmoins que tout autre animal  
 Jette toujours son regard principal  
 Encore bas, Dieu à l'homme a donné  
 La face haute, & luy a ordonné  
 De regarder l'excellence des cieux,  
 Et d'elever aux estoilles ses yeux.

La terre donc nagueres desnüée  
 D'art, & d'image ainsi fut transnüée,  
 Et se couvrit d'hommes d'elle venus,  
 Qui luy estoient nouveaux & incognus,  
 L'aage doré sur tous resplendissant,  
 Fut le premier au monde fleurissant,  
 Auquel chacun, sans correcteur & loy,  
 De son gré gardoit justice & foi.

En peine, & peur aucun ne souloit vivre:  
 Loix menaçans ne se gravoient en cuivre  
 Fiché en murs: povres gens sans refuge  
 Ne redoutoient la face de leur Juge:  
 Mais en feurté se sçavoient acointer,  
 Sans qu'il fallust Juge à les appointer.

L'arbre du Pin charpenté & fendu  
 N'estoit encor des hauts monts descendu  
 Sur les grans eaux, pour flotter & nager,  
 Et en país estrange voyager.

Hommes mortels ne cognoissoient à l'heure  
 Fors seulement le lieu de leur demeure.  
 Fossez profons, & murs de grans efforts  
 N'environnoient encor villes & forts.  
 Trompes clerons d'airain droit, ou tortu,  
 L'armet, la lance & le glaive poinctu  
 N'estoient encor. Sans usage & alarmes  
 De chevaliers, de pietons, & gensdarmes,  
 Les gens alors feurent en tous cas

Accomplissoient leurs plaisirs delicats.

La terre aussi non froissée & feruë  
 Par homme aucun, de soc de la charuë,  
 Donnoit de soy tous biens à grand' planté,  
 Sans qu'on y eust ne semé, ne planté :  
 Et les vivans contens de la pasture  
 Produicte alors sans labeur ne culture,  
 Cueilloient le fruit des sauvages Pommiers,  
 Fraises aux monts, les cornes aux cormiers:  
 Pareillement les meures qui sont jointes  
 Contre buissons pleins d'épineuses pointes,  
 Avec le gland qui leur tomboit à gré  
 Du large Chesne à Juppiter sacré.

Printems le verd regnoit incessamment,  
 Et Zephirus soupirant doucement  
 Soefves rendoit, par tiedes alenées,  
 Les belles fleurs sans semence bien nées.  
 Terre portoit les fruits tost & à point,  
 Sans cultiver. Le champ sans estre point  
 Renouvelé, par tout devenoit blanc,  
 Par force espics pleins de grain bel & franc,  
 Prests à cueillir. Fleuves de lait couloient.  
 Fleuves de vin aussi couler souloient,  
 Et le doux miel, dont lors chacun goustoit,  
 Des arbres verts tout jaune degoutoit.

Puis quand Saturne hors du beau regne mis  
 Fut au profond des tenebres transmis,  
 Sous Juppiter estoit l'humaine gent :  
 Et en ce temps survint l'aage d'Argent,  
 Qui est plus bas que l'or tressouverain,  
 Aussi plus haut & riche que l'Airain.

Ce Jupiter abaissa la vertu  
 Du Beau printemps, qui toujours avoit eu  
 Son cours entier, & sous luy fut l'année  
 En quatre parts reduitte & ordonnée ;  
 En froid Yver, & en Esté qui tonne,



18 LIVRE I. DE LA

En court printems , & variable Autonne.

Lors commença blanche & vive splendeur  
Reluire en l'air esprits de seche ardeur.  
D'autre costé survint la glace froide ,  
Par vent d'Yver penduë , estraincte & roide.  
Lors on se print à mussier sous maisons :  
Maisons estoient , cavernes , & cloisons ,  
Arbres espés , fresche ramée à force ,  
Et verts oliers jointts avecques escorce.

Lors de Cerès les bons grains secourables  
Sous longs seillons de terres labourables  
Sont enterrez : & furent Bœufs puissans  
Pressez du joug , au labour mugiffans ,  
Après cestui troisieme succeda  
L'aage d'Airain , qui les deux exceda  
D'engin mauvais : & plus audacieux  
Aux armes fut , non pourtant vicieux.

Le dernier est de Fer dur & rouillé ,  
Où tout soudain chacun vice brouillé  
Se vint fourrer , comme en l'aage total  
Accomparé au plus meschant Metal,  
Honneste Honte & Verité certaine  
Avecques foy prindrent fuite lointaine :  
Au lieu desquels entrerent Flaterie ,  
Deception , Trahison , Menterie ,  
Et Folle amour , Desir , & Violence  
D'aquerir gloire & mondaine opulence.

Telle avarice adonc , le plus souvent  
Pour pratiquer mettoit voiles au vent.

Lors mal cognu du Nautonnier & maistre  
Et mainte nef , dont le bois fouloit estre  
Planté debout sur montagnes cornuës ,  
Nageoit , fautoit par vagues incognuës.

Mesmes la terre ( avant aussi commune ,  
Que la clarté du Soleil , Air , & Lune )  
Fut divisée en bornes , & partis.

Par

Par mesureurs fins, cauts & deceptifs.

Non seulement humaines Creatures  
Chercherent bleds & autres nourritures :  
Mais jusqu'au fons des entrailles allerent  
De terre basse, où prindrent & fouillerent  
Les grans tresors & les richesses vaines,  
Qu'elle cachoit en ses profondes veines :  
Comme Méteaux, & pierres de valeurs,  
Incitemens à tous maux & malheurs.

Jà hors de terre estoit le Fer nuisant ,  
Avec l'Or, trop plûs que Fer cuisant :  
Lors Guerre fort , qui par ces deux Métaux  
Faiçt des combats inhumains & brutaux,  
Et casse & rompt de main sanguinolente  
Armes cliquans sous force violente.

On vit des-jà de ce qu'on emble & oste :  
Chez l'hostelier n'est point assure l'hoste,  
Ni le beau-pere avecques le sien gendre :  
Petite amour entre freres-s'engendre :  
Le mari s'offre à la mort de sa femme :  
Femme au mari faiçt semblable diffame :  
Par maltalent les marastres terribles  
Meslent souvent venins froids & horribles :  
Le fils afin qu'en biens mondains prospere,  
Souhaitte mort , avant ses jours, son pere.

Dame pitié gist vaincuë & outrée :  
Justice aussi la noble vierge Astrée,  
Seule & derniere après tous Dieux sublimes,  
Terre laissa taincte de sang & crimes.

Aussi afin que le ciel étheré  
Ne fust de soy plus que terre assureé,  
Les fiers Geants (comme on dict) affecterent  
Regner aux cieus , & contremont dresserent,  
Pour y monter, mainte montagne ont mise  
L'une sur l'autre. Adonques par transmise  
Foudre du Ciel , l'Omnipotent facteur

Du

20      L I V R E I. D E L A

Du mont Olympe abbatit la hauteurs :  
Et debriſa en ruine fort groſſe  
Pellion mont aſſis ſur celuy d'Oſſe.

Quand par ſon poids ces corps faux & cruels,  
Furent gifans derompus & tuez ,  
La terre fut mouillée en façon telle ,  
De moult de ſang des Geants enfans d'elle ,  
Que (comme on dit) trempée ſ'enyvra :  
Puis en ce ſang tout chaut , ame livra :  
Et pour garder enſeigne de la race  
En fit des corps portans humaine face :  
Mais ceſte gent fut aſpre & depiteuſe ,  
Blafmant les Dieux de meurdres convoiteuſe :  
Si qu'à la voir , bien l'euffiez devinée  
Du cruel ſang des Geants eſtre née.

Ceci voyant des hauts cieux Jupiter ,  
Crie, gemit, ſe prent à deſpiter ,  
Et ſur le champ par luy fut allegué  
Un autre faiçt non encor divulgué ,  
Des banquetts pleins d'horreur eſpouventable ,  
Que Lycaon preparoit à ſa table :

Dont en ſon cueur ire va concevoir  
Tel qu'un Roy , comme luy, peut avoir :  
Et ſon conſeil appela hautement,  
Dont les mandez vindrent ſubitement.

Or d'icy bas, là ſus lieu celeſte  
Eſt une voye aux humains manifeſte  
Semblable à laiçt, dont laiçtée on l'appelle,  
Aiſé à voir pour ſa blancheur tant belle :  
Et par icelle eſt le chemin des Dieux ,  
Pour droiçt aller au Troſne radieux  
Du grand Tonnant , & ſa maiſon Royale.  
En ce lieu blanc , des nobles Dieux la ſalle  
Fut fréquentée alors par tout ſon eſtre,  
A huys ouverts , ſur dextre & à fenestre.  
Les moindres Dieux en divers lieux ſ'aſſirent ;  
Et

Et les puissans leurs riches sieges meirent  
Vers le haut bout : bref, telle est ceste place,  
Que se j'avois de tout dire l'audace,  
Je ne craindrois dire que c'est la mesme,  
Qu'est du haut Ciel le grand Palais suprefme.

Donc quand les Dieux furent en ordre assis  
Aux sieges bas, faicts de marbre massifs,  
Juppiter mis au plus haut lieu de gloire,  
Et appuyé sur son Sceptre d'Yvoire,  
Comme indigné, par trois fois, voire quatre,  
De son grand Chef fit branler & debatre  
L'horrible poil : duquel par son pouvoir,  
Fait terre & mer, & estoilles mouvoir :  
Puis tout despit devant tous il desbouche  
En tel' façon son indignée bouche.

Je ne fus onc pour le regne mondain  
Plus triste en cueur, de l'orage soudain  
Auquel Geants qui ont serpentins pieds,  
Furent tous prests, quand fusmes espiez,  
De tendre & mettre au Ciel recreatif  
Chacun cent bras pour le rendre captif.

Car neantmoins que l'ennemi fust tant  
Cruel & fier, celle guerre pourtant  
Ne dependoit que d'une seule fuite,  
Et d'une ligue enfin par moy destruite :  
Mais maintenant en toute voye & trasse,  
Par ou la mer le monde entier embrasse,  
Perdre & tuer me faut pour son injure,  
Le mortel genre. Et qu'ainsi soit, j'en jure  
Des bas enfers les eaux noires & creuses,  
Coulans sous terre aux forests ténébreuses :  
Quoi que devant faut toute chose vraye  
Bien esprouver : mais l'incurable playe  
Par glaive faut toujours couper à haste,  
Que la part saine elle n'infecte & gaste.

J'ay

J'ay en forests & sur fleuves antiques  
 Mes Demedieux, & mes Faunes rustiques,  
 Satyres gays, Nymphes nobles compagnes,  
 Et mes Sylvains residens aux montagnes:  
 Lesquels d'autant que ne les sentons dignes  
 D'avoir encor les gloires celestines,  
 Souffrons, aumoins, que seurement & bien  
 Ils puissent vivre en terre, que du mien  
 Leur ay donnée O Dieu intercesseurs,  
 Les pensez-vous en bas estre assez seurs,  
 Quand Lycaon noté de felonnie,  
 A conspiré mortelle vilenie  
 Encontre moy. qui par puissance éterne,  
 La foudre & vous ça haut tiens & gouverne?

Lors tous ensemble en frémissant murmurent,  
 Et Juppiter, d'ardant desir qu'ils eurent,  
 Vont suppliant qu'en leurs mains vueille mettre  
 Cil qui osa telle chose commettre.

Ainsi au temps que la cruelle main  
 D'aucuns voulut tenir le nom Romain,  
 Tendant au sang Cefarien espandre,  
 Pour la terreur d'un tant subit esclandre,  
 Fut l'humain genre asprement estonné,  
 Et tout le monde à l'horreur adonné.

Et la pitié des tiens, ô preux Auguste,  
 Ne te fut pas moins agreable & juste,  
 Que ceste-cy à Juppiter insigne:  
 Lequel après avoir par voix & signe  
 Refraint leur bruit, chacun d'eux fait silence.

Le bruit cessé par le grave excellence  
 Du haut regent, derechef tout despit,  
 D'un tel propos la silence rompit.

Les peines a (ne vous chaille) souffertes:  
 Mais quoy qu'il ayt receu telles dessertes,  
 Si vous diray-je en résolution,  
 Quel est le crime, & la punition.



De ce dur temps l'infamie à merveilles  
 Venoit souvent jusques à noz oreilles.  
 Lequel rapport desirant estre faux,  
 Subit descens des Cieux luyfans & hautz,  
 Et circuy le terrestre dommaine,  
 Estant vray Dieu dessouz figure humaine.

Fort long seroit vous dire (ô Dieux sublimes)  
 Combien par tout il fut trouvé de crimes :  
 Car l'infamie, & le bruit plein d'opprobre  
 Bien moindre fut que la verité propre :  
 De Menalus traversay les passages,  
 Crainct, pour les trous des grans bestes sauva-

ges,  
 Et les hautz Pins du froid mont Lyceus,  
 Et Cillené. Quand cela passé eus,  
 Du Roy d'Archade ès lieux me viens renger,  
 Et en sa Court dangereuse à loger  
 Entre tout droict, au point que la serée  
 Tire la nuit d'un peu de jour parée.

Par signes lors monstray que j'estois Dieu  
 Venu en terre, & le peuple du lieu  
 A m'adorer j'à commence, & m'invoque :  
 Mais Lycaon (d'entrée) raille & moque  
 Leurs doux priers, en disant : Par un gref  
 Et cler peril j'esprouveray de bref  
 Si mortel est ce Dieu-cy qu'on redoute  
 Et n'en fera la verité en doute.

Puis quand serois la nuit en pesant somme,  
 A me tuer s'appreste ce faux homme,  
 De mort subite : icelle experience  
 De verité luy plaist d'impudence.

Et non content est de si grieve coulpe,  
 Mais d'un poignad la gorge il ouvre & coupe  
 A un, qui là fut en hostage mis,  
 De par les gens de Molosse transmis.  
 Et l'une part des membres de ce corps

24 LIVRE I. DE LA

Va faire culre ainsi à demi morts  
 En eau bouillant, rendant l'autre partie  
 Sus ardent feu, de gros charbons rostie :  
 Lesquels sur table ensemble mect & pose :  
 Dont par grand feu qui vengea telle chose,  
 Sur le Seigneur tomba la maculée  
 Orde maison digne d'estre bruslée.

Adonc s'enfuit troublé de peur terrible :  
 Et aussi-tost qu'il sentit l'air paisible  
 Des champs & bois, de hurler lui fut force,  
 Car pour neant à parler il s'efforce.  
 Son museau prend la fureur du premier,  
 Et du desir des meurdres coustumier  
 Sur les Aigneaux or en use & jouit ;  
 Et de voir sang encores s'esjouit.  
 Ses vestemens poil de beste devindrent,  
 Et ses deux bras façon de cuisses prindrent.  
 Il fut faict Loup, & la marque conforme  
 Retient encor de sa premiere forme :  
 Tel poil vieillard, & tel' frayeur de vis  
 Encores a : semblables yeux tous vifs  
 Ardent en luy. Bref, tel' figure porte  
 De cruauté, comme en premiere sorte.

Or est tombé un manoir en ruine,  
 Mais un manoir tout seul n'a esté digne  
 D'estre peri : par tout où paroist terre  
 Regne Erinny, aimant peché & guerre.  
 Et si diriez que tous ils ont juré,  
 De maintenir vice desmesuré.  
 Tous donques soyent par peine meritée  
 Punis à coup. C'est sentence arrestée.

Alors de bouche aucuns des Dieux approu-  
 vent  
 L'arrest donné par Juppiter, & mouvent  
 Plus son couroux. Les autres rien ne dirent,  
 Mais, sans parler, par signe y consentirent.

Ce

Ce neantmoins du genre humain la perte  
 A tous ensemble est douleur très-éperte:  
 Et demander vont à Juppiter, quelle  
 Forme adviendra sur la terre, après qu'elle  
 Sera privée ainsi d'hommes mortels,  
 Qui portera l'encens sur les Autels,  
 Et si la terre aux bestes veut bailler,  
 Pour la destruire & du tout despouiller.

Alors deffend Juppiter, & commande  
 A un chascun qui tel' chose demande,  
 De n'avoir peur, disant qu'à ce besoing,  
 De toute chose il a la cure & soing:  
 Et leur promet lignée non semblable  
 Au premier peuple, en naissance admirable.

Soudain devoit pour mettre humains en pou-  
 dre

Par toute terre esandre ardente foudre:  
 Mais il craignit que du Ciel la facture,  
 Par tant de feux, ne conceust d'aventure  
 Quelque grand' flamme, & que soudainement  
 Brulé ne fust tout le haut Firmament.  
 Puis luy souvint qu'il est predestiné,  
 Qu'advenir doit un temps déterminé,  
 Que mer, que terre, & la maison prisée  
 Du Ciel luyfant, ardra toute embrasée:  
 Et qu'on doit veoir le très-grand Edifice  
 Du Monde rond, en labeur & supplice.

Lors on cacha les dardz de feu chargez,  
 Des propres mains des Cyclopes forgez:  
 Et d'une peine au feu toute contraire  
 Luy plaist user: car souz eaux veut deffaire  
 Le mortel genre: & sur les terres toutes,  
 De tout le Ciel jeter pluyes & gouttes.

Incontinent aux cavernes d'Eole  
 Enclost le vent Aquilon qui tost vole:  
 Semblablement en ses fosses estuye



Tous ventz chassans la Nuë apportant pluye:  
 Et seulement meit Notus hors d'icelles  
 Lors Notus vole avec ses moytes esles,  
 Son vis terrible est couvert ceste foys  
 D'obscurité noire comme la poix.

Par force d'eau sa barbe poyée toute,  
 De ses cheveux tous chenuz eau dégoute,  
 Dessus son front moyteurs coulent & filent,  
 Son sein par tout, & ses plumes distilent

Puis quand il eut ça & là nuës maintes  
 Pendans en l'air dedans sa main estrainctes,  
 Gros bruyt se fait, esclers en terre abondent,  
 Et du haut Ciel pluyes espesses fondent.

Iris aussi de Juno messagere  
 Vestant couleurs de façon estrangere  
 Tire conçoit grandes eaux & menuës,  
 En apportant nourrissement aux nuës,  
 Dont renversez sont les blez à outrance,  
 Morts sont & vains les veux, & l'esperance  
 Des laboureurs, & fut perdu adonc  
 Tout le labour de l'an qui est si long.  
 Encor pour vray l'yre ouverte & patente  
 De Jupiter ne fut assez contente  
 Des grandes eaux, que de son ciel jetta:  
 Mais Neptunus son frere s'appresta  
 De promptement à son ayde envoyer  
 Grand renfort d'eaux, pour le monde noyer.  
 Et à l'instant tous ces fleuves il mande:  
 Lesquelz entrez dedans la maison grande  
 De leur Seigneur en bref dire leur vient.

Pour le present user ne vous convient  
 De long propos: voz forces descouvrez,  
 Ainsi le faut, & voz maisons ouvrez:  
 Puis en ostant voz obstacles & bondes,  
 Laschez la bride à voz eaux furibondes.

Ce commandé, s'en revont à grans courfes:

Tous

Tous les ruisseaux l'entrée de leurs sources  
Lâchent à plein, & d'un cours effrené  
Tout alentour des grans mers ont tourné.

Neptune adonc de son Sceptre massif  
Frappa la terre, & du coup excessif  
Elle trembla, si que du mouvement  
Elle fait voye aux eaux apertement.

Si vont courant tous fleuves esendus  
Parmy les champs ouverts & estendus,  
En ravissant avec les fruits les arbres,  
Bestes, humains, maisons, palais de marbres,  
Sans espargner Temples painotz & dorez,  
Ne leurs grans Dieux sacrez & adorez.

Et s'aini est, qu'aucun logis debout  
Soit demouré en resistant du tout  
A si grand mal, toutesfois l'eau plus haute  
Cœuvre le fest, & par dessus saute.  
Que diray plus ? grandes tours submergées  
Cachées sont souz les eaux desgorgées :  
Et n'y avoit tant soit peu d'apparence,  
Qu'entre la mer, & terre eust difference,  
Tout estoit mer ; & la mer, qui tout baigne,  
N'a aucuns borts. L'un pour se sauver gaigne  
Quelque haut mont. L'autre tout destourbé  
Se fiet dedans un navire courbé :  
Endroit au lieu il tire l'aviron,  
Où labouroit n'agueres environ.

L'un sur les bleds conduit nefz & bateaux  
Ou sur le haut des villes & chasteaux,  
Qui sont noyez. L'autre sur les grans ormes  
Prent à la main poissons de maintes formes.  
L'encre de mer se fiche au pré tout vert :  
Fortune ainsi il'a voulu & souffert.

Bateaux courbez couvrent les beaux vigno-  
bles  
Gifans sous l'eau, & plusieurs terres nobles :

Et au lieu propre, où chevres & moutons  
Broustoient n'aguere herbes, fleurs, & bou-  
tons,

Là maintenant balaines monstrueufes  
Posent leurs corps. Les Nymphes vertueufes  
Regnent en mer, & belles Nereides  
S'estonnent fort de voir sous eaux liquides  
Forests, maisons, villages, & citez;  
Par les Dauphins les bois sont habitez,  
Et en courant parmi les hauts rameaux  
Heurtent maint roc agité de grans eaux.

Entre brebis nagent loups raviffans,  
La mer soustient les roux lions puiffans:  
Tigres legers porte l'eau undoyante:  
De rien ne fert la force foudroyante  
Au dur sanglier: ne les jambes agiles  
Au cerf ravy par les undes mobiles.

Et quant l'oifeau vagant a bien cherché  
Terres, ou arbes, où puisse estre branché,  
A la fin tombe en la mer amassée,  
Tant a du vol chacune elle lassée.

Jà de la mer la fureur à grans brasses  
Avoit couvert & mottes, & terrasses:  
Vagues aussi, qui de nouveau flottoient,  
Les hauts sommets des montagnes battoient,  
Bref, la pluspart gist engloutie & morte  
Dedans la mer. Ceux que la mer n'emporte,  
Le long jeufner de tel façons les mine,  
Qu'à la parfin tombent morts de famine.

Or separez sont les champs très-antiques  
Aoniens d'avecques les Attiques  
De par Phocis, terre grasse j'entens,  
Quand terre estoit: mais en iceluy temps  
La plus grand' part n'estoit que mer comblée,  
Et un grand champ d'eau subit assemblée.

En ce pays Parnassus le haut mont

Ten-

Tendant au ciel se dresse contremont  
 A double croupe, & les nuës surpasse  
 De sa hauteur. Sur ceste haute place,  
 Pource que mer couvroit le demeurant,  
 Deucalion aborda tout courant  
 En une nef, qui grande n'estoit mie,  
 Avec Pyrrha sa compagne & amie.  
 Les Dieux du mont, & Nymphes Corycides  
 Là adoroient, prians à leurs subsides  
 Themis disant les choses advenir,  
 Qui lors souloit des oracles tenir  
 Le temple saint : onques ne fut vivant  
 Meilleur que luy, ne de plus ensuivant  
 Vraye équité, & n'eus onc au monde ame,  
 Plus honorant les Dieux, qu'icelles dame.

Quand Juppiter veit par l'eau continuë  
 Que terre estoit un estang devenuë,  
 Et ne rester de tant de milliers d'hommes  
 Maintenant qu'un sur la terre où nous sommes,  
 Et ne rester de tant de femmes qu'une :  
 Voyant aussi, que sans malice aucune  
 Tous deux estoient, & tous deux amateurs  
 De son saint nom, & vrais adorateurs :  
 Cela voyant, les nuës qui tant pleurent,  
 Rompt & separe. Et quant les pluyes furent  
 Par Aquilon chassées en maints lieux,  
 Aux Cieux la Terre, à la Terre les Cieux  
 Il va montrer : aussi l'ire & tempeste  
 De la marine illec plus ne s'arreste.

Puis Neptunus sur la mer president,  
 En mettant jus son grand Sceptre & Trident  
 Les eaux appaise, & huche sans chommer  
 Le vert Triton flottant dessus la mer,  
 Le dos couvert de pourpre faict exprès  
 Sans artifice : & luy commande après  
 Souffler dedans la resonnant' buccine,

Et rappeler après avoir fait signe,  
 Fleuves & flots. Lors Triton prend & charge  
 Sa trompe creuse entortillée en large,  
 Et qui du bas vers le haut croit ainsi  
 Qu'un tourbillon : laquelle trompe aussi  
 Après qu'elle a prins air tout au milieu  
 De la grand' mer, chacun rivage & lieu  
 Gisant sous l'un & sous l'autre soleil  
 Elle remplit de son bruit non pareil.  
 Laquelle aussi, quand elle fut joignante  
 Contre la bouche à Triton, dégourante  
 Pour la moiteur de sa barbe chargée,  
 Et qu'en soufflant la retraicte enchargée  
 Elle sonnè, par tout fut entenduë,  
 Des eaux de terre, & de mer estenduë,  
 Tant que les eaux qui l'ouyrent corner,  
 Contraignit lors toutes s'en retourner.  
 Desjà la mer prend bords & rives neufves,  
 Chacun canal se remplit de ses fleuves,  
 Fleuves on voit baisser & departir,  
 Et hors de l'eau les montagnes sortir:  
 Terre s'élève, & les Cieux qui paroissent,  
 Croissent ainsi, comme les eaux décroissent.

Longs jours après, boys & forestz mouillées,  
 Manifestoient leurs testes despouillées  
 De feuille & truiët : au lieu de quoy retindrent  
 Les gras limons, qui aux branches se prindrent.  
 Restably fut tout pays despourveu,  
 Lequel estant par Deucalion veu  
 Large & couvert, & que terrestre voye  
 Mise en desert faisoit silence coye,  
 La larme à l'œil adonc il souspira  
 Parlant ainsi à sa femme Pyrrha.

O chere Espouse, ô ma sœur honorée,  
 O femme seule au monde demourée,  
 Que commun sang, puis parenté germaine,  
 Puis



Puis mariage ont jointe à moy prochaine,  
 Et à present jointe à moy de rechef  
 Par ce peril & dangereux meschef  
 De toute terre, & pays évident  
 De l'Orient, & de tout l'Occident :  
 Nous deux feuletz sommes tourbe du monde,  
 Le residu possède mer profonde :  
 Et n'est encor la fiance, & durée  
 De nostre vie assez bien assurée :  
 Et d'autre part les nuës qu'icy hantent,  
 Nostre pensée asprement espouventent.

Si par fortune eschappée sans moy  
 Fusses des eaux, quel courage or en toy  
 Fust demeuré ? O chetive & dolente,  
 Comme eusses-tu tell' craincte violente  
 Seule souffert ? qui te fust consoleur,  
 Pour surporter maintenant ta douleur ?  
 Certes, croy-moy, si l'eau t'avoit ravie,  
 Je te suyvrois, & l'eau auroit ma vie.  
 Que pleust aux Dieux, qu'un si grand pouvoir  
 j'eusse

Que par les arts de mon pere je peusse  
 Renouveler toute gent consommée,  
 Et mettre esprit dedans terre formée.

Le genre humain reste en nous deux : &  
 pource

Doit en nous deux prendre fin, ou ressource,  
 Et des humains demourons la semblance :  
 Telle a esté des hauts Dieux l'ordonnance.

Après ces mots, après pleur & crier,  
 Bon leur sembla devotement prier  
 Themis celeste, & sous divins miracles  
 Chercher secours en ses sacrés oracles.  
 Lors n'ont tardé : tous deux s'en vont aux  
 undes

De Cephyris, non bien cleres & mundes

Encor du tout : mais bien jà retirées  
 Au droict vaisseau , duquel s'estoient tirées,  
 Et quand jecté eurent de l'eau benie  
 Sur leurs habits en grand' cerimonie ,  
 Et sur leurs chefs , ils prindrent leur adresse  
 Droict vers le temple à la sainte Déesse,  
 Dont les sommets , & voutes se gastoient  
 De laide mousse , & les autels estoient  
 Sans sacrifice , & les lampes estainctes.

Puis quand du temple ont les marches at-  
 tainctes,

Un chacun d'eux s'encline contre terre,  
 Et tout crainctif baise la froide pierre,  
 Disant ainsi : Si en tristes faisons  
 Les Dieux vaincuz par justes oraisons  
 Sont amolis : & si courroux & ire  
 Flechist en eux , hélas , vueille nous dire,  
 Dame Themys , par quel art , ou sçavoir  
 Reparable est la perte que peux voir  
 De nostre genre , & aux choses noyées  
 Tes aides foyent par douceur octroyées.

Adonc s'esmeut ce divin simulacre,  
 Et leur respond ; partez du temple sacre ;  
 Couvrez vos chefs en devotions saintes ,  
 Et déliez vos robes qui sont ceinctes,  
 Après jettez souvent par sus le dos  
 De vostre antique & grand Mere les os.

Lors esbahis demeurent longuement,  
 Et puis Pyrrha parlant premierement  
 Rompt la silence , & d'obeir refuse  
 Aux motz & dictz dont celle Déesse use ;  
 En la priant ( avec crainctive face )  
 Devotement , qu'en ce pardon luy face :  
 Et d'offenser crainct de sa mere l'ame ,  
 Jettant ses os , & de luy faire blasme.

Tandis entre eux revolvent & remirent

Les

Les mots obscurs de l'Oracle, que ouyrent  
 Souz couverture ambiguë donné.  
 Deucalion, comme moins estonné,  
 R'assure après, & doucement console  
 La femme simple, avec telle parole:  
 Croy moy, Pyrrha, que les Dieux pour nous  
 veillent

Ilz font tous bons, & jamais ne conseillent  
 Rien de mauvais, & si trop fort je n'erre,  
 Nostre grand' mere antique, c'est la Terre.  
 Ses ossemens, selon le mien recors,  
 Les pierres font, qu'elle a dedans son corps:  
 Et commandé nous est de les lancer  
 Derriere nous. Combien qu'en bon penser  
 Pyrrha fut meuë à cause de l'augure,  
 Que son mary bien expose & figure,  
 Ce nonobstant, son espoir est douteux,  
 Et moult encor se deffient tous deux  
 De cest oracle: en après vont disant:  
 Mais que nuyra l'espreuve ce faisant?  
 Sur ce s'en vont du temple où se humilient,  
 Couvrent leurs chefz & leurs robes deslient,  
 Et derriere eux, à toutes adventures,  
 Comme on leur dit, jettent les pierres dures.

Les pierres lors vindrent à délaïsser  
 Leur dureté, & rudesse abaïsser,  
 A s'amollir, & en amollissant  
 Figure humaine en elles fut yssant:  
 Mais qui croyra que ce soit verité,  
 Si pour tesmoing n'en est l'Antiquité?  
 Bien-toft après que croissance leur vient,  
 Et que nature en icelles devient  
 Plus douce & tendre, aucune forme d'homme  
 On y peut veoir, non pas entiere, comme  
 Celle de nous, mais ainsi que esbauchée  
 D'un marbre dur, non assez bien touchée:



Et ressembloit du tout à ces images  
Mal rabotez , & rudes en ouvrages.

Ce neantmoins des pierres la partie  
Qui fut terreuse , ou molle , ou amoytie  
C'aucun humeur , elle fut transformée  
En chair & sang d'homme ou femme formée :  
Ce qui est dur & point ne flechissoit ,  
En ossement tout se convertissoit :  
Ce qui estoit veine de pierre à l'heure  
Fut veine d'homme , & souz son nom de-  
meure.

Si qu'en bref temps les pierres amassées  
Qui par les mains de l'homme sont lancées,  
Des hommes ont ( par le pouvoir des Dieux )  
Prins la figure en corps , en face , & yeux :  
Aussi du ject de la femme esgarée  
La femme fut retaiçte & réparée.  
Et de-là vient , que sommes ( comme appert )  
Un genre dur , aux gros labeurs expert :  
Et biens donnons entiere congnoissance,  
D'où nous sortons , & de quelle naissance.

Quand l'humeur vieille alors des eaux laissée,  
Fut par l'ardeur du cler soleil pressée  
D'eschauffison , & que paludz & fanges  
Furent enlez sous ces chaleurs estranges ,  
Terres engendra tous autres animaux  
De son vueil propre , en formes inégaux,  
Pareillement les semences des choses  
Concevans fruit , nourries & encloses  
En terre grasse à produire propice ,  
Comme au gyron de leur mere & nourrice,  
Vindrent à croistre , & demourance y tindrent  
Si longuement , qu'aucune forme prindrent.

Qu'il soit ainsi , quand l'eau du Nil qui court  
Par sept tuyaux , a delassé tout court  
Les champs mouillea , & chacun sien ruissea.

Ren-

Rendu dedans son antique vaisseau :  
 Après aussi que le lymon tout frais  
 Est eschauffé du Soleil & ses rais,  
 Les payfâns plusieurs animaux trouvent,  
 Faiçtz & créez de mottes où se couvent :  
 Et en peut-on en elles veoir assez,  
 Qui seulement ne sont que commencez  
 Pour le bref temps de leur tout nouveau naistre.  
 Semblablement d'autres y veoit-on estre  
 Tous imparfaictz, qui à demy sont nez,  
 D'espaule, teste, ou jambes trançonnez :  
 Et du corps mesme imparfaict, l'une part  
 Bien souvent vit, l'autre est terre sans art.

Certes après que humeur de froid esprise,  
 Et chaleur aspre ont attrempance prise,  
 Produysans sont, & conçoivent & portent,  
 Et de ces deux toutes les choses sortent.

Et quoy que feu à l'eau contraire soit,  
 Humide chaut toutes choses conçoit :  
 Et par ainsi concorde discordante  
 A géniture est apte & concordante.

Donques après que la terre mouillée,  
 Et du nouveau Deluge fort souillée,  
 Vint à sentir de rechef le grant chaut  
 De l'air prochain & du soleil très-haut,  
 Elle meit hors cent mille especes siennes :  
 Et d'une part les formes anciennes  
 Restitua, jadis mortes des eaux :  
 De l'autre part fait monstres tous nouveaux.

O grand Phyton montre horrible & infect.  
 Terre voudroit, certes, ne t'avoir faict :  
 Mais toutesfoys elle, dont se repent,  
 T'engendra lors : ô incongneu serpent,  
 Au peuple neuf aussi craincte donnois,  
 Tant large lieu de montaigne tenois.

Or Apollo tenant pour faire alarmes

L'arc & la fleche , & qui de telles armes  
 Par cy-devant n'usoit jamais que contre  
 Chevres fuyants , ou dains : à sa rencontre  
 Ce gros serpent rua mort estendu ,  
 Par coups noircis du venin espandu ,  
 Sous tant de traictz tiré à tel' secousse ,  
 Que toute vuide en fut quasi sa trouffe,  
 Et puis affin que vieil temps advenir  
 Ne sceust du faict la memoire ternir ,  
 Il establit sacrez jeux & esbats  
 Solennisez par triumphans combats,  
 Phyties dictz du nom du grand Phytton  
 Serpent vaincu pour cela les fait-on.

En celuy prix quiconques jeune enfant  
 A lucte, à course, ou au char triumphant  
 Estoit vainqueur, par honneur singulier,  
 Prenoit chapeau de feuilles de mellier,  
 Car le laurier encores ne regnoit:  
 Et en ce temps Phebus environnoit  
 Sa blonde tête à long poil bien seante  
 De chascun arbre , & feuille verdoiante.

L'amour premiere au cueur de Phebus née,  
 Ce fut Daphné, fille au fleuve Penée :  
 Laquelle amour d'aucun cas d'avanture  
 Ne luy survint : mais de l'ire & poincture  
 De Cupido. Phebus tout glorieux  
 D'avoir vaincu le serpent furieux ,  
 Veit Cupido , qui de corde nerveuse  
 Bendoit son arc de corne sumptueuse :  
 Si luy a dit , dy moy , pourquoy tu portes  
 Enfant lascif , ces riches armes fortes ?  
 Ce noble port qui sur ton col s'affiet ,  
 Mieux en escharpe à mes espauls siet ,  
 Qui bien en sçay donner playes certaines  
 Aux ennemys , aux bestes inhumaines :  
 Qui puis un peu par sagettes sans nombre

Ay rué jus le serpent plein d'encombre  
Phyton l'enflé, dont la mortelle pance  
Fouloit de terre incredible distance.

Tien-toy content d'esmouvoir en clamours,  
Par ton brandon, ne sçay quelles amours,  
Et desormais n'approprie à toy mesmes  
Ainsi à tort, nos louanges suprefmes.

Lors luy respond de Venus le fils cher,  
Fiche ton art ce qu'il pourra ficher,  
O Dieu Phebus, le mien te fichera:  
Ainsi ton bruit du mien est & sera  
Moindre d'autant que bestes en tout lieu  
Plus foibles sont, & plus basses qu'un Dieu.

Ainsi disoit: & quand en ses volées  
Eut trenché l'air, des esles esbranlées,  
Il se planta prompt & léger, dessus  
L'obscur sommet du haut mont Parnassus:  
Et de sa trouffe où mect ses dards pervers,  
Tira deux traicts d'ouvrages tous divers:  
L'un chasse amour, & l'autre l'amour crée:  
Tout doré est celuy qui la procrée,  
Et a ferrure aguë, clere, & coincte:  
Cil qui la chasse est rebouché de poincte,  
Et a du plomb tout confict en amer  
Souz l'empennon. Cupido Dieu d'aymer  
Fiche ce traict, qui est de mercy vuyde,  
Contre Daphné la nymphe Peneyde:  
Et du doré les os il traversa  
Du blond Phebus, & au cueur le blessa.

Subitement l'un ayme, & l'autre non,  
Ains va fuyant d'amoureuse le nom,  
Et jusqu'aux tous des boys chasser venoit:  
Bref, la despouille aux bestes que prenoit,  
C'estoit sa grand' joye quotidienne,  
En imitant la pucelle Diane,  
Et d'un bandeau ses cheveux mal en ordre

Serroit au chef, sans les lyer ne tordre.

Plusieurs l'ont quise, à l'espouser tendans,  
Mais tousjours fait refus aux demandans,  
Sans vouloir homme: & du plaisir exempte  
Va par les boys, qui n'ont chemin ne fente,  
Et ne luy chaut sçavoir que c'est de nopces,  
Ne aussi d'un tas d'amoureuses negoces.

Son pere aussi luy a dit maintes foys,  
Ma chere fille un gendre tu me doys:  
Et luy a dit cent toys, blasmant ses veuz,  
Tu me dois, fille, enfans & beaux nepveuz.

Elle abhorrant mariage aussi fort  
Que si ce fust un crime vil & ord,  
Entremesloit parmy sa face blonde  
Une rougeur honteuse & vereconde:  
Puis en flatant son pere desolé,  
Et le tenant doucement accolé:  
Mon trescher pere, hélas (ce disoit-elle)  
Fais moy ce bien, que j'use d'éternelle  
Virginité. Juppiter immortel  
Feit bien jadis à Dyane uu don tel.

Lors, ô Daphné, vray est qu'à ta demande  
Ton pere entend: mais ceste beauté grande,  
A ton vouloir ne donne aucun adveu,  
Et ta forme est repugnante à ton vœu.

Phebus qui tant la veit bien composée,  
L'ayme tousjours, la souhaite espousée:  
Ce qu'il souhaite espere, quoy que soit,  
Mais son oracle à la fin le deçoit.  
Et tout ainsi que le chaume sec ard,  
Quand on a mis les espiz à l'escart:  
Comme buyffons ardent par nuit obscure  
D'aucuns brandons, qu'un passant d'aventure  
En s'esclerant a approché trop près  
D'iceux buissons, ou les y laisse après  
Qu'il veoit le jour: ainsi Phebus en flamme

S'en



S'en va reduyt , & d'amour qui l'enflamme,  
Par tout son cueur se brusle & se destruiet,  
Et en espoir nourrist amour sans fruit.

Au long du col de Daphné veoit pendus  
Ses blondz cheveux, meslez & esendus.  
O Dieux, dit-il, si peignée elle estoit,  
Que pourroit-ce estre? En après s'arrestoit  
A contempler ses estincellans yeux,  
Qui ressembloient deux estoilles des cieus.

Sa bouche veoit petite par compas,  
Dont le seul veoir ne le satisfaiet pas:  
Prise ses mains aussi blanches que lys,  
Prise ses doigts, prise ses bras polys,  
Semblablement ses espauls charnuës  
Plus qu'à demy descouvertes & nuës.

S'il y a rien caché deffouz l'habit,  
Mieilleur le pense: elle court plus subit,  
Que vent leger, & ne prend pied la belle  
Aux dictz de cil qui en ce poinct l'apelle.

Je te pry, Nymphé, arreste un peu tes pas:  
Comme ennemy après toy ne cours pas:  
Nymphé, demeure; ainsi la brebiette  
S'enfuit du loup, & la bische foiblette  
Du fort lyon: ainsi les colombelles  
Vont fuisant l'aigle avec fremisians esles:  
Ainsi chacun de ses haineux prend fuite,  
Mais vray Amour est cause de ma fuite.

O que je crains que tombes, & qu'espines  
Poignent tes pieds & tes jambes, non dignes  
D'avoir bleffeur! Ô pour moy grand malheur,  
Si j'estois cause en rien de ta douleur!

Là où tu vas, sont lieux fascheux, & bestes:  
Je te suppli (non pas que tu t'arestes  
Du tout sur pied) mais cours plus lentement,  
Je te suivray aussi plus doucement.

Enquiers, au moins, à qui tu plais, Amie:  
D'une



D'une montaigne habitant ne suis mie,  
 Ne pastoureau : point ne garde & fais paistre  
 Troupeaux icy , comm' un vilain champaistre.  
 Tu ne sçais point, sotte, tu ne sçais point  
 Qui est celuy que tu suis en ce point:  
 Pour ce me suis. La puissante isle Clare,  
 Delphe, Tenede, & aussi de Patare,  
 Le grand Palais me sert & obtempere:  
 Jupiter est mon geniteur & pere:  
 Tout ce qui est, sera, & a esté,  
 Aux hommes est par moy manifesté.

Par moy encor maint beau vers poétique  
 Accorde au son des cordes de Musique:  
 Et ma sagement est pour vray bien certaine:  
 Mais une autre est trop plus seure & soudaine,  
 Laquelle a faict playe en mon triste cœur,  
 Dont n'avoit onc Amour esté vainqueur.

Medecine est de mon invention,  
 Et si suis dit par toute nation  
 Dieu de secours: & la grande puissance  
 Des herbes est sous mon obéissance  
 O moy chetif, ô moy trop miserable,  
 De ce qu'amour n'est par herbes curable,  
 Et que les arts, qui un chacun conservent,  
 A leur Seigneur ne prouffitent, ne servent!

Alors Daphné crainctive se retire  
 Loin de Phebus, qui vouloit encor dire  
 Maints autres mots, & laissa sur ses faicts  
 Avecques luy ses propos imparfaicts.  
 Lors en fuyant, moult gente se monstroit  
 Le vent par coups ses membres descouvroit,  
 Et voleter faisoit ses vestemens,  
 Qui resistoient contre les soufflemens:  
 Puis l'air subit repouffoit en arriere  
 Ses beaux cheveux esendus par derriere:  
 Dont sa fuite a sa honte augmentée.

Mais

Mais le Dieu plein de jeunesse tentée,  
 Plus endurer ne peut à ce besoin,  
 Perdre & jeter son beau parler au loin:  
 Ains comme amour l'admoneste & poursuit  
 D'un pas léger les traës d'elle suit.

Et tout ainsi que le levrier agile,  
 Quand il a veu le lievre moins habile  
 Et un champ vague, & qu'au pied l'un con-  
 clud

Gagner sa proye, & l'autre son salut,  
 Le chien léger de près le semble joindre,  
 Et pense bien jà le tenir & poindre:  
 Puis de ses dents, ouvrant sa gueulle gloutte,  
 Rase ses pieds: lors le lievre est en doute  
 S'il est point pris: ceste morsure eschappe,  
 Et de la dent, qui coup sur coup le happe,  
 Il se desmesle, & fuit tout estonné.

Ainsi est-il de Phebus & Daphné,  
 Espoir le rend fort léger à la fuite,  
 Caincte la rend fort legere à la fuite:  
 Mais le fuyvant, qui des esles d'amours  
 Est soulagé, va de plus soudain cours,  
 Sans point donner de repos ne d'arrest  
 A la fuyante: & prochain il est  
 De ses talons, que jà de son alaine  
 Ses beaux cheveux tous espars il aleine.

Quand de Daphné la force fut estaincte,  
 Passe devint: lors vaincuë & attaincte  
 Par le travail d'une si longue course,  
 Va regarder de Peneus la fourse,  
 Disant: Mon pere, ayde à mon cueur tant las,  
 Si puissance est en voz fleuves & lacs.  
 Puis dit: O terre, or me perds & efface  
 En transmuant ma figure & ma face,  
 Par qui trop plais, ou la tranqloutis vive,  
 Elle, qui est de mon ennuy motive.

Ceste

42 LIVRE I. DE LA

Ceste priere ainsi finie à peine,  
Grand' pasmoyson luy surprend membre &  
veine.

De son cueur fut la subtile toilette  
Tournée en tendre escorce verdelette.  
En feuilles lors croissent ses cheveux beaux:  
Et ses deux bras en branches & rameaux.  
Le pied qui fut tant prompt avec la plante,  
En tige morne & racine se plante.  
D'un arbre entier son chef la hauteur a.  
Et sa verdeur (sans plus) luy demeura:  
Parquoy Phebus l'arbre ayma de sadonc,  
Et quand eut mis sa dextre sur le tronc,  
Encor sentoit le cueur de la pucelle  
Se demener souz l'escorce nouvelle.

En embrassant aussi ses rameaux verts,  
Comme eut bien faict ses membres descou-  
verts:

Il baïse l'arbre, & tout ce nonobstant,  
A ses baisers l'arbre va resistant.

Au quel Phebus a dit. Puis que impossible  
Est, que tu sois mon espouse sensible,  
Certainement mon arbre approprié  
Seras du tout, & à moy dedié.

O vert Laurier, toujours t'aura ma harpe,  
Ma clere teste, & ma trouffe en escharpe:  
Et si seras des capitaines gloire  
Tous resjouys, quand triumphe & victoire  
Chanteront haut les cleres voix & trompes:  
Et qu'on verra les grans & longues pompes  
Au Capitolle, aux consacrez posteaux  
Seras debout devant les grans portaux  
Feale garde, & au loz de ton regne  
Entrelassé seras au tour du chesne:  
Et tout ainsi que mon beau chef doré  
Est tousjours jeune, & de poil decoré,

Vueil-

Vueilles aussi porter en chacun aage  
 Perpetuel honneur de vert feuillage.  
**Ces motz finiz**, le laurier s'y consent  
 En ses rameaux qui sont faitz de recent:  
 Et si sembloit branler en sorte honneste  
 Sa sommité, comme on branle la teste.

En Theffalie une haute forest  
 Par tout enclost un val, qui encor est  
 Nommé Tempé, temperé, fleurissant:  
 Parmy lequel Peneus fleuve yffant  
 Du fonds du pied de Pindus grand' montaigne,  
 D'eaux escumans le pays tourne & baigne.  
 D'un roide cours les nuës embrumées  
 Va conduifant, qui petites fumées  
 Semblent jeter: & va si roidement  
 Contre les rocz, que du redondement  
 Les boys arrouse: & de son bruyt qui sonne,  
 Les lieux plus loing, que ses voisins, estonne.

Là la maison, là le siege l'on treuve,  
 Et lieu secret de Peneus grand fleuve:  
 Là comme Roy residant en ses terres  
 En sa caverne estant faicte de pierres  
 Gardoit justice aux undes là courantes:  
 Pareillement aux Nymphes demourantes  
 En celles eaux. Premier font là venus  
 Tous les prochains fleuves à luy tenus,  
 Non bien sachant si chere luy feront,  
 Ou par sa fille ils le consoleront  
 Que perduë a. Sperche y vint à propos  
 Portant peupliers; Eniphe sans repos,  
 Le doux Amphryse, & le vieil Apidain,  
 Avec Eas: d'autres fleuves soudain  
 Y font venus, qui de quelque costé  
 Où soient portez d'impetuofité,  
 En la mer font leurs undes retourner  
 Quand lassez sont de courir & tourner.

## 44 LIVRE I. DE LA

Le fleuve Inache à part foy tout fasché  
 Seul est absent, & au profond caché  
 De son grand creux l'eau par larmes augmente  
 Et tout chetif sa fille Io lamente  
 Comme perduë: il ne sçait si en vie  
 Elle est au monde, ou aux enfers ravie:  
 Mais pour autant que point ne l'apperçoit  
 En aucun lieu, cuide qu'elle ne soit  
 En aucun lieu, & crainct en ses esprits,  
 Que pirement encores luy soit pris.

Or quelque fois Juppiter éternel  
 La voit venir du fleuve paternel:  
 Si luy a dit, O vierge bien formée,  
 De Juppiter trèsdigne d'estre aimée,  
 Et qui dois faire un jour par grand delict  
 Je ne sçay qui bien heureux en ton lict,  
 Ce temps pendant que le soleil très-haut  
 Est au milieu du monde ardent & chaut,  
 Vien à l'umbrage en ce bois de grand monstre,  
 Ou en cestuy: & tous deux les luy monstre:  
 Et si tu crains entrer feulette aux creuses  
 Fosses & trous de bestes dangereuses,  
 Croy qu'à feurté iras dorenavant  
 Sous les secrets des forests, moy devant  
 Qui suis un Dieu, non point des moindres  
 Dieux,

Mais qui en main le grand sceptre des Cieux  
 Tiens & possède, & qui darde & envoie  
 La foudre esparse en mainte place & voye;  
 Ne me fuy point: or fuyoit-elle fort,  
 Et jà de Lerne avoit par son effort  
 Outrepasé les paslis & les plains,  
 Et les beaux champs Lycées d'arbres plains,  
 Quand Jupiter couvrit terre estenduë  
 D'obscurité parmi l'air espanduë,  
 Retint la fuite à Io jeune d'aage,

Et



Et par ardeur ravit son pucelage.  
 Ce temps pendant , Juno des courts hautaines  
 Regarde en bas au milieu des grans plaines :  
 Si s'esbahit, dont les nuës subites  
 Sous le jour clair avoient aux bas limites  
 Faiët & formé la face de la nuit,   
 Et bien jugea que d'aucun fleuve induiët  
 A grans moiteurs ne font faiëtes ces nuës ,  
 Ne de l'humeur de terre en l'air venuës.

Puis çà & là regarde d'œil marri,  
 Où estre peut Jupiter son mari,  
 Comme sachant les emblées secrettes  
 Du sien espoux tant de fois en cachettes  
 D'elle surpris. & après que apperceu  
 Ne l'a au Ciel: Ou mon cœur est deceu  
 (Dit elle lors) ou je suis offensée.

Puis du haut Ciel soudainement baiffée  
 Se plante en terre, & commande aux nuées  
 Loin s'en aller d'obscurité desnüées.  
 Mais Juppiter qui bon temps se donnoit,  
 Prevoioyt bien que sa femme venoit,  
 Et jà avoit de Io fille de Inache  
 Mué la forme en une blanche vache,  
 Belle de corps comme Io fut en vis.

Adonc Juno (quoy que ce fut envis)  
 En estima la forme, & le poil beau,  
 Et si s'enquiert , à qui , de quel troupeau,  
 Et d'où elle est , comme non cognoissant  
 La verité. Jupiter Dieu puissant  
 Dit en mentant qu'elle est née de terre,  
 A celle fin, que l'on cessé d'enquerre  
 S'il l'a point faiëte : & lors Juno la grande  
 Icelle vache en pur don luy demande.

Que pourra-il or' faire , ou devenir ?  
 C'est cruauté, ses amours forbannyr :  
 Ne luy donnant, la faiët souspeçonner :

Hon-



Honte en après l'incite à luy donner :  
 Puis amour est à l'en divertir prompt :  
 Et en effect amour eust vaincu honte :  
 Mais si la vache ( un don qui peu montoit )  
 Eust refusée à celle qui estoit  
 Sa femme & sœur , sembler eust peu adonques  
 Visiblement , que vache ne fut onques.

Quand Juno eut en don son ennemye,  
 Du premier coup elle ne laissa mye  
 Toute sa peur , & craignit grandement,  
 Que Jupiter luy print furtivement,  
 Jusques à tant qu'ès mains d'Argus l'eust mise  
 Fils d'Aristot , pour en garde estre mise.

Or tout le chef avoit cestuy Argus  
 Environné de cent yeux bien agus,  
 Qui deux à deux à leur tout sommeillans  
 Prenoient repos : tous les autres veillans  
 Gardoient Io , & en faisant bon guet  
 Demouroient tous arrestez en aguet.  
 En quelque lieu où fust Yo la belle,  
 Incessamment regardoit devers elle.  
 Devant ses yeux Io tousjours il voit,  
 Quoy que sa face ailleurs tournée avoit.

Quand le jour luit , il souffre qu'elle paille :  
 Quand le Soleil est sous la terre espelle,  
 L'enferme & clost : & du rude chevestre  
 Lye son col , qui n'a merité d'estre  
 Ainsi traité : de feuille d'arbre dure  
 Et d'herbe amere elle prend sa pasture :  
 Puis la povrette en lieu de molle couche  
 Toute la nuit dessus la terre couche,  
 N'ayant toujours de la paille qu'à peine ,  
 Et boyt de l'eau de borbier toute pleine.  
 Quand elle aussi , qui si fort se douloit,  
 Devers Argus ses bras tendre vouloit  
 S'humiliant , las , la doucette & tendre

N'a aucun bras, qu'à Argus puisse tendre:  
 Et s'efforçant lamenter de sa gorge,  
 Un cry de vache & mugissant de gorge,  
 Tant que du son en crainte se bouta,  
 Et de sa voix propre s'espoventa.  
 Après s'en vint aux rives de son pere  
 Le fleuve Inache, où en soulas prospere  
 Souloit jouer souvent avec pucelles.  
 Et quand en l'eau vit ses cornes nouvelles,  
 Eut grande peur, & de la crainte extreme  
 S'effarouchoit & se fuyoit soy mesme.  
 Ignorans sont les Nayades encore,  
 Voire Inachus le fleuve mesme ignore  
 Qui elle soit: mais pour les rendre leurs,  
 Suyvoit son pere, & si fuyvoit ses sœurs:  
 Estre touchée assez elle souffroit,  
 Et à iceux (tous esbahys) se offroit.

Le bon vieillart Inachus à jonchées  
 Luy presenta des herbes arrachées.  
 Soudain ses mains elle luy vint lécher,  
 Baissant la paulme à son pere trescher,  
 Et retenir onc ses larmes ne sceut:  
 Et se orendroit de parler la grace eust,  
 Elle eust requis secours & ayde aucune,  
 Et recité son nom & sa fortune.  
 En lieu de mots, la lettre que imprima  
 Son pied en terre, adonques exprima  
 Parfaictement & mit en descouvrance  
 Du corps mué la triste demonstrence.

O moy chetif, cria lors esperdu  
 Son pere Inache, & aux cornes pendu,  
 Aussi au col de la vache luyfante  
 En son poil blanc, & en ducil gemiffante,  
 O moy chetif (dit-il par plusieurs fois)  
 N'est-ce pas toy, ma fille, que je vois  
 Cherchant par tout? Or est chose esprouvée,  
 Qu'en

Qu'en te trouvant je ne t'ay point trouvée,  
 Et mes douleurs plus que devant sont grandes.  
 Las, tu te tais & aux miennes demandes  
 Tu ne rens point responces reciproques,  
 Tant seulement aigres souspirs évoques  
 Du cœur profond, & ce que faire peux,  
 A mon parler mugis comme les bœufs.

Las, le povret ignorant tout ce mal,  
 Te preparois cierge & liêt nuptial,  
 D'un gendre fut l'espoir premier de moy,  
 Et le second de voir enfans de toy.  
 Or d'un troupeau mary te faut avoir,  
 Et d'un troupeau lignee concevoir,  
 Et n'est possible à moy que finir face  
 Tant de douleurs, par mort qui tout efface.  
 Ains estre Dieu ce m'est nuisante chose,  
 Et de la mort la porte qui m'est close,  
 Prolonge & fait le mien regret durable,  
 En aage & temps eterne & perdurable.

Comme Inachus disoit son desconfort,  
 Argus se leve, & en le pouffant fort,  
 Mene par force en pasturages maints  
 La povre fille arrachée des mains  
 De son cher pere, & puis occupe & gaigne  
 Legerement le haut d'une montaigne  
 Assez lointaine, où se sied & accule,  
 Et là seant en toutes pars specule.

Lors Jupiter Roy de tous les celestes  
 Plus endurer ne peut tant de molestes  
 A celle Yo, du bon Phorone extraicte.  
 Si appela son fils, que une parfaite  
 Clere Pleiade eut en enfantement.  
 Mercure eut nom, luy fit commandement  
 D'occir Argus. Si ne demoura gueres  
 Mercure à prendre aux pieds esles legeres,  
 En main puissante aussi la verge preste

D'en.

M E T A M O R P H O S E. 49

D'endormir gens, & son chapeau en teste.

Tantost après, que celui Dieu Mercure  
Eut disposé tout cela par grand cure,  
Du haut manoir de son pere sauta  
Jusques en terre, où son chapeau osta:  
Semblablement des esles se deînuë,  
Et seulement sa verge a retenuë.

D'icelle verge (en s'en allant) convoye  
Brebis en troupe, à travers champs sans voye,  
Comme un pasteur chantant de chalumeaux  
Faiçts & construits de pailles, ou roseaux.

Argus vacher de Juno tout espris  
Du son de l'art nouvellement appris,  
Luy dit ainsi. Quiconques fois, approche:  
Tu pourras bien te seoir sur ceste roche  
Avecques moy. En autre lieu du monde  
L'herbe n'est point (pour certain) plus feconde  
Pour le bestail: tu voys aussi l'umbrage  
Bon aux pasteurs en cestuy pasturage.

Mercure adonc s'assit auprès d'Argus,  
Tint & passa en propos & argus,  
Le jour coulant, parlant de plusieurs pointz?  
Et en chantant de ses chalumeaux jointz  
L'un avec l'autre, à surmonter il tasche  
Les yeux d'Argus gardans lo la vache:  
Et toutesfois Argus vaincre s'efforce  
Le doux sommeil amolissant sa force.  
Voire & combien que jusques au demy  
De tous ses yeux, se trouvast endormy,  
Ce nonobstant veille de l'autre part,  
S'enquiert aussi, pourquoy & par quel art  
Trouvée fut la fluste dont chantoit,  
Car puis un peu inventée elle estoit.

Lors dit Mercure. Aux montz gelez d'Ar-  
cade

En Nonacris sur toute Hamadriade

Tom. IV,

G

Une

Une Nayade y eut très-renommée :

Syringue estoit par les Nymphes nommée.

Non une fois, mais par diverses tires  
Avoit moqué grand nombre de Satyres  
Qui la fuyvoient, & tous les Dieux avecques  
Du boys umbreux & champ fertile d'illecques.

En venerie & virginal' noblesse  
Elle enfuyvoit Diane la Deesse  
De l'isle Ortige: & accoutrée & ceincte  
A la façon de ceste noble saincte  
Maintz eust deceu: & pour Diane aussi  
Prendre on l'eust peu, ne fust que ceste-cy  
Avoit un arc de corne decoré,  
Et ceste-là en avoit un doré:

Encor ainsi maintes gens decevoit,  
Or le Dieu Pan un jour venir la voit  
Du mont Lycée, & ayant sur sa teste  
Chapeau de pin, luy fait telle requeste.

O noble Nymphe obtempere au plaisir  
D'un Dieu qui a grand vouloir & desir  
De t'espouser. Bref, mainte autre adventure  
Restoit encor à dire par Mercure,  
C'est assavoir, tel' priere ennuyante  
Mise à despris, la Nymphe estre fuyante  
Par boys espaiz, tant que de grand randon  
Vint jusque au bord du sablonneux Ladon,  
Fleuve arresté: & comment à la fuyte,  
Lors que les eaux empescherent sa fuyte,  
Ses cleres sœurs pria illecques près  
De la muer: aussi comment après  
Que Pan cuyda Syringue par luy prise,  
Au lieu du corps de la Nymphe requise  
Tint en ses mains des cannes & roseaux  
Croissants au tour des paludz & des eaux:  
Comment aussi, quand dedans anhela,  
Le vent esmeu dedans ces cannes-là



Y fait un son delicat en voix faincte,  
 Semblable à cil d'un cueur qui faiet sa plaincte,  
 Et comment Pan surpris du son predict,  
 Et du doux art tout nouveau luy a dict:  
 Cestuy parler & chant en qui te deus,  
 Sera commun tousjours entre nous deux.  
 Aussi comment pour eternal renom,  
 Deslors retint, & donna le droict nom  
 De la pucelle à ses flustes rurales,  
 Joinctes de cire en grandeur inegales.

Ainsi pour vray que Mercure devoit  
 Dire telz motz, les yeux d'Argus il veoit  
 Tous succomber, & sa lumiere forte  
 De grand sommeil enveloppée & morte.

Soudain sa voix refraignit, & cessa,  
 Et puis d'Argus le dormir renforça,  
 Adoucissant de la verge charmée  
 Les yeux foiblets de sa teste affommée.

Lors tout subit d'un glaive renversé  
 Baissant le chef, en dormant l'a blessé  
 Au propre endroict auquel est joincte & proche  
 La teste au col: puis du haut de la roche  
 Le jette à val: & le mont haut & droict  
 Souille du sang. Ainsi es orendroit  
 Gisant par terre, ô Argus, qui vivois:  
 Et la clarté qu'en cent yeux tu avois  
 Est or' estaincte: & la feule obscurté  
 De mort surprenent cent yeux & leur clarté.

A donc Juno prent ces yeux & les fiche  
 Dessus la plume au Paon son oiseau riche,  
 Et luy emplit toute la queuë d'yeux,  
 Clers & luyfans comme: estoilles des cieux.

Soudain Juno en ire ardante brusle,  
 Et du couroux le temps ne dissimule:  
 Car Erinnys la Deesse de rage  
 Mit au devant des yeux & du courage



D'icelle Yo: & cacha l'insensée  
 Maint aiguillon secret en sa pensée,  
 Espouventant par rage furibunde  
 La povre Yo fuyant' par tout le monde.  
 O fleuve Nil! en grand labeur & plaindre,  
 Tu luy restois le dernier à atteindre :  
 Auquel pourtant à la fin elle arrive,  
 Et en posant tout au bout de la rive  
 Ses deux genoux, se veutra en la place :  
 Et en levant sa telle quelle face  
 Vers le haut Ciel, renversant en arriere  
 Son col de Vache, en piteuse priere,  
 En larmes d'œil, & en gemissemens,  
 Et en plainctifs & gros mugissemens  
 Elle sembloit à Juppiter crier,  
 Et de ses maux fin final' luy prier.

Lors Juppiter de ses deux bras embrasse  
 Sa femme au col, la priant que de grace  
 Vueille de Yo finalement finir  
 La grande peine. Et quant à l'advenir,  
 De moy, dit-il, toute craincte demects :  
 Car ceste-ci ne te fera jamais  
 Cause de dueil. Et aux stigmatices fleuves  
 Commande ouir cestuy serment pour preuves.  
 Quand Juno eut appaisé sa pointure,  
 Io reprint sa premiere stature,  
 Et faicte fut ce que devant estoit.  
 Du corps s'enfuit le poil qu'elle vestoit :  
 Lors luy décroist des cornes la grandeur,  
 Moindre devient de ses yeux la rondeur,  
 Gueule & museau plus petits luy deviennent,  
 Espauls, bras, & les mains luy reviennent :  
 L'ongle de Vache en nouveaux pieds & mains,  
 Fut divisé en cinq ongles humains.

Bref, rien n'y eut de la Vache sur elle,  
 Fors seulement la blancheur naturelle,

Et

Et tout debout fut la Nymphe plantée  
 Du cheminer de deux pieds contentée :  
 N'osant parler , que de la gorge n'yffe  
 Mugissement , comme d'une genisse :  
 Et avec crainte essayoit à redire  
 Ce qu'autrefois elle avoit bien sceu dire.

Or maintenant est Déesse honorée ,  
 Elle est du peuple en Egypte adorée.  
 Parquoy en elle Epaphus on pourpense  
 Estre engendré de la noble semence  
 De Jupiter : & bref en lieux certains  
 Cestuy Epaphe a ses Temples hautains  
 Faictz à l'honneur de son pere & de luy.

Or en ce temps, vray est qu'à iceluy  
 Estoit égal, de cuer, d'aage, & puissance,  
 Un qui avoit du Soleil prins naissance,  
 Dict Phaëton qui jadis devisant  
 De ses grans faictz , & honneur non faisant  
 A Epapnus, en gloire se mectoit,  
 Dont le Soleil son propre pere estoit.

Ce que Epaphus ne peut pas bonnement  
 Lors endurer, & luy dit plainement:  
 O povre sot, tu mectz foy & credit  
 A tout cela que ta mere te dit:  
 Et te tiens fier & louanges retiens  
 D'un pere fainct, qui pour vray ne t'est riens.

Lors Phaëton rougit d'ouir ce dire,  
 Et refraingnit de vergongne son ire.  
 Puis s'en courut à Clymene sa mere  
 Luy rapporter l'injure tant amere,  
 Et si luy dit, chere mere, au surplus  
 Cela dequoy tu te dois douloir plus,  
 C'est que rien n'ay repliqué sur l'injure :  
 Car quant à moy, je suis de ma nature  
 Doux & courtois, & l'autre insupportant  
 Et outrageux : mais j'ay honte pourtant,

Dont tel opprobre on m'a peu imputer.  
Et que sur champ ne l'ay sceu confuter.

Donc si créé fuis de ligne celeste,  
Monstre à present le signe manifeste  
D'un genre tel, tant digne & precieux,  
En maintenant que je fuis des hauts Cieux.  
Ces motz finis, ses deux bras avança,  
Et de sa mere au col les enlassa,  
La suppliant par son chef tant chery,  
Et par celuy de Merops son mary,  
Et en l'honneur des nopces de ses seurs,  
De luy donner signes certains & seurs  
De son vray pere. En effect à grand' peine  
Sçait-on lequel a plus esmeu Clymene,  
Ou le prier par son fils proposé,  
Ou le despit du reproche imposé.

Des bras au Ciel lors tendit & leva,  
Et regardant le Soleil, elle va  
Dire ces mots: Par la lumiere sainte  
Des luisans raiz environnée & ceinte,  
Qui nous voit bien, & qui entend nos voix;  
Je jure, Fils, que ce Soleil que vois,  
Et qui le monde illumine & tempere,  
T'a engendré, & que c'est ton vray pere.  
Si menterie en mes propos je mets,  
Je me consens qu'il face que jamais  
Je ne le voye, & que ceste lumiere  
Soit maintenant à mes yeux la derniere.

Or tu n'a pas grand affaire à cognoistre  
La demourance à ton Pere, & son estre:  
Car la maison dont il se leve & part,  
Est fort voisine à nostre terre & part.  
Si aller là tu desires & quiers,  
Pars de ceste heure, & à lui t'en enquiers.

Quand Phaëton de sa mere eut ouy  
Un tel propos, soudain fut resjouy,

**M E T A M O R P H O S E. 55**

Tressaut de joye, & se promet soi-mesmes  
Les plus hauts dons des regions supresmes.

Bref son pays d'Ethiope il traverse,  
Et les Indoïs gisans sous la diverse  
Chaleur du Ciel: & promptement de là  
En la maison de son cler Pere alla.

**F. I. N.**



**C 4**

**L 13**



# LIVRE SECOND

DE LA

METAMORPHOSE

D' O V I D E.



Le grand Palais où Phebus habi-  
toit

Haut eslevé sur colonnes es-  
toit ,

Tout luyfant d'or , & d'escar-  
boucles fines

Qui du cler feu en splendeur sont affines.  
De blanc ivoire estoit la couverture ,  
Le grand portail fut à double ouverture  
De fin argent espendant mille rais :  
Moult sumptueux estoit & de grans frais.  
Mais la façon les estoffes surpasse ,  
Car Mulciber des fevres l'outrepasse  
Y entailla de la mer la claire unde ,  
Qui tournoyot la terre ferme & ronde :  
Et y grava des terres le grand tour ,  
Avec le Ciel qui se courbe à l'entour.

En ceste Mer les Dieux marins veoit-on ,  
C'est assavoir le resonnant Triton ,  
Puis Protheus qui se transforme ainsi

Com-

M A R O T A U R O Y. 57

Comme il luy plaist, & Egeon aussi,  
 Lequel estrinct parmi les undes pleines  
 De ses grans bras, les gros dos des baleines:  
 Doris aussi, & ses filles ensemble,  
 Dont l'une part en la mer nouer semble:  
 L'autre seant' en quelque Isle ou rocher  
 Ses verts cheveux semble faire secher:  
 L'autre au vif semble estre sur un poisson.  
 Visage n'ont toutes d'une façon,  
 Non pas aussi trop differens à voir,  
 Mais comme il faut entre sœurs les avoir.

La Terre après qui là estoit empraincte,  
 Hommes portoit, Fleuves, & ville mainte,  
 Bestes, Forests, Nymphes illec cerchans  
 Leur demourance, & autres Dieux des champs.  
 Puis là-dessus estoit fort bien gravée  
 Du Ciel luyfant la figure eslevée,  
 Et y avoit dessus la porte dextre  
 Six signes clairs, & six à la fenestre.

En la maison que j'ay cy racomptée;  
 Vint Phaëton par une grand' montée,  
 Et de prinsaut devant les yeux se boute  
 Du pere sien, dont il estoit en doute:  
 Si se tint loin, car de plus près estant  
 N'eust peu souffrir clarté qui luisoit tant.

Le clair Phebus à la barbe dorée,  
 Robe portant de pourpre colorée,  
 Seoit en Trofne à sa hauteur duisant,  
 Garni estoit d'esmeraude luyfant.

Autour de luy sont en ce beau sejour  
 L'An & les Mois, les Siecles, & le Jour,  
 Les Heures là tiennent aussi leurs places  
 Toutes de reng par egales espaces.  
 Là est debout Printemps le nouveau né;  
 Qui d'un chapeau de fleurs est couronné  
 Là est sur pieds l'Esté nud, sans chemise;



## 58 LIVRE II. DE LA

D'espics de bled la couronne au chef mise ;  
 Automne aussi , qui les membres tachez  
 Avoit par tout de raisins escachez ,  
 Avec Hyver qui tremble & qui frissonne ,  
 Et dont le poil tout chenu herissonne.

Au milieu d'eux Phebus son siege avoit :  
 Lors de ses yeux , dont toutes choses voit ,  
 Veit ce jeune homme estonné à merveilles  
 De voir là-haut choses si nompareilles :  
 Si luy a dit à chef de temps ainsi.  
 Que cherches-tu en ce Palais icy ,  
 O Phaëton , enfant très-recevable  
 De moy ton Pere , & non desfavouable ;  
 Que cherches-tu ? O lumiere pudique ,  
 Ce respond-il , Phebus mon pere unique ,  
 S'il est ainsi que tu vueilles que j'use  
 De ce nom-là , sans ce que j'en abuse ,  
 Et s'il est vray que ma mere qui faiët  
 Tant de sermens , ne couvre son meffaïët  
 Sous couleur fausse , en te monstrant vray pere ,  
 Fais moy un don par lequel il appere  
 Que je suis tien , & hors de ma pensée  
 Soit , je te pri , ceste doute chassée.  
 Ces mots finis , Phebus qui l'escouta  
 Ses clairs rayons estincellans osta  
 D'entour du chef , & luy commande après  
 De s'approcher hardiment de plus près.  
 Puis l'accola , disant , en verité ,  
 Mon cher enfant , tu n'as point meritë  
 Que te renonce , & Clymene a produïët  
 Vray , naturel & legitime fruit  
 S'il en fut onc : or sans autres tesmoings ,  
 A celle fin que tu en doubts moins ,  
 Demande un don tel que tu le voudras ,  
 Tien toy certain que de moy ne faudras  
 A l'obtenir. O grand serment des Dieux !

M E T A M O R P H O S E 59

Paludz d'enfer, incogneuz à mes yeux  
Soyez presens à ce que j'ay promis.

A peine avoit à fin son propos mis,  
Que Phaëton, d'une ardeur jeune & grande,  
Le chariot de son pere demande,  
Avec la charge & le gouvernement  
De ses chevaux, pour un jour seulement  
Dont tout à coup Phebus se repentit  
D'ayoir juré, & du gref qu'il sentit  
Son chef luisant secoua plusieurs fois,  
Disant; mon fils, ma parole & ma voix  
Trop de leger s'accorda à la tienne,  
Que pleust aux Dieux que la promesse mienne  
Retinsé encor; je confesse ce poinct,  
Que ce seul don ne t'accorderois point.

Or est besoin de ton propos changer,  
Car ton desir est plain de grand danger,  
O Phaëton, ton sens peu raisonnable  
Quiert un haut don, voire mal convenable  
A ceste force encor si peu virile,  
Et à cest aage encor si puerile.  
Tu es mortel, & sujet à trespas:  
Ce que tu quiers mortel certes n'est pas:  
Ainçois te di qu'il y a plus d'affaire  
Qu'il n'est permis aux Dieux d'en pouvoir faire.  
Bref, tu ne sçais que tu vas affectant,  
Les autres Dieux auront du pouvoir tant  
Qu'il leur plaira. Mais celuy seul je suis  
Qui le flambant chariot mener puis.  
Le Roy du Ciel, dont la main merveilleuse  
Jeste où luy plaist la foudre perilleuse,  
Ne s'y pourroit luy même habiliter.  
Et qu'est-il rien plus grand que Jupiter!  
Si difficile est la voye premiere,  
Que mes chevaux ont peine coustumiere  
A la monter partans au poinct du jour,

Combien qu'ils soient tout frais & de séjour.

Le haut chemin est du Ciel au milieu  
 D'où bien souvent moy mesmes qui suis Dieu,  
 Tremble & fremi de frayeur & d'esmoy,  
 Voyant la terre & la mer deffous moy.  
 L'autre chemin dernier est en descente,  
 Et a besoin de conduicte descente :  
 Aussi Thetis qui en mer me reçoit  
 Toujours s'effraye , alors qu'elle apperçoit  
 Que je descens , & entre en peur subite  
 Que je ne tombe , & ne me precipite.

Et d'autre part du haut ciel la rondeur  
 Incessamment tourne de tel' roideur ,  
 Qu'avecques soy les estoilles il tire ,  
 Et d'un grand branle impetueux les vire :  
 Mais j'y resiste , & la force qui dompte  
 Les autres tous , jamais ne me surmonte ,  
 Ains en allant au ciel tout au contraire  
 On voit du bas au plus haut me retraire,

Prens donc le cas que le Chariot mien  
 Je t'ai donné : entreprendras-tu bien  
 Tirer devers les deux Poles , en forte  
 Que la roideur du haut Ciel ne t'emporte ?  
 Tu crois , peut-estre , en des discours debiles :  
 Que là-haut sont forests , temples & villes :  
 Je t'averti , afin que ne tresbuches ,  
 Qu'aller il faut par dangers & embuches ,  
 Et que passer te faut devant les formes  
 Des animaux horribles & difformes.  
 Donques afin que tu tiennes la voye  
 Si seurement que rien ne te desvoye ,  
 Passer auprès des cornes conviendra  
 Du fier Toreau , qui contre toy viendra :  
 Du Sagittaire ayant l'arc en la main ,  
 Et du Lyon cruel & inhumain :  
 Puis le chemin du Scorpion suivras ,

Qui

MÉTAMORPHOSE. 61

Qui d'un grand tour courbe ces villains bras:  
Celuy du Cancre aussi finablement,  
Qui les deux bras courbe tout autrement.

Et n'est en toy pouvoir par nuls travaux  
Du premier coup regir mes fiers chevaux:  
Fiers, pour le feu qui ard en leurs poitrines,  
Et qui leur sort par bouches & narines.  
Certes depuis que leurs aigres courages  
Sont eschaufez tant font folz & volages,  
Qu'a bien grand' peine ils souffrent pour leur  
guide

Ma propre main, & tirent à la bride.

Donques afin que d'un don mortifere  
Je ne t'estrene, hélas, mon fils, differe,  
Prens garde à toy, & refrains ton desir  
Ce temps pendant que tu as le loisir.  
Tu veux, afin d'avoir la congnoissance.  
Comme tu as de mon sang pris naissance,  
Qu'un gage sur en tes mains j'abandonne:  
Las, en craignant, gage seur je te donne:  
Et ceste peur que celer je ne puis  
Tesmoigne assez que ton pere je suis.  
Jette un petit sur ma face tes yeux,  
Et voi mon trainet: que pleust ores aux Dieux  
Que jusque au cœur me peusses voir aussi,  
Et là-dedans comprendre mon souci.

Au demeurant voi tout ce qui abonde  
En cestuy riche & universel monde:  
Et de si grans & tant d'autres richesses  
Dont terre, & mer, & ciel font leurs lar-  
gesses,

Demande m'en ce que bon tu verras,  
D'estre escondit au danger ne cherras:  
Fors qu'en ceci je te dirai, non,  
Qui n'est que peine, à bien dire son nom,  
Non point honneur: ô mon enfant trescher,

Peine pour don tu viens icy chercher :  
 Qui te faict donc estre à mon col pendu ?  
 Oste tes bras . flateur mal entendu ,  
 Tu obtiendras , & t'en tiens assure ,  
 Puis que les eaux d'enfer j'en ay juré ,  
 Ce que voudras , tant soit la chose grande :  
 Mais fois au moins plus sage en ta demande.

Ainsi Phebus son fils admonnestoit ,  
 Qui à ses dicts fort repugnant estoit ,  
 Opiniastre en son premier propos ,  
 Et le beau char convoite sans repos.  
 Donc quand son pere avec peine indicible  
 Eut differé tant qu'il luy fut possible ,  
 Il le mena au lieu haut , où rengé  
 Estoit ce char , par Vulcanus forgé.  
 D'or fut l'aissoul , d'or luysoient tout autour  
 Les deux limons , d'or estoit le haut tour  
 De chascque rouë , & l'ordre bel & gent  
 De chacun ray fut estoffé d'argent.  
 Sur les coliers sont belles chrysolites  
 Mises par ordre , avec gemmes elites,  
 Desquelles fut grande lummiere issant  
 Pour le soleil contre resplendissant.  
 Et cependant que l'œil & haut courage  
 De Phaëton contemploit cest ouvrage ,  
 Aurore vint ouvrir les portes closes  
 De l'Orient , toutes plaines de roses ,  
 Si vont fuyant les estoilles par routes  
 Que Lucifer devant soy chasse toutes  
 A grans troupeaux & après tout le reste  
 Sort le dernier de la maison celeste.

Lors aussi tost que Phebus apperçoit  
 Que terre & monde à rougir commençoit.  
 Et qu'il eut veu toutes passes & mornes  
 Esvanour du croissant les cornes ,  
 Il ya soudain les Heures appeler ,

Et



Et les Chevaux leur commande atteler ;  
 Ce qu'elles font & les chevaux superbes  
 Fort bien repeus d'ambrosiennes herbes,  
 Hors de l'estable ont tirez & guidez,  
 Et de leurs frains bien resonans bridez.

Le pere adonc d'un unguent precieux  
 Oignit le blanc visage gracieux  
 De son cher fils, & de tendre & sensible  
 Contre l'ardeur le rendit deffensible ;  
 Si luy a mis les raiz autour du chef,  
 Et les meçant redoubla de rechef  
 Mille souspirs, qui son prochain martire  
 Pronostiquoient, & sur ce luy va dire :  
 Au moins, mon fils, à l'advis que ton pere  
 Te veut donner, si tu peux, obtempere :  
 Les fiers chevaux piquer donne-toy garde,  
 Ains par la resne à force les retarde :  
 De leur gré vont, voire si roide & fort  
 Qu'à les tenir faut merueilleux effort.  
 Et ne faut pas que d'aller t'aventures  
 Directement le long des cinq Arctures :  
 Le vray chemin qu'à tenir je t'encharge  
 Va de travers en curvature large,  
 Et seulement jusqu'à l'extremité  
 De trois cerceaux son but est limité,  
 Du pole Austral, tant qu'il peut, s'esloingnant.  
 Aussi de l'Ourse à l'Aquilon joignant  
 D'aller par-là, non par ailleurs t'advouë :  
 Tu verra bien les traces de la rouë.  
 Et pour donner eschauffoison egalle  
 A terre & ciel, ne monte, ne devale :  
 Car si ton char en l'air haut monter laisses,  
 Le ciel ardras : si aussi tu l'abaisses  
 Par mesme feu la terre detruiras :  
 Tien le moyen, à seurté tu iras.  
 Aussi affin que la rouë qui tourne



## 64 LIVRE II. DE LA

Du costé droict, ne te mene & destourne  
 Au Serpent tors, & qu'au signe de l'Arc,  
 La gauche rouë aussi point ne t'esgare,  
 Tien l'entre-deux, ne fais destorse aucune,  
 Le demourant je laisse à la fortune :  
 Laquelle puisse à ton secours veiller,  
 Et mieux que toy te vueille conseiller.

Or cependant que t'ay propos tenu,  
 L'humide nuit par ataindre est venu  
 L'extremité de l'Hesperide mer :  
 Honnestement ne pouvons plus chommer :  
 On me demande, & Aurore avancée  
 Reluit desjà, toute obscure chassée.  
 Prends ceste resne, il est temps de partir,  
 Ou si tu veois que puisses divertir  
 Ta fantaisie, use pour ton grand bien  
 De mon conseil, non du chariot mien.  
 Outre, tandis qu'as d'y penser le terme,  
 Et que tu es encores en lieu ferme,  
 Sans que mal duit tu fois encor jecté  
 Dessus le char follement convoité,  
 Concede-moy clarté en terre esprendre,  
 Laquelle voir tu puisses sans esclandre.

Lors Phaëton de corps jeune & habile  
 Sauta dedans le chariot mobile,  
 Sur pieds se plante, & grand plaisir prenoit  
 A manier la resne qu'il tenoit.  
 Puis mercia son pere plein d'ennuy  
 Contre & maugré la volonté de luy.  
 Ainsi s'en va le jeune Phaëton :  
 Lors Pyroïs, Eous, & Aeton,  
 Phlegon aussi, chevaux du Soleil clair,  
 En hennissant de feu remplirent l'air,  
 Et du ciel clos les barres grans & lées  
 Heurtent des pieds, lesquelles reculées  
 Furent soudain par Tethis, qui encore

De

De son neveu les fortunes ignore.  
 Donc quand le ciel ainsi par elle ouvert  
 Se fut montré bien large & descouverts,  
 Les fiers chevaux deslogeant galoperent  
 Parmi les airs, & les nuës coupperent,  
 Outrepassant, tant fut prompt leur départ,  
 Le vent issu d'icelle mesme part.  
 Mais trop à l'aïse & peu chargez se treuvent,  
 Ne, qui pis est, bien cognoistre ne peuvent  
 Qui les conduict, & pas ne leur pesoit  
 Le joug, ainsi que paravant faisoit.  
 Ains comme dansé en la mer le navire  
 Sans juste poids, & sur l'eau tourne & vire  
 Puis çà, puis là, instable & sans arrest,  
 Pource que vague & par trop leger est :  
 Ainsi n'ayant l'accoustumée charge,  
 Ce chariot par le ciel haut & large  
 Saute & ressaute, & l'air le pousse & guide  
 Encontremont, comme une chose vuide.  
 Ce que sentans les chevaux attellez  
 Hors du chemin battu s'en font allez,  
 Et d'un grand cueur leurs freins vindrent à  
 mordre

Sans plus courir selon le premier ordre.  
 Dont Phaëton se print à estonner :  
 Ne sçait la bride à quelle main tourner,  
 Ne sçait la voye, & quand il la sçauroit,  
 Sur les chevaux nulle puissance auroit.

Ces sept Trions tous gelez de froidure  
 Furent surpris de chaleur aspre & dure,  
 Et se baigner pour neant ont tendu  
 En l'Océan, qui leur est defendu.  
 La grand' serpente au pole arctique emprainte  
 Morne de froid, & à nul donnant craincte,  
 Sentit ardeur, & du chaut irritée  
 Concent en soi fureur inusitée.

## 66 LIVRE II. DE LA

On dit aussi par tout (ô Bootès)  
 Que moult troublé alors enfuy t'es,  
 Quoi que courir ne pouvois, ne voulusses,  
 Et qu'empesché à ta charette fusses.

Donc aussi tost que du haut des clers cieux  
 Le miserable en bas jetta ses yeux,  
 La terre veit en rondeur bien formée  
 Totalelement deffous luy abifinée,  
 Si devint passe, & de peur promptement  
 Aux deux genoux luy vint un tremblement,  
 Et par si claire & grand' resplendissance  
 Obscurité print en ses yeux naissance.

Jà voudroit-il qu'en ces lieux supernels  
 N'eust onc mené les chevaux paternels:  
 Jà se repent dont sa race a cognüe,  
 Et plus, d'avoir sa requeste obtenuë:  
 Jà souhaittant de Merops estre né,  
 Le malheureux est ainsi pourmené,  
 Que le navire agité des orages,  
 Auquel le maistre a lasché les cordages,  
 L'abandonnant du tout à la mercy  
 Des oraisons, des veux, des Dieux aussi.

Que fera-il ? il a laissé derriere  
 Beaucoup de ciel, & si en voit arriere  
 Plus devant soi, il mesure, il compasse  
 En son cerveau & l'une & l'autre espace:  
 Aucunes fois vers l'Occident se tourne,  
 Aucunes fois son œil jette & sejourne  
 Sur l'Orient, mais il est fort à craindre  
 Que jamais plus ne les puisse restraindre:  
 Car rien ne fait de ce que faire tâche,  
 Tant y est neuf: la bride point ne lasche,  
 La tenir court ne luy sert d'un seul point:  
 Et des chevaux les noms ne cognoist point.  
 Puis tout tremblant voit les merveilles sacres,  
 Qui sont là sus, & les grans simulacres

Des

Des monstres fiers , qui en diverses pars  
Par tout le ciel font semez & espars.

Là est un lieu où parmi ceste tourbe  
Le Scorpion fa queue & ses bras courbe  
En forme d'arc , & jusques aux manoirs.  
De ses voisins estend ses membres noirs.  
Quand l'enfant veit la beste monstrueuse  
De noir venin toute moite & fueuse,  
Le menassant à luy de près se joindre,  
Et de sa queue aguillonnant le poindre,  
Povre de sens tellement s'estonna ,  
Que de frayeur la bride abandonna.  
Quand sur le dos les chevaux la sentirent,  
En s'escartant parmi les airs bondirent ,  
Et librement d'allées & venués  
Vont galopant regions incogneués ,  
Là où leurs cours impetueux les porte ;  
Là sans compas chacun d'eux se transporte.  
Jusques au ciel des estoilles ils vont ,  
Le chariot traient , & rouller font  
A travers lieux où n'a chemin , ne sente :  
Plus tost vont haut , plus tost vont en descente,  
Et de droict fil viennent fondre grand erre  
Jusques à l'air plus prochain de la terre :  
Si qu'esbahye est la Lune en sa sphere,  
De voir courir les chevaux de son frere  
Dessous les siens : & les nuës esparfes  
Parmi les airs fument à demi arses :  
Mesmes la terre au plus bas lieu assise  
De flambes est (comme le reste) esprise.  
Toute se fend pour l'humeur qui tarit,  
L'herbe se fene , arbre & fueille périt :  
Le champ du bled à son dommage baille  
Au feu ardent foison de seche paille.  
Cela n'est rien , les grans villes & fortes,  
Murs & rempars brûlent jusques aux portes.

Et

## 68 LIVRE II. DE LA

Et pour neant du feu les gens se gardent,  
 En cendre vont : bois & montagnes ardent :  
 Tmolus en ard , le mont Athos s'enflambe,  
 Taurus se brulle , Oete est tout en flambe,  
 Si fut Ida, pour lors , seche & sans eaux ,  
 Qui paravant triumphoit en ruisseaux :  
 Et Helicon des neuf Muses aimé ,  
 Aussi Aemus non encor furnommé  
 Oeagriën : grand' flambe fit Aetna ,  
 Car pour un feu à ce coup deux en a :  
 Cynthus , Eryx , Parnassus à deux testes ,  
 Cytheron propre à celebrer les festes ,  
 Mimas , Othris , & Dindyma s'alument ,  
 De Rhodopé les neiges se consument ,  
 En feu s'en va Mycalé & Caucafé :  
 Maugré son froid , la Scytie s'embrase ,  
 Le grand mont d'Osse avec Pindus brulla ,  
 Voire Olympus plus grand que ces deux-là ;  
 Si firent bien les grans Alpes cornuës ,  
 Et Apenin , lequel soustient les nuës.

Lors Phaëton va adviser le monde ,  
 Qui flamboioit de feu tout à la ronde ,  
 Si que de chaut grand' angoisse portoit :  
 Et anhelant , de sa bouche fortoit  
 Comme d'un four vapeur de chaleur pleine :  
 Son char s'enflambe , intolerable peine  
 Luy ont en l'air les bluettes donné ,  
 Et de fumée espeffe environné :  
 Ne sçait où va , où il est , & l'emmenent  
 Les prompts chevaux où leurs plaisirs les mei-  
 nent.

On tient qu'alors les Aethiopes prindrent  
 Teinct si haslé , que Mores ils devindrent ,  
 Et que du chaut qui l'humeur estancha ,  
 Comme on la voit , la Libye secha.  
 Nymphes adonc , pleurans eschevelées ,

Fai-



Faisoient le dueil des sources escoulées.  
 La Beotie avec une soif grande  
 Cherche Dircé , Argos par tout demande  
 Amymoné sa fontaine liquide :  
 Ephyré quiert la source Pirenide.  
 Les fleuves grans , grans de rives & fons  
 Ne furent pas en leurs canaux profons  
 Bien assurez : mais trop plus qu'esbais.  
 Au fil de l'eau a fumé Tanais ,  
 Aussi a faiçt Peneus l'ancien ,  
 Et Caycus fleuve Teutracien ,  
 Et Ismenos riviere non dormante ,  
 Et de Phocis le beau fleuve Erymanthe ,  
 Et Xanthus clair , qui devoit ardre encor ,  
 Et Lycormas qui est aussi blond qu'or ,  
 Et Meander qui va s'esbanoyant  
 Dedans son eau çà & là tournoyant.  
 Eurotas brusle , & Melas de Mygdonne ,  
 Et Euphrates arroufant Babylone.  
 Thermodoon , Phasis , Ganges , Ister ,  
 A ceste irdeur ne peurent resister.  
 Orontes ard , d'Alpheus les eaux vives ,  
 Et Sperchius ardent jusques aux rives :  
 Et le fin or qui en Tagus se treuve ,  
 Fondu du feu couloit comme le fleuve.  
 Les Cignes blancs qui de leur melodie  
 Solemnisoient les fleuves de Lydie  
 Ardoient , avec nombre infini d'oiseaux ,  
 Dedans Caystre , au beau milieu des eaux.  
 Le Nil fuit effrayé du meschef  
 Au bout du monde , & retira son cœf ,  
 Si bien que point n'apparoist aujourd'huy :  
 Encor voit-on sept entrées de luy ,  
 De qui les eaux s'en sont toutes allées  
 Maintenant sont sept poudreuses Vallées.  
 Pareil malheur a les undes taries



70 LIVRE II. DE LA  
D'Herbe & Strimon , aux terres Ismaries ;  
Et des plus beaux qu'en Occident congnois ;  
Du Pau , du Rhin , du Rosne Lionnois ,  
Aussi du Tibre , à qui estoit promis  
Qu'à luy seroit tout le monde soumis.

La terre fend , & parmi ses fendaces  
La grand' lueur jusqu'aux regions basses  
A penetré , & si clair y raya  
Que Proserpine & Pluton s'effraya.  
La mer se ferre , & ce qu'on disoit mer ;  
De sable sec un champ se peut nommer.

Les monts terreux sous l'eau profonde estans  
Sont descouverts , & se manifestans  
Le nombre accru ont des Cyclades Isles.  
Aux fons s'en vont les poissons moult debiles ;  
Nobles dauphins pour la chaleur n'osoient  
Saillir en l'air , comme devant faisoient.  
Maint beuf de mer , & mainte grand' baleine  
Au fons de l'eau gisent morts sur l'areine.  
Doris , Nerée , & leur filles faschées ,  
Mesmes se font ( ainsi qu'on dit ) cachées  
Dessous l'eau tiede : & le grand Neptunus  
Tout refrongné osa ses bras tout nuds  
Trois fois hors l'eau mettre & adventurer  
Trois fois ne sceut l'air ardent endurer.

Finablement Terre dame tressainte ,  
Des eaux de mer environnée & ceinte ,  
Et des ruisseaux que l'infortune amere  
Feit retirer au ventre de leur mere ,  
Va mettre hors parmi une crevace  
Jusques au col sa liberale face ,  
La main au front , & d'un grand tremblement  
Esbranlant tout universellement ,  
Plus bas un peu s'assit & s'avalla  
Que de coustume , & puis ainsi parla.  
Si tout ceci ( suprême Déité )

A gré te vient , & je l'ay merité ,  
 A quel propos cesse à present ta foudre ?  
 Puis que finir me convient , & refoudre  
 Par feu cruel , viens moy du tien ferir :  
 Regret n'aurai de telle main perir .  
 A peine puis dire un mot ) & sans doute  
 La grand' vapeur quasi l'estouffoit toute )  
 Regarde-moy , & entens à mes yeux ,  
 Grillez & ars sont desja mes cheveux :  
 Flambe & fumée aussi mes yeux affolent ,  
 Et sur mon chef les estincelles volent .  
 Est-ce l'honneur , le fruit , le benefice ,  
 Que tu me rends de mon fertile office ?  
 Et pour l'ennuy , la froissure , & l'ahan  
 Que j'ai de herce & de soc , d'an en an ?  
 O Dieu des Dieux , me traictes-tu ainsi ,  
 Pour mon loyer d'administrer ici  
 L'herbe aux troupeaux , les fruitcs meurs &  
     recens  
 Au genre humain , & à vous de l'encens ?  
 Or prens encor que merité je l'aye ,  
 Qu'ont fait les eaux pour souffrir ceste playe ?  
 Qu'a desservi ton bon frere Neptune ?  
 Pourquoi la mer , qui luy est par fortune  
 Escheuë en lot , va-elle en descroissant ,  
 De jour en jour loin du ciel s'abaissant ?  
 Las ! si l'amour de moy , & de ton cher  
 Frere germain , ton cueur ne vient toucher ,  
 Vueilles aumoins , par pitié prendre garde  
 A ton cler ciel . O Dieu puissant , regarde !  
 Bas & haut fume & l'un & l'autre Pole .  
 Si , tantsoit peu , la flambe les violes ,  
 Vos beaux manoirs ruyneront , hélas  
 Ne vois-tu point comment ahane Athlas ?  
 A peine peut soustenir sur l'eschine  
 Du ciel très-haut l'enflambée machine .

Si mer , si terre , & ciel s'en vont perdus ,  
 Au vieil chaos retournons confondus :  
 Retire donc du feu si peu de chose  
 Qui reste encor , & le tout mieux dispose,  
 A tant se teut la Terre douloureuse ,  
 Car endurer la vapeur chaleureuse  
 Plus ne pouvoit , ne parler nullement :  
 Parquoi son chét retira promptement  
 Tout dedans soi , aux fosses sousterraines ,  
 Qui des enfers estoient les plus prochaines.

Lors Jupiter misericordieux  
 Après avoir bien faict entendre aux Dieux ,  
 Mesme à celuy qui le char a donné ,  
 Que sans secours tout s'en va ruiné ,  
 Droict au plus haut de la tour se retire ,  
 D'où d'icy bas les nuës il attire ,  
 Et de laquelle , en tel endroiect qu'il veut ,  
 Lance la foudre , & le tonnerre esmeut.  
 Mais pour celle heure , il n'est pas sceu ou  
 querre

Nuës qu'il peust attirer de la terre ,  
 N'aucunes eaux que du Ciel fist pleuvoir :  
 Parquoy tonna , & de tout son pouvoir ,  
 Darda la foudre avecques le bras dextre  
 Sur le nouveau charetier mal adextre ,  
 Luy osta l'ame & le char embrasé ;  
 Et par le feu , a le feu appaisé.

Les forts chevaux qui de peur tresbucherent,  
 Culebutant tous ensemble , arracherent  
 Leurs cols des jougs , les harnois ont laissez  
 Sur le chemin , rompus & despezcez.  
 Loin d'un costé gist le mort tombé seul ,  
 De l'autre gist , hors des limons l'aissoul ,  
 Rouës , & rais , & pieces esclatées  
 Du chariot au loin sont escartées :  
 Et Phaëton à qui les aspres feux

Faisoient flamber les beaux crespes cheveux ,  
 Cheut renversé : Fortune ainsi le traicte ,  
 Et parmi l'air fut porté longue traicte :  
 Comme par fois des fereins & clers Cieux  
 Chet une estoile , ou choir semble à nos yeux.

A la fin s'est sa cheutte rencontrée  
 Loin de sa terre , en contraire contrée ,  
 Où le receut le Pau fleuve fameux ,  
 Et luy lava son visage fumeux.

Les Nymphes lors Nayades d'Italie  
 En tumbeau faicte de pierre bien polie ,  
 Le corps formant posèrent à l'envers ,  
 Et au dessus firent graver ces Vers.

Cy dessous gist Phaëton , conducteur  
 Du chariot de son cler geniteur ,  
 S'on dit que mal sceut conduire sa prise ,  
 Si tomba-il ayant faicte haute emprise.

Le pere alors miserable & fasché ,  
 Son larmoyant visage avoit caché :  
 Voire & tien l'on ( si croire ainsi le faut )  
 Que de soleil au monde y eut défaut  
 Un jour entier , la flambe seulement  
 Du survenu cruel embrasement  
 Donna clarté en tere longue pose ,  
 Et ce malheur servit de quelque chose.

Clymene après avoir dit par grand' ire ,  
 D'un tel malheur ce qu'il en falloir dire ,  
 Hors de son sens en habit desciré ,  
 Par tout le monde a couru & viré ,  
 Cerchant par tout , premier le corps sans ame ,  
 Et puis les os. Enfin la bonne Dame  
 Trouva les os sous dur tumbeau serrez ,  
 Et sur rivage estrange enterrez.  
 Lors sur le lieu , quasi pasmée , tombe ,  
 Et ayant leu le nom dessus la tombe ,  
 Le marbre froid de larmes a couvert ,

Et l'eschauffa de son sein descouvert.

Ses sœurs aussi les Heliades belles,  
 Non moins pleurant, firent des larmes d'elles,  
 Dons à la mort inutiles & vains :  
 Et se frappans l'estomac de leurs mains  
 Ont appelé, par jours & par nuits maintes,  
 Leur frere cher Phaëton, qui leurs plainctes  
 Ne peut ouir : puis de douleur touchées  
 Se font dessus le sepulchre couchées.

Jà quatre mois ce dueil plein d'amertume  
 Avoient mené à leur mode & coustume.  
 (Car jà la mode estoit faicte d'usage)  
 Des sœurs adonc, celle qui eut plus d'aage,  
 Se voulant seoir dessus la terre froide,  
 Crie & se plaint que des pieds devient roide :  
 Vers qui taschant la seconde venir  
 Ses plaintes sent racines devenir,  
 La tierce, ainsi que ses cheveux taschoit  
 Rompre des mains, des fueilles arrachoit,  
 L'une se plainct, dont ses cuisses chernuës  
 En tronc de bois tout court sont retenuës.  
 L'autre se plainct de quoy ses bras tant beaux  
 A veüe d'œil deviennent longs rameaux.  
 Et cependant qu'elles sont en ces peines,  
 L'escorce vert leur croist autour des aines  
 Des aynes monte au ventre bellement,  
 Au sein, aux bras, & aux mains, tellement  
 Que plus n'appert finon leur bouche belle,  
 Qui au secours encor la meré appelle.  
 Mais que fera la mere martirée,  
 Sinon courir là où elle est tirée  
 D'amours d'enfans, puis deçà, puis delà,  
 En les baisant, si l'aïsement elle a ?  
 Ce n'est pas tout, elle a tasché adonc  
 A retirer les corps hors de leur tronc,  
 Et pour ce faire, avecques ses mains blanches  
 Dont



Dont il faillit dessus l'escorce verte  
 Gouttes de sang, comme de playe ouverte.  
 Chascune adonc qui sent ce mal, s'escrie,  
 Laissez cela, ma mere, je vous prie,  
 Laissez cela, & vos mains retirez,  
 Car nostre corps en l'arbre deschirez.  
 Adieu disons; lors l'escorce & le bois  
 Couvrit leur bouche & empescha la voix.

De ces nouveaux arbres encor degoutte  
 Journallement des larmes mainte goutte.  
 Larmes de gomme en ambre durcissant,  
 Lequel le Pau fleuve clair & puissant  
 Souvent envoie aux Dames d'Italie,  
 Pour le porter sur leur gorge polie.

Là fut present Cygnus fils de Sthenel,  
 Parent sans plus du coste maternel  
 A Phaëton, toutes fois son plus proche  
 En zele vray d'amitié sans reproche.  
 Luy donc ayant son regne abandonné,  
 (Car de Ligure estoit Roy couronné.)  
 Avoit rempli de grans clameurs plaintives  
 D'Eridanus les verdoyantes rives;  
 Et la forest qui d'arbres & ramées  
 Accruë estoit, par les sœurs transformées,  
 Mesmes le fleuve en avoit retenti:  
 Quand le dolent sa voix d'homme a senti  
 Attenuer, & son chenu pelage  
 Se transmuier en semblable pennage,  
 Son col veit loing de l'estomac s'estendre:  
 Ses doigts rougir, & l'un l'autre se prendre:  
 Puis eut une elle à chacun costé jointe,  
 Et faicte fut sa bouche un bec sans poincte.  
 Enfin Cignus entierement devint  
 Un oiseau blanc auquel depuis n'advint  
 D'avoir au ciel, n'a Juppiter fiance,  
 Comme n'ayant pas mis en oubliance



Le feu à tort sur Phaëton jetté,  
 Parquoy depuis à son refuge esté  
 Parmi estangs & grans lacs spacieux,  
 Et luy fut lors le feu tant odieux,  
 Qu'il s'est depuis toujours voulu retraire  
 En l'eau qui est au feu toute contraire.

Tandis Phebus terni de dueil attainct,  
 Et aussi fort dechu de son beau tainct,  
 Que quand il souffre esclipse bien extremes  
 La clarté hait, hait le jour & soi-mesme,  
 Pleure, & pleurant tant se despote & deult,  
 Que plus au monde esclairer il ne veut.  
 Ma destinée, a, ce dit-il, assez  
 Eu de travaux par les siecles passez,  
 Et me repens du labeur que j'ai pris,  
 Labeur sans fin, sans honneur, & sans prix.  
 Qui voudra, voisé à ceste heure conduire  
 Le chariot qui le monde faist luire :  
 Et si aucun des Dieux ne le peut faire,  
 Vienne lui-mesme entreprendre l'affaire.  
 Au moins tandis que mes resnes tiendra,  
 De faire outrance il ne luy souviendra,  
 Et chommeront ses foudres trop severes,  
 Dont si bien sçait priver d'enfans les peres :  
 Lors sçaura-il ayant experience  
 De mes chevaux trop plains d'impatience,  
 Que cestui-là qui regir ne les sceut,  
 N'avoit gagné que la mort en receut.

Comme Phebus se plainct de ses molestes,  
 Circui l'ont les autres Dieux celestes,  
 Le suppliant d'affection profonde  
 De ne laisser en tenebres le monde.  
 Juppiter mesme à luy bien fort s'excuse  
 Du feu jetté, & de prieres use.  
 Finablement d'une royalle audace  
 A la premiere adjousta la menace.

Sur ce Phebus ses grans chevaux r'assemble,  
Dont le plus seur de peur encores tremble ;  
Les bat, les frappe, en colere les broche,  
Et le trespas de son fils leur reproche :

Le tout-puissant adonc de toutes pars  
A tournoyé du Ciel les hauts rempars,  
Pour visiter avecques providence  
Si le feu a rien mis en decadence.  
Puis quand il vit que d'un chacun quartier  
Tout estoit seur, ferme, & en son entier,  
Du Ciel s'en vint aussi bas que nous sommes  
Pour voir la terre & le labeur des hommes,  
Mais par sus tout il mit son estude  
A réparer son pais d'Arcadie,  
Et retablir les fleuves & ruisseaux,  
Qui n'osoient faire encor courir leurs eaux :  
Herbes & fleurs à la terre rendit,  
Fueilles & fruiçts sur les arbres pendit,  
Et les forests gastées de l'ardeur  
Feit revestir de nouvelle verdure.

Tant y alla, & tant il en revint  
Qu'ardemment amoureux il devint  
De Calisto vierge, qui de Nonacre  
Native estoit : ceste puchelle sacre  
Pas ne faisoit ouvrages delicats ;  
Parer son chef aussi n'estoit son cas,  
Ains le tenoit d'un blanc fronteau ferré,  
Et se ceignoit d'un gros tissu ferré :  
Aucunes fois un dard elle tenoit,  
Aucunes fois un arc elle prenoit,  
Car elle estoit de Diane compagne :  
Et n'y eut fille en toute la montagne  
De Menalon d'elle plus fort aimée  
Mais grand' faveur passe comme fumée.

Jà le soleil hautement eslevé  
Son mi-chemin avoit plus qu'achevé,

Quand elle entra dans un bois, dont nul aage  
 N'avoit fait cheoir ne branche, ne fueillage.  
 Là sur un lieu feutré d'herbe & de mousse  
 Va despouiller de l'espaule sa trouffe,  
 Puis son bel arc bien tendu destendit,  
 Et dessus l'herbe à terre s'estendit  
 Tout de son long, de reposer contraincte,  
 Faisant chevet de sa trouffe bien paincte.  
 Quand Jupirer qui de loin la regarde,  
 La vit feulette & sans aucune garde,  
 Jà, ce dit-il, ne sçaura mon espouse  
 Ce coup d'emblée, & n'en sera jalouse,  
 Ou s'ell' le sçait, elle aura beau s'en plaindre.  
 Sont les couroux des Dames tant à craindre?  
 En ce disant, il va prendre subit  
 De Diana le visage & l'habit,  
 Puis s'approcha de la vierge, en disant,  
 Ma chere sœur, que fait-tu cy gisant?  
 Et en quel bois as-tu cherché ta prise?  
 Lors se leva la vierge bien apprise,  
 Et luy respond: De cueur je te saluë,  
 Deesse chaste, & de plus grand valuë  
 Que Jupiter, j'en di ce qu'il m'en semble,  
 Me deust-il or ouïr & voir ensemble.  
 Et luy de rire, avecques joye extrefme  
 D'ainsi se voir préferer à soi-mesme:  
 Puis la baisa non assez chastement,  
 Ne comme font vierges communément.  
 Et comme estoit de luy racompter preste,  
 Dedans quel bois avoit esté en quette,  
 Il l'empescha, l'embrassant ferme & fort:  
 Si se declare, usant de grand effort.  
 Elle de luy met peine à se deffaire  
 Autant pour vray que femme sçauroit faire:  
 Que pleust aux Dieux, Juno, que veoir la  
 peusses!

Vers elle usé de plus grand' douceur eusses:  
Moult se debat : mais où pourroit-on prendre  
Fille , qui peust d'un tel Dieu se deffendre?

Au Ciel après victorieux il monte ,  
Et Calisto pleine d'ennuy & honte ,  
Faisant en l'air sa complaincte & querelle,  
En haine print la forest maquerelle :  
D'où s'en allant , tant eut le cueur faisi  
Et perturbé , qu'elle oublia quasi  
Ses dards , sa trouffe , & son arc destendu  
Qui là estoit contre un arbre pendu.

Surce voicy ( avec sa chaste bande )  
Venir Diane aval la forest grande  
De Menalon , bien fiere en son courage  
D'avoir occis mainte beste sauvage :  
Si apperceut la Nympe , & l'appella ,  
Elle l'oyant , soudain se reculla ,  
Et de prinfaut qu'eut Diane advisé,  
Craignit que fust Jupiter desguisé :  
Mais quand ses yeux en se retournant, veirent  
Les Nymphes sœurs , qui leur Dame suivi-  
rent ,

Elle cogneut que ce n'estoient cautelles,  
Parquoy s'en vint droit en la troupe d'elles.

O combien est malaisé , qu'on ne face  
Cognoistre aux gens son crime par la face !  
Les yeux en haut à grand' peine elle dresse,  
Ne n'osoit plus costoier sa maistresse  
Ne cheminer en son reng la premiere ,  
Comme elle estoit paravant coustumiere :  
Ains ne dit mot , & rougissant tesmoigne  
Qu'en son honneur elle a receu vergongne :  
Voire & ne fust que Diane est pucelle ,  
Juger eust peu de la coulpe d'icelle  
En cent façons , & dit-on que ses sœurs  
Cogneurent bien du fait des signes seurs.

80 LIVRE II. DE LA

Le temps coula , & la lune cornuë  
Jusqu'à neuf fois estoit jà revenuë ,  
Quand il advint qu'au retour de la chasse  
Diane estant du chaut pesante & lasse ,  
Entra dedans une forest ramée ,  
D'arbres espais à l'entour bien fermée ,  
Où murmurant un cler ruisseau couloit ,  
Duquel le sable au fons de l'eau rouloit.

Après qu'elle eut de sa divine bouche  
Loué le lieu , l'eau du pied elle touche :  
Puis dit ainsi ; Loing de nous pour le moins ,  
Sont à present regardeurs & tesmoings :  
Je suis d'avis , mes filles cher tenuës ,  
Qu'en ce beau lieu nous baignons toutes nuës ,

A ce mot-là rougit la povre fille :  
Toute la troupe adonc se deshabelle ,  
Fors Calisto , qui triste & pensive est :  
Voyant cela , chascune la devest ,  
Et près que fut mise jus sa vesture ,  
Avec le corps parut sa forfacture :  
Dont plus avant en trouble & peur elle'entre ,  
Et comme veut des mains cacher son ventre ,  
Va ( dit Diane ) ailleurs ton corps mouiller ,  
Et le sacré ruisseau ne vien souiller ,  
Luy commandant , puis qu'elle estoit enceinte ,  
De s'en aller hors de la bande sainte.

Juno Deesse arrogante & austere  
De longue-main savoit tout ce mystere ,  
Et attendit l'heure propre & le poinct ,  
Pour s'en venger greivement & appoint.  
Or de tarder n'avoit plus cause aucune ,  
Et ce qui plus augmentoit sa rencune ,  
Son ennemie avoit jà fait l'enfant  
Nommé Arcas , en beauté triomphant :  
Devers lequel Juno plaine de rage  
Tourna ses yeux & son cruel courage ,

Di-



Difant ainfi : Adultere villaine ,  
 Encor falloit qu'euffes la pance plaine ,  
 Et que le tort que de toy j'ay receu  
 Fust par ton fruiét manifesté & fceu ,  
 Et que par-là fust auffi tefmoigné  
 Le deshonneur qu'a mon mary gagné.  
 Mais impunie or' ne te laisseray ,  
 Car pour jamais ta forme effaceray ,  
 Qui trop te plaist & qui trop fut prifée  
 De mon mary , garfe mal advifée.

Ces mots finis , de main cruelle & forte  
 La prend au poil , & par terre la porte  
 Le front premier : elle la fuppliant ,  
 Luy tend les bras bien fort s'humiliant.  
 Ses bras adonc , ainfi qu'ils s'avancerent ,  
 Un gros poil noir à veftir commencerent :  
 Ses mains , fes doigts , à fe courber fe prin-  
 drent ,

Et peu à peu crochuz ongles devindrent ,  
 Servans de piedz pour marcher en tous lieux.  
 Sa bouche auffi que le plus grand des Dieux  
 Baiffa jadis , changea fa belle forme  
 En gueulle grand' , rechignée , & difforme.  
 Auffi afin que par humble prier ,  
 Elle ne peult les courages plier ,  
 Oité luy fut le pouvoir de rien dire :  
 Une voix rauque , une voix pleine d'ire  
 Et de terreur luy fortoit feulemment  
 Hors du gosier espouvantablement :  
 Mais nonobftant que du tout devint Ourfe ,  
 Son premier fens ne perdit-elle pource ,  
 Ains tefmoignant fes douleurs & tourmens  
 Par continuz aigres gemiffemens  
 Elle a levé , comme font les humains ,  
 Devers le Ciel fes telles quelles mains :  
 Et quand ne peut fon Jupiter absent

## 82. LIVRE II. DE LA M

Nommer ingrat, ingrat elle le sent.

Las quantesfois en la prairie sienne  
 Et par devant sa demeure ancienne  
 Se pourmena sans repos ny arrest,  
 N'osant coucher feullette en la forest!  
 Las quantes-fois par rochers & par bois  
 Les chiens courans l'ont tenuë aux abois!  
 Las quantesfois elle qui fut chasseurse,  
 Devant chasseurs fuit toute paoureuxse!  
 Souvant voyant mainte beste champestre  
 S'alloit cacher ne se souvenant estre  
 Ce qu'elle estoit, si qu'en mont ne rocher  
 L'ourse n'osoit des ourses approcher:  
 Et voyant loups de peur se desesperer,  
 Combien qu'entr'eux fust Lycaon son pere.

A chef de temps survint son fils Arcas,  
 Né de quinze ans, ignorant tout le cas,  
 Qui en allant les bestes pourchasser,  
 Et eslisant propre bois pour chasser,  
 Dès que ses rnetz & filets eut tendus  
 Aux environs du bois d'Erymanthus,  
 Par grand hazard sus à sa mere il court:  
 Qui le voyant, sur pieds s'arresta court,  
 Comme si elle eust congnoissance bonne  
 De son enfant. Arcas adonc s'estone,  
 Et recula de crainte, espovanté  
 Voyant l'œil d'elle en luy toujours planté:  
 Et non sachant que sa mere fust telle  
 Il ne voulut plus près s'approcher d'elle:  
 Lors de son dard freschement esmoulu,  
 Par l'estomac enferrer l'a voulu.  
 Mais Juppiter souveraine d'essence,  
 Retint le coup, empeschant ceste offence:  
 Puis par le vent en l'air haut emportez,  
 En un moment il les a transportez  
 Jusques au ciel, où il en feit deux signes

Clairs:

Clairs & luisans , en mansion voisines,  
 Juno s'enfla , dès que devant ses yeux  
 Veit resplendir son adverfaire aux cieux :  
 D'où descendant en mer s'en est venuë  
 Devers Thetis la Déesse chenuë ,  
 Et l'Ocean , tous deux pour leurs vieilleses  
 Moulr reverez des Dieux & des Déeses.  
 Si ont prié Juno qu'elle leur dist  
 Pourquoy venoit , laquelle respondit :  
 Vous demandez pourquoy si diligente  
 Je viens ça bas , qui du ciel suis régente :  
 Sçavoir vous fais qu'une autre maintenant  
 Est au clair ciel en lieu de moy regnant.  
 Et mentir veuz , si dès que fera nuict ,  
 Vous ne voyez ( qui trop au cueur me nuit )  
 Deux Astres neufz , qui d'amour favorable  
 Ont eut n'aguere au ciel place honorable ,  
 Droict au cerceau , dont la rondeur accole  
 En petit tour , des cieux le dernier pole.

O Dieux marins , est-ce-là pour penser  
 Qu'on ne voudra Juno plus offenser ?  
 Est-ce par-là qu'on craindra ma puissance ,  
 Qui fais prouffit quand je porte nuisance ?  
 O combien grande & habile je suis !  
 O que j'ay bien monstré ce que je puis !  
 D'estre plus femme ay gardé la traistresse  
 Et maintenant elle est faicte Déesse :  
 Ainsi punis sont ceux qui me font faute :  
 Voilà comment est ma puissance haute.  
 Je suis d'advis que femme il la reface ,  
 Et que de beste il luy oste la face ,  
 Ainsi qu'il feist à Io mugissant.  
 A quoy tient-il qu'en me forbanissant  
 Il ne l'espouse , & qu'il ne delibere  
 De recevoir Lycaon pour beau-pere ?

O puissans Dieux , si la greffe poincture

84 LIVRE II. DE LA

Et le mespris de vostre nourriture

Vous touche au cueur , commander vous  
prions

A vostre mer , que les Septentrions  
N'y entrent point , & les Astres chassez  
Qui par mal faire au ciel font avancez :  
A celle fin que l'ordre concubine  
Point ne se baigne en l'eau pure marine.

Juno très-bien sa demande impetra  
Des Dieux de mer , puis dedans l'air entra  
En chariot ayant limons dorez ,  
Tiré par paons bien painctz & colorez.  
Aussi bien paints des yeux d'Argus tué,  
Comme en noir fut ton pennage mué,  
Corbeau jaseur , qui avois de coustume  
Par cy-devant de porter blanche plume.  
Certes l'oiseau par moy ores chanté  
Estoit jadis si blanc & argenté ,  
Qu'égal estoit aux colombelles coyés,  
Et de blancheur ne devoit rien aux oyes,  
Qui preserver devoient le capitolé ,  
N'au cygne avec , qui loing des eaux ne vole :  
Mais tant luy fait sa langue de dommage ,  
Qu'ores , pour blanc , il porte noir plumage.

Jadis n'y eut fille en toute Aemonie  
Qui fust de grace & beauté mieux gardie  
Que Coronis , la Nympe Larissée ,  
Que Phebus eut sur toutes en pensée ,  
Elle estant Vierge , ou elle ayant forfait :  
Mais le corbeau s'apperceut de son fait ,  
Si ne sceut-on jamais le divertir  
D'aller Phebus son maistre en advertir.  
En y allant la corneille esvolée  
( Pour sçavoir tout ) après luy est volée ,  
Et aussi tost que la cause entendit  
De son chemin , rondement luy a dit :

Tu

M E T A M O R P H O S E. 87

Tu vas très-mal , croy moy si tu es sage ,  
 Sans mespriser de mon bec le présage :  
 Escoute un peu ce que fus un temps ,  
 Voy ce que suis , & le pourquoy entens ,  
 Tu trouveras que ma fidelité  
 M'a faict nuisance en disant verité.

Pallas un jour , par son sens & pratique ,  
 En corbillon tissu d'ozier Attique ,  
 Avoit l'enfant Erichthone enfermé ,  
 Lequel sans mere avoit esté formé :  
 Et deffendant que point on n'y regarde ,  
 Elle bailla ce corbillon en garde  
 Entre les mains de trois pucelles , nées  
 Du Roy Cecrops , sans ce qu'acertenées  
 Pallas les eust de l'estrange merveille ,  
 Qui enfermée estoit en la corbeille.  
 Je , qui estois de feuilles bien cachée ,  
 Du haut d'un orme où je m'estois branchée  
 Les espiois : les deux , Herse , & Pandrose  
 Gardoient très-bien ceste corbeille close ,  
 Mais Agloros , l'une de ces trois gardes ,  
 En appelant les deux autres couardes ,  
 La defferma , si bien que l'enfant veirent  
 Demy serpent : la faute qu'elles feirent  
 Je rapportay à la sage Pallas ,  
 Qui m'en rendit si dur loyer helas ,  
 Que , pour jamais , par tout suis appelée  
 De Minerva la garde reculée :  
 Et pour avoir esté mal taciturne ,  
 Va devant moy la chevêche nocturne.  
 Certes ma peine , & ma punition  
 Doit estre exemple & admonition  
 A tous oiseaux de quelconque plumage ,  
 De ne chercher par leur langue dommage.  
 Tu me diras , qu'en mon premier degré ,  
 Jamais Pallas ne me print de son gré ,



Ne fans l'avoir de ce bien fort requise :  
 Quand tu l'auras elle-mesmes enquisse,  
 Point ne voudra (quoy que irritée l'aye)  
 Nier, ce croy-je, une chose si vraye :  
 Car sçavoir dois, que jadis je fuz née  
 Dedans Phocis, du noble Coronée,  
 Qui me nourrit en triumpant arroi :  
 Chacun le sçait, j'estois fille de Roy :  
 Et maintz Seigneurs (je le dys sans ventance)  
 Riches & grans cerchoient mon accointance.  
 Las, ma beauté me causa dueil amer :  
 Car comme un jour sur le bort de la mer  
 Je m'en allois pas à pas pourmenant,  
 Comme je fais encores maintenant,  
 Le Dieu des eaux me veit, & m'escria,  
 Et plein d'ardeur de l'aymer me pria :  
 Puis quand son temps, & sa douce requeste  
 Perdre sentit, la force meit en queste :  
 Me suit, je fui, j'abandonne la rive,  
 Et en fuiant je voy qu'en vain j'estrive :  
 Dont j'appelay & Dieux, & humains. **Somme,**  
 Ma voix ne vint en nulle oreille d'homme :  
 Pallas, sans plus, en souvenance m'eut,  
 (Pour une vierge, une vierge s'esmeut)  
 Et me donna secours que j'attendoye.  
 Les bras au ciel en pleurant je tendoye,  
 Mes bras soudain je veins à mescognoistre,  
 Et aperceu plumes noires y croistre :  
 Mes vestemens despouiller je presume,  
 Mais je trouvay que c'estoit desjà plume,  
 Dont la racine en la peau je cachois :  
 Frapper des mains l'estomac nud taschois,  
 Mais il estoitjà certes, advenu,  
 Que plus n'avois ne mains, n'estomac nu.  
 J'allois courant, & mes pieds ne fouloient  
 Plus le sablon, ainsi comme ils fouloient :

Ains

M E T A M O R P H O S E. 87

Ains soulevée estois à fleur de terre:  
 Puis haut en l'air je m'envolay grand' erre,  
 Et de Minerve. en qui prudence abonde,  
 Faicte je fuz servante chaste & munde.  
 Mais quel profit m'en vient, ne quel service,  
 Quand Nietymene estant par son gref vice  
 Faicte cheveche, a eu tant de bon heur,  
 Qu'elle succede à mon premier honneur?

Ne sçais-tu point le propos qu'on demene  
 Par tout Lesbos, de ceite Nietymene,  
 Fille lascive, ayant par gref delict,  
 Contaminé de son pere le liect?  
 Vray est qu'elle a d'oiseau receu la forme,  
 Mais du remors de son forfait énorme  
 Crainct qu'on la voye, & la lumiere fuit,  
 Cachant sa honte à l'ombre de la nuit:  
 Qu' s'on la voit, tous les autres l'agassent,  
 Et hors de l'air de tous costez la chassent.

Lors le corbeau, se moquant, respondit  
 A toy sans plus puisse nuire ton dit:  
 Quant est à moy, ces presages menteurs  
 J'ay à mespris, & tous leurs inventeurs:  
 Puis acheva son chemin commencé,  
 Et à Phebus compter s'est avancé,  
 Que Coronis à veüe, en acte sale,  
 Couchée avec un beau fils de Theffale.

Dès que Phebus entendit que s'amie,  
 Estoit tombée en si lourde infamie,  
 Du chef tomba sa couronne laurée:  
 Luy cheut aussi la beauté colorée  
 De son clair vis, & d'archet de sa lire.  
 Lors à la chaude enfié d'une telle ire  
 Enfonça l'arc d'une force robuste,  
 Et de sa fleche inevitable & juste  
 Tout à traversa la poitrine poincte,  
 Qui tant de foys à la sienne fut joincte.

Sentant le coup la dolente gémit,  
 Le fer trenchant hors de la playe mit,  
 Dont en maintz lieux sa chair blanche & polie  
 De rouge sang fut trempée & salie:  
 Disant, Ami, bien me pouvois deffaire,  
 Mais tu devois l'enfant me laisser faire:  
 Or nous convient, puis qu'il plaist à Fortune,  
 Presentement trespasser deux en une.  
 Sur ce point l'ame avec le sang rendit,  
 Et la froideur par le corps s'espandit.

Las, de si dure aigre punition  
 Receut l'amant tarde contrition:  
 Grand mal se veut dont le rapport ouit,  
 Et dont si fort son ire l'esblouit:  
 Maudit l'oiseau, qui l'a contrainct sçavoir  
 Ce qui luy fait tant de tristesse avoir:  
 Sa trouffe hait, & son arc, & sa main,  
 Avec le traiect qui trop fut inhumain.  
 S'amie eschauffe: & nettoyant sa playe  
 Par un secours trop tard venu s'essaye  
 A surmonter la mort dure & perverse,  
 Et l'art en vain de medecine exercc.  
 Ce que voyant, & le feu alumer  
 Pour le corps ardre, & la cendre inhumer,  
 Point ne pleura, car il n'affiert aux Dieux  
 Mouiller leur face avecques larmes d'yeux,  
 Mais un soupir tira de cuer profond,  
 Non autrement, ne moins grand que les font  
 Ceux qui les beufz, avec un maillet, tuënt,  
 Lors que le coup, pour les assommer, ruënt.  
 Après pourtant que sa jadis aymée  
 D'ingrate odeur Phebus eut embaumée,  
 Que plaincte l'eut, & embrassée avecques,  
 Et mys à fin l'injuste droict d'obseques,  
 Pas ne souffrit sa divine clemence  
 Au mesme feu veoir périr sa semence:

Aim-

Ainçois l'enfant , prochain de mort amere,  
 Tira du feu , & du ventre à sa mere  
 Puis le porta luy-mesme en son giron,  
 Dedans la fosse au centaure Chiron.

Et le Corbeau , qui pour avoir vray dit ,  
 Pensoit avoir recompense & credit,  
 Il condamna , d'une colere grande,  
 Des blanz Oyseaux n'estre plus de la bande.

Ce temps pendant Chiron s'esjouyffoit,  
 Dont d'un tel Dieu l'enfant il nourrissoit:  
 L'aïse qu'il a de peine le descharge,  
 Voyant honneur joint avecques sa charge:  
 Sur ce voicy venir eschevellée  
 Sa propre fille , Ocyroe appelée,  
 Dont une nymphe accoucha, comme on treuve,  
 Dessus le bort de l'impetueux fleuve  
 De Caicus: elle ne fut contente  
 D'avoir apris, & mis en son entente  
 Du pere sien l'art de medeciner,  
 Ains tout son cueur meit à vaticiner.  
 Donc quand fureur de deviner l'eut prise,  
 Et qu'eschauffée elle fut , & esprise  
 De cest esprit , qui bouilloit dedans elle,  
 L'enfant petit regarda d'un grand zelle:  
 Disant , enfant , en qui vertu abonde,  
 Croissance prens pour l'heur de tout le monde:  
 Les corps mortels , grans , moyens , & menuz,  
 A toy seront plusieurs fois bien tenuz:  
 Puissance auras , par ta science arduë,  
 Rendre la vie à qui l'aura perduë.  
 Et dès qu'auras une fois l'osé faire,  
 Les Dieux du ciel despits d'un tel affaire,  
 Feront que plus faire ne le pourras,  
 Et par le feu de ton ayeul mourras:  
 Et que d'un Dieu un corps mort seras faiçt,

Puis

90 LIVRE II. DE LA  
Puis d'un corps mort un puissant Dieu parfait:  
Renouvellant encore un coup ta vie,  
Après que mort l'aura de toy ravie.

Et toy, Chiron mon pere que j'honore,  
Qui n'es sujet à mort qui tout dévore,  
Ains par la loy de divin parentage  
Faißt & créé pour durer en tout aage,  
De trespasler te prendra le desir  
Lors que viendra la douleur te saisir,  
Que sentiras par la cruelle atteinte  
D'une sagette au sang de l'Idre taincte:  
Et d'immortel par les Dieux tu seras  
Rendu mortel, & si trespasleras.

Voulant encor prophetiser & dire  
Quelque autre cas, un soupir elle tire  
Du fons du cueur: & sentant peine & dueil,  
Dessus sa face espondit l'arme d'œil  
Disant, hélas, les choses divinées  
Font avancer trop tost mes destinées.  
Je sens en moy la parolle faillir,  
Plus de mon corps ne peut ma voix faillir,  
Maudit soit l'art (tant peu vaut & merite)  
Qui contre moy l'ire des Dieux irrite.  
Las, beaucoup mieux m'eust vally abstenir  
De tant sçavoir des choses advenir.  
Jà m'est advis que de fille la face  
En moy se perd, & peu à peu s'efface.  
Jà de desir, jà d'appetit suis plaine  
D'herbe menger, & courir en la plaine.  
Ne sçay quel Dieu en jument me transforme:  
Prendre m'en vois de mon pere la forme.  
Mais pourquoy dois-je estre toute jument?  
Demi-cheval mon pere est seulement.

Ainsi parlant la Nymphe jeune & tendre  
Sur le dernier ne pouvoit bien s'entendre,  
Car de sa bouche est son parler sorti

Con:



Confusément, tost après amorti :  
 Ny ne sembla de jument sa voix faicte,  
 Ains de jument quelque voix contrefaicte.  
 Puis peu-à-peu hennit de grand courage,  
 Et ses deux bras marchoient dedans l'herbage;  
 Chascun des doigts l'un à l'autre s'assemble,  
 Ses ongles plats tous cinq liez ensemble  
 Firent un ongle espais & endurcy,  
 Luy creut le col, luy creut la bouche aussi.

De son habit la plus longue partie  
 Fut par derriere en quecuë convertie,  
 Et ses cheveux volans en toutes pars  
 Devindrent crins (comme devant) espars  
 Dessus le col, & la face & la voix  
 Elle mua toutes deux à la fois :

Bref tous ces cas monstrueux la tournerent  
 Si bien, que nom de jument luy donnerent.

Pleurs infinis son cher pere espandit,  
 Et pour néant ton secours attendit,  
 O cler Phebus : mais rompre l'ordonnance  
 De Jupiter n'estoit en ta puissance :

Et quand en toy eust la puissance esté,  
 Tu estois lors bien ailleurs arresté :

Car par les champs Messeniens à l'heure  
 Et en Elis tu faisois ta demeure :

C'estoit au temps que l'habit de berger  
 Et la houlette il te convint charger,

Et que portois à la mode rurale  
 De sept roseaux la fluste pastorale.

Or cependant qu'en tes amours pensois,  
 Ou bien tandis que flustois ou dansois,

On dit qu'alors tes vaches mal gardées  
 S'estoyent aux champs Pyliens escartées,

Et que Mercure illec les apperceut  
 Qui en un bois très-bien cacher les sceut,

Ce larrecin fait de grand artifice

D'hom.

D'homme vivant ne vint en la notice,  
 Fors d'un villain cogneu en ce champ-là;  
 Par son droict nom Battus on l'appela,  
 Qui garde estoit de l'herbeuse valée  
 Et du haras du riche Roy Nelée.

Mercure eut peur de ce vilain, parquoy  
 Il le tira doucement à requoy,

Et luy a dit: Ami, quel que tu fois,  
 Si d'aventure icy tu apperçois

Quelcun cherchant ses beufs esvanouis,  
 Di luy que veus tu ne les as, n'ouis:

Et pour loyer du tour que m'auras faict,  
 Pren ceste vache, & la bailla de faict.

L'autre la print, & luy dit l'ayant prise,  
 Va hardiment, poursui ton entreprise,

Le larrecin duquel tu t'es meslé  
 Sera plus tost compté & revelé

Par ceste pierre, & luy en monstra une.

Mercure encor n'y eut fiance aucune,  
 Parquoy il fit de s'en aler semblant,

Et puis revint en rien ne ressemblant

De voix ne corps à sa premiere forme.

Lors au vilain appuyé contre un orme

Va dire ainsi: Bon homme, si tu peux,

Enseigne-moi où sont allez mes beufs

Que l'on m'a pris, ce larrecin ne cache,

Je te donray un beuf & une vache.

Quand le vilain qui promet de se taire

Ouit parler de doubler son salaire,

Je les ai veus, dit-il, qui se jettoient

Deffous ces monts, & de faict y estoient.

Adonc se print à sousrire Mercure,

Puis luy a dit, double vilain parjure,

Me trahis-tu? m'accuses-tu à moy?

Et transmua son estomac sans foy

En un caillou, nommé Touche, ou Indice,

Qui

Qui d'accuser faiçt encore l'office :  
 Et au caillou , qui pourtant n'en peut mais ,  
 Demourée est l'infamie à jamais.

De-là s'en va ses esles esbranlant  
 De Juppiter le messager volant :  
 Et haut en l'air , d'Athenes il contemple  
 La belle assiette , & la ville , & le temple ,  
 Et les jardins de prouffit & foulas ,  
 Terre , pour vrai , agreable à Pallas.  
 Advint ce jour que les vierges honnestes  
 Au temple haut porterent sur leurs testes  
 De Minerva les sacrifices saints ,  
 En beaux penniers de fleurs couvers & ceinçts.  
 A leur retour Mercure les voyant  
 Ne vola droiçt : mais ainsi tournoyant  
 Que le Milan qui les poulets regarde ,  
 Quand il crainçt ceux qui en font bonne garde ,  
 Il tourne , il rouè , & n'ose s'esloigner ,  
 Bien s'attendant quelque proye empoigner :  
 Mercure ainsi d'Athenes sur les tours  
 Faisoit en l'air maints circuis & tours ,  
 Et bassement sans s'esloigner voloit ,  
 Pour mieux choisir la proye qu'il vouloit.

D'autant qu'Aurore est reluyfante & clere  
 Par sus toute autre estoille qui esclaire ,  
 Et que Phebé l'est par dessus Aurore ,  
 La belle Herfé d'autant , & plus encore  
 Outrepassoit ses compagnes pucelles ,  
 Si qu'elle estoit l'honneur & fleur d'icelles.  
 Mercure en l'air de la voir s'esmerveille ,  
 Et s'embrasoit en la sorte pareille  
 Que le caillou qu'avec la fonde on tire ,  
 Qui tant plus va , plus de chaleur attire :  
 Et sont au cueur de Mercure advenuës  
 Flambes ardants dessous les froides nuës.

Ainsi esprits son premier chemin laisse ,  
 Des-

Descend de l'air, en la terre s'abaislé,  
 Sans que sa forme il change ne desguise,  
 Tant se fioit en sa beauté exquise,  
 Voire à bon droit: toutesfois par grand' cure  
 Aidoit encor à sa beauté Mercure:  
 Peigna son chef, sa cappe il accoustra:  
 Si que par tout rien qu'or ne se monstra,  
 Et sur l'espaule à dextre l'a troussée,  
 Afin qu'on vist en main son caducée  
 Qui gens endort, & qu'à ses plantes belles  
 Reluire on vist ses beaux patins à esles.

En la maison où demouroit Herfè  
 Sur le derriere estoit son liét dressé  
 Entre celuy de Pandrose à la dextre,  
 Et cestuy-là d'Aglauros à fenestre:  
 Ceste Aglauros nota de prime face  
 Venir Mercure, & eut bien ceste audace  
 De s'enquerir du nom d'un si grand Dieu,  
 Et qui l'a meü de venir en ce lieu.  
 Lors respondit Mercure en ceste sorte:  
 Celuy je suis qui les nouvelle porte  
 Du pere mien, & celuy est mon pere  
 A qui la terre & le ciel obtempere:  
 Ne desguiser te veux pourquoy je vien,  
 Pourveu sans plus qu'à ta sœur, pour son bien,  
 Vueilles en bref te monstrier sœur fidelle,  
 Et estre tante aux enfans qu'auray d'elle:  
 Sçais-tu que c'est? d'Herfè suis amoureux,  
 Las, favorise à l'amant douloureux!

Lors Aglauros vint à le regarder  
 Du mesme oeil qui ne se sceut garder  
 De voir n'aguere, en trop grand' hardiesse,  
 Le clos secret de Pallas la Déesse:  
 Puis pour loyer du plaisir qu'il demande,  
 Luy demanda de l'or quantité grande,  
 Et quant & quant de desloger le somme,

Jusques à tant qu'il apporte la somme.  
 Pallas qui vit tous ces actes pervers,  
 Contre Aglauros jetta l'œil de travers,  
 Et du profond de son cueur courroucé,  
 Si puissamment un soupir a poussé,  
 Que bransler fit l'estomac en avant,  
 Et son escu qu'elle avoit au devant.  
 Si luy souvint du corbillon couvert,  
 Qu'Aglaure avoit de main prophane ouvert,  
 Lors qu'elle vit par desobeissance  
 L'enfant lequel sans mere print naissance.  
 Voit en après qu'au celeste annonceur  
 Elle est ingratte, & ingratte à sa sœur,  
 Et que de l'or dont requeste elle fit,  
 L'avare avoit desjà faict son profit.  
 Que fit Pallas? pour punir telle vie,  
 Délibera de parler à Envie:  
 Et s'en alla tout droict en son manoir  
 Plaistré de sang melancolique & noir.  
 Son manoir est caché en un bas centre,  
 Où le soleil ne le vent jamais n'entre,  
 Triste en tout temps, en tout temps froid &  
 sombre,  
 Tousjours sans feu, tousjours plein d'obscur  
 ombre.

Quand la Déesse au faict des armes craincte  
 De l'ordre vieille eut la maison attaincte,  
 Devant l'entrée arresta court ses pas,  
 Car d'y entrer à elle ce n'est pas:  
 Et du fin bout du long bois qu'elle porte  
 De grand vigueur donna contre la porte:  
 La porte s'ouvre, Envie elle apperçoit,  
 Qui accroupie à terre se païssoit  
 De gros serpens, viperes, & couleuvres,  
 Nourrissemens de ses iniques œuvres.  
 L'appercevant destourna son bel œil,



L'autre se lève avec paresse & dueil,  
 Et ses serpens demi-mengez laissa :  
 Puis lentement vers Pallas s'adressa,  
 Et la voyant armée, belle & blonde,  
 De grand despit au visage luy gronde.

Sa face est blesme & a le corps ethique,  
 La rouille aux dents, aux yeux la veuë oblique,  
 Toute de fiel est sa poictrine verte,  
 De noir venin est sa langue couverte,  
 Jamais ne rit si elle ne rencontre  
 Devant ses yeux mechef ou malencontre :  
 Tant a de soin qui la picque & resveille  
 Que point ne dort, ains son œil tousjours veille,  
 Pour voir s'il vient honneur ou bien à l'homme :  
 Et le voyant se desseche & consume,  
 Si qu'offensant ensemble est offensée  
 Et son tourment se donne l'insensée.

Pallas, pourtant, quoi que ne l'aimast point,  
 Luy a parlé brevement en ce poinct,

De ton noir sang empoisonne & enchante  
 Du Roy Cecrops ceste fille meschante  
 Qu'on nomme Aglaure : or va si onc allas,  
 Ainsi le faut. A tant se teut Pallas,  
 Et repoussant de sa picque la terre  
 Print à fuir, & deslogea grand' erre :  
 Et s'enfuyant, Envie rechignée  
 D'un mauvais œil de travers l'a guignée,  
 Entre ses dentz murmurante & despite  
 De la valeur qui en Pallas habite.  
 Puis print en main son baston plein de neudz,  
 Entortillé d'un lien espineux,  
 Et d'une nuë obscure bien couverte :  
 Par où passoit renversoit l'herbe verte,  
 Les champs fleuris çà & là dessechoit,  
 Et des pavots les testes arrachoit ;  
 Villes, maisons, & peuples, la vilaine

Contaminoit de sa puante halaine.  
 Finablement de Minerve va voir  
 La grand' cité triumpante en sçavoir,  
 D'entendement & richesses puissante,  
 Pleine d'esbats, & en paix florissante:  
 Ce que voyant Envie l'exécrable,  
 Quasi pleura, n'y trouvant rien pleurable.  
 Mais quand d'Aglaure en la chambre se veit,  
 Ains que bouger, sa commission fit,  
 Et de sa main taincte de vieille rouille,  
 Premièrement la poictrine luy fouille,  
 Puis luy emplit l'entour du cueur d'espines,  
 Et luy souffla jusques aux intestines  
 Son noir venin qui aux os s'estendit,  
 Et au milieu du poulmon s'expandit,  
 Et puis afin que la cause recente  
 De sa douleur loin d'elle ne s'absente,  
 Devant ses yeux luy met sa sœur germaine,  
 Devant ses yeux à tous coups luy amaine  
 Pourtraicte au vif de Mercure l'image,  
 Et de tous deux l'excellent mariage,  
 Faisant bien grande une chascune chose:  
 Dont Aglauros souffroit douleur enclose  
 En cueur marri, si que triste de jour,  
 Triste de nuict, gemissoit sans sejour,  
 Fondant sur pieds d'ennuy & maltalent  
 Comme la glace au soleil foible & lent:  
 Et de l'honneur de la bien heureuse Herse,  
 Ne plus ne moins ardoit la sœur perverse,  
 Qu'herbes des champs, qui au feu mises fument,  
 Et peu-à-peu sans flamber se consument.  
 Par Plusieurs fois fut souhaittant la mort  
 Pour ne voir plus le bien qui tant la mord:  
 Par plusieurs fois à son pere plein d'ire  
 Voulut en mal le cas compter & dire:  
 Enfin voyant Mercurius venir,

S'en va assise à la porte tenir  
 Pour le chasser : il l'aborde , il la flatte ,  
 Il la supplie : oste-toy , dit l'ingratte ,  
 Car de ce lieu jamais ne bourgerai ,  
 Jusques à tant que t'en deslogerai :  
 Et bien , dit-il , suivant ton ordonnance ,  
 Content je suis de ceste convenance .

Mercure adonc de sa verge charmée  
 Ouvrit la porte à gros verroux fermée ;  
 Et elle assise , en se cuidant lever ,  
 Sentit son corps si pesamment grever ,  
 Qu'onques ne sceut mouvoir une jointure :  
 Sur pieds se mettre essaya d'aventure ,  
 Mais ses genoux se prindrent à roidir ,  
 Et peu-à-peu ses ongles à froidir .  
 Consequemment , perdant son sang , les veines  
 Lui devenoient bien fort passés & vaines .  
 Et comme on voit que le chancre incurable  
 Gagne pays sur un corps miserable ,  
 Et tant s'espannd qu'aux parties gastées  
 Sont bien souvent les saines adjoustées :  
 Ainsi froideur & mortifere glace  
 Print peu-à-peu en sa poitrine place ,  
 Luy estouppant les conduits de la vie ,  
 Et le respir sans lequel on desvie :  
 Ny ne se mit en effort de parler :  
 Et ores quand s'en fust voulu meller ,  
 Sa voix n'avoit passage , n'ouverture :  
 Son col , sa bouche , estoient jà pierre dure .  
 Finablement assise , morte , & roide ,  
 Ce fut de marbre une statuë froide :  
 Non marbre blanc : son cueur d'envie attainct ,  
 De saing infect tout son corps avoit tainct .

Après qu'elle eut receu punition  
 De sa parole & male intention ,  
 Mercurius d'Athenes se partit ,

Et

Et vers le Ciel son chemin convertit.  
 Au Ciel venu, son pere à part le huche,  
 Et sans vouloir luy descouvrir l'embusche  
 De ses amours: luy dit, pour abreger,  
 Mon très-cher fils, & féal messager,  
 Descens là-bas, va-t'en, & point ne tarde,  
 Droiét au pays qui à gauche regarde  
 Le Ciel, où luit de ta mere le signe,  
 C'est en Sidon, cité noble & insigne.  
 Et le troupeau royal que tu vois paistre  
 Là loin dessus la montagne champestre,  
 Fais le venir sans bruit, & sans chommer,  
 Là-bas au long des rives de la mer.

Ces mots finis, soudain de haut herbage  
 Les beufs chassés allerent au rivage,  
 Là où du Roy la fille très-cherie  
 Jouoit avec les filles de Tyrie.

Majesté grande & amour mal conviennent,  
 Et en un siege ensemble ne se tiennent:  
 Parquoy laissant son sceptre glorieux  
 Ce pere & Roy des hommes & des Dieux,  
 Qui main armée a de trois feux ensemble,  
 Qui d'un clin d'œil faict que le monde tremble,  
 La forme print d'un Taureau mugissant,  
 Et chemina sur l'herbe verdissant  
 Avec les beufs: bel estoit le possible:  
 Sa couleur fut de blancheur indicible,  
 Neige sembloit d'aucun pied non foulée,  
 Ne par Auster pluvieux escoulée:  
 De muscles a un gros col évident:  
 Sur l'estomac est la gorge pendant,  
 Cornes avoit certainement petites,  
 Mais à les voir un chacun les eust dictes  
 Faiçtes de main à bien ouvrier idoine,  
 Et transuisoient plus que pur cassidoine.  
 Le front n'avoit ridé ne redoutable,

500 LIVRE II. DE LA

Ne tant soit peu la veüe espouvantable :

Rien , sinon paix , en la face n'avoit.

La fille au Roy qui de bon cueur le veoit ,

S'esbahit fort de ce qu'il est si beau ,

Et qu'il ne faict guerre à nul du troupeau.

Mais quoi qu'il eust de la douceur beaucoup ,

D'en approcher craignit du premier coup :

Enfin s'approche , & fleurs & herbe franche

Luy apporta près de sa gueulle blanche :

Dont eut l'amant un merveilleux plaisir :

Et attendant son esperé desir ,

Baise la main de la vierge modeste :

Et peu s'en faut qu'il ne prenne le reste.

Ores se jouë à elle expressément ,

Pour l'asseurer peu à-peu doucement :

Ores il faute au milieu des prez vers ,

Ores se veautre en l'areine à l'envers.

Puis quand il voit qu'elle n'est plus farouche ,

A elle vient ; elle sans peur le touche ,

Et de sa main virginale luy orne

De fresches fleurs , & l'une & l'autre corne.

Enfin elle a telle hardiesse prise ,

Que sur le dos du Taureau s'est assise ,

Sans sçavoir , las , à qui elle se frotte.

Lors pas à pas droict à la mer qui flotte

Il la porta : & dès qu'il y arrive ,

A mis ses pieds dedans l'eau de la rive.

De-là soudain , plus outre se transporte ,

Et son butin parmi la mer emporte.

La peur la prend , & regarde estonnée

Desjà de loin la rive abandonnée :

De la main dextre une des cornes tient ,

De l'autre main sur le dos se foustient ,

Et les habits de soye & fine toile

Branloient en l'air & au vent firent voile.





# HISTOIRE

D E

## LEANDER ET HERO CLEMENT MAROT *AUX LECTEURS.*

1514.



Peine étoit la presente \* histo-  
re hors de mes mains (Lecteurs  
débonnaires) que je ne sçay quel  
avare Libraire de Paris, qui la  
guettoit au passage, la trouva &  
l'emporta tout ainsi qu'un loup affamé emporte  
une brebis, puis me la va imprimer en bifferié  
du Palais, c'est à sçavoir en belle apparence de  
papier & de lettre, mais les Vers si corrom-  
pus, & le sens si desiré que vous eussiez dict  
que c'estoit laditte brebis eschappée d'entre les  
dents du loup : & qui pis est, ceux de Poi-  
tiers

\* Tiré de l'édition originale de Griphius in 8.  
Lyon 1541.

tiers trompez sur l'exemplaire des autres, m'en ont fait autant. Quand je vy le fruit de mes labeurs ainsi accoustré, je vous laisse à penser de quel cœur je donnay au diable monfieur le babouin de Parisien, car à la verité il sembloit qu'il eust autant pris de peine à gaster mon livre que moy à le bien traduyre. Ce que voyant en passant par la noble ville de Lyon, je priay maistre Sebastien Griphius excellent homme en l'art de l'Imprimerie, d'y vouloir mettre la main, ce qu'il a fait, & le vous a imprimé bien correct, & sur la copie de l'auteur, lequel vous prie (pour vostre contentement & le sien) si avez envie d'en lire, de vous arrêter à ceux-cy. Dieu Tout-puissant soit toujours vostre garde. De Lyon ce 20. jour d'Octobre 1541.





# HISTOIRE

DE

## LEANDER ET HERO.



Use, di-moy le flambeau qu'on  
fit luire

Pour les amours secrettes  
mieux conduire ,

Di-moy l'amant , qui nouant en  
la mer

Alloit de nuit les nopces consommier :  
Et le nocturne embrassement receu ,  
Qui d'Aurora ne fut onc apperceu  
Ne descouvert. Declaire moy au reste  
Les murs d'Abyde, & la grand' tour de Seste :  
Là où Hero , par amour , tant osa ,  
Que Leander de nuit elle espousa.

J'oy Leander desjà nouer , ce semble ,  
Et flemboyer le flambeau tout ensemble :  
Flambeau luisant annonçant la nouvelle  
De seure amour , & qui d'Hero la belle  
Toute la nuit la feste decora ,  
Quand le doux fruit des nopces savoura :  
Flambeau d'amour , le signal mis exprès ,  
Que Jupiter devoit planter auprès

Des astres clers, pour le haut benifice  
 D'avoir si bien de nuict faict son office,  
 Et le nommer l'estoille bien heureuse,  
 Favorisant toute espouse amoureuse :  
 Car il servit Amour en ses negoces,  
 Et si sauva cestuy-là qui aux nopces  
 Alla & vint par les undes souvent,  
 Ains que le fort & trop malheureux vent  
 Se fust esmeu. Vien donc ma Muse, afin  
 De me chanter le tout jusqu'à la fin:  
 Qui telle fut, que par un dur esclandre  
 Elle estaignit le flambeau, & Leandre

Seste jadis fut ville frequentée :  
 Vis à vis d'elle Abide estoit plantée,  
 Et entre deux flottoit l'eau de la Mer.  
 En ces deux lieux Cupido Dieux d'aimer  
 Tira de l'arc une mesme fagette,  
 Rendant d'un coup à ses flambes sujette  
 Une pucelle, & un adolescent  
 Nommé Leandre agreable entre cent,  
 Et l'autre Hero, pucelle desjà meure.  
 Elle faisoit en Seste sa demeure,  
 Luy en Abide : & furent en leurs ans  
 Des deux citez les deux astres luisans  
 Pareils entr'eux. Je te suppli, Lecteur,  
 Quand par la mer seras navigateur,  
 Fais moi ce bien ( si passés là autour )  
 De t'enquerir d'une certaine Tour,  
 Là où Hero ( un temps fut ) demouroit,  
 Et des creneaux à Leander esclairoit :  
 De demander mesmement te souviene  
 La mer bruyant d'Abide l'ancienne,  
 Qui en son bruit plainct encores bien fort  
 De Leander, & l'amour, & la mort.

Mais dont advint, que Leander estant  
 En la cité Abidaine habitant

Fut amoureux d'Hero jeune pucelle ,  
Jusques à vaincre en fin le cueur d'icelle ?

Hero jadis pleine de bonne grace ,  
Née de riche & de gentille race ,  
Estoit nonnain à Venus dediée ,  
Et se tenoit vierge , & non mariée ,  
En une Tour dessus la mer assise ,  
Où ses parens , bien jeune , l'avoient mise .  
C'estoit , de vrai , une Venus seconde :  
Mais si honteuse & chaste , que le monde  
Luy desplaisoit , & tant s'en absentia ,  
Qu'onc l'assemblée aux femmes ne hanta .  
Et davantage aux lieux jamais n'alloit ,  
Où la jeunesse amoureuse balloit ,  
Ny aux festins , ny à nopces aucunes ,  
En evitant des femmes les rancunes :  
Car pour raison des beautez gracieuses ,  
Les femmes sont volontiers envieuses .  
Mais humblement elle faisoit sans cesse  
Veux & offrande à Venus la Deesse .  
Souvent aussi alloit sacrifier  
A Cupido pour le pacifier ,  
Non moins craignant sa trouffe trop amere ,  
Que le brandon de sa celeste mere :  
Mais pour cela ne sceut finablement  
Les traicts à feu eviter nullement .

Or estoient jà les mois & jours venus ,  
Que Sestiens celebroident de Venus  
La grande feste , & du bel Adonis :  
Là vindrent lors les peuples infinis ,  
Qui habitoient les petites & grandes  
Isles d'autour , tous y vindrent par bandes .  
Du fons de Cypre à la cerimonie  
Vindrent les uns , les autres d'Hemonie .  
Femme du monde en toute Cytherée  
N'est en faubourg , ne cité demourée .



106 HIST. DE LEANDER.

N'y eut danseur , ny autre demourant  
 Dessus Lyban , le mont bien odorant ,  
 Ne Phrigien ( tant ayraist le sejour )  
 Qui ne courust veoir la feste ce jour.  
 Tous ceux d'Abide aux Sestiens voisine ;  
 Tous jouvenceaux qu'Amour tient en faisine  
 Y sont venus : car volontiers ils vont  
 Là où l'on dit que les festes se font ,  
 Plus pour y voir des Dames les beautez ;  
 Que pour offrir leurs dons sur les autels.

Dedans le Temple où se faisoit la feste ,  
 Hero marchoit en gravité honneste ,  
 Rendant par tout de sa face amiable  
 Une splendeur à tous yeux agreable :  
 Telle blancheur au visage elle avoit ,  
 Que Cynthia , quand lever on la veoit :  
 Car sur le haut des jouës paroissoient  
 Deux cercles ronds qui un peu rougissoient ,  
 Comme le fons d'une rose nayve ,  
 Meslé de blanche & rouge couleur vive.  
 Vous eussiez dit ce corps tant bien formé  
 Sembler un champ de roses tout semé :  
 Car par dessus sa blancheur non pareille ,  
 La vierge estoit de membres si vermeille ,  
 Qu'en cheminant , ses habits blancs & longs  
 Monstroient par fois deux roses aux talons.

D'elle au surplus fortoient bien apparentes  
 Graces sans nombre , & toutes differentes.  
 Vrai est qu'en tout , trois Graces nous sont  
 painctes

Des Anciens : mais ce ne sont que faintes ,  
 Veü que d'Hero un chascun œil friant ,  
 Multiplioit cent graces en riant :  
 Si que Venus ( si trop ne me deçoi )  
 Avoit trouvé nonnain digne de soi.

Ainsi passant de beauté toutes celles ,

Qu'on

Qu'on estimoit en son temps les plus belles,  
 L'humble novice à Venus bien décente  
 Apparoissoit une Venus recente:  
 Dont il advint, quand ainsi se monstra,  
 Qu'aux tendres cueurs des jouvenceaux entra;  
 Et n'en fut un, qui n'eust en son courage  
 Desir d'avoir Hero par mariage.

Chacun l'admire, & chacun la contemple,  
 Si qu'en allant çà & là par Temple,  
 L'œil & le cueur de tous ceux qui la virent  
 (Où qu'elle allast) tout le jour la suivirent,  
 Et un jeune homme entre autres estoit là,  
 Qui en ce poinct tout esbahy parla:  
 J'ai plusieurs fois veu Sparte la Cité,  
 Lacedemone ay par tout visité,  
 Là où on oit, par maniere d'esbat,  
 Sur les beautez chacun jour maint debat:  
 Mais telle fille encores n'ay-je veüe,  
 Qui soit de grace & beauté si pourveüe.  
 Peut-estre aussi, que Venus en ces places  
 A fait venir quelcune des trois Graces,  
 Certes lassé de regarder je suis,  
 Mais de la voir saouler je ne me puis:  
 Content ferois d'estre en terre bouté,  
 Après avoir au liçt d'Hero monté:  
 Et Dieu du Ciel estre ne voudrois mie,  
 L'ayant chez moy pour espouse & amie.  
 Helas, Venus, si c'est chose odieuse,  
 Que de toucher à ta religieuse,  
 A tout le moins avecques moy assemble  
 Par mariage une qui lui ressemble.

Ainsi disoient maints gracieux & doux  
 Jeunes amans. Mais un autre sur tous  
 Taisant son mal, hors du sens se jettoit,  
 Pour la beauté qui en la Vierge estoit.  
 O Leander, qui tant souffris, si est-ce

Qu'après avoir veu la demi Deesse,  
 Tu ne voulus sous l'aiguillon d'aimer,  
 Couvertement ta vie consommer :  
 Ainçois estant à l'improviste attainct  
 Des traicts chargez d'un feu qui ne s'estainct,  
 Tu n'eusses eu de vivre patience,  
 Sans de la belle avoir experience.

Aux rais des yeux creut le brandon plus fort  
 D'amour cruel, dont par le grand effort  
 Impetueux de la flambe invincible  
 Brusloit sans fin le povre cueur passible.

Aussi beauté excellente & bien née  
 En femme honneste & non contaminée,  
 Aux hommes est plus aiguë & persante,  
 Que traict volant tiré de main puissante.  
 L'œil est la voye, & quand frappé se sent,  
 La playe coule, & droict au cueur descent.  
 Si devint lors l'amant dont je vous compte,  
 Ravi, tremblant, tout honteux, & sans honte,  
 Du cueur trembla, honte le tenoit pris,  
 Ravi estoit en beauté de tel prix.  
 Finablement amour l'a tant dompté,  
 Que de honteux le rendit eshonté.

Par amour dont de soi-mesmes cherchant  
 A n'avoir honte, il s'en aloit marchant  
 Tout pas à pas, & print l'audace après  
 De costoyer la vierge d'assez près :  
 Puis de travers tourne de bonne grace  
 Ses yeux tous pleins d'amoureuse fallace :  
 En l'induisant par signes, sans mot dire,  
 A desirer la chose qu'il desire.

Incontinent qu'elle se veit aimée,  
 Bien aise fut se sentant estimée,  
 Et plusieurs fois tout bellement baissa  
 Sa belle tace, & puis la redressa :

Gui-

Guignant de l'œil Leander doucement, (\*)  
 Qui en son cueur fut aisé grandement,  
 De ce qu'Hero son amour entendit,  
 Et l'entendant, point ne se defendit.

Donques tandis que son heure oportune  
 Il espioit pour suivre sa fortune,  
 Le clair Soleil vers Occident tiroit,  
 Et peu à peu sa clarté retiroit,  
 Si que Vesper on voit de l'autre part,  
 Qui jà du jour tesmoigne le depart.  
 Parquoy voyant le jouvenceau Leandre  
 De toutes pars les tenebres s'espandre,  
 Plus hardiment d'elle s'approcher ose,  
 Et luy ferrra les doigts plus blancs que rose,  
 En fouspirant, & elle sans mot dire:  
 Comme en couroux sa main blanche retire.  
 Dès qu'il sentit aux gestes la pensée  
 D'Hero, en branle & demi eslancée,  
 De la tirer print très-bien l'aventure  
 Par l'un des plis de sa riche vesture,  
 La destournant, & la menant adonc  
 A l'un des bouts du temple, & grand & long:  
 Et elle alloit après luy pas à pas  
 Tout lentement, comme ne voulant pas.  
 Puis de propos feminins l'a tencé  
 Difant ainsi: Estes-vous insensé,  
 Mon gentilhomme? entreprenez-vous bien  
 D'aini tirer une fille de bien?  
 Croyez qu'icy fort mal vous adressez:  
 Allez ailleurs, & ma robe laissez,  
 Que n'esprouviez, à vostre grand dommage,  
 L'i-

(\*) *Guignant de l'œil*] L'Édition premiere de ce poëme de Gilles Corrozet de 1541. in 4. quoique fautive, me paroît meilleure en cet endroit, où elle met: *Suivant de l'œil Leander doucement.*

110 HIST DE LEANDER

L'ire , & fureur de mon grand parentage.  
 Prier d'amour est chose defendue  
 Nonnain , qui s'est vierge à Venus renduë :  
 Et n'est loisible inventer ahoison  
 D'aller au liët de fille de maison.

Telle parole aux filles convenable  
 Tenoit Hero à l'amant bien aimable.  
 Et quand Leandre eut de la vierge ouy  
 Le doux courroux , il fut tout resjouy ,  
 Sentant en elle , à ceste occasion ,  
 Les signes vrais de persuasion :  
 Car lors que femme à un amant conteste  
 Son contester signe d'amour atteste.

Donques après qu'il eut de grand' ardeur  
 Baisë son col blanc , & de bonne odeur ,  
 Desir d'amour qui l'aiguillonne & poinët ,  
 Le fit parler à sa dame en ce poinët.  
 Chere Venus , après Venus la gente ,  
 Noble Pallas , après Pallas prudente ,  
 Je parle ainsi , car trop grandement erre ,  
 Qui t'accompare aux femmes de la terre :  
 Veux que tu es , à bien te visiter ,  
 Toute semblable aux filles Jupiter :  
 Bien heureux est celui qui te planta ,  
 Et pleine d'heur celle qui t'enfanta :  
 Si te suppli , entens à mes clamours ,  
 Et prens pitié des contrainctes d'amours ;  
 Tu te dis fille à Venus consacrée ,  
 Fais donc cela qui à Venus agrée.  
 Vien , vien mamie , & d'un amour égale  
 Entrons tous deux en sa loy conjugale :  
 Ce n'est pas chose aux vierges bien propice ,  
 D'administrer à Venus sacrifice :  
 Venus ne prent aux pucelles plaisir ,  
 Ses vrais statuts , si tu as le desir  
 De les sçavoir , & ses misteres dignes



Ce sont anneaux, nopces, liets & courtines.  
 Puis qu'aines donc Venus douce, & traictable,  
 Aime la loy d'amour tant delectable,  
 Et me reçoÿ en laissant tout ces vœux  
 Pour humble serf, ou mari, si tu veux :  
 Serf que pour toy Cupido a vené,  
 A coup de traict poursuivi & mené,  
 Usant, hélas, en moy de tel effort  
 Que fit Mercure en Hercules le fort,  
 Quand le mena sous sa verge dorée,  
 Servir la Nymphé en Lydie honorée.  
 Las quant à moy, Venus au beau corsage  
 M'a rendu tien, non Mercure le sage.  
 O noble vierge, il ne faut qu'on te die  
 D'Athalanta la belle d'Arcadie :  
 Tu sçais comment en amour soulager  
 Ne vouloit pas le beau Meleager,  
 Pour demourer toujours vierge obstinée :  
 Mais au moyen de Venus indignée,  
 Elle devint de luy plus amoureuse  
 Qu'auparavant ne luy fut rigoureuse.  
 Pourtant, mamie, aux choses que j'ay dictes  
 Te faut renger, que Venus tu n'irrites.  
 Ainsi l'amant persuadoit de bouche  
 La belle Hero encor toute farouche,  
 Si que les mots tans doux qu'ouis elle a  
 Firent son cueur vaciller çà & là.  
 La vierge adonc muette devenuë,  
 Sa veuë en terre a longuement tenuë,  
 Cachant sa face, en laquelle luy monte  
 Le sang vermeil tesmoignage de honte,  
 Plus cheminant pensive se monstroït,  
 Et sans besoin bien souvent accoustroït  
 Ses vestemens, tous signes en partie  
 D'une pucelle à aimer convertie :  
 Et silence est la promesse accordée.

112 HIST. DE LEANDER

De toute fille ainsi persuadée.

Or sentoit jà ceste-cy les secouffes  
Et aiguillons des amours aigres douces,  
Pource qu'en cuer si noble & de haut prix  
Facilement le doux feu s'estoit pris,  
Puis esbahie estoit d'autre costé  
Du doux Leandre & de sa grand' beauté.

Donc cependant qu'en la terre ses yeux  
Elle eut fchez, Leander curieux,  
Et plein d'amour de voir n'estoit lassé  
Son tendre col, qu'elle tenoit baissé,  
Lequel pourtant finablement leva,  
Puis rougissant ainsi dire elle va.

Je ne croy pas, seigneur, que le pouuoir  
Tu n'eusses bien d'une roche esmouvoir  
Par tes devis. Qui ta faict si sçavant  
A mettre mots deceptifs en avant ?  
O povre moy ! & qui t'a incité  
De venir voir mon pais & cité ?  
Si est-ce en vain que m'as propos tenu :  
Car veu qu'errant tu es & incongnu,  
Et qu'en toi n'a seureté de fiance, (\*)  
Comment peux-tu avoir mon alliance ?  
Nous ne pouvons (pour bien te l'exposer)  
Publiquement tous deux nous espouser,  
Pource que j'ai mes parens au contraire :  
Et quand voudroit par deçà te retraire,  
En te feignant personne fugitive,  
Tu ne pourrois cacher l'amour furtive :  
Car en tout tems les langues sont amies  
De faux rapports & toutes infamies :  
Et ce que faire en secret on pretend,

En

(\*) *Seureté de fiance.*] Les Editions de Corrozet & de l'Angelier mettent *seureté ne fiance*, ce qui me paroit beaucoup mieux.

En plein marché malebouche l'entend :  
 Ce neantmoins , je te pri que je sache  
 D'où tu es né , & ton nom ne me cache :  
 Si quiers le mien , ne te diray de non : (\*)  
 Sache de vray , qu'Hero est mon doit nom ,  
 Et ma maison une tour haute & droicte ,  
 Là où j'abite , en menant vie estroicte ,  
 Sans entretien de personne vivante ,  
 Fors seulement d'une simple fervante.

Ceste grand' tour devant Seste à son estre  
 Sur creux rivage , auquel de ma fenestre  
 Me font les flots de la mer apparens :  
 Tel fut l'advis de mes rudes parens.  
 Autres voisins autour de moy hantent ,  
 Ne jeunes gens point n'y dansent , ne chan-  
 tent , (†)

Mais sans cesser , & de jour & de nuict ,  
 La mer venteuse à l'oreille me bruit.

Adonc Hero honteuse de rechef ,  
 Vers son manteau baissa un peu le chef ,  
 Et en couvrit sa face illustre & claire ,  
 Pensant en soy , Hero que veux-tu faire ?  
 De l'autre part , Leander d'un extrefme  
 Desir qu'il a , consulte avec soy-mesme ,  
 Comme il pourra devenir si heureux ,  
 De parvenir au combat amoureux.

Certes amour variable en conseil  
 Fait playe aux cueurs , puis baille l'appareil : (\*)  
 Et

(\*) *Ne te dirai de non.*] Les premieres Editions de Corrozet & de Langelier de 1541. mettent , *Je ne te dirai non.* Ce que je trouve beaucoup mieux.

(†) *Ne jeunes gens point n'y dansent , ne chantent.*] L'Édition de Gilles Corrozet de 1541. in 4. met ce vers ainsi , *Et jeunes gens n'y dansent , & n'y chantent ;* ce qui me paroît beaucoup mieux.

(\*) *Fait . . . puis baille l'appareil.*] L'Édition de Gil-

Et luy , par qui sommes tous surmontez , (†)  
 Conseille ceux qu'il a pris & domptez.

Ainsi fit-il, ainsi donna secours

A Leander , qui après tous discours

Triste , & faisant d'un vray amant l'office ,

Va dire un mot plein de grand artifice.

Vierge (dit-il) tant peu craintif seray ,  
 Que l'atpre mer pour toy je passeray ,

Fust-ce un endroict d'innavigable gouffre ,

Voire fust l'eau bouillante en feu & souffre :

Je ne crains point la mer desesperée ,

S'il faut aller en ta chambre parée :

Et si n'aurai frayeur en escoutant

L'horrible bruit de la grand' mer flottant :

Ains tous les soirs mouillé, sans peur ne honte

Nagerai nud en la mer Hellesponte :

Car il a distance assez petite

De la cité Abydaide où j'habite ,

Jusques chez toi ; fais moi, sans plus, ce tour

De me montrer sur le haut de ta tour

Quelque lanterne ou brandon flamboyant

Devers la nuit , affin qu'en le voyant ,

Je sois d'amour le navire sans voile ,

Ayant sur mer ton flambeau pour estoile :

Aussi affin qu'en le voyant , ne voye

De Bootès l'occidentale voye ,

Ny Orion cruel & pluvieux ,

Ne le train sec du chariot des cieux ,

Qui de venir me pourroit bien garder

A

Gilles Corrozet de 1541. in 4, met ainsi : *Faitt plays*  
*ès cueurs, puis donne l'appareil.* Ces derniers mots pa-  
 roissent mieux que , *baillè l'appareil.*

(†) *Et luy par qui sommes tous surmontez.]* Les pre-  
 mieres Editions mettent : *Et luy par qui nous sommes*  
*surmontez.* ; ce qui paroît beaucoup mieux.

A ce doux port , où je veux aborder.  
 Mais par fus tout ( hélas ma chere dame )  
 Si tu ne veux , qu'accoup je perde l'ame,  
 Prends garde aux ventz , vueilles avoir le foing,  
 Que trop esmeuz n'estaignent au besoing  
 Le cler flambeau conducteur de ma vic.  
 Si au surplus de sçavoir as envie ,  
 Quel est mon nom , Leander je m'appelle,  
 Mary d'Hero , la gracieuse & belle.

Ainsi tous deux ordonnoient le decret  
 Du mariage entr'eux clos & secret,  
 Et de garder tout l'ordre taciturne,  
 Servant au fait de l'amitié nocturne ,  
 Dont le flambeau seroit seul tesmoignage ,  
 En promectant tout d'un mesme courage ,  
 Elle , de faire esclairer le brandon :  
 Luy , de son mestre en l'eau à l'abandon.

Puis confirmans la nuit des espoufailles,  
 Par un baiser donné en fianfailles ,  
 Force leur fut ( à regret & envis )  
 Se separer , & rompre leurs devis.  
 Si s'en alla Hero en sa tour haute ,  
 Et Leander ( afin que par sa faute  
 Ne s'esgarast de nuit en son retour )  
 Marquoit de Pœil le chemin de la tour ,  
 Et naviguoit vers Abyde tendant.

Pensez en vous quantesfois cependant  
 Ont desiré tous deux l'heure propice  
 D'entrer au liêt d'amoureux exercice.

Or avoit jà la nuit , d'eux attenduë ,  
 Sa robe noire en l'air toute estenduë ,  
 Et les humains rendoit par tout dormans ,  
 Fors Leander le plus beau des amans ,  
 Qui sur le bort de la mer pour nager  
 Attend , pied coy , le luisant messager  
 De ses amours , & guette , de ce pas ,



Le luminaire & feu de son trespas,  
Lequel luy doit de loing monstrier par signes  
Le droict chemin des nopces clandestines.

Si-tost qu'Hero vit que la nuit ombreuse  
Noircie estoit d'obscurté tenebreuse,  
Songneusement, comme elle avoit promis,  
A le flambeau en évidence mis,  
Qui ne fut pas plus subit allumé,  
Que Leander ne fust tout enflammé  
Du feu d'amour, si que son cueur ravi,  
Et le flambeau s'allumoient à l'envi :  
Bien est-il vray, qu'oyant les sons horribles  
Que font en mer ces grands ondes terribles,  
Il eut en soy frayeur de prime face,  
Mais peu à peu prenant cueur & audace,  
Pour s'asseurer parloit tout seul ainsi :

Amour est dur, la mer cruelle aussi,  
Un bien y a, ce n'est qu'eau en la mer,  
Et dedans moy ce n'est que feu d'aimer :  
Sus donc mon cueur, prens le feu de ta part  
Et ne craint l'eau, qui en la mer s'espart.  
A ce coup faut qu'en amours me secondes :  
Dequoy crains-tu les vagues & les ondes ?  
O cueur d'amant, n'as-tu point cognoissance  
Que Venus print des ondes sa naissance ?  
Et qu'elle a force & domination  
Dessus la mer, & sur l'affection  
Qui nous conduict ? Mis à fin ce propos,  
Et des deux mains ses habits desliez  
Autour du col a ferrez & liez :  
Puis s'esloignant du bort, un peu en ça,  
Tirant tousjours vers la clere lanterne :  
Et tellement en la mer se gouverne,  
Que luy tout seul navigant vers sa Dame  
Estoit sa nef, son passeur, & sa rame.

Hero tandis qui des creneaux esclaire,

De son manteau couvroit la lampe claire,  
 Quand s'eslevoit quelque nuisible vent,  
 Et la garda d'estaindre bien souvent,  
 Jusques à tant que Leander passé  
 Au port de Seste arriva tout lassé,  
 Et que la vierge en sa tour haute & forte (\*)  
 Le fit monter : mais sachez qu'à la porte  
 Elle embrassa, d'amour & d'aïse pleine,  
 Son cher espoux quasi tout hors d'aleine,  
 Ayant encor ses blancs cheveux mouillez, (†)  
 Tout degoutans, & d'escume fouillez.  
 Lors le mena dedans son cabinet,  
 Et quand son corps eut essuyé bien net,  
 D'huile rosat bien odorant l'oingnit,  
 Et de la mer la senteur estaingnit.

Et un liêt haut adonques il se couche,  
 Et elle auprès, qui sa vermeille bouche  
 Ouvrit, ainsi parlant à son espoux,  
 Auquel encor bien fort battoit le poux :  
 Amy, tu as beaucoup de travail pris,  
 Plus qu'autre espoux n'en a onc entrepris :  
 Amy, tu as de travail pris beaucoup,  
 Assez te dois contenter pour un coup  
 De l'eau fallée, & de l'odeur mauvaise  
 De la marine : or te metz à ton aïse,  
 Et en mon sein (cher amy qui tant vaux) (\*)  
 En

(\*) *Et que la Vierge &c.*] Les premières Editions de Corrozet & de Langelier mettent ainsi : *Adonc la vierge &c.*

(†) *Ayant encor ses blancs cheveux mouillez.*] L'Édition de Gilles Corrozet de 1541. in 4. met mieux en disant, *Ayant encor ses blondz cheveux mouillez.*

(\*) *Et en mon sein &c.*] L'Édition de Gilles Corrozet de 1541. in 4. met ainsi ces deux vers :

*Et les travaux & labours maritins  
 Boute les tous entre ces deux tetins.*

## 118 HIST. DE LEANDER

Ensevely tes labeurs & travaux.

Leandre adonc la sainture impolluë,  
Qu'elle portoit, soudain luy a tolluë  
D'autour du corps, & entrerent tous nuds  
Aux saintes loix de la douce Venus.

Helas, c'estoient des nopces, mais sans danses:  
C'estoit un liët, mais liët sans accordances  
D'hymnes chantez: nul Poëte on n'y veit  
Qui du sacré mariage escrivist:  
Cierge benit aucun n'y fut posé,  
Pour illustrer le liët de l'espousé:  
Là menestriers ne sonnerent aubades:  
Là baladins ne jecterent gambades:  
Chantz nuptiaux point n'y furent chantez  
Par les amis, & les deux parentez:  
Ainçois à l'heure à coucher disposée  
Silence fit le liët de l'espousée:  
Et l'ornement, & principale cure  
De ceste feste, estoit la nuit obscure:  
Si qu'Aurora, qui le monde embellit,  
Ne vit jamais couché dedans ce liët  
Le marié: car sans jour & sans guide,  
Tous les matins repassoit vers Abyde,  
Infatiable, & plein d'ardant desir  
De retourner au nocturne plaisir.

Quant à Hero, pour si seurement faire,  
Que ses parens ne cogneussent l'affaire,  
Tousjours d'habit de nonnain se vestoit,  
Et de jour vierge, & de nuit femme estoit.

O quantesfois le beau jour evident  
Ont souhaitté descendre en Occident!

Ainsi leur grande amitié conduisoient,  
Et en plaisir secret se deduisoient:  
Mais peu vescu ont en ceste maniere,  
Et peu jouy de l'amour mariniere:  
Car dès que vint le bruineux Yver,

Voi-

Voicy les vents tous esmeuz arriver,  
 Qui esbranloient les fondemens profonds  
 De l'eau debile, & battoient jusqu'au fons,  
 Faisans mouvoir d'orage horriblement  
 Toute la mer, çà & là, tellement  
 Que les nochers, fuyans les eaux irées,  
 Avoient aux ports leurs voiles retirées.

Mais le fort vent, ne l'yver, ne l'orage  
 N'espouventa jamais ton fort courage,  
 O Leander : ains la lampe allumée  
 Dessus la Tour à l'heure accoustumée  
 Te donna cueur d'entrer en la marine  
 Par ce dur temps, la fausse, & la maligne  
 Helas, Hero de bon sens despourveuë,  
 Devoit l'yver se passer de la veuë  
 De son ami, sans plus faire reluire  
 Le brandon prest à ses plaisirs destruire :  
 Mais Destinée à son malheur la meine,  
 Si faiçt Amour : car de son plaisir pleine,  
 Mit sur la tour le Flambeau, sans propos,  
 Non plus flambeau d'amours, mais d'Atropos.

Or estoit nuict, quand les vents vehemens,  
 Par merueilleux & divers soufflemens  
 Pouffans l'un l'autre, en mer se remuerent,  
 Et peslemelle en fureur se ruerent  
 Sur le rivage : à celle mauvaise-heure,  
 Le povre amant, que faux espoir assure  
 D'aller encor aux ordinaires nopces,  
 Estoit porté des bruyantes & grosses  
 Vagues de mer. Jà les ondes ensemble  
 S'entrebattoient : l'eau fallée s'assemble  
 Tout en un mont : les flots vont jusqu'aux  
 Cieux :

La terre esmeuë est des vents en tous lieux  
 Par leur combat : car Borcas se vire  
 Contre Notus, Eurus contre Zephyre,

Si que l'orage en mer bruyante espars  
Inevitable estoit de toutes pars.

Leander alors, qui maux intolerables  
Avoit souffert des ondes inplacables ,  
Prioit Venus de luy estre opportune ,  
Prioit Thetis, se vouoit à Neptune ,  
Et n'oublia de dire à Boreas ,  
O Aquilon, qui tant labouré as  
Au faiçt d'amour pour la pucelle Attique,  
Entens à moy : mais nul Dieu aquatique  
A son prier n'a l'oreille inclinée ,  
Et n'a l'amour sceu vaincre destinée :  
Car tout rompu de ceste impetueuse  
Emotion de la mer fluctueuse ,  
Aux jambes eut les puissances debiles,  
Ses bras mouvans devindrent immobiles.  
Et en sa gorge entroit avec l'escume  
Grand' quantité d'eau pleine d'amertume,  
Finablement le vent par sa rudesse ,  
Estaindre vint la lanterne traistresse ,  
Avec la vie , & l'ardante amitié  
De Leander, digne de grand' pitié.  
Tandis Hero avoit ses beaux yeux verts  
Toujours au guet vigilans & ouverts ,  
Et lors sur pieds pleurant , pensant , resvant,  
La miserable en sa face levant ,  
Va voir du jour la claire estoille Aurore ,  
Et ne voit point son cher espoux encore.  
Parquoy estant jà estaint le flambeau ,  
Deçà , delà , jecta son œil tant beau  
Sur le grand dos de la mer , pour savoir  
Si son ami navigant pourra voir :  
Mais las, si tost qu'elle eut jetté sa veüe  
Encontre bas , la povre despourveüe  
Va voir au pied de la tour , desciré  
Contre les rocs , son ami désiré.

Dont



Dont par fureur rompit son vestement  
 Au tour du sein : puis tout subitement,  
 Jectant un cry de personne insensée,  
 Du haut en bas de la tour s'est lancée.

Ainsi Hero mourut le cueur marry,  
 D'avoir veu mort Leander son amy : (\*)  
 Et après mort, qui amans defassemble,  
 Se sont encor tous deux trouvez ensemble.

(\*) *Leander son amy.*) L'Edition de Gilles Corrozet  
 in 4. de 1541. met *Leander son mary.* Ce qui paroît  
 mieux.





# LE JUGEMENT

D E

# MINOS.

*Sur la Preference d' Alexandre le grand,  
Annibal de Carthage, & Scipion le  
Romain, dit l' Africain, pris de Lucian  
entre les Dialogues des morts, au pre-  
mier Tome.*

1514.

A L E X A N D R E.



Annibal, mon haut cueur ma-  
gnanime

Ne peut souffrir, que par gloi-  
re sublime

Vueilles marcher par devant mes  
charrois,

Quant à honneur, & triomphans arrois:

Car seulement aucun ne doit en riens

Accomparer ses faiçts d'armes au miens:

Ains (comme nuls) est decent de les taire

Entre les preux.

AN.

A N N I B A L.

Je foustien le contraire,  
Et m'en raporte à Minos l'un des Dieux,  
Juge Infernal commis en ces bas lieux  
A foustenir le glaive de justice :  
Dont faut, que droict avec raison juste isse  
Pour un chacun.

M I N O S.

Or me dictes Seigneurs :  
Qui estes-vous, qui touchant hauts honneurs  
Querez avoir l'un sur l'autre avantage ?

A L E X A N D R E.

Cy est le Duc Annibal de Carthage ;  
Et je le grand Empereur Alexandre ;  
Qui feis mon nom par tous climatz espandre  
En subjugant chascune nation.

M I N O S.

Certes vos noms sont en perfection  
Dignes de los & des gloires suprêmes,  
Dont decorez sont vos clers diadêmes :  
Si m'esbahis, qui vous a meuz ensemble  
Avoir debat.

A L E X A N D R E.

Minos (comme il me semble)  
Tu dois sçavoir, & n'es pas ignorant,  
F 2 Qu'onc

Qu'onc ne souffris homme de moy plus grand  
 Ne qui à moy fust pareil , ou égal :  
 Mais tout ainsi comme l'Aigle Royal  
 Estend son vol plus près des airs Celestes  
 Que nul oiseau , par belliqueuses gestes  
 J'ay surmonté tous humains aux harnois :  
 Parquoy ne veux que ce Carthaginois  
 Ait bruit sur moy , ne costoye ma chaise.

## M I N O S.

Or convient donc , que l'un de vous se taise,  
 Afin que l'autre ait loisir & faison ,  
 Pour racompter devant moy sa raison.

## A N N I B A L.

Certes , Minos , ceux je repute dignes  
 D'estre eslevez jusques aux cours divines  
 Par bon renom , qui de basse puissance  
 Sont parvenus à hautaine accroissance  
 D'honneur & biens , & qui nom glorieux  
 Ont conquesté par faictz laborieux :  
 Ainsi que moy , qui à peu de cohorte  
 Me departy de Carthage la forte ,  
 Et en Sicile , où marcher desiroie ,  
 Prins & ravy , pour ma premiere proye ,  
 Une cité , Sarragosse nommée ,  
 Des fiers Romains très-grandement aimée,  
 Que maugré eux , & leur force superbe,  
 Je petillay aux pieds ainsi que l'herbe ,  
 Par mes hauts faictz & furieux combats.

On sçait aussi , comme je mis au bas ,  
 Et dissipay ( dont gloire j'en merite )  
 Des Gallicans le puissant excercite :  
 Et par quel art , moyens , & façons cautes

Tail-

Taillez les Montz, & les Alpes très-hautes  
 Minay, & mis les rochers en rompture,  
 Qui sont hauts murs, massonnez par nature,  
 Et le renfort de toutes les Itales :

Auquel pays ( quand mes armes Ducales  
 Y flamboyoyent ) maint ruisseau tout ordy  
 Du sang Romain, que lors j'y espany:  
 Ce sont tesmoings, & certaines espreuves.  
 Si est le Pau, Tibre, & maints autres fleuves,  
 Desquels souvent la très-pure & plaire onde  
 J'ay faiçt muer en couleur rubiconde.

Pareillement les chasteaux triomphans,  
 Par sus lesquels mes puissans elephans  
 Je fis marcher, jusques aux murs Romme:  
 Et n'est decent, que racompte, ou nomme  
 Mes durs combats, rencontres Martiennes,  
 Et grans efforts par moy faiçts devant Cannes.

Grand' quantité de Noblesse Romaine  
 Ruerent jus par puissance inhumaine  
 Lors mes deux bras, quand en signe notoire  
 De souverain triomphe meritoire,  
 Trois muis d'aneaux à Carthage transmis  
 De très-fin or, lesquels furent desmis  
 Des doigts des morts, sur les terres humides  
 Tous estendus, car des charongnes vuides  
 De leurs esprits gisantes à l'envers  
 Par mes conflictz furent les champs couverts:  
 De tel' façon, qu'on en fait en maints lieux  
 Pontz à passer fleuves espacieux.

Par maintefoys, & semblables conquestes  
 Plus que canons, ou foudroyans tempestes,  
 Feis estonner du Monde la monarche,  
 Toujours content, quelque part où je marche,  
 Le titre seul de vray honneur avoir,  
 Sans vaine gloire en mon cueur concevoir,  
 Comme cestuy, qui pour occasion



D'une incroyable & vaine vision ,  
 La nuit dormant , apparue à sa mere ,  
 Se disoit fils de Jupiter le pere  
 De tous humains , aux astres honoré ,  
 Et , homme Dieu , voulut estre adoré.

Ainçois, Minos, toujours & ainsi comme  
 Petit souldart me fuis reputé homme  
 Carthaginois , qui pour heur ou malheur ,  
 Ne fuz attainct de lieffe ou douleur.  
 Puis on cognoist, comm' au pays d'Afrique,  
 Durant mes jours, à la chose publique  
 Me fuis voulu vray obeissant joindre :  
 Et qu'ainsi soit , ainsi comme le moindre  
 De tout mon Ost, au simple mandement  
 Des mes confors, concluz soudainement  
 De m'en partir , & adressay ma voye  
 Vers Italic, où grand desir avoye.

Que dirai plus ? par ma grande prouesse,  
 Et par vertu de sens & hardiesse ,  
 J'ay achevé maints autres durs efforts  
 Contre & envers les plus puissans & forts.  
 Mes estandars, & guidons Martiens  
 Onc ne dressay vers les Armeniens ,  
 Ou les Medois, qui se rendent vaincuz,  
 Ains qu'employer leurs lances & escuz :  
 Mais feis trembler de main victorieuse  
 Les plus hautains : c'est Rome l'orgueilleuse,  
 Et ses souldarts, que lors je combatis  
 Par maintes fois, & non point des crainctifs,  
 Mais des plus fiers feis un mortel deluge.

Et d'autre port, Minos (comme bon juge)  
 Tu dois prévoir les aises d'Alexandre :  
 Car dès que mort son pere voulut prendre,  
 A luy, par droict, le Royaume survint,  
 Et fut receu, dès que sur terre vint,  
 Entre les mains d'aimable Fortune,

Qui

Qui ne fut onc en ses faicts importune :  
 Et s'il veut dire avoir vaincu les Rois  
 Dare , & Pyrrhus, par militans arrois,  
 Aussi fut-il vaincu en ses delices  
 D'immoderez , & defordonnez vices :  
 Car si son pere aima bien en son cueur  
 Du Dieu Bacchus la vineuse liqueur ,  
 Aussi feit-il : & si bien s'en troubloit,  
 Que non pas homme, ains beste ressembloit.

N'occit-il pas ( estant yvre à sa table )  
 Callisthenes Philosophe notable,  
 Qui reprenoit , par discrettes parolles,  
 Les siennes mœurs , vicieuses & folles ?  
 Certainement vice si detestable  
 En moy ( peut-estre ) eust esté excusable,  
 Ou quelcun autre, en mœurs, & disciplines  
 Peu introduiët : mais les sainctes doctrines  
 Leuës avoit d'Aristote son maistre,  
 Qui pour l'instruire, & en vertuz accroistre,  
 Par grand desir nuit & jour travailloit,  
 Et après luy trop plus qu'autre veilloit.

Et si plus haut esleve sa personne ,  
 Dont en son chef il a porté couronne ,  
 Pourtant ne doit homme Duc despriser,  
 Qui a voulu entre vivans user  
 De sens exquis, & prouesse louable,  
 Plus que du bien de Fortune amiable.

## M I N O S.

Certes, ces faicts de très-clers vertu  
 Sont decorez. En après, que dis-tu,  
 Roy Alexandre ?

A homme plein d'outrage  
 N'est de besoin tenir aucun langage :  
 Et mesmement la riche renommée  
 De mes hautz faits aux astres sublimée,  
 Assez & trop te peuvent informer,  
 Que par sus moy ne se doit renommer,  
 Aussi tous ceux de la vie mortelle  
 Sont cognoissans la raison estre telle :  
 Mais neantmoins , pource qu'à maintenir  
 Los & honneur je veux la main tenir,  
 Sçache, Minos, juge plein de prudence,  
 Qu'en la verdeur de mon adolescence,  
 Portant en chef ma couronne invincible,  
 Au glaive aigu prins vengeance terrible  
 ( Comme vray fils ) de ceux qui la main mei-  
 rent

Dessus mon pere , & à mort le submirent :  
 Et non content du Royaume qu'avoie ,  
 Cherchant honneur, mis & jettai en voye  
 Mes estendars, & à flotte petite  
 De combatans, par moy fut desconfite  
 Et mise au bas en mes premiers assaux,  
 Thebes cité antique, & ses vassaux :  
 Puis subjugay, par puissance Royale,  
 Toutes citez d'Achaye, & Theffale,  
 Et decouppay à foison par les champs  
 Illyriens, de mes glaives trenchans,  
 Dont je rendi toute Grece esbahye :  
 Par mon pouvoir fut Asie envahie :  
 Libye prins, la Phase surmontai :  
 Bref, tous les lieux où passay & plantai  
 Mes estendars, redoutans ma puissance,  
 Furent soumis en mon obeissance.

Le puissant Roy Dare congnot à Tarse,  
 Par quel' vigueur fut ma puissance esparse  
 Encontre luy, quand sous luy chevaucherent  
 Cent mil Perfois, & fierement marcherent  
 Vers moy de front deffous ses estendars  
 Bien trois cent mil pietons hardis souldars.  
 Que dirai plus? quand vint à l'eschauffer,  
 Le vieil Charon, grand nautonnier d'Enfer,  
 Bien eut à faire à gouverner sa peautre  
 Pour celuy jour passer de rive en autre  
 Tous les esprits, qu'à bas je luy transmis  
 Des corps humains qu'à l'espée je mis.

A celuy jour, en la mortelle estorce,  
 Pas n'espargnay ma corporelle force,  
 Car aux Enfers quatre vingts mil esprits  
 J'envoyai lors: & si haut cueur je pris,  
 Que me lançai par les flottes mortelles:  
 De ce font foy mes playes corporelles.

Et jà ne faut laisser aneantir  
 Mes grans combats executez en Tyr:  
 Et ne convient que le los on me rase,  
 D'avoir passé le haut mont de Caucase,  
 Un chacun sçait, qu'y fus tant employé,  
 Que tout sous moy fut rasé & ployé.

En Indé feis aborder mon charroy  
 Triomphamment, où Porus le fier Roy,  
 A son meschet, de mes bras esprouva  
 La pesanteur, quand de moy se trouva  
 Prins & vaincu. Qui plus est, je marchay  
 En tant de lieux, qu'à la fin detrachay  
 Le dur rocher, où Hercules le fort  
 Pour le passer, en vain mit son effort:  
 Bref, tout battis, & vainquis sans propos,  
 Jusques à tant que la fiere Atropos,  
 Seule cruelle ennemie aux humains,  
 Mon pouvoir large osta hors de mes mains.

Et s'ainfi est, que jadis en maint lieu  
 Fuffe tenu des mondains pour un Dieu,  
 Et du party des Dieux immortels né,  
 De tel' erreur pardon leur foit donné :  
 Car la hauteur de mes faiçts, & la gloire  
 Qu'euz en mon temps, les mouvoit à ce croire.

Encores plus : tant fut fier belliqueur,  
 Qur j'entreprins, & euz vouloir en cueur  
 De tout le monde embrasser & faifir,  
 Si fiere mort m'eust prefté le loifir.

Or ça, Minos, je te fupply, demande  
 A Annibal (puis qu'il me vilipende  
 De doux plaifirs) fi plus il eft recors  
 De fes deliçts de Capuë, où fon corps  
 Plus debrifa aux amoureux alarmes,  
 Qu'à fouftenir gros bois, haches, & armes.  
 Ne fut fa mort mefchante & furibonde,  
 Quand par despit de vivre au mortel monde  
 Fut homicide & bourreau de foys-mefmes,  
 En avallant les ords venins extremes?  
 Et pour monftrer fa mefchance infinie,  
 Soit demandé au Roy de Bithynie,  
 Dit Prufias, vers lequel s'enfuit,  
 S'il fut jamais digne de los & bruit.  
 Un chascun fçait, qu'il fut le plus pollu  
 De tous plaifirs, & le plus diffolu :  
 Et que par fraude, & fes trahysons fainçtes,  
 Il eft venu de fon nom aux attainçtes.  
 Plusieurs grans faiçts il fit en maintes terres :  
 Mais qu'est-ce aux prix de mes bruits & ton-  
 nerres ?

A tous mortels le cas eft evident,  
 Que fi jugé n'euffe tout Occident  
 Eftre petit, ainfi que Theffalie,  
 J'euffe pour vray (en vainquant l'Italie)  
 Tout conquife fans occifion nulle,

Juf-



Jusques au lieu des colonnes d'Hercule.  
 Mais ( pour certain ) je n'y daignai descendre:  
 Car seulement ce haut nom Alexandre  
 Les fit mes serfs redoutans mes merveilles:  
 Parquoy , Minos , garde que tu ne vueilles  
 Devant le mien son honneur preferer.

S C I P I O N.

Entens ainçois ce que veux proferer ;  
 Juge Minos.

M I N O S.

Comment es-tu nommé ?

S C I P I O N.

Scipion suis , l'Africain surnommé,  
 Homme Romain de noble experience.

M I N O S.

Or parle donc : je te donne audience.

S C I P I O N.

Certes mon cueur ne veut dire ou penser  
 Chose , pourquoy je desire exaucer  
 La grand' hauteur de mes faicts singuliers ;  
 Par sus ces deux belliqueux chevaliers :  
 Car je n'eus onc de vaine gloire envie :  
 Mais s'il te plaist , Minos , entens ma vie,  
 Tu sçais assez que de mes jeunes ans  
 Faicts vicieux me furent desplaisans,  
 Et que vertu je voulus tant cherir ,  
 Que tout mon cueur se mit à l'acquérir ,  
 Jugeant en moy science peu valoir ,

132 LE JUGEMENT

Si d'un haut vueil , & par ardent vouloir  
 D'acquérir bruit & renom vertueux ,  
 N'est employée en œuvres fructueux.  
 Bref, tant animai vertu , que dès enfance  
 Je fus nommé des Romains l'esperance.  
 Car quand plusieurs du Senat esbahis  
 De craincte, & peur , à rendre le pays  
 Par maintes fois furent condescendans ,  
 Je de haut cueur , & assez jeune d'ans ,  
 Sailli en place , ayant le glaive au poing ,  
 Leur remonstrant que pas n'estoit besoing ,  
 Que le cler nom que par peine & vertu  
 Avions acquis , fust par honte abbatu :  
 Et que celuy mon ennemi seroit ,  
 Qui la sentence ainsi prononceroit.  
 Lors estimans cela estre un presage , (\*)  
 Et que les Dieux pour le grand avantage  
 Du bien public , m'avoient donné haut cueur  
 En aage bas , comme un fort belliqueur ,  
 Fus esleu chef de l'armée Romaine :  
 Dont sur le champ de bataille inhumaine  
 Je fis jetter mes bannieres au vent ,  
 Et Hannibal pressay tant & souvent ,  
 Qu'avec bon cueur , & bien peu de conduicte  
 Le fis tourner en trop honteuse fuitte ,  
 Tant qu'en la main de Rome l'exellente  
 Serve rendi Carthage l'opulente :  
 Et toutesfois les Romains consistoires ,  
 Après mes grans & louables victoires ,

Aussi

(\*) L'Édition de Bonnemere met ainsi ces vers

*Lors connoissant que les divins augures  
 Pour subvenir à leurs choses futures ,  
 M'avoient donné hardiesse de cueur  
 En jeunes ans , comme un fort belliqueur.*

Aussi humain & courtois m'ont trouvé,  
 Qu'avant que fusse aux armes esprouvé.

Tous biens mondains prisai moins que petit,  
 L'amour du peuple estoit mon appetit,  
 Et d'acquérir maints vertueux offices  
 A jeune Prince honnestes & propices.  
 Et d'autre part, de Carthage amenay  
 Maints prisonniers, lors que j'en retournay  
 Victorieux: desquelz en la presence  
 Par moy fut pris le Poete Terence:  
 Dont aux Romains mon faiçt tant agreea,  
 Qu'en plein Senat Censeur on me crea.

Ce faiçt, Asie, & Lybie courus:  
 D'Egypte, & Grece à force l'amour eus.  
 Et qu'ainsi soit, sous querelle très-juste.  
 Par plusieurs fois ma puissance robuste  
 Ont esprouvé. Puis je Consul voyant  
 Le nom Romain jadis refflamboyant  
 Lors chanceler, soy ternir & abatre,  
 Pour l'eslever fus conquerir & batre:  
 Une cité de force & biens nantie,  
 Dicte Numance, ès Espagnes bastie.

Trop long seroit (Minos) l'entier deduire  
 De mes hauts faiçts, qu'on verra tousjours  
 luire:

Et d'autre part, simple vergongne honneste  
 D'en dire plus, en rien ne m'admoneste:  
 Parquoy à toy en laisse l'achoisson,  
 Qui sçais, où sont les termes de raison.

Si t'advertis, qu'onques malheur en riens  
 Ne me troubla: ne pour comble de biens,  
 Que me donnast la Déesse Fatale,  
 Close ne fut ma main très-liberale.  
 Bien l'ont cognu, & assez le prouverent  
 Après ma mort ceux qui rien ne trouverent  
 En mes tresors des biens mondains delivres,

Fors seulement d'argent quatre vingts livres.

Des Dieux aussi la bonté immortelle  
M'a bien voulu douer de grace telle,  
Que cruauté & injustice au bas  
Je dejectay, & ne mis mes esbats  
Aux vanitez & doux plaisirs menus  
De Cupido le mol fils de Venus,  
Dont les deduits & mondaines enquestes  
Nuisantes sont à louables conquestes.  
Tous lesquels mots je di pour tascher  
A leur honneur confondre ou surmarcher:  
Ainçois le di, pour tousjours en prouesse  
Du nom Romain soustenir la hauteffe:  
Dont tu en as plus ouy referer,  
Que n'en pourroit ma langue proferer.



## L A S E N T E N C E

D E

## M I N O S.

**C**ertainement vos Martiaux ouvrages  
Sont achevez de très-ardans courages:  
Mais s'ainfi est, que par vertu doive estre  
Honneur acquis, Raison donne à cognoistre  
Que Scipion jadis fuyant delices,  
Et non faillant de vertu hors des lices,  
D'honneur dessert le titre precieux  
Devant vous deux, qui fustes vicieux.  
Parquoy jugeons Scipion précéder,

Et

Et Alexandre Annibal excéder.  
 Et si de nous la sentence importune  
 Est à vous deux, demandez à Fortune,  
 S'elle n'a pas tousjours favorisé  
 A vostre part. Après soit advisé  
 Au trop ardent & outrageux desir,  
 Qu'eustes jadis de prendre tout plaisir  
 A (sans cesser) esprendre sang humain,  
 Et ruyner de foudroyante main,  
 Sans nul propos, la fabricque du monde:  
 Où Raison faut, Vertu plus n'y abonde.

---

 DE L'AMOUR FUGITIF

D E

L U C I A N.

*Voyez cette piece au Tome 2. après le Chant VIII.*

D E S





## DES VISIONS

DE

## PETRARQUE,

*De Tuscan en François. (\*)*

UN jour estant seulet à la fenestre  
 Vei tant de cas nouveaux devant  
 mes yeux,  
 Que d'en tant voir fasché me  
 convint estre.

Si m'apparut une bische à main dextre,  
 Belle pour plaire au souverain des Dieux.

Chassée estoit de deux chiens envieux,  
 Un blanc, un noir, qui par mortel effort  
 La gente beste aux flans mordoient si fort,  
 Qu'au dernier pas en bref temps l'ont menée  
 Choir sous un roc. Et là, la cruauté  
 De mort vainquit une grande beauté,  
 Dont soupirer me fit sa destinée.

Puis en mer haute un navire advisoye,  
 Qui tout d'hebene & blanc yvoire estoit,  
 A voiles d'or, & à cordes de foye:

Doux.

(\*) Tiré d'anciennes éditions de Clement Marot.

Doux fut le vent , la mer paisible & coye ,  
 Le ciel par tout cler se manifestoit.  
 La belle nef pour sa charge portoit  
 Riches tresors , mais tempeste subite  
 En troublant l'air , ceste mer tant irrite ,  
 Que la nef heurte un roc caché sous l'onde.  
 O grand' fortune ! ô crevecueur trop gref,  
 De voir perir , en un moment si bref,  
 La grand' richesse à nulle autre seconde !

Après je vi fortir divins rameaux  
 D'un laurier jeune , en un nouveau boschage ,  
 Et me sembla voir un des arbrisseaux  
 De Paradis , tant y avoit d'oiseaux  
 Diversement chantans à son ombrage :  
 Ces grans deliçts ravirent mon courage :  
 Et ayant l'œil fiché sur ce laurier ,  
 Le ciel entour commence à varier ,  
 Et à noircir : dont la foudre grand' erre  
 Vint arracher celuy plant bien heureux ,  
 Qui me faiçt estre à jamais langoureux ,  
 Car plus telle ombre on ne recouvre en terre.

Au mesme bois sourdoit d'un vif rocher  
 Fontaine d'eau murmurant soëvement :  
 De ce lieu frais tant excellent & cher ,  
 N'osoient pasteurs ne bouviers approcher :  
 Mais mainte muse , & nymphe seulement ,  
 Qui de leurs voix accordoient doucement  
 Au son de l'eau. Là j'assis mon desir ,  
 Et lors que plus j'y prenois de plaisir ,  
 Je vi , hélas , de terre ouvrir un gouffre ,  
 Qui la fontaine & le lieu devora :

Dont le mien cueur grand regret encor a ,  
 Et y pensant , du seul penser je souffre.

Au bois je vi un seul Phenix portant  
 Esles de pourpre , & le chef tout doré :  
 Estrange estoit , dont pensai en l'instant

Voir

Voir quelque corps celeste, jusqu'à tant,  
 Qu'il vint à l'arbre en pieces demouré,  
 Et au ruisseau que terre a devoré.  
 Que dirai plus ? Toute chose enfin passé.  
 Quand ce Phenix vit les rameaux en place,  
 Le tronc rompu, l'eau seche d'autre part,  
 Comme en desdain de son bec s'est feru,  
 Et des humains sur l'heure disparu :  
 Dont de pitié & d'amour mon cueur ard.

Enfin je vi une Dame si belle,  
 Qu'en y songeant tousjours je brusle & tremble:  
 Entre herbe & fleurs pensive marchoit elle,  
 Humble de foy, mais contre amour rebelle:  
 Et blanche cotte avoit, comme il me semble,  
 Faicte en tel art, que neige & or ensemble  
 Sembloient meslez : mais en sus la ceinture,  
 Couverte estoit d'une grand' nuë obscure,  
 Et au talon un serpenteau la blesse,  
 Dont languissoit comme une fleur cueillie:  
 Puis assuree en liesse est faillie.  
 Las rien ne dure au monde, que tristesse.

O Chanfon mienne, en tes conclusions  
 Di hardiment, ces six grans Visions  
 A Monseigneur donnent un doux desir  
 De brevement sous la terre gesir.





## SIX SONNETS

D E

## PETRARQUE,

*Sur la mort de sa Dame Laure.**Voi ch' ascolate in ryme sparse il suono.*

Vous qui oyez en mes rimes le son  
 D'iceux soupirs, dont mon  
 cueur nourrissoye,  
 Lors qu'en erreur ma jeunesse  
 passoye,  
 N'estant pas moy, mais bien d'autre façon :

De vains travaux dont fis rime & chanson,  
 Trouver m'attens (mais qu'on les lise & voye.)  
 Non pitié feule, ains excuse en la voye,  
 Où l'on cognoist Amour ce faux garson.

Si voy-je maintenant, & entens  
 Que long-temps fus au peuple passetemps,  
 Dont à part moy, honte le cueur me ronge:  
 Ainsi

Ainsi le fruit de mon vain exercice  
 C'est repentance, avec honte, & notice,  
 Que ce qui plaist au monde n'est que songe.

---

*O passi sparsi, O pensier' vaghi  
 e prompti.*

O Pas espars! O pensées soudaines!  
 O aspre ardeur! O memoire tenante!  
 O cueur debile! O volonté puissante!  
 O vous mes yeux: non plus yeux, mais fontaines.

O branche, honneur des vainqueurs capitaines!  
 O feule enseigne aux Poètes duifante!  
 O douce erreur! qui sous vie cuisante  
 Me faict aller cherchant & monts & plaines.

O beau visage où amour met la bride!  
 Et l'esperon, dont il me poinct & guide  
 Comme il luy plaist, & defence y est vaine.

O gentils cueurs, & ames amoureuses  
 S'il en fut onc! & vous ombres paoureuses,  
 Arrestez vous pour voir quelle est ma peine.



---

*Chi vuol veder quantum que  
puo Natura.*

**Q**ui voudra voir tout ce que peut Nature,  
Contempler vienne une qui en tous  
lieux  
Est un soleil, un soleil à mes yeux,  
Voire aux ruraux qui de vertu n'ont cure.

Et vienne tost, car mort prend (tant est dure)  
Premier les bons, laissant les vicieux,  
Puis ceste-cy s'en va du reng des Dieux:  
Chose mortelle & belle bien peu dure.

S'il vient à temps verra toute beauté,  
Toute vertu, & mœurs de royauté,  
Jointes en un corps par merveilleux secret:

Alors dira que muette est ma rime,  
Et que clarté trop grande me supprime,  
Mais si trop tarde, aura tousjours regret.

---

*Lasciato hai morte senza Sole  
il mondo,*

**M**ort, sans soleil tu as laissé le monde,  
Froid, & obscur, sans arc l'aveugle  
archer,

Gra-

Graces, beautez, prestes à tresbucher,  
Moy desolé en angoisse profonde.

Bas, & bannis son honneur & façonde,  
Seul fasché fuis, seul n'ai me fascher:  
Car de vertu fis la plante arracher,  
C'est la premiere, où prendrons la seconde?

Plaindre devroient l'air, la mer, & la terre,  
Le genre humain, qui comme anneau sans  
pierre  
Est demeuré, ou comme un pré sans fleurs:

Le monde l'eut sans la cognoistre à l'heure,  
Je la cogneus, qui maintenant la pleure:  
Si fit le Ciel, qui s'orne de mes pleurs.



*Gli Angeli eletti è l'anime beate.*

LE premier jour que trespassa la belle,  
Les purs esprits, les Anges precieux,  
Sainctes, & Sainctes, citoyens des hauts  
Cieux  
Tous esbahys vindrent à l'entour d'elle.

Quelle clarté, quelle beauté nouvelle,  
(Ce disoient-ils) apparoist à nos yeux!  
Nous n'avons veu du monde vicieux  
Monter çà haut encor une ame telle.

Elle, contenté avoir changé demeure,  
Se parangonne aux Anges d'heure à heure,  
Puis coup à coup derriere soy regarde,  
Si

Si je la fuy : il semble qu'elle attend,  
 Dont mon desir ailleurs qu'au Ciel ne tend,  
 Car je l'oy bien crier que trop je tarde.



*Da piu belli ochi e dal piu  
 chiaro viso.*

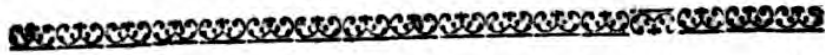
**D**Es plus beaux yeux, & du plus clair visage,  
 Qui onques fut, & des beaux cheveux  
 longs,  
 Qui faisoient l'or, & le Soleil moins blonds,  
 Du plus doux ris, & du plus doux langage.

Des bras & mains, qui eussent en servage,  
 Sans se bouger, mené les plus felons,  
 De celle qui du chef jusqu'aux talons  
 Sembloit divin, plus qu'humain personnage,

Je prenois vie. Or d'elle se consolent  
 Le Roy celeste, & ses courriers qui volent,  
 Me laissant nud, aveugle en ce bas estre:

Un seul confort attendant à mon dueil,  
 C'est que là haut, elle qui sçait mon vueil,  
 M'impetrera qu'avec elle puisse estre.





*Epitaphe de ma Dame Laure.*

**E**N petit lieu comprins vous pouvez voir  
 Ce qui comprend beaucoup par renommée,  
 Plume, labeur, la langue, le devoir,  
 Furent vaincus de l'Amant par l' Aimée:  
 O gentille Ame estant tant estimée,  
 Qui te pourra louer qu'en se taisant?  
 Car la parole est tousjours reprimée,  
 Quand le sujet surmonte le disant.



## EPIGRAMME

SALMONIUS,

*mis de Latin en François*

A U R O Y.

**A**insi qu'un jour ; au grand Palais tes yeux  
 Virent dresser les Simulacres vieux  
 Des Rois François (Roy d'entre eux l'excellence)  
 Nombrier voulus tout par ordre & sequence  
 Les tiens Ayeux, qui ont de main en main  
 Baillé le sceptre à Prince tant humain :  
 Mais quand le lieu vuide tu vins à voir,  
 Lequel s'attend le tien image avoir,  
 Voyez, dis-tu, la place à moy promise,  
 Quand ceste chair-au tombeau sera mise.

Or je demande, en tenant ce propos,  
 Fus-tu esmeu de la peur d'Atropos?  
 Non car tu'as, maugré mort, assurance  
 Qu'entre les Dieux sera ta demeure.





## LES TRISTES VERS

2 U I N D O E M J A 2

PHILIPPE BEROALDE ,

Sur le jour du Vendredi Sainct : qui se  
commence en Latin : *Venit moesta*  
*dies, redit lachrymabile tempus.*



Or est venu le jour en deuil tourné,  
Or est le temps plein de pleurs  
retourné,  
Or font ce jour les funérailles  
sainctes  
De JESUS-CHRIST cele-  
brées, & tainctes.

D'aspre douleur soient donques rougissans  
Ores nos yeux par larmes d'eux issans.  
Tous estomacs en gres vides tombez  
Par coups de poing soient meurdri & plumbez,  
Quiconques aime, exalte, & qui decore  
Le nom de Dieu, & son pouvoir adore,  
Cœuvre son cuer & sensitif exprès  
De gros sanglots s'entrefuivans de près.  
Voici le jour lamentable sur terre,

Le

Le Jour qu'on doit marquer de noire pierre:  
 Pourtant plaisirs, amours, jeux, & banquets,  
 Ris, voluptez, broquars & fins caquets,  
 Tenez vous loing: & vienne douleur rude,  
 Soing, pleurs, souspirs, avec sollicitude.  
 C'est le jour noir, auquel faut pour paincture  
 De dueil monstrier, porter noire taincture.  
 Soient donc vestus de couleur noire & brune  
 Princes, Prelats, & toute gent commune:  
 Viennent aussi avec robe de dueil,  
 Jeunes & vieux, en plourant larmes d'œil,  
 Et toute femme où lieffe est aperte,  
 De noir habit soit vestuë & couverte.

Rivieres, champs, forests, monts & vallées,  
 Ce jourd'hui soient tristes & desolées.

Bestes aussi privées & sauvages  
 En douleur soient. Par fleuves & rivages  
 Soient gemissans poissons couverts d'escaille,  
 Et tous oiseaux painctz de diverse taille.

Les élémens, la terre, & mer profonde,  
 L'air, & le feu, lune, soleil, le Monde,  
 Le ciel aussi de hauteur excellente,  
 Et toute chose à present soit dolente:  
 Car c'est le jour dolent & douloureux,  
 Triste, terni, trop rude, & rigoureux.  
 Maintenant donc faut usurper & prendre  
 Les larmes d'œil, qu'Heracle sceut espandre:  
 De Xenocrate ou de Crassus doit-on  
 Avoir la face, & le front de Caton:  
 La barbe aussi longue, rude, & semblable  
 A celle-là d'un prisonnier coupable.

Porter ne vueille homme ou femme qui vive,  
 Robe de pourpre, où d'escarlade vive:  
 Ne soit luisant la chaînè à grosse boucle  
 Dessus le col, ny l'ardente escarboucle:  
 Ne vueille aucun autour des doigts cercler

## 148 LES TRISTES VERS

Verte esmeraude, ou diamant très-cler :  
 Sans pigner soit le poil au chef tremblant,  
 Et aux cheveux soit la barbe semblant :  
 Ne soit la femme en son cheminer grave,  
 Et d'eau de fard son visage ne lave :  
 Ne soit sa gorge en blancheur decorée,  
 Ne d'aucun art sa bouche colorée :  
 Ne soient les chefs des grands Dames coiffez  
 D'ornemens fins, de gemmes estoffez :  
 Mais sans porter brasselets ne carcans,  
 Prennent habits, signe de deuil marquans.

Car c'est le jour auquel le Redempteur,  
 De toute chose unique Createur,  
 Après tourmens, labeurs de corps & veines,  
 Mille soufflets, flagellemens, & peines,  
 Illusions de ces Juifs inhumains,  
 Pendit en croix encloué pieds & mains,  
 Piquant' couronne au digne chef portant,  
 Et d'amertume un breuvage goustant.

O jour funebre ! ô lamentable mort !  
 O cruauté, qui la pensée mord  
 De ceste gent prophane & incredule !  
 O fiere tourbe emplie de macule,  
 Trop plus sujette à rude felonnie,  
 Que ours de Lybie, ou tigres d'Hircanie,  
 Ne que le sale & cruel domicile,  
 Où s'exerçoit tyrannie en Sicile !  
 Ainsi avez, sacrileges, mouillé  
 Vos mains au sang qui ne fut onc souillé :  
 Et icelui mis à mort par envie,  
 Qui vous avoit donné lumiere & vie,  
 Manoirs, & champs de tous biens plantureux,  
 Puissant empire & siege bienheureux ;  
 Et qui jadis, en faisant consommer  
 Pharaon Roy dedans la rouge Mer,  
 En liberté remit sous vos Monarches

Tous

Tous vos parens anciens Patriarches.

O crime, ô tache, ô monstre, ô cruel signe,  
Dont par tout droiét apparoist la racine!

O fausse ligne extraicte de Judée,  
As-tu osé tant estre outrecuydée,  
De perdre cil qui par siecles plusieurs  
T'a preservé par dons superieurs,  
Et t'a instruit en la doctrine exquisite  
Des sainctes loix du Prophete Moysé,  
En aportant sur le haut des limites  
De Sinay les deux Tables escrites,  
Pour & afin qu'obtinses diademes?  
O digne palme aux regions supresmes!

Las! quels mercis tu rens pour un tel don!  
O quel ingrat & contraire guerdon!  
Et quel peché se pourroit-il trouver  
Semblable au tien? point ne te peux laver.

A tous humains certes est impossible,  
D'en perpetrer encor un si horrible:  
Car beau parler, ny foy ferme & antique,  
Religion, ne vertu autentique  
Des Peres saincts n'ont sceu si haut atteindre,  
Que ta fureur ayes voulu refraindre.

Des vrai disans Prophetes les oracles,  
Ne de Jesus les apparens miracles  
De faux conseil ne t'ont sceu revoquer,  
Tant t'es voulu à durté provoquer.

O gent sans cueur, gent de fausse nature,  
Gent aveuglée en ta perte future,  
En meurdriant par peines & foibleesses  
Un si grand Roy, de ton cousteau te blesses:  
Et qu'ainsi soit, à present tu en souffres  
Cruelle gehenne en feu, flambes, & souffres:  
Si qu'à jamais ton tourment merité  
Vois & verras: & ta posterité,  
Si elle adhere à ta faute importune,

## 150 LES TRISTES VERS

Se sentira de semblable fortune:

Car il n'y a que luy qui sceust purger

Le trop cruel & horrible danger

De mort seconde, & sans luy n'auront grace

Vos fils vivans, n'aucune humaine race.

Quelconque Juif pour tel faute ancienne

N'a siege, champ, ny maison qui soit sienne.

Et tout ainsi que la forte tourmente

En pleine mer la nasselle tourmente,

Laquelle estant sans mast, sans voile, & maistre,

De tous les vents à dextre & à fenestre

Est agitée: ainsi estes, Juifz,

De tous costez dechassez & fuiz,

Vivans tousjours sous tributaire reigle.

Et tout ainsi que le cigne hait l'aigle,

Le chien le loup, Hannuier le François,

Ainsi chascun, quelque part que tu fois,

Hait & hairra ta fausse progenie,

Pour l'inhumaine & dure tyrannie,

Que fis à cil qui tant de biens t'offrit,

Quand Paradis & les enfers t'ouvrit.

O douce Mort, par salut manifeste

Tu nous repais de viande celeste:

Par toy fuyons le regne Plutonique:

Par toy gist bas le serpent draconique:

Car le jour vient agreable sur terre,

Le jour qu'on doit noter de blanche pierre:

Le jour heureux en trois jours surviendra,

Que Jesus Christ des Enfers reviendra.

Parquoy, pecheur dont l'ame est delivrée,

Qui ce jourd'huy portes noire livrée,

Resjouy-toy, pren plaisir pour douleur:

Pour noir habit, rouge & vive couleur:

Pour pleurs, motetz de liesse assignée:

Car c'est le jour d'heureuse destinee,

Qui à Satan prepare affliction,

Et



Et aux mortels feure salvation.

Dont cognoissant le bien de mort amere,  
Doux JESUS-CHRIST, né d'une Vierge  
mere,

S'il est ainsi que ton pouvoir honore,

S'il est ainsi que de bon cueur t'adore,

S'il est ainsi que j'ensuive ta Loy,

S'il est ainsi que je vive en ta Foy,

Et comme croy qu'es aux Cieux triomphant,

Secours, hélas, un chascun tien enfant:

Si qu'en vivant soit en santé la vie,

Et en mourant aux Cieux l'ame ravie.

... ..



... ..

... ..

... ..





COLLOQUE  
D'ERASME,

Traduiet de Latin en François,

PAR

CLEMENT MAROT.  
INTITULE

*Abbatis & Erudita.*

AUX LECTEURS.



Qui le sçavoir d'Erasme voudra  
voir,  
Et de Marot la ryme ensem-  
ble avoir,  
Lise cestuy Colloque tant bien  
fait,

Car c'est d'Erasme & de Marot le fait.



## A U L E C T E U R.

**E**Ntens (Lecteur) que ce Colloque,  
 Qui est d'un Abbé ignorant,  
 Duquel une femme se mocque,  
 Religion ne met à néant:  
 Mais l'abus un peu descouvrant,  
 Des gens sçavans l'honneur ne touche:  
 Ainsi l'entends en le lisant.  
 Qui sera morveux, si se mouche.





## COLLOQUE

D E

L' A B B É,

Et de la Femme Sçavante. (1)

INTERLOCUTEURS

*L'Abbé & Isabeau.**L'Abbé.*

Q Uel mesnage, dame Isabeau,  
Voy-je ceans ?

*Isabeau.*

N'est-il pas beau ?

*L'Abbé*

Je ne sçay quel beau, mais vraiment  
Il ne sied pas. fort proprement

A

(1) Tiré d'une édition particulière de ce Colloque & du suivant imprimé in 16. sans lieu, ni datte, mais avant 1580. puisqu'il en est parlé dans la Bibliothèque de la Croix du Maine.

A fille ne femme.

*Isabeau.*

Ppurquoy ?

*L'Abbé.*

Pour ce qu'en ce lieu de requoy,  
Tout est plein de livres.

*Isabeau.*

Tant mieulx :

Et déjà, vous qui estes si vieux,  
Abbé nourri en seigneurie,  
Veistes-vous jamais librarie  
Chez les grands Dames ?

*L'Abbé.*

Si-ay si,

Tout en beau François : mais ceux-cy  
Ce sont livres Latins Grecz.

*Isabeau.*

J'entens bien, ils vous sont aigretz :  
Mais dictes-moy en conscience,  
N'apprend-on sagesse ou science  
Qu'en livres François seulement ?

*L'Abbé.*

Cela n'appartient nullement  
Qu'à Princesses de hault affaire ;  
Quand elles ne sçavent que faire,  
Pour recréer un peu leurs ames.

*Isabeau.*

Et n'appartient-il qu'aux grands dames  
De sçavoir, & de vivre à l'aïse ?

*L'Abbé.*

Or écoutons, ne vous déplaise,  
C'est mal accouplé ce me semble,  
Vivre à l'aïse, & sçavoir ensemble :  
Aux femmes n'appartient sçavoir,  
Et est aux princesses d'avoir  
Leur plaisir, & à l'aïse vivre.



*Isabeau.*

Il faut que l'affault je vous livre :  
Dites-moy, n'appartient-il point  
A chacun de venir au point  
De bien vivre ?

*L'Abbé.*

Je crois qu'ouy.

*Isabeau.*

Et venez çà, povre esblouy,  
Doy-je dire aveugle, qui est-ce  
Qui peut vivre en aise & liesse  
Sans vivre bien ?

*L'Abbé.*

Mais je demande :

Qui peut vivre en liesse grande  
En vivant bien ?

*Isabeau.*

Par ainsi donques,

Vous approuvez tous ceux quiconques  
Vivent d'une vie mauvaise,  
Pourveu qu'ils vivent à leur aise :  
Ne faictes pas ?

*L'Abbé.*

Je cuide moy,

Que ceux qui vivent sans esmoy  
Et à plaisir, vivent très-bien.

*Isabeau.*

Mais ce tant grand plaisir, ou bien  
Vient-il des choses de dehors  
Ou de l'esprit ?

*L'Abbé.*

Il ne vient, fors

De ce que je sens & savyure,  
Ou que je voy.

*Isabeau.*

Je vous assure

Que

Que ne vous estes destourbé,  
 Et estes un subtil Abbé,  
 Mais un très-lourdault philosophe:  
 Répondez moy, quel estophe  
 Est le grand aise? à vostre avis  
 Où le prenez-vous?

*L'Abbé.*

En convis,  
 A boire & dormir tant qu'on peult,  
 A faire tout ce que l'on veult,  
 En argent, honneur, tout cela.

*Isabeau.*

Et si Dieu en ces choses-là,  
 D'aventure avoit mis science,  
 Et ce beau don de sapience,  
 En vivriez-vous moins plaisamment?

*L'Abbé.*

Qu'appellez-vous premierement  
 Sapience? afin qu'on le sçache.

*Isabeau.*

Chose dont vous ne tenez tache:  
 C'est-à-sçavoir cognoistre en somme  
 Que la felicité de l'homme  
 Ne gist fors qu'aux biens de l'esprit,  
 Et que tout le bien qui perit,  
 Comme argent, honneur, noble race,  
 Ne le rend (sauve vostre grace)  
 Plus heureux, ne meilleur aussi.

*L'Abbé.*

C'est le moindre de mon soucy,  
 Que cette sapience.

*Isabeau.*

Voire:

Or ça, pourriez-vous jamais croire  
 Que je sens plus d'aïse & grand heur  
 A lire quelque bon Autheur

Moral , naturel ou divin ,  
 Que vous à boire de bon vin ,  
 Ou jouer quand on a dîné ?  
 Que vous en semble , *Dominé* ?  
 Ne vis-je pas en grands ébas ?

*L'Abbé.*

Quant à moy , je n'y en voi pas  
 Sans mentir.

*Isabeau.*

Je ne m'enquiers point  
 Qui vous délecte , ou qui vous point ,  
 Mais de ce qui doit délecter.

*L'Abbé.*

Je ne voudrois point alecter  
 Mes Moines dispos & délivres  
 Ordinairement en ces livres :  
 C'est bien livré.

*Isabeau.*

Et mon mary ,  
 Tant s'en fault qu'il en soit marry ,  
 Qu'il m'en aime mille fois mieux :  
 Pourquoi en vos Religieux ,  
 Les livres doncques n'approuvez ?

*L'Abbé.*

Je les en ay toujours trouvez  
 Moins obéissans la moitié ,  
 Et si hardis que c'est pitié  
 A me répondre : ils me repliquent  
 D'un tas de decrets qu'ils expliquent,  
 De Saint Pierre & Saint Mathieu  
 Et de Saint Paul.

*Isabeau.*

Ho de par Dieu :  
 Vous leur commandez donc de lire  
 Choses qui peuvent contredire  
 A Saint Pierre & Saint Paul l'Apostre ?

*L'Ab.*

*L'Abbé.*

Par mon ame , sauve la vostre ,  
Je ne sçay quell' doctrine ils ont ,  
Mais je hay les Moines qui font  
Repliquans , & voudrois n'avoir  
Moine qui eust plus de sçavoir  
Que j'en ay.

*Isabeau.*

Pour y obvier ,  
Il ne fault rien qu'estudier  
Si bien que soyez fort sçavant.

*L'Abbe.*

Jà n'ay loir mettre en avant  
Toutes ces choses.

*Isabeau.*

La raison ?

*L'Abbé.*

Pour autant qu'en nulle saison  
N'y puis vacquer.

*Isabeau.*

Quoy ! nostre maistre ,

Ne pouvez-vous vacquer à estre  
Prudent & sage ?

*L'Abbé.*

Ma foy non.

*Isabeau.*

Vous n'en aurez donc point le nom :  
Et qui vous garde d'y entendre ?

*L'Abbé.*

Tout plein de soing qu'il me fault prendre  
Pour ma maison , faire la cour :  
Mon service qui n'est pas court ,  
Chevaux , chiens , oiseaux , choses telles.

*Isabeau.*

Ces choses-là vous semblent-elles  
Meilleures , que devenir sage ?

*L'Ab.*

*L'Abbé.*

Que voulez-vous ? c'est un usage  
Que nous avons.

*Isabeau.*

Je vous demande,  
Si vous aviez vertu si grande  
De muer les corps & les testes  
De vous & vos Moines en bestes,  
Les feriez-vous pas estre veaux,  
Et vous cheval ?

*L'Abbé.*

Quels mots nouveaux ?

Non vraiment.

*Isabeau.*

Si seroit-ce bien,  
Pour garder qu'ils ne fussent rien  
Plus que vous, en faisant ainsi.

*L'Abbé.*

Je n'aurois pas trop grand soucy,  
Quels animaux fussent les Moines,  
Ne les Curez, ne les Chanoines,  
Pourveu qu'homme je fusse.

*Isabeau.*

Somme,  
Vous pensez donc celuy estre homme  
Qui n'est sage, & n'y veult pourvoir ?

*L'Abbé.*

Je suis, si le voulez sçavoir,  
Pour moy assez sage & heureux.

*Isabeau.*

Sy sont bien les pourceaux pour eux  
En leur qualité.

*L'Abbé.*

Par mon ame,  
Vous estes une estrange Dame,  
Et me semblez une sophiste.

*Isa-*



*Isabeau.*

Par ma foy, Monsieur le buliste,  
Ce que me semblez ne diray :  
Mais bien, je vous demanderay  
Pourquoy mes livres faschent tant  
A vostre veüe.

*L'Abbé.*

Pour autant  
Que la quenouille, & le fuseau  
Sont armes de femmes.

*Isabeau.*

Tout beau :

La femme ne doit-elle point  
Gouverner sa maison à poinct,  
Instruire ses enfans ?

*L'Abbé.*

Si faict.

*Isabeau.*

Et pensez-vous qu'un tel effect  
Se puisse mener sans prudence ?

*L'Abbé.*

Nenny vraiment, comme je pense.

*Isabeau.*

Afin qu'averti en foyez,  
Les livres que vous me voyez  
Me font telle chose cognoistre,

*L'Abbé.*

On voit tous les jours en mon cloître  
Soixante & quatre Moines vivre ;  
Toutefois au diable le livre  
Qu'en leur chambre encor on a veu.

*Isabeau.*

A ce compte, c'est bien proveu  
A vos Moines de bonne forte.

*L'Abbé.*

Quant des livres, je vous supporte,

Mais

162. COLLOQUE  
Mais non latiner.

*Isabeau.*

Voicy rage :

Pourquoy ?

*L'Abbé.*

Pourceque tel langage  
Aux femmes n'est pas bien feant.

*Isabeau,*

Ne respondes point pour néant :  
Raison ?

*L'Abbé.*

A tout bien regarder,  
Cela sert bien peu à garder  
Leur chasteté.

*Isabeau.*

Doncques les songes,  
Les fables & sottes menfonges  
Des Romans ont propriété  
De garder nostre chasteté ?  
N'ont pas ?

*L'Abbé.*

Ce n'est pas tout.

*Isabeau.*

Là donc,

Dites hardiment tout du long  
Sans rien obmettre.

*L'Abbé.*

Toutes femmes,  
Qui craignent tomber en diffames,  
En si grand danger ne feront  
Des Prestres, quand point ne sçauront  
Parler latin.

*Isabeau.*

En bonne foy,  
Le moindrs danger que j'y voy,  
C'est cestuy-là : car du latin

Vous

Vous travaillez soir & matin  
A rien n'en sçavoir, Dieu mercy.

*L'Abbé.*

La commune l'estime ainsi,  
Que je le vous ay recité,  
Parce qu'il n'est pas usité,  
Ne commun qu'une femme ou fille  
Sçaiche tant, ne qu'elle babille  
Latin, ne gros, ni elegant.

*Isabeau.*

Pourquoy m'allez-vous allegant  
La commune qui est le pire  
Auteur que vous me sçauriez dire  
Pour faire bien ? Et d'avantage,  
Pourquoy m'alléguez-vous l'usage  
Et la coustume qui s'oppose  
Tousjours à faire bonne chose ?  
Aux bonnes choses conviendrait  
S'accoustumer, lors adviendrait  
Qu'on verroit la chose en ufance,  
Qui estoit hors d'accoustumance,  
Ce qui estoit amer à tous,  
Seroit d'un chacun trouvé doux :  
Ce qui semble laid si long-temps,  
Seroit fort beau.

*L'Abbé.*

Je vous entends.

*Isabeau.*

Par vostre foy, je vous demande :  
Sied-il mal à une Allemande  
Sçavoir François ?

*L'Abbé.*

Non.

*Isabeau.*

Raison quelle ?

*L'Ab-*

*L'Abbé.*

Et que sçay-je moy , afin qu'elle  
Parle aux François , ou leur responde,  
Dis-je pas bien ?

*Isabeau.*

Le mieulx du monde :

Pourquoy donc me venez reprendre  
Si le Latin je veux apprendre ,  
Pour parler avec tant d'authours  
Sages , sçavans , consolateurs ,  
Tant bien difans , tant bien veuillans ,  
Et en tout si bien conseillans .  
Ceux qui les lisent ?

*L'Abbé.*

Je vous jure :

Que de ces livres la lecture  
Diminuë merueilleusement  
A la femme l'entendement :  
Avec ce qu'elles n'en ont gueres ,  
Et qu'elles sont un peu legieres  
Du cerveau.

*Isabeau.*

De dire combien

Vous en avez , je n'en sçay rien :  
Si peu que j'en ay toutesfois ,  
J'aimerois mieulx cent mille fois  
L'user en quelque bonne estude  
Qu'en une grande multitude  
D'oraisons sans cœur barbotées ,  
Ou en jambons , ou en tostées ,  
Toutes nuits après qu'estes yvres.

*L'Abbé.*

La fréquentation les livres  
Pour vray engendre frenaisie.

*Isabeau.*

Voicy estrange fantaisie :

Les propos de tous ces buveurs ,  
Que vous avez , buffons , baveurs ,  
Vous font-ils frénatique ?

*L'Abbé.*

Moy ?

Mais bien me mettent hors d'eimoy ,  
Et d'ennuy , c'est bien le contraire.

*Isabeau.*

Comment donc se pourroit-il faire ,  
Que si honnestes deviseurs ,  
Que mes livres tant beaux diseurs  
Me feissent nuisance ?

*L'Abbé.*

On le dit.

*Isabeau.*

Ce qu'on en voit y contredit :  
Combien des vôtres voit-on plus ,  
A qui le jeu des dez ou flus ,  
Le long veiller , les beuveries ,  
Ont engendré des rêveries ,  
Et des fureurs ?

*L'Abbé.*

Ma foy , Madame ;

Si ne voudrois-je point de femme ,  
Qui de sçavoir eust le degré.

*Isabeau.*

Et je me sçay un très-bon gré  
D'avoir un homme pour espoux  
Qui est tout différent à vous :  
Car la science qu'ay apprise  
Fait que davantage il me prise ,  
Et que je l'aime beaucoup mieux.

*L'Abbé.*

Quand j'y pense , je deviens vieux.

*Isabeau.*

A quoy ?

*L'Ab-*



*L'Abbé.*

A la peine qu'on prend,  
 Quand les sciences on apprend,  
 Puis fault mourir.

*Ifabeau.*

Hé! grosse teste,  
 Aimeriez-vous mieux mourir beste,  
 Si demain vous passiez le pas,  
 Que de mourir sçavant?

*L'Abbé.*

Non pas :  
 Pourveu que je n'eusse jamais  
 Peine d'apprendre.

*Ifabeau.*

Voire mais  
 Sans peine au monde nul ne peut  
 Atteindre à rien de ce qu'il veut :  
 Encor tout ce qui est acquis,  
 Tant soit-il à grand peine quis,  
 En mourant il faut qu'on le lasche :  
 Pourquoy donc est-ce qu'il vous fasche  
 De prendre quelque peu de peine  
 Pour chose tant noble & certaine,  
 Et dont le fruit à l'autre vie  
 Nous accompaigne ?

*L'Abbé.*

J'ay envie  
 De dire qu'en commun langage  
 Nous difons, une femme sage  
 Folle deux fois.

*Ifabeau.*

Certainement  
 Cela se dit communément  
 Par les fols : mais quoy, nostre maistre!  
 La bien sage ne le peut estre :

*Et*

Et celle qui fait son arrest  
D'estre bien sage , & point ne l'est ,  
Est folle deux fois.

*L'Abbé.*

Mais d'où vient  
Qu'aux femmes aussi mal advient  
Science , qu'un bast à un bœuf ?  
Croyez , *Domine Abbaté* ,  
Qu'au bœuf sied mieux d'estre basté ,  
Qu'à un asne de porter mitre.  
Que tient-on en vostre Chapitre  
De la Vierge mère ?

*L'Abbé.*

J'en tien ,  
Quant à moy , ce qu'un bon chrestien  
Doit tenir.

*Isabeau.*

Elle ne lisoit  
Donc jamais livres ?

*L'Abbé.*

Si faisoit :  
Mais sans doute , elle ne leut oncques  
En ces livres-cy.

*Isabeau.*

En quoy doncques ?  
Je ne l'ay encor appris d'ame.

*L'Abbé.*

En ces heures de nostre Dame  
Dévotement.

*Isabeau.*

Voicy bon homme :

Et

Et

Et à quel usage ?

*L'Abbé.*

De Rome,

Comme je croy.

*Isabeau.*

Paule & Eustoche

Femmes aimant Dieu & leur proche

Ne furent-elles pas expertes

En la sainte Escriture ?

*L'Abbé.*

Certes,

Aujourd'huy nous n'en voyons point,

Au moins bien peu.

*Isabeau.*

Tout en ce point,

C'estoit jadis chose bien rare

Que de voir un Abbé ignare :

Aujourd'huy il est si commun,

Que cent mille aussi bien comme un

Se trouveront ; jadis les Princes,

Rois, Césars & chefs de provinces

N'estoient moins exquis en sçavoir,

Qu'en armes, puissance & avoir :

Et n'est encores cette chose

Si rare, comme l'on propose,

Aux Itales & en Espagne,

Aujourd'huy voire en Allemagne

Force femmes se trouveront,

Qui aux plus clers disputeront :

En Angleterre sont encore

Les filles du Chancelier More :

En France tenons pour Minerve

La sœur du Roy, que Dieu conserve:

**Et**

Et aux lettres fort on y prise  
 Les nobles filles de Soubize :  
 Et si garde à vous ne prenez ,  
 Il adviendra qu'à vostre nez  
 Aux escoles présideront ,  
 En pleine église prescheront ;  
 Et auront vos mitres & croffes.

*L'Abbé.*

Dieu nous gard de pertes si grosses  
 Toutesfois.

*Isabeau.*

Que Dieu vous en garde ?  
 C'est à vous à y prendre garde :  
 Car si tenez toujours ces voyes ,  
 A prescher se mettront les oyes ,  
 Plustost qu'elles vous souffrent estre  
 Pasteurs sans vos brebis repaistre.  
 Vous voyez quel est le danger ,  
 La force du monde changer ,  
 Son personnage quitter fault  
 Au beau milieu de l'eschafault ,  
 Ou que de faict , ou de parole ,  
 Chacun sçache jouer son rolle :  
 Le tems vient , l'affaire est pressé.

*L'Abbé.*

Quel grand diable m'a adressé  
 A cette femme ? En bonne foy ,  
 Si jamais chez nous je vous voy ,  
 Plus gracieux nous ferons.

*Isabeau.*

Et comme quoy ?

*L'Abbé.*

Nous danserons ;

170      C O L L O Q U E  
Banqueterons , irons chasser ,  
Pour vous faire le temps passer ;  
Et si jamais vous vistes rire ,  
Nous rirons bien.

*Isabeau.*

Vraiment beau Sire ,  
J'ay prou de quoy rire en ce lieu ,  
Sans aller là.

*L'Abbé.*

Adieu.

*Isabeau.*

Adieu.







COLLOQUE  
D'ERASME

Traduict de Latin en François,

P A R

CLEMENT MAROT.

INTITULE

*Virgo Misoγάμος.*

AU LECTEUR FRANÇOIS.



My Lecteur, fois adverty,  
Qu'au Latin n'a rien davanta-  
ge  
Que ce qui est icy verty  
Par Marot en nostre langage.



## C O L L O Q U E

D E L A

## V I E R G E

Mesprifant mariage (1)

I N T E R R L O C U T E U R S .

C L E M E N T &amp; C A T H E R I N E .

*Clement.*

**B**ien aisé suis de voir la fin  
 Du souper (Catherine) à fin  
 D'aller se pourmener ensemble:  
 Car veu la saison, il me semble  
 Qu'il n'est chose plus délectable,

*Catherine.*

Je vieillissois aussi à table :  
 Et si m'ennuyois d'estre assise.

*Clement.*

Qu'il fait beau temps, quand je m'advise :  
 Voyez, voyez tout à la ronde,

Com-

(1) Tiré de la même édition que le Colloque précédent.

Comment le monde rit au monde,  
Aussi est-il en sa jeunesse.

*Catherine.*

Vous dites vray.

*Clement.*

Et pourquoy est-ce  
Que vostre printemps çà , & là  
Ne rit aussi ?

*Catherine.*

Pourquoy cela ?

*Clement.*

Pource que n'estes pas bien gaye  
A mon gré.

*Catherine.*

Paroit-il que j'aye  
Autre visa que le mien  
Accoustumé ?

*Clement.*

Voulez-vous bien ,  
Sans que vostre œil soit esblouy ,  
Que je vous montre à vous ?

*Catherine.*

Ouy.

*Clement.*

Voyez-vous bien là cette rose ,  
Qui s'est toute retraicte & close  
Vers le soir ?

*Catherine.*

Je la voy. Et puis :  
Vous voulez dire que je suis  
Ainsi décheuë.

*Clement.*

Toute telle.

*Catherine.*

La comparaison est plus belle

Que propre.

*Clement.*

Si ne m'en croyez ,  
Mirez-vous bien , & vous voyez  
En ce ruisseau : mais dictez-moy ,  
Pourquoy avec si grand esmoy  
Durant le souper souspirez ?

*Catherine.*

Il nē fault que vous enqueriez  
De chose qui aucunement  
Ne vous touche.

*Clement.*

Mais grandement.

Car quand vous estes en foucy ,  
Je suis tout fesché : qu'est-cecy ?  
Vous souspirez encor' ma dame :  
Comme il vient du profond de l'ame  
Ce souspir là !

*Catherine.*

Sans point mentir ,

J'ay qui au cœur se fait sentir :  
Mais le dire n'est pas bien seur.

*Clement.*

A moy qui vous tiens pour ma sœur ,  
Non , non , Catherine , ma mye ,  
N'ayez ne crainte ne demye ,  
Dites-moy tout sans rien obmettre :  
Car à seurté vous pouvez mettre  
Vostre secret en ces oreilles ,  
Tant il soit grand.

*Catherine.*

Voici merveilles.

Peut-estre quand vous le saurez ,  
Aucune puissance n'aurez  
De m'y servir.

*Clement.*

On vous orra.

Et qui par effect ne pourra  
Vous secourir, peult-estre au fort,  
Qu'on vous servira de confort,  
Ou de conseil.

*Catherine*

J'ay la pepie.

*Clement*

D'où vient cecy, suis-je une espie,  
Ou, ne m'aimez-vous point autant  
Que vous foulez ?

*Catherine.*

Je vous hay tant,

Que J'ay moins cher mon propre frere :  
Et toutesfois mon cœur differe  
D'en dire rien.

*Clement.*

Vous estes fine,

Venez ça, si je le devine,  
Le confesserez-vous adonc ?  
Vous reculez, promettez donc :  
Ou j'importuneray sans fin.

*Catherine.*

C'est vous-mesme qui estes fin,  
Or sus, puisque promettre fault.

*Clement.*

Tout premier rien ne vous deffault  
Que je voy en felicité.

*Catherine.*

Plust à Dieu que la verité  
Vous en diffiez.

*Clement.*

Quant à vostre age,  
Vous estes en la fleur : & gage  
Que le plus de vos ans ne monte



Qu'à dix & sept.

*Catherine*

Non.

*Clement.*

A ce compte ;

Je croy que la peur de vieillesse  
Ne vous met pas en grand' tristesse.

*Catherine.*

Nenny.

*Clement.*

On voit de tous costez

En vous cent parfaites beautez :  
Grands dons de Dieu.

*Catherine.*

Je vous affie ;

Que ne me plains , ni glorifie  
De beauté quelle qu'elle soit.

*Clement.*

Après , assez on apperçoit ,  
Que n'avez maladie aucune :  
Sinon qu'il y en eust quelqu'une  
Qu'on ne voit point.

*Catherine.*

Là Dieu mercy :

Je n'ay rien eu jusques icy  
De mal caché

*Clement.*

Quant au renom ,

Il n'est point mal.

*Catherine.*

Je croy que non.

*Clement.*

Puis vous avez , je suis records ,  
Un esprit digne de ce corps :  
Voire tel sur ma conscience ,  
Que pour moy en toute science

Je

Je le voudrois.

*Catherine.*

S'il y en a ,  
Il vient de Dieu qui le donna ,  
Et en louë sa bonté haulte.

*Clement.*

Au reste , vous n'avez point faulte  
De cette bonne grace exquisè ,  
Laquelle est tousjours tant requise  
En la beauté.

*Catherine.*

Je vous assure  
Que je voudrois bien estre seure  
D'avoir bonnes mœurs.

*Clement.*

Au surplus ,  
Il n'est rien qui abaisse plus  
Beaucoup de cœurs , que povre race ,  
Mais Dieu vous a fait cette grace ,  
D'estre issuë de bons parens ,  
Biens naiz , riches & apparens ,  
Et qui vous aiment.

*Catherine.*

Je n'en doute.

*Clement.*

Que diray plus ? Voyez qu'en toute  
Cette ville je ne voy point  
Fille qui me vient mieulx à poinct ,  
Ne que pour moy si-tost j'esleusse ,  
S'il plaisoit à Dieu que je l'eusse  
Pour ma femme.

*Catherine.*

Aussi pour espoux  
Je n'en voudrois autre que vous ,  
Si c'estoy à moy à choisir :  
Et que j'eusse quelque desir

H. S.

De

De mariage.

*Clement.*

Il faut bien dire  
Que le regret qui vous martyre  
Soit un grand cas.

*Catherine.*

Pour abreger.  
Il n'est pas du tout si leger  
Comme l'on diroit bien.

*Clement.*

Or sus,  
Si je vous mets le doigts dessus,  
Ne vous en fâchez-vous jà ?

*Catherine.*

Je vous l'ay accordé des-jà  
Besongnez.

*Clement.*

Sans mentir je sçay,  
Et de fait j'en ay fait l'essay,  
Combien le mal d'amour tourmente :  
C'est vostre douleur véhémence,  
Confessez, vous l'avez promis.

*Catherine.*

Je confesse qu'Amour a mis  
En mon cœur l'ennuy que je porte ;  
Mais non pas amour de la sorte  
Que celle que vous entendez.

*Clement.*

Si plus grand clerc ne me rendez,  
Garde n'ay que plus en devine.  
Quelle amour est-ce ?

*Catherine.*

Amour divine.

*Clement.*

Brief, quand dix ans je penserois,  
Plus deviner je ne sçauois :

Mais

Mais vostre bouche le dira ,  
Ou ceste main ne partira  
Jamais de la mienne.

*Catherine.*

Quel homme !  
Vous me pressez aussi fort , comme  
S'il vous touchoit.

*Clement.*

Or quelque chose  
Qui soit en vostre cœur enclose ,  
Mettez le hardiment icy.

*Catherine.*

Puisque vous m'efforcez ainsi ,  
Je la diray : quasi de l'age  
D'enfance me vint en courage  
Une affection si très-grande.

*Clement.*

Et de quoy ?

*Catherine.*

D'estre de la bande  
Des vierges sacrées.

*Clement.*

Comment !

D'estre Moinesse ?

*Catherine.*

Justement.

*Clement.*

Hem , c'est prendre bran pour farine.

*Catherine.*

Que dictez-vous ?

*Clement.*

Rien , Catherine.

Je touffois : dites à l'oisir.

*Catherine.*

Mes parens à ce mien desir  
N'ont jamais fait resister.

H. 6

Cle-

*Clement*

Et vous ?

*Catherine.*

Et moy de persister.

Et de prieres & de larmes,  
 Leur donnois souvent force allarmes  
 Pour les gagner.

*Clement*

Et eux que feirent ?

*Catherine.*

Finablement après qu'ils veirent  
 Que je ne cessois de prier,  
 De requerir . pleurer , crier ,  
 Ils s'amollirent : promettans  
 Dès que j'aurois dix & sept ans ,  
 De faire à mon intention ,  
 Pourveu que ma dévotion  
 Continuaist : or suis-je au terme ,  
 Et mon vouloir est tousjours ferme :  
 Toutesfois parens & amis ,  
 Contre tout ce que m'ont promis ,  
 Me refusent cela que tant  
 Jour & nuit me va contristant ,  
 Je vous ay dit ma maladie :  
 Si povez , faictes que je die  
 Que j'ay trouvé un medecin.

*Clement.*

Vierge plus blonde qu'un bassin ;  
 Tout premier conseiller vous veux  
 Que vos affections & vœux  
 Vous moderez : & si contente  
 L'on ne vous fait de vostre attente,  
 D'en prendre ennuy ne vous jouez :  
 Mais vouez ce que vous povez  
 Pour le plus seur.



*Catherine,*  
Morte je suis ,  
Si je n'ay ce que je pourfuis ,  
Voire bientôt.

*Clement*  
Mais voirement ,  
D'où prinstes-vous premierement  
Ce mortel desir ?

*Catherine.*  
Une fois  
Que guere d'age je n'avois ,  
En un Couvent on nous mena  
De nonnains : on nous pourmena ,  
On nous montra là toutes choses.  
Ces nonnains fraiches comme roses  
Me plaisoyent & me sembloient Anges.  
Tout reluisoit jusques aux franges  
En leur église : leurs preaux  
Et jardins estoient si très-beaux',  
Quand tout est dit , en tous les lieux  
Où je voulois tourner les veux ,  
Tout me rioit : sur ce venoient  
Mille propos que nous tenoient  
Ces nonnains en leur doux langage.  
J'en trouvay là deux de mon age ,  
Et avec qui je m'esbatois  
Du temps que petite j'estois.  
De ce temps-là , sans point mentir  
Commença mon cœur à sentir  
Le desir d'une telle vie.

*Clement.*  
De rien condamner n'ay envie :  
Si est-ce qu'à toutes personnes  
Toutes choses ne sont pas bonnes :  
Et veu la gentille nature ,  
Laquelle en vous je conjecture ,

Tant par les mœurs que par la face ,  
 Il me semble , sauf vostre grace ,  
 Que devriez prendre pour époux  
 Quelque beaux fils , pareil à vous :  
 Et instituer bien & beau  
 Chez vous un Couvent tout nouveaux ,  
 Dont vous serez la mere abbesse ,  
 Et lui , l'Abbé.

*Catherine.*

Quoy ? que je laisse  
 Le propos de virginité ?  
 Plustost mourir.

*Clement.*

En verité ,  
 Virginité grand' chose vault ,  
 Pourveu qu'elle soit comme il fault :  
 Mais pour cela n'est jà mestier  
 Qu'entriez en cloistre , ne monstier  
 D'où ne puissiez sortir après.  
 Vous povez vivre vierge , auprès  
 De pere & mere.

*Catherine.*

Il est ainsi :  
 Mais non trop seurement aussi.

*Clement.*

Dictes-vous ? mais le plus souvent  
 Plus à seurté qu'en un convent :  
 Parmi ces diables de porceaux  
 De Moines , remplis de morceaux ,  
 Il faut que tant de moy tenez ,  
 Qu'ils ne sont chastrez ne sanez ,  
 Et tout nuds ressemblent un homme.  
 Tout partout peres on les nomme :  
 Et de fait plusieurs fois advient  
 Que ce nom très-bien leur convient.  
 Les vierges de cœur pur & monde ,

Au temps passé en lieu du monde  
 Plus honnestement ne vivoient  
 Qu'avec leurs parens , & n'avoient  
 Que l'Evesque pour leur beau-pere.  
 Mais nommez moy le monastere ,  
 Je vous pry , que vous voulez prendre ,  
 Pour en servitude vous rendre  
 A jamais.

*Catherine.*

Celuy de Tempert.

*Clement.*

N'est-ce pas celuy qui appert  
 Sur la montagne , par delà  
 Le bois de vostre pere ?

*Catherine.*

Là.

*Clement.*

Je congnois toute la mesgnie  
 De leans : quelle compagnie !  
 Elle merite bien , pensez ,  
 Que pour elle vous délaissiez  
 Vos parens si bons & honnestes.  
 Quant au prieur sur toutes bestes  
 Je la vous pleuy la plus sotte :  
 Il y a six ans qu'il radotte  
 D'age , & d'ivrongnerie extrefme ,  
 Et a deux compagnons de mesme ,  
 Frere Jehan , & frere Gervais :  
 Frere Jehan n'est pas trop mauvais ,  
 Mais areste il n'y a rien d'homme ,  
 Fors seulement la barbe : somme  
 Il n'a ne savoir , ne cerveau.  
 Et frere Gervais est si beau ,  
 De contenance si badine ,  
 Que sans le froc sacré & digne  
 Qui couvre tout , il troteroit

Par-

Parmi la ville , & porteroit  
Ce beau chaperon à oreilles ,  
Publiquement.

*Catherine.*

Ils font tant doux.

*Clement.*

Si les cognois-je mieux que vous.  
Mais ils font , ( j'entens bien le ças )  
Vers vos parens , vos advocats ,  
Pour vous faire estre leur novice.

*Catherine.*

Frere Jehan m'y fait du service ,  
Et est mon grand folliciteur ,  
Je le sçay bien.

*Clement.*

Quel serviteur !

Or prenons qu'ils soient maintenant  
Doctes , & bons à l'advenant  
Pour cest affaire : dès demain  
En moins que de tourner la main ,  
Sots & mauvais se trouveront ;  
Et tels que baillez vous feront ,  
Vous les fault recevoir & prendre  
Pour tout jamais.

*Catherine.*

Il fault entendre

Que souvent on faict des banquets  
Chez nous , où on tient des caquets  
Qui m'offensent & scandalisent :  
Car toujours les propos que disent  
Ces mariez par vanité ,  
Ne sentent pas virginité :  
Et parfois , dont faichée suis ,  
Le baiser refuser ne puis  
Honnestement.

*Clement.*

Qui fuir veult

Tout ce qui offenser le peult ,  
 Quand & quand se fasse inhumer,  
 L'oreille doit s'accouftumer  
 A ouir toutes choses dire ;  
 Prendre le bon , laisser le pire  
 Pour le meilleur : & d'autre part  
 Je croy que vous avez à part  
 Vostre chambre chez vostre pere.

*Catherine.*

Ouy deja.

*Clement.*

Si on délibere

De faire quelque gros banquet ,  
 Tandis qu'ils tiendront leur caquet,  
 Tenez-vous en vostre chambrette ,  
 Et en devotion secrette ,  
 Avecques Dieu là divisez ,  
 Pſalmodiez , priez , lisez ,  
 Louez sa bonté éternelle.  
 Ainsi la maison paternelle  
 Ne vous fera brin de fouilleure ,  
 Mais bien vous la rendrez meilleure ,  
 Et plus nette , ma bonne ſœur.

*Catherine.*

Si est-il toutesfois plus ſeur  
 Parmy les vierges se trouver.

*Clement.*

Je ne veux certes reprouver  
 Leur compagnie chaste & honneſte ;  
 Mais gardez bien qu'en vostre teſte  
 Vous n'ayez une impreſſion  
 De faulſe imagination :  
 Quand un temps y aurez eſté ,  
 Et bien veu d'un chaſcun coſté ,

Peult-

Peult-estre que toutes les choses  
 Entre les murailles enclofes ,  
 Et lesquelles vos yeux y veirent  
 Ne vous riront comme elles firent.  
 Toutes celles qui voiles ont ,  
 Et m'en croyez , vierges ne font.

*Catherine.*

Voilà bons mots.

*Clement.*

Bons & notables

Sont les mots qui sont veritables :  
 Sinon qu'à maintes du Chapitre  
 Soit permis de prendre le titre  
 De Marie mere pucelle :  
 A celle fin qu'on les appelle  
 Vierges après l'enfantement.

*Catherine.*

Vous parleriez bien autrement  
 Si vous vouliez.

*Clement.*

Propos final.

Souvent tout n'est pas virginal  
 Parmi ces Vierges.

*Catherine.*

Non , beau fire.

Et pourquoy ?

*Clement.*

Je le vous voys dire :

Pour ce que parmi ces pucelles ,  
 Se trouvent grand nombre de celles  
 Qui de mœurs ressembtent Sapho ,  
 Plus que d'entendement.

*Catherine.*

Ho , ho !

Quel jargon ! je ne l'entens point.



*Clement.*

Aussi l'ay-je dit tout à point,  
Afin que ne fust entendu.

*Catherine.*

Or voilà, mon cœur est rendu  
A ce desir : il fault bien dire  
Que l'esprit qui à ce me tire  
Vient de Dieu, puisqu'il continuë  
Depuis tant d'ans que m'a tenuë :  
Et ne fait que croistre & m'attirer  
De jour en jour.

*Clement.*

Mais au contraire,  
Cest esprit là suspect me semble ;  
Veu que tous vos parens ensemble  
Fuyent à ce que desirez.  
Ils eussent inspirez,  
Si vostre desir fust de Dieu.  
Mais la plaifance de ce lieu,  
Que vous vistes petite fille,  
Des nonnains la douce babilie,  
Leur habit Sainct, le chant d'icelles,  
Leurs ceremonies tant belles,  
Voilà l'esprit qui attira  
Vostre cœur, & qui l'inspira :  
Avec les caphardes paroles  
De ces Moines à testes folles  
Qui vous chevalent pour leur bien,  
Et pour dringuer, ils sçavent bien  
Que vostre pere est homme large :  
A souper l'auront, à la charge  
Qu'il portera du vin, assez  
Pour dix beuveurs maistres passez ;  
Ou bien chez luy en iront boire.  
Par quoy si vous m'en voulez croire,  
Rien contre le gré ne ferez.

De

De pere & mere : & penserez  
 Que Dieu veult que sous leur puissance  
 Demouriez en obéissance,  
 Songez-y bien.

*Catherine.*

En tel affaire,  
 C'est chose sainte de ne faire  
 Compte de ses parens.

*Clement.*

Sans sainte,  
 Pour Jesus-Christ c'est chose sainte  
 N'obéir à pere, ne mere.  
 Au contraire, c'est chose amere  
 Les mespriser en autre endroit :  
 Car un fils chrestien qui voudroit  
 De malle faim laisser mourir  
 (J'entens si le peut secourir)  
 Son pere idolastre ou ethnique.  
 Mais si vous n'avez le baptesme,  
 Et la mere ou le pere mesme  
 Vous veulent garder de le prendre,  
 Lors à eux ne devez entendre :  
 Ou s'ils vous vouloient mettre en teste  
 De faire chose deshoneste  
 Alors pourriez en verité  
 Contemner leur autorité.  
 Mais qu'a besoing tout ce mystere  
 De convent, ne de monastere ?  
 Vous avez en toute saison  
 Jesus-Christ en vostre maison.  
 Davantage, ainsi que je trouve,  
 Nature dict, & Dieu approuve,  
 Sainct Paul remonstre fort & ferme,  
 Et la loy humaine conferme,  
 Qu'enfans obéir sont tenus  
 Aux peres dont ils sont venus.

Vou-

Voulez-vous de deffous les mains  
De vos parens doux & humains  
Vous retirer , & faire change  
D'un vray pere à un pere estrange?  
Et la propre mere tant chere  
Permuter à une estrangere?  
Ou , pour mieux dire, voulez-vous  
Pour des parens benins & doux  
Des maistres & maistresses rudes?  
Et acheter les servitudes,  
Vous qui méritez qu'on vous serve,  
Fille de maison, non point serve?  
Certes charité chrestienne  
Rompt toute coustume ancienne  
D'esclaves , & serfs qu'on avoit,  
Fors que les marques on en voit  
Encor' en quelque region.  
Mais sous nom de religion,  
Ce monde fol en son cerveau  
A trouvé un genre nouveau  
De servitude: on n'y permet  
Sinon ce que la reigle y met.  
Quelque bien qu'on vous donne & baille,  
C'est au prouffit de la canaille,  
Trois pas aller vous pourmener,  
Soudain vous feront retourner,  
Comme si la fuite aviez prise,  
Pour avoir vostre mere occise.  
Et à fin qu'on connoisse mieux  
La servitude desdits lieux,  
Il faut qu'elle soit despouillée  
La robe des parens baillée:  
Et à la mode qu'on traitoit  
Jadis les serfs qu'on achetoit,  
Ils changent, qui est grand mespris,  
Le nom qu'au Baptesme on a pris,

De forte que pour Pierre ou Blaise,  
 Faut avoir nom Jehan, ou Nicaise.  
 Jacques aura, dès qu'il fut né,  
 A Jesus-Christ son nom donné:  
 Et quand Cordelier se rendra,  
 Le nom de François il prendra.  
 Souldard qui laisse la livrée,  
 Semble renoncer à son maistre.  
 Et Sainct homme nous pensons estre,  
 Celuy qui une robe vest,  
 Laquelle Jesus-Christ qui est  
 Seigneur de tout, point ne luy donne,  
 Et s'il despouille & abandonne  
 L'habit que d'ailleurs il a pris,  
 Il en fera plus fort repris,  
 Que s'il laissoit par griefve offense  
 La blanche robe d'innocence  
 Qu'il eut de Jesus-Christ son Roy.

*Catherine.*

Certes on dict, & je le croy,  
 Que c'est chose de grand merite  
 Si quelqu'un sa liberté quitte,  
 Et en tel servage se boute  
 De son gré.

*Clement.*

Cela vient sans doute  
 De Pharisaique doctrine:  
 Sainct Paul au rebours endoctrine  
 Que qui est franc, s'y doit tenir  
 Sans point vouloir serf devenir:  
 Mais plutost qu'on se délibere  
 De devenir franc & libere.  
 Et ce qui rend plus malheureuse  
 Cette servitude fascheuse,  
 Il vous fault servir plusieurs maistres,  
 Souvent grosses bestes champestres;

Bica

Bien souvent trop longtems tenus,  
Aucunes fois nouveaux venus.  
Or ça est-il loy ny ufance,  
Qui vous mette hors la puissance,  
Et hors des droits de pere & mere?

*Catherine.*

Nenny.

*Clement.*

Et venez ça , commerce,  
Povez-vous donc outre leur gré  
Vendre ou acheter champ ou pré,  
Qui soit de leur bien?

*Catherine.*

Rien quelquonques.

*Clement.*

Qui vous baille cette loy doncques  
De vous livrer en main estrange?  
Veu que pere & mere à ce change  
Ne veulent consentir à rien,  
N'estes-vous pas leur propre bien,  
Et leur chere possession?

*Catherine.*

La foy & la dévotion  
Font ceste toute loy humaine.

*Clement.*

Le fait de la loy se demaine  
Ailleurs , & principalement  
Au baptesme: icy seulement  
N'est question que de changer  
D'accoustremens , & se ranger  
Par une extraordinaire envie  
A ne sçay quel genre de vie,  
Qui n'est bon ne mauvais de foy.  
Je suis marry quand j'apperçoy  
Combien avec la liberté  
Vous perdrez de commodité.

Main.

Maintenant il vous est licite,  
 Dedans vostre chambre petite  
 Rire à part vous, estudier,  
 Faire oraison, psalmodier  
 Quand & autant qu'il vous plaira:  
 Et dès qu'il vous y faschera,  
 Vous povez ouir les cantiques,  
 Et hymnes ecclesiastiques:  
 Au service divin aller,  
 De Dieu en chaire ouir parler,  
 Ou bien si quelque fille ou dame  
 Qui soit bonne de corps, ou d'ame  
 Vous trouvez, ou homme sçavant,  
 Ils vous pourront mettre en avant  
 Cent bons propos, desquels à l'heure  
 Vous pourrez devenir meilleure.  
 Et pourrez eslire, ou chercher  
 Homme qui sçache bien prescher  
 Jesus-Christ sans capharderie.  
 Si une fois en moinerie  
 Vous entrez, perdre vous convient  
 Ces choses-là, desquelles vient  
 Un grand prouffit quant à la foy.

*Catherine.*

Mais tandis, à ce que je voy,  
 Je ne seray point nonnain.

*Clement.*

Non.

Et si ferez, puisque ce nom  
 Vous plaist si fort, & audience,  
 Elles s'enflent d'obédience:  
 Et vous, n'avez-vous pas cest heur  
 D'obéir à vostre pasteur,  
 Et aux parens, comme est escrit  
 En la reigle de Jesus-Christ?  
 Quant à pouvreté qu'elles vouënt,

Et



Et dont tant s'estiment & louënt,  
 Ne l'avez-vous, quand tous vos biens  
 Vos parens les ont, & vous riens?  
 Toutesfois les vierges vouées  
 Jadis estoient sur tout louées  
 Des doctes & des sainctes gens,  
 De subvenir aux indigens,  
 Selon la fortune & l'affaire,  
 Ce qu'elles n'eussent pas sçeu faire,  
 Si leur bien eussent rejeté.  
 Au reste, quant à chasteté,  
 La vostre n'empirera point  
 A vostre maison: par ce point  
 Vous voilà nonnain, autant vault.  
 Dites moy que c'est que s'en fault?  
 Un certain voile, une chemise,  
 Qui dessus la robe soit mise,  
 En lieu que dessous on la porte,  
 Et des mines de mainte sorte,  
 Qui de foy ne font valoir mieux  
 La personne devant les yeux  
 De Dieu, qui nostre coeur regarde?

*Catherine.*

Vous me comptez, quand j'y prens garde,  
 Choses estranges & nouvelles.

*Clement.*

Je dis choses vrayes & belles,  
 Et de raison.

*Catherine.*

Certes si est-ce  
 Qu'au coeur jamais n'auray liesse,  
 Si sans espoir on m'interdit  
 Religion.

*Clement.*

Voilà bien dit:  
 Promistes-vous pas au baptesme

Religion ?

*Catherine.*

Si feis.

*Clement.*

Et mesme

Tous ceux qui sous Jesus-Christ vivent,

Et ses commandemens ensuivent,

Ne font-ils point Religieux ?

*Catherine.*

Si font.

*Clement.*

Je suis fort envieux

De sçavoir donc , comment s'appelle

Cette religion nouvelle,

Qui rend ainsi de nul effect

Ce que loy de nature a fait :

Ce qu'enseigne la loy antique,

Et ce qu'apprend l'Évangélique,

Et l'apostolique conferme.

Ce decret là , tant soit-il ferme,

De Dieu n'est fait , ni approuvé,

Mais par les Moines controuvé.

A ce propos plusieurs se trouvent

Qui les mariages approuvent

Des jeunes gens , lesquels s'attachent,

Sans que pere & mere le sçachent,

Voire malgré eux plusieurs fois :

Raison humaine toutesfois ,

Ne les loix les plus anciennes,

Ne Moyse dedans les siennes,

Ne l'Évangile , ne Canon

Ne tient cela.

*Catherine.*

Je croy que non.

Pour ce donc voulez proposer

Que je ne sçaurois espouser

Jesus-

Jesus-Christ, s'il ne vient à plaisir  
A mes parens ?

*Clement.*

Je vous déclare  
Que desjà espoufé l'avez,  
Quand tous par luy fufmes lavez  
Au baptesme. Et qui est l'espoufé  
Qui deux fois un mary espoufé ?  
Il n'est question seulement  
Que du lieu, de l'habillement,  
Des ceremonies ensemble.  
Pour cela ne fault, ce me semble,  
Pere & mere ainsi mespriser.  
Et puis, il faut bien adviser,  
Qu'en voulant encor entreprendre  
De Jesus-Christ pour mary prendre,  
A d'autre ne vous mariez.

*Catherine.*

A les escouter, vous diriez  
Qu'on ne peut plus sainctement faire,  
Que ne tenir en cest affaire  
Conte de parens ne tuteurs.

*Clement.*

Priez doncques ces beaux docteurs  
Qu'aux sainctes escrits ils vous en treuvent  
Quelque passage : & s'ils ne peuvent,  
Commandez leur de boire un voirre  
De bon vin de Beaune, ou d'Auxerre.  
Ils pourront bien faire cela.  
Quand ses parens on laisse là  
Infideles, pour Jesus suivre,  
Cela, c'est son salut poursuivre:  
Mais ses parens chrestiens quitter,  
Pour en moinerie habiter,  
(Qui est souvent, & j'en repons,  
Pour les mauvais laisser les bons :)

Quelle dévotion peult-ce estre ?  
 Encores ceux que le bon maistre  
 Jesus-Christ avoit convertis  
 A la foy du temps des Gentils ,  
 Estoient tenus par tous moyens  
 Servir à leur pere & parens ,  
 Autant comme il se povoit faire ,  
 Sans la loy chrestienne forfaire.

*Catherine.*

Vous tenez doncques pour mauvais  
 Cest ordre de vivre ?

*Clement.*

Non fais :

Mais tout ainsi qu'aux enferrées,  
 Et qui du tout s'y font fourrées,  
 Je ne voudrois persuader  
 D'en sortir hors , ne d'évader :  
 Ainsi , sans scrupule ny doute,  
 Puis conseiller à fille toute,  
 Mesme de gentille nature ,  
 De n'entrer point à l'adventure  
 En lieu d'où ne puisse sortir :  
 De ce vous puis bien advertir :  
 Veux mesme que le plus souvent,  
 Virginité en un Couvent ,  
 Plustost qu'ailleurs est en danger,  
 Et que sans vostre habit changer,  
 Povez faire autant d'oeuvres bonnes  
 Au logis, comme font les Nonnes  
 En leur convent.

*Catherine.*

Vos argumens

Son infinis & véhemens :  
 Toutesfois de ce mien desir,  
 Ne se peult mon cœur dessaisir,

Et

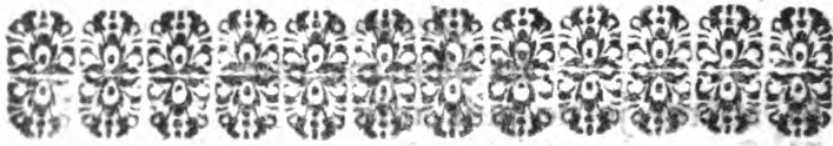
Et j'en suis là.

*Clement.*

Et bien ma mie,

Si attirer je ne puis mie  
Vostre volonté à la mienne,  
A tout le moins, qu'il vous souvienne  
Des propos tenus en ce lieu.  
Ce temps pendant je prie à Dieu,  
Que l'affection desireuse  
Que vous avez, soit plus heureuse  
Que mon conseil n'a pas esté,  
De n'avoir sçeu estre accepté.



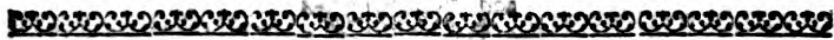


CINQUANTE PSEAUMES

D E

DAVID

*Traduits en François par Cle-  
ment Marot.*



CLEMENT MAROT  
AU ROY TRES-CHRETIEN  
FRANÇOIS I.

*de ce nom, sur la traduction des Psalmes  
de David.*

S A L U T.



A n'est besoing, Roy qui n'as  
ton pareil,

Me foudier, ne demander con-  
seil

A qui je doy dedier cest ou-  
vrage:

Car outre encor qu'en toy gist mon courage,  
Tant est cest œuvre & Royal & Chrestien,

Que



Que de foy-mefme il fe dit eſtre tien,  
 Qui as par droict de très-chreſtien le nom,  
 Et qui es Roy non de moindre renom.  
 Que ceſtuy-là, qui meu du ſainct Eſprit,  
 A le dicter & le chanter ſe prit.

Certainement la grande conference,  
 De ta hauteur, avec ſa preference,  
 Me montre au doigt, qu'à toy le dedier,  
 C'eſt à ſon point la choſe approprier.  
 Car il fut Roy de prudence veſtu,  
 Et tu es Roy tout orné de vertu.  
 Dieu le donna aux peuples Hebraïques,  
 Dieu te devoit, ce penſe-je, aux Galliques:  
 Il eſtoit Roy des ſiens fort honoré,  
 Tu es des tiens, peu ſ'en faut adoré:  
 Fort bien porta ſes fortunes adverſes,  
 Fort conſtamment les tiennes tu renverſes:  
 Sçavoir voulut toutes ſciences bonnes,  
 Et qui eſt celle à quoy tu ne t'adonnes?  
 En Dieu remit & foy & ſon affaire,  
 Tu as très-bien le ſemblable ſceu faire:  
 Il eut enfin la paix par luy acquiſe,  
 Tant qu'iſe l'as, qu'enfin tu l'as acquiſe.  
 Que diray plus? vous eſtes les deux Rois,  
 Qui au milieu des Martiaux deſrois  
 Avez acquis nom d'immortalité:  
 Et qui durant paix & tranquillité  
 L'avez acquis par ſciences infuſes,  
 Daignans tous deux tant honorer les Muſes,  
 Que d'employer la meſme forte dextre  
 Sceptre portant, & aux armes adextre:  
 A faire eſcrits, qui ſi grande force ont,  
 Qu'en rien ſubjets à la mort ils ne ſont.  
 O donques, Roy, prens l'œuvre de David,  
 Oeuvre-pluſtoſt de Dieu, qui le ravit,  
 D'autant que Dieu ſon Apollo eſtoit,

Qui luy en train & sa harpe mettoit.  
 Le sainct Esprit estoit sa Calliope:  
 Son Parnassus, montagne à double crope,  
 Fut le sommet du haut ciel crystalin:  
 Finalement, son ruisseau Cabalin  
 De grace fut la fontaine profonde,  
 Où à grans traits il beut de la claire onde,  
 Dont il devint Poëte en un moment,  
 Le plus profond deffous le firmament:  
 Car le sujet, qui la plume en la main  
 Prendre luy fit, est bien autre qu'humain.

Icy n'est pas l'avanture d'Ænée,  
 Ne d'Achilles la vie demenée:  
 Fables n'y font, plaifantes mensongeres,  
 Ne des mondains les amours trop legeres:  
 Ce n'est pas cy le Poëte escrivant  
 Au gré du corps, à l'esprit estrivant.  
 Ses vers divins, ses chansons mesurées,  
 Plaissent, sans plus, aux ames bien-heurées:  
 Pource que là trouvent leur doux amant,  
 Plus ferme & clair que nul vray diamant:  
 Et que ses faits, sa bonté, & son pris.  
 Y font au long recitez & compris.

Icy font donq les louanges escrites  
 Du Roy des rois, du Dieu des exercites.  
 Icy David le grand Prophete Hebrieu,  
 Nous chante & dit quel est ce puissant Dieu;  
 Qui de berger en grand Roy l'erigea,  
 Et sa houlette en sceptre luy changea.  
 Vous y orrez de Dieu la pure Loy  
 Plus clair sonner qu'argent de fin alloy:  
 Et y verrez quels maux & biens adviennent  
 A tous ceux-là qui la rompent & tiennent.

Icy sa voix sur les reprouvez tonne,  
 Et aux esleus toute assurance donne,  
 Estant aux uns aussi doux & traittable,

Qu'aux

Qu'aux autres est terrible & redoutable,  
 Icy oyt on l'Esprit de Dieu qui crie  
 Dedans David, alors que David prie:  
 Et fait de luy ne plus ne moins que fait  
 De sa musette un bon joueur parfait.  
 Christ y verrez par David figuré,  
 Et ce qu'il a pour nos maux enduré,  
 Voire mieux peinct milie ans ains sa venue,  
 Qu'après la chose escrite & advenue  
 Ne la peindroyent (qui est cas bien estrange)  
 Le tien Janet, ne le grand Michel l'Ange.

Qui bien y lit, à cognoistre il apprend  
 Soy & celui, qui tout voit & comprend:  
 Et y orra sur la harpe chanter,  
 Que d'estre rien, rien ne se peut vanter,  
 Et qu'il est tout en ses faits. Quant au reste,  
 Fort admirable icy se manifeste:  
 Soit par l'effect des grans signes monstrez  
 Aux siens estans par Pharaon outrez:  
 Soit par le grand & merueilleux chef d'œuvre  
 Du ciel vousté, qui toutes choses œuvre:  
 Ou par le cours que fait l'obscur nuict,  
 Et le clair jour, qui par compas la suit:  
 Soit par la terre en l'air espars pendue,  
 Ou par la mer autour d'elle espendue:  
 Ou par le tout, qui aux deux prend naissance.  
 Sur quoy il veut qu'ayons toute puissance,  
 Nous apprenant à le glorifier,  
 Et de quel cœur nous faut en luy fier.

O gentils cueurs, & ames amoureuses,  
 S'il en fut onq, quand ferez langouereuses  
 D'infirmite, prison, peché, soucy,  
 Perte, ou opprobre, arrestez vous icy:  
 Espece n'est de tribulation,  
 Qui n'ait icy sa consolation:  
 C'est un jardin plein d'herbes & racines,

Où de tous maux se trouvent medecines.

Quant est de l'art aux Muses reservé  
 Homere Grec ne l'a mieux observé:  
 Descriptions y sont propres & belles:  
 D'affections, il n'en est point de telles:  
 Et trouveras, Sire, que sa couronne,  
 Ne celle-là qui ton chef environne,  
 N'est plus ne mieux de gemmes entournée,  
 Que son œuvre est de figures ornée:  
 Tu trouveras le sens en estre tel,  
 Qu'il rend là haut son David immortel,  
 Et immortel çà bas son Livre: pource  
 Que l'Eternel en est premiere source:  
 Et volontiers toutes choses retiennent  
 Le naturel du lieu dont elles viennent.

Pas ne faut donq qu'après de luy Horace  
 Se mette en jeu, s'il ne veut perdre grace:  
 Car par sus luy vole nostre Poëte,  
 Comme feroit l'aigle sur l'alouette:  
 Soit à escrire en beaux lyriques vers,  
 Soit à toucher la lyre en sons divers.  
 N'a-il souvent au doux son de sa Lyre  
 Bien appaisé de Dieu courroucé l'ire?  
 N'en a-il pas souvent de ces bas lieux  
 Les escoutans ravy jusques aux cieux,  
 Et fait cesser de Saül la manie,  
 Pendant le temps que duroit l'armonie?

Si Orpheus jadis l'eust entendue,  
 La sienne il eust à quelque arbre pendue:  
 Si Arion l'eust ouy resonner,  
 Plus de la sienne il n'eust voulu sonner:  
 Et si Phebus un coup l'eust escoutée,  
 La sienne il eust en cent pieces boutée:  
 Au moins laissé de sonner pour l'ouyr,  
 Afin d'apprendre, & de se resjouyr,  
 En luy quittant son Laurier de bon cueur,

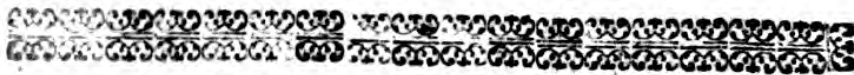
Com.

Comme en escrits & en armes vainqueur.  
 Or sont en l'air perdus les plaisans sons  
 De ceste lyre, & non pas les chansons.  
 Dieu a voulu jusque icy qu'en son Temple  
 Par ces beaux vers on le serve & contemple.  
 Bien est-il vray, comme encore se voit,  
 Que la rigueur du long temps les avoit  
 Rendus obscurs, & durs d'intelligence.

Mais tout ainsi qu'avecques diligence  
 Sont esclaircis par bons esprits rusez  
 Les escritaux des vieux fragments usez,  
 Ainsi, ô Roy, par les divins esprits  
 Qui ont sous toy Hebrieu langage appris,  
 Nous sont jettez les Pseaumes en lumiere,  
 Clairs, & au sens de la forme premiere.  
 Dont après eux, si peu que faire scay,  
 T'en ay traduit, par maniere d'essay  
 Trente, sans plus, en ton noble langage,  
 Te suppliant les recevoir pour gage  
 Du residu qui jà t'est consacré,  
 Si les voir tous il te venoit à gré.







## AUX DAMES

DE

## FRANCE

*Touchant lesdits Pseaumes.*

**Q**uand viendra le siecle doré,  
 Qu'on verra Dieu seul adoré,  
 Loué, chanté, comme il ordonne,  
 Sans qu'ailleurs sa gloire l'on donne?  
 Quand n'auront plus ne cours ne lieu,  
 Les chansons de ce petit Dieu  
 A qui les painctres font des esles?  
 O vous Dames & Damoiselles,  
 Que Dieu feit pour estre son Temple,  
 Et faites sous mauvais exemple,  
 Retentir & chambres & salles  
 De chansons mondaines & sales,  
 Je veux icy vous presenter  
 Dequoy, sans offense, chanter:  
 Et sçachant que point ne vous plaisent  
 Chansons qui de l'amour se taisent,  
 Celles qu'icy presenter j'ose  
 Ne parlent, certes, d'autre chose.  
 Ce n'est qu'Amour : Amour luy mesme,  
 Par sa sapience suprefme



Les compofa, & l'homme vain  
N'en a eſté que l'eſcrivain.

Amour, duquel parler je vois  
A fait en vous langage & voix  
Pour chanter ſes hautes louanges,  
Non point celles des Dieux eſtranges,  
Qui n'ont ne pouvoir ny adveu  
De faire en vous un ſeul cheveu.

L'amour dont je veux que chantez  
Ne rendra vos cueurs tourmentez,  
Ainſi que l'autre, mais ſans doute,  
Il vous remplira l'ame toute  
De ce plaifir ſolacieux  
Que ſentent les Anges aux cieus :  
Car ſon Eſprit vous fera grace  
De venir prendre en vos cueurs place,  
Et les convertir & muer,  
Faiſant vos levres remuer,  
Et vos doigts ſur les eſpinettes,  
Pour dire ſainctes chanſonnettes.

O bien-heureux qui voir pourra  
Fleurir le temps, que l'on orra  
Le laboureur à ſa charrue,  
Le charretier parmi la rue,  
Et l'artifan en ſa boutique,  
Avecques un Pfeume ou Cantique  
En ſon labeur ſe ſoulager :  
Heureux qui orra le berger,  
Et la bergere aux boys eſtants,  
Faire que rochers & eſtangs  
Après eux chantent la hauteur  
Du ſainct nom de leur Createur.

Souffrirez-vous qu'à joye telle,  
Pluſtoſt que vous, Dieu les appelle ?  
Commencez, Dames, commencez,  
Le ſiecle doré avancez,

206 SUR LA TRADUCTION

En chantant d'un cueur debonnaire

Dedans ce saint Cancionaire:

Afin que du monde s'envole

Ce Dieu inconstant d'amour fole,

Place faisant à l'amiable,

Vray Dieu d'amour non variable.



*Le premier jour d'Aoust. 1543.*

*A U R O Y encore.*

**P**uis que voulez que je poursuiue, ô Sire,  
L'œuvre royal du Pseautier commencé:

Et que tout cueur aimant Dieu le desire,

D'y besongner me tiens pour dispensé.

S'en sente donc qui voudra offensé,

Car ceux à qui un tel bien ne peut plaire:

Doivent penser, si jà ne l'ont pensé,

Qu'en vous plaisant me plaist de leur des-  
plaire.



*Le quinzième jour de Mars 1545.*

Nicolai Borbonii Vandoperani Poëtæ  
Tetrasticon.

**N**emo negat nihil esse sacris divinius odis  
Quas canit Hebraei Regia masa senis.  
Has patrio interpres ita transtulit ore Marotus,  
Prorsus ut Authoris pectus adesse putes.

*Estienne Pasquier en l'an 1544.*

**C**lement Marot en rendant son Auteur,  
De si très-près l'a suivi à la trace,  
Qu'on jugeroit, tant il a bonne grace,  
Qu'il a esté luy-mesme l'inventeur.



*Tetrasticon.*

**D**ulcia Davidis qui cœpit vertere Clemens.  
Aut idem, aut nullus, carmina perficiet.  
Ne prius, ô Superi, vitam finite Maroto,  
Quam finem cœptis fecerit ipse suis.

*Disticon.*

**D**esinite Hebraam jam Galli discere linguam,  
 Discunt Hebrai Gallica verba loqui.

*Traduction par François Mizie-  
 re Poitevin. D. M.*

**C**essez, François, d'apprendre or' la langue  
 Hebraique,  
 Car desjà les Hebreux apprennent la Francif-  
 que.

*Autre version.*

**C**essez, François d'estre envieux  
 D'apprendre la langue Hebraique,  
 Car les Hebreux sont curieux  
 D'apprendre la vostre Gallique.

*Au Lecteur.*

**P**eupe chrestien, ne chante desormais  
 Folles chansons lascives & lubriques,  
 Qui te pourroient faire perdre à jamais;  
 Chante plustost ces Pseaumes & Cantiques;  
 Tu y verras les œuvres magnifiques  
 De l'Eternel, qui te feront savoir  
 Par quel moyen tu peux sa grace avoir,

Et

Et quel chemin pour ton salut faut prendre.  
 O siecle heureux qui tel bien nous fait voir,  
 Et plus heureux si le pouvons entendre.

---

*Scevole de Sainte Marthe.*

UN David a esté Roi, Poëte, & Pasteur,  
 Et maintenant encor sert d'exemple à  
 ces trois.

Car il apprend aux Rois à rendre un juste hon-  
 neur

A celui qui est Roi par deffus tous les Rois.

Il apprend au Poëte à n'employer sa voix

Qu'à chanter du Très-haut l'excellente grandeur,

Et apprend aux Pasteurs les chemins les plus  
 droits.

Pour guider leurs troupeaux ès voyes du Sei-  
 gneur.

---

O D E.

C'Eluy qui gouverne les cieux,

Et d'un clin d'œil la terre basse,

Contre son sein tousjours embrasse

La plainte d'un devotieux :

Il prend à gré toutes complainctes

Faiçtes par les nations sainçtes,

Qui doivent dessus son autel

En temps de joye & de destresse

Chanter & resonner sans cesse

## 210 SUR LA TRADUCTION

Le los de son nom immortel.

Non, ces impudiques chansons  
Qu'on fait seulement pour complaire  
Aux oreilles du sot vulgaire,  
Fredonnées par divers sons,  
Et dont le peuple hors de crainte  
Va fouillant la parole sainte,  
Laquelle fut premierement,  
Non point d'une bouche orde & sale,  
Mais sus une harpe royalle  
Compassée plus saintement.

Mais ainsi que l'homme mortel  
De soi ne sent que pourriture,  
Et non plus qu'un printemps ne dure,  
Il chante un sujet qui soit tel.  
Il deteste, il fuit, il desprise  
Tout ce que la premiere Eglise  
Sainte & catholicque approuva,  
Et rien que les farces mondaines.  
De mille paillardises pleines  
A son plaisir il ne trouva.

Qui pis est, il a detesté  
Ce que l'esprit du Dieu celeste  
Avoit chanté par son Prophete:  
Et ami d'une liberté,  
Il s'arma contre sa parole,  
Qui de l'un jusqu'à l'autre pole  
Se doit rendre, comme est poussé  
De port en port un grand navire,  
Que le pilote fait conduire  
Dessous un grand vent courroucé.

Ainsi fit Artus, qui premier...



Osa profaner l'écriture,  
 Et sous son infame mesure,  
 Le bon au mauvais allier:  
 Mais une divine vengeance  
 Fut ensuivant sa repentance,  
 Car l'infamie le suivit,  
 Pour avoir en ses chansons folles  
 Abusé des saintes parolles,  
 Et du saint nom du Roi David.

Or ses chansons & son vouloir,  
 Ainsi qu'une grande tempeste,  
 Sont retombés dessus sa teste,  
 Et ne le sceut onques prévoir:  
 Doncques très-heureux je te nomme  
 De maintenant comme un tel homme  
 Défendre le droit justement,  
 Que Marot d'un zèle admirable  
 A fait à jamais perdurable,  
 Et composé plus saintement.





A TRES-ILLUSTRE PRINCE (1)

MONSEIGNEUR

*Le Reverendissime Cardinal de Lorraine,  
Archevêque de Reims, Perpetuelle  
felicité.*

**C**onsiderant, Monseigneur, en quelle faveur ont été receus les Cinquante Pseaumes de David, traduits en notre vulgaire par (2) Clement Marot, j'ay bien voulu parachever le reste du Pseautier, non pour me mesurer à Poëte si excellent, mais afin que continuant l'entreprise laquelle prévenu de mort il n'avoit entierement exécutée, je peusse faire quelque fruit, au contentement des amateurs de l'Escriture sainte, & en cela me défiant du peu de mon jugement, j'ay sui-  
vi

(1) Tiré de la version des Pseaumes de Marot de l'Édition de Lyon de 1555. Chez Michel du Boisin 16.

(2) J'ai cru devoir mettre ici cette Epitre qui fait voir que la proscription de Clement Marot n'empêche point que les Pseaumes ne fussent approuvés, & mesme en 1560. ils furent reimprimez en vertu d'un privilege de Charles IX. qui est rapporté cy-après.

vi les anciens Interpretes Hebreux, Grecs & Latins, de saine & approuvée opinion. Monseigneur, je dédie & consacre ce mien labeur à V. R. S. Et ores que le present soit petit, si est-il apte, & duisant non seulement à celle grande dignité en laquelle Dieu vous a constitué, mais aussi à la noblesse de celle ancienne Maison dont estes issu. A qui pourrois-je mieux & à propos adresser les œuvres d'un Roy, qu'à un Prince, le livre d'un fidele & bien aimé de Dieu, qu'à un Cardinal Protecteur de la Religion Chrestienne? D'abondant cest albastre plein d'onguent precieux (remede prompt à toutes maladies spirituelles) qu'à l'Archevêque de Reims, qui seulement n'est oinct, mais aussi esleu pour oindre les Très-chretiens Roys de France? Vous plaisa donc, Monseigneur, le recevoir sous la protection & sauvegarde de vostre autorité. La doctrine ferme & solide qu'on y trouvera est due à l'esprit de Dieu qui conduisoit celui de David, la facile intelligence aux Saints Interpretes, lesquels j'ay suivi. Mais de ce qu'ils auront vie, qu'ils seront bien venus & receuz, cela dépendra de Vostre grandeur & excellence. Quant à moy en tout cecy, je n'y congnois du mien, que le labeur lequel d'ores en avant je reserve pour employer où V. R. S. commandera; à laquelle pouvoir faire service agreable seroit le comble de mon heur.

Vostre très-humble Serviteur Jan Poitevin.



A T O U S  
**CHRETIENS** (1)

*Et Amateurs de la parole de  
 Dieu.*

S. A L U T.

**C**OMME c'est une chose bien requise en la Chrestienté & des plus necessaires que chacun fidele observe & entretienne la communion de l'Eglise en son endroit, frequentant les assemblées qui se font tant le Dimanche que les autres jours, pour honorer & servir Dieu : aussi est-il expedient & raisonnable, que tous cognoissent & entendent ce qui se dit & fait au Temple, pour en recevoir fruit & édification. Car notre Seigneur n'a pas institué l'ordre que nous devons tenir, quand

(1) Cette Preface qui est de Jean Calvin se trouve à la tête de l'Edition des cinquante Pseaumes de David de la Traduction de Clement Marot imprimez à Genève en 1543. & dans l'Edition in 16. de tous les Pseaumes imprimez par Antoine Vincent de Lyon en 1563.

quand nous convenons en son nom, seulement pour amuser le monde à voir & regarder : mais plustost a voulu qu'il en revinst profit à tout ion peuple, comme S. Paul tesmoigne, commandant que tout ce qui se fait en l'Eglise soit rapporté à l'édification commune de tous : ce que le serviteur ne commanderoit pas, que telle ne fust l'intention du maistre. Or cela ne se peut faire que nous ne soyons instruits pour avoir intelligence de tout ce qui a esté ordonné pour nostre utilité. Car de dire que nous puissions avoir devotion, soit à prieres, soit à ceremonies, sans y rien entendre, e'est une grande moquerie, combien qu'il se die communément. Ce n'est pas une chose morte ne brutive, que bonne affection envers Dieu : mais est un mouvement vif, procedant du S. Esprit, quand le cœur est droitement touché, & l'entendement illuminé. Et de faict, si l'on pouvoit estre édifié des choses qu'on voit, sans cognoistre ce qu'elles signifient, Sainct Paul ne deffendrait pas si rigoureusement de parler en langue incongneue : & n'useroit de ceste raison, qu'il n'y a nulle édification, sinon où il y a doctrine. Pourtant, si nous voulons bien honorer les saintes Ordonnances de nostre Seigneur, desquelles nous usons en l'Eglise, le principal est de sçavoir qu'elles contiennent, qu'elles veulent dire, & à quelle fin elles tendent : à fin que l'usage en soit utile & salutaire, & par consequent droitement réglé. Or il y a en somme trois choses que nostre Seigneur nous a commandées d'observer en nos assemblées spirituelles, à sçavoir, la prédication de sa parole, les Oraisons publiques, & solempnelles, l'administration de

ses



ses Sacremens. Je me déporte de parler des prédications pour ceste heure, d'autant qu'il n'en est pas question. Touchant les deux autres parties qui restent, nous avons le commandement exprès du S. Esprit, que les Oraisons se fassent en langue commune & cogneuë au peuple. Et dit l'Apostre que le peuple ne peut répondre Amen, à la priere qui a esté faite en langue estrange. Or est-il ainsi, que puisqu'on la fait au nom & en la personne de tous, que chacun en doit estre participant, Par quoy ç'a esté une trop grande impudence à ceux qui ont introduit la langue Latine par les Eglises, où elle n'estoit communément entenduë. Et n'y a subtilité ne cavillation qui les puisse excuser, que ceste façon ne soit perverse & desplaisante à Dieu. Car il ne faut presumer, qu'il ait agréable ce qui se fait directement contre son vouloir, & comme par despit de luy. Or ne le sçauroit plus despiter que d'aller ainsi à l'encontre de sa deffense, & se glorifier en ceste rebellion, comme si c'estoit une coustume perverse de les celebrer en telle sorte que le peuple n'en ait sinon la veuë, sans exposition des mysteres qui y sont contenus. Car si ce sont paroles visibles (comme S. Augustin les nomme) il ne faut pas qu'il y ait seulement un spectacle exterieur, mais que la doctrine soit conjointe avec, pour en donner l'intelligence. Et aussi nostre Seigneur en les instituant, a bien démontré cela: car il dit que ce sont tesmoignages de l'alliance qu'il a faite avec nous, & qu'il a confirmée par sa mort. Il faut bien donc pour leur donner lieu, que nous sçachions & cognoissions ce qui s'y dit: autrement ce seroit en vain que notre Seigneur



gneur ouvreroit la bouche pour parler, s'il n'y avoit oreilles pour écouter. Combien qu'il n'est jà mestier d'en faire longue dispute. Car quand la chose sera jugée de sens rassis, il n'y aura celui qui ne confesse que c'est une pure bêtellerie, d'amuser le peuple en des signes, dont la signification ne lui soit point exposée. Parquoy il est facile de voir qu'on profane les Sacremens de Jesus-Christ, les administrant tellement que le peuple ne comprenne point les paroles qui y sont dites. Et de fait, on voit les superstitions qui en sont sorties. Car on estime communément que la consécration, tant de l'eau du baptême, que du pain & du vin en la cene de notre Seigneur, soit comme une espece d'enchantement: c'est-à-dire, quand on a soufflé & prononcé de bouche les paroles, que les creatures insensibles en sentent la vertu, encores que les hommes n'y entendent rien. Or la vraie consécration est celle qui se fait par la parole de foy, quand elle est déclarée & reçue, comme dit S. Augustin: ce qui est expressément compris aux paroles de Jesus Christ. Car il ne dit pas au pain, qu'il soit fait son corps: mais il a adressé sa parole à la Compagnie des fideles, disant, prenez, mangez, &c. Si nous voulons donc bien celebrer le Sacrement, il nous faut avoir la doctrine, par laquelle ce qui y est signifié nous soit déclaré. Je sçai bien que cela semble fort estrange à ceux qui ne l'ont pas accoutumé: comme il advient en toutes choses nouvelles. Mais c'est bien raison, si nous sommes disciples de Jesus-Christ, que nous préferions son institution à nostre coutume. Et ne nous doit pas

sembler nouveau ce qu'il a institué dès le commencement.

Si cela ne peut encore entrer en l'entendement d'un chacun, il nous faut prier Dieu qu'il lui plaise d'illuminer les ignorans, pour faire entendre combien il est plus sage que tous les hommes de la terre : à fin qu'ils apprennent de ne s'arrester plus à leur propre sens, ni à la sagesse folle & enragée de leurs conducteurs qui sont aveugles. Cependant pour l'usage de nostre Eglise, il nous a semblé bon de faire publier comme un formulaire des prieres & des Sacremens, à fin que chacun reconnoisse ce qu'il doit dire & faire en l'assemblée Chrestienne : combien que ce livre ne profitera pas seulement au peuple de cette Eglise ; mais aussi à tous ceux qui desireront sçavoir quelle forme doivent tenir & suivre les fidelles, quand ils conviennent au nom de Jesus-Christ.

Nous avons donc recueilli en un sommaire la façon de celebrer les Sacremens, & sanctifier le mariage, semblablement des prieres & louanges, desquelles nous usons. Nous parlerons puis après des Sacremens. Quant est des prieres publiques, il y en a deux especes. Les unes se font par simple parole : les autres avec chant. Et n'est pas chose inventée depuis peu de temps. Car dès la premiere origine de l'Eglise cela a esté, comme il appert par les histoires. Et mesme S. Paul ne parle pas seulement de prier de bouche, mais aussi de chanter. Et à la verité nous connoissons par experience, que le chant'a grande force & vigueur d'esmouvoir & enflamber le cœur des hommes, pour invoquer & louer Dieu d'un zele plus véhément & ardent. Il y a toujours à regarder  
que

que le chant ne soit leger ni volage : mais qu'il ait poids & majesté ( comme dit S. Augustin ) & ainsi , qu'il y ait grande différence entre la musique qu'on fait pour resjouir les hommes à table & en leurs maisons : & entre les pseumes qui se chantent en l'Eglise , en la presence de Dieu & de ses Anges. Or quand on voudra droitement juger de la forme qui est ici exposée , nous esperons qu'on la trouvera sainte & pure : veu qu'elle est simplement reiglée à l'édification dont nous avons parlé , cembien que l'usage de la chanterie s'estende plus loin. C'est que même par les maisons & par les champs ce nous soit une incitation & comme un organe à louer Dieu , & eslever nos cœurs à luy , pour nous consoler , en méditant sa vertu , bonté , sagesse & justice , ce qui est plus nécessaire qu'on ne scauroit dire. Pour le premier , ce n'est pas sans cause que le S. Esprit nous exhorte si songneusement par les saintes Escritures , de nous resjouir en Dieu , & que toute nostre joye soit là reduite , comme à sa vraye fin : car il cognoist combien nous sommes enclins à nous resjouir en vanité. Tout ainsi donc que notre nature nous tire & induit à chercher tous moyens de resjouissance folle & vicieuse : aussi au contraire , notre Seigneur , pour nous distraire & retirer des allechemens de la chair & du monde , nous presente tous moyens qu'il est possible , à fin de nous occuper en ceste joye spirituelle , laquelle il nous recommande tant. Or entre les autres choses qui sont propres pour recréer l'homme & luy donner volupté , la Musique est la premiere , ou l'une des principales , & nous faut estimer que c'est un don de Dieu deputé à cest usage. Pour-

quoy d'autant plus devons-nous regarder de n'en point abuser, de peur de la fouiller & contaminer, la convertissant en nostre condamnation, où elle estoit dedié à nostre profit & salut. Quand il n'y auroit autre consideration que ceste seule, si nous doit-elle bien esmouvoir à moderer l'usage de la musique, pour la faire servir à toute honnêteté, & qu'elle ne soit point occasion de nous lascher la bride à dissolution, ou de nous effeminer en delices desordonnées, & qu'elle ne soit point instrument de paillardise, ne d'aucune impudicité. Mais encore y-a-t-il davantage: car à grand' peine y a-t-il en ce monde chose qui puisse plus tourner ou fléchir çà & là les mœurs des hommes, comme Plato l'a prudemment consideré. Et de fait, nous experimentons qu'elle a une vertu secrette & quasi incroyable à esmouvoir les cœurs en une sorte ou en l'autre. Parquoy nous devons estre d'autant plus diligent à la reigler, en telle sorte qu'elle nous soit utile, & nullement pernicieuse. Pour cette cause les Docteurs anciens de l'Eglise se plaignent souventesfois de ce que le peuple de leur temps estoit adonné à chansons deshonnêtes & impudiques, lesquelles non sans cause ils estiment & appellent poison mortelle & satanique, pour corrompre le monde. Or en parlant maintenant de la musique, je comprends deux parties, à sçavoir la lettre, ou subject & matiere: secondement le chant ou la melodie. Il est vray que toute parole mauvaise (comme dit S. Paul) pervertit les bonnes mœurs: mais quand la melodie est avec, cela transperce beaucoup plus fort le cœur & entre au dedans: tellement que comme par un entonnoir le vin est



est jetté dedans le vaisseau : aussi le venin & la corruption est distillée jusques au profond du cœur par la melodie. Qu'est-il donc question de faire ? C'est d'avoir chansons non seulement honnêtes , mais aussi saintes , lesquelles nous soyent comme aiguillons pour nous inciter à prier & louer Dieu , à méditer ses œuvres à fin de l'aimer , craindre , honorer & glorifier. Or , ce que dit Sainct Augustin , est vray , que nul ne peut chanter choses dignes de Dieu , sinon qu'il l'ait reçu d'iceluy. Parquoy quand nous aurons bien circui par tout pour chercher çà & là , nous ne trouverons meilleures chansons , ne plus propres pour ce faire , que les Pseaumes de David : lesquels le saint Esprit luy a dictés & faités. Et pourtant , quand nous les chantons , nous sommes certains que Dieu nous met en la bouche les paroles , comme si luy-même chantoit en nous , pour exalter sa gloire. Parquoy Chrysostome exhorte tant hommes que femmes & petits enfans , de s'accoustumer à les chanter , à fin que cela soit comme une méditation pour s'associer à la Compagnie des Anges. Au reste , il nous faut souvenir de ce que dit S. Paul , que les chansons spirituelles ne se peuvent bien chanter que de cœur. Or le cœur requiert l'intelligence. Et en cela ( dit S. Augustin ) gist la difference entre le chant des hommes & celui des oiseaux. Car une linote , un rossignol , un papegay chanteroit bien , mais ce fera sans entendre. Or le propre don de l'homme est de chanter , en sçachant ce qu'il dit. Après l'intelligence doit suivre le cœur & l'affection : ce qui ne peut estre que nous n'ayons le Cantique imprimé en nostre memoire , pour jamais ne cesser

222 SUR LA TRADUCT. DES PS.

de chanter. Pour ces raisons, ce présent livre, mesme à ceste cause, outre le reste qui a esté dit, doit estre en singuliere recommandation à chacun qui desire se resjouir honnestement & selon Dieu, voir à son salut, & au profit de ses prochains : & ainsi n'a point de mestier d'estre beaucoup recommandé de par moy, veu qu'en soy-mesme il porte son prix & son los. Seulement que le monde soit si bien advisé, qu'aulieu de chansons en partie vaines & frivoles, en partie sottés & lourdes, en partie sales & vilaines, & par consequent mauvaises & nuisibles, dont il a usé par cy-devant, il s'accoustume cy-après à chanter ces divins & celestes Cantiques avec le bon Roy David. Touchant la melodie, il a semblé le meilleur, qu'elle fust moderée en la sorte que nous l'avons mise, pour emporter poids & majesté convenable au subject, & même pour estre propre à chanter en l'Eglise, selon qu'il a esté dit. De Geneve ce 10. de Juin 1543.







# E X T R A I T

## *Du Privilege du Roy Charles IX. (1)*

**P**Ar grace speciale , pleine puissance & autorité Royale , a esté donné & octroyé à Antoine , fils d'Antoine Vincent , marchand libraire à Lyon , privilege , congé , licence & permission pour le temps & terme de dix ans prochains venants ensuivans & consecutifs , d'imprimer ou faire imprimer quand & où bon lui semblera , tous les Pseaumes du Prophete David , traduits selon la verité hébraïque , & mis en rime Françoisse & bonne musique : comme a été bien veu & cognu par gens doctes en la Sainte Escriture & ezdites langues , & aussi en l'art de musique. Que nuls en ce royaume , pays , terres & seigneuries , puissent imprimer , faire imprimer , vendre & distribuer lesdits Pseaumes de la dicte traduction , pendant & durant le dict temps , & jusques après icelui fini & accompli , si ce n'est du consentement dudit Vincent. Avec inhibition & deffenses à tous Imprimeurs , libraires

(1) Tiré de l'Edition de Lyon de 1563. chez Antoine Vincent in 16. petites lettres.

res & autres personnes quelconques, que le dict Vincent & les siens, & ayans de lui cause, ou ceux qui seront de luy avouez, de faire ou faire faire pendant le dict temps de dix ans, amender, augmenter, diminuer, imprimer, ou faire imprimer, vendre & distribuer en ce Royaume, pays, terres & seigneuries, en quelque sorte ou maniere que ce soit, ou puisse estre, lesdicts pseumes de la dicte Traduction, ne d'en apporter & vendre en ce royaume, pays, terres & seigneuries, d'autres par autres, & ailleurs imprimez, si ce n'est du vouloir, congé & consentement du dict Vincent. Et ce sur peine de confiscation desdits livres, formes ou caracteres qui se trouveront avoir esté faicts au contraire, & d'amende de dix marcs d'or envers le Roy, & arbitraire envers ledict Vincent, lesdites inhibitions & deffenses tenans, & les contrevenans à icelles à ce contraincts sur les peines dessus dites, ledict temps durant. Nonobstant oppositions ou appellations quelconques, faites ou à faire, relevées ou à relever, & Lettres quelconques impetrées ou à impetrer à ce contraires, sans qu'il soit besoin d'autre vérification, émologation, publiquement ou interinement, sinon d'inferer lesdictes Lettres de privilege, & lettres de déclaration d'iceluy, ou le bref & abregé d'icelles, au commencement ou en la fin de chacun livre desdicts Pseumes. Lequel abregé veut & entend ledict Seigneur Roy, qu'il vaille & serve autant que s'il estoit particulièrement signifié à un chacun de ceux auxquels il pourroit appartenir & toucher. Comme plus à plein est contenu & déclaré par lesdictes Lettres de privilege sur ce données &

**D U P R I L E G E .** 225

expediées à Saint Germain en Laye , le dix-neufiéme jour d'Octobre , l'an de grace mil cinq cens soixante , & du Reigne dudiect Seigneur le premier. Signées sur le reply.

Par le Roy. Robertet, & scellées du grand scel dudiect Seigneur , en cire jaune & queuë double pendant , & par lesdictes lettres de plus ample déclaration au profit & faveur dudiect Vincent sur ce données & expediées auidict Saint Germain en Laye , le vingt-sixiefme jour du mois de Decembre , l'an de grace mil cinq cens soixante & un , & du Regne dudiect Seigneur le deuxiefme, signées par le Roy en son Conseil , Coignet , & scellées du dit grand scel royal , en cire jaune , & simple queuë pendant.





## CINQUANTE PSALMES

D E

D A V I D.



## P S A L M E I.

Beatus vir , qui non abiit.

## A R G U M E N T.

*Ce Psalme chante, que ceux sont bienheureux qui rejeantans les mœurs & le conseil des mauvais, s'addonnent à congnoistre & mettre à effect la loy de Dieu : & malheureux ceux qui font au contraire.*

1540.



Qui au conseil des malins n'a esté,  
 Qui n'est au trac des pecheurs arresté,  
 Qui des moqueurs au banc place n'a prise :  
 Mais nuit & jour la Loy contemple & prise  
 De l'Eternel, & en est desireux :

Cer-

Certainement cestui-là est heureux.

Et semblera un arbre grand & beau ,  
Planté au long d'un clair courant ruisseau ,  
Et qui son fruiët en sa saison apporte ;  
Duquel aussi la fueille ne chet morte :  
Si qu'un tel homme , & tout ce qu'il fera ,  
Tousjours heureux & prospere fera.

Mais les pervers n'auront telles vertus :  
Ainçois seront semblables aux festus ,  
Et à la poudre au gré du vent chassée ,  
Parquoy fera leur cause renversée  
En jugement , & tous ces reprouvez  
Au rang des bons ne seront point trouvez.

Car l'Eternel les justes cognoist bien ,  
Et est soigneux & d'eux & de leur bien :  
Pourtant auront felicité qui dure.  
Quant aux meschans qui n'ont ne soin , ne cure  
De s'amender , le chemin qu'ils tiendront ,  
Eux & leurs faits en ruine viendront.

---

P S A L M E II.

Quare fremuerunt gentes ?

A R G U M E N T.

*Icy void-on comment David & son Royaume  
sont vraye figure , & indubitable Prophetie de  
Jesus Christ & son Regne.*

**P**ourquoy font bruit & s'assemblent les gens ?  
Quelle folie à murmurer les meine ?  
Pourquoy font tant les peuples diligens.



A mettre fus une entreprise vaine ?

Bandez se font les grand Rois de la terre ,  
Et les primats ont bien tant presumé,  
De conspirer , & vouloir faire guerre,  
Tous contre Dieu , & son Roy bien-aimé.

Difans entr'eux, desrompons & brifons  
Tous les liens , dont lier nous pretendent :  
Au loïn de nous jettons & mesprifons  
Le joug , lequel mettre sur nous s'attendent.

Mais cestui-là qui les hauts cieux habite,  
Ne s'en fera que rire de là haut.

Le Tout-puissant de leur façon despite  
Se mocquera , car d'eux il ne luy chaut.

Lors s'il luy plaist , parler à eux viendra  
En son courroux , plus qu'autre espouvantable :  
Et tous ensemble estonnez les rendra  
En sa fureur terrible & redoutable.

Rois, dira-il, d'où vient ceste entreprise ?  
De mon vray Roy j'ay fait élection ,  
Je l'ai sacré , sa couronne il a prise  
Sur mon très-sainct & haut mont de Sion.

Et je qui suis le Roy qui luy ai pleu ,  
Raconteray sa sentence donnée :  
C'est qu'il m'a dit , Tu es mon Fils esleu ,  
Engendré t'ai ceste heureuse journée.

Demande-moy : & pour ton heritage  
Sujetz à toy tous peuples je rendrai ,  
Et ton empire aura cest avantage ,  
Que jusqu'aux bords du monde l'estendrai.

Verge de fer en ta main porteras  
Pour les dompter , & les tenir en serre :  
Et s'il te plaist , menu les briferas ,  
Aussi aisé comme un vaisseau de terre.

Maintenant donc , ô vous & Rois & Princes,  
Plus entendus & sages devenez :  
Juges aussi des terres & provinces ,

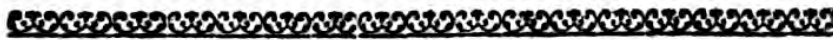


Instruction à ceste heure prenez.

Du Seigneur Dieu serviteurs rendez-vous,  
Craignez son ire, & luy veuillez complaire:  
Et d'estre à luy vous resjouissez tous,  
Ayant tousjours crainte de luy desplaire.

Faites hommage au Fils qu'il vous envoie,  
Que couroucé ne soit amerement:  
Afin aussi que de vie & de voye  
Ne perissiez trop malheureusement.

Car tout à coup son courroux rigoureux  
S'embrasera, qu'on ne s'en donra garde:  
O combien lors ceux-là seront heureux,  
Qui se feront mis en sa sauve-garde!



## P S A L M E III.

Domine, quàm multiplicati sunt.

## A R G U M E N T.

*David assailly d'une grosse armée, s'estonne du commencement: puis prend une si grande fiance en Dieu, qu'après l'avoir imploré, il s'assure de la victoire.*

**O** Seigneur que de gens  
A nuire diligens,  
Qui me troublent & grevent!  
Mon Dieu, que d'ennemis,  
Qui au champs se sont mis,  
Et contre moy s'eslevent!

Certes plusieurs j'en voy,  
Qui vont disant de moy,

Sa force est abolie ,  
 Plus ne trouve en son Dieu  
 Secours en aucun lieu :  
 Mais c'est à eux folie.

Car tu es mon très-seur  
 Bouclier & défenseur ,  
 Et ma gloire esprouvée ;  
 C'est toy , à bref parler ,  
 Qui fais que puis aller ,  
 Haut la teste levée.

J'ai crié de ma voix  
 Au Seigneur mainte fois ,  
 Lui faisant ma complainte ;  
 Et ne m'a repoussé ,  
 Mais tousjours exaucé  
 De sa montagne sainte.

Dont coucher m'en iray ,  
 En seurte dormiray ,  
 Sans crainte de mesgarde :  
 Puis me resveillerai  
 Et sans peur veillerai ,  
 Ayant Dieu pour ma garde.

Cent mille homme de front  
 Craindre ne me feront ,  
 Encor qu'ils l'entreprinsent :  
 Et que pour m'estonner ,  
 Clorre & environner  
 De tout costez me vinssent.

Vien donc , declare toy ,  
 Pour moi, mon Dieu, mon Roy ,  
 Qui de buffes renverses  
 Mes ennemis mordents ,  
 Et qui leur romps les dents  
 En leurs gueules perverses.

C'est de toy , Dieu très-haut ,  
 De qui attendre faut

Vray

Vray secours & defense :  
 Car sur ton peuple estends  
 Tousjours en lieu & temps  
 Ta grand' beneficence.



## P S A L M E IV.

Cùm invocarem exaudivit me.

## A R G U M E N T.

*En la conspiration d'Absalon, il invoque Dieu, reprend les Princes d'Israel, conspirans contre luy: les appelle à repentance, & conclud qu'il se trouve bien de se fier en Dieu.*

**Q**Uand je t'invoque, hélas, escoute,  
 O Dieu de ma cause & raison :  
 Mon cœur ferré au large boute :  
 De ta pitié ne me reboute,  
 Mais exauce mon oraison.

Jusques à quand, gens inhumaines,  
 Ma gloire abattre tascherez ?

Jusques à quand emprises vaines,  
 Sans fruit & d'abusion pleines,  
 Aimerez-vous & cherchez ?

Sachez, puis qu'il le convient dire,  
 Que Dieu pour son Roy gracieux,  
 Entre tous m'a voulu eslire,  
 Et si à luy crie & souspire,  
 Il m'entendra de ses hauts cieux.

Tremblez donques de telle chose,  
 Sans plus contre son vueil pecher :

Pensez en vous ce que propose ,  
 Dessus vos lits en chambre close ,  
 Et cessez de plus me fascher.

Puis offrez juste sacrifice ,  
 De cœur contrit , bien humblement ,  
 Pour repentance d'un tel vice :  
 Mettant au Seigneur Dieu propice  
 Vos fiances entierement.

Plusieurs gens disent , Qui fera-ce  
 Qui nous fera voir force biens ?  
 O Seigneur , par ta sainte grace ,  
 Veilles la clairté de ta face  
 Elever sur moy & les miens.

Car plus de joye m'est donnée  
 Par ce moyen , ô Dieu très-haut ,  
 Que n'ont ceux qui ont grand' année  
 De froment & bonne vinée ,  
 D'huiles , & tout ce qu'il leur faut :

Si qu'en paix & en seurté bonne  
 Coucheraï & reposeraï :  
 Car , Seigneur , ta bonté l'ordonne ,  
 Et elle seule espoir me donne ,  
 Que seul & seul regnant seray.

## P S A L M E V.

Verba mea auribus percipe.

## A R G U M E N T.

*David en exil ayant beaucoup souffert, & s'attendant de souffrir davantage par les flatteurs qui estoient autour de Saül, dresse sa priere à Dieu : puis se console, quand il pense que le Seigneur a toujours les mauvais en haine, & qu'il favorise les bons.*

**A**ux paroles que je veux dire,  
Plaise toy l'oreille prester,  
Et à cognoistre s'arrester,  
Pourquoy mon cœur pense & soupire,  
Souverain Sire.

Enten à la voix très-ardente  
De ma clameur, mon Dieu, mon Roy,  
Veu que tant seulement à toy  
Ma supplication presente  
J'offre & presente.

Matin devant que jour il face,  
S'il te plaist, tu m'exauceras :  
Car bien matin prié seras  
De moy, levant au Ciel la face,  
Attendant grace.

Tu es le vrai Dieu qui meschance  
N'aimes point, ne malignité :  
Et avec qui en verité,  
Malfaïcteurs n'auront accointance,

Ne

Ne demourance.

Jamais le fol & temeraire  
N'ose apparoir devant tes yeux :  
Car tousjours te sont odieux  
Ceux qui prennent plaisir à faire  
Mauvais affaire.

Ta fureur perd & exterminie  
Finalement tous les menteurs :  
Quant aux meurtriers & decepteurs ;  
Celuy qui terre & ciel domine ,  
Les abomine.

Mais moy en la grand' bonté mainte ;  
Laquelle m'as fait savourer ,  
Iray encore t'adorer  
En ton Temple , en ta maison sainte ,  
Dessous ta crainte.

Mon Dieu guide moy & convoye  
Par ta bonté, que ne fois mis  
Sous la main de mes ennemis :  
Et dresse devant moy ta voye ,  
Que ne fourvoye.

Leur bouche rien de vrai n'ameine,  
Leur cœur est faint , faux & couvert :  
Leur gosier un sepulchre ouvert :  
De flaterie fausse & vaine  
Leur langue est pleine.

O Dieu montre leur qu'ils mesprennent  
Ce qu'ils pensent faire défais ,  
Chasse les , pour leurs grans méfaits ,  
Car c'est contre toy qu'ils mesprennent ,  
Tant entreprennent.

Et que tous ceux se resjouissent ,  
Qui en toy ont espoir & foy :  
Joye auront sans fin dessus toy :  
Avec ceux qui ton nom cherissent ,  
Et te benissent.

Car



Car de bien faire tu es large ,  
 A l'homme juste , ô vrai Sauveur ,  
 Et les couvres de ta faveur ,  
 Tout ainsi comme d'une targe  
 Espeffe & large.

---

 P S A L M E VI.

Domine , ne in furore tuo arguas me.

## A R G U M E N T.

*David malade , & à l'extremité , a horreur de la mort : & desire , avant que mourir , glorifier encote le nom de Dieu : puis tout à coup se resjouit de sa convalescence , & de la honte de ceux qui s'attendoient à sa mort.*

**N**E vueille pas , ô Sire ,  
 Me reprendre en ton ire ,  
 Moi qui t'ai irrité :  
 N'en ta fureur terrible  
 Me punir de l'horrible  
 Tourment qu'ai merité.

Ains , Seigneur , viens estendre  
 Sur moi ta pitié tendre ,  
 Car malade me sens ,  
 Santé donques me donne :  
 Car mon grand mal estonne  
 Tous mes os & mes sens.

Et mon esprit se trouble  
 Grandement & au double ,  
 En extrême fouci.

O Seigneur plein de grace ,  
 Jusques à quand sera-ce  
 Que me lairras ainsi ?

Helas , Sire , retourne ,  
 D'entour de moy destourne  
 Ce merveilleux esmoy.  
 Certes grande est ma faute ,  
 Mais par ta bonté haute ,  
 Je te pry' sauve moy.

Car en la mort cruelle  
 Il n'est de toy nouvelle  
 Memoire , ne renom :  
 Qui penses-tu qui die ,  
 Qui louë & psalmodie  
 En la fosse ton nom ?

Toute nuit tant travaille ,  
 Que liët , chalit , & paille  
 En pleurs je fay noyer ,  
 Et en eau goutte à goutte  
 S'en va ma couche toute ,  
 Par si fort larmoyer.

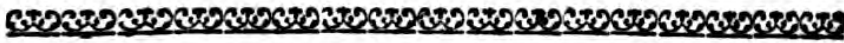
Mon œil plorant sans cesse  
 De despit & destresse  
 En un grand trouble est mis :  
 Il est envieilli d'ire ,  
 De voir entour moy rire  
 Mes plus grans ennemis.

Sus , sus , arriere iniques ,  
 Deslogez tyranniques  
 De moy tous à la fois .  
 Car le Dieu debonnaire  
 De ma plainte ordinaire  
 A bien ouy la voix .

Le Seigneur en arriere ,  
 N'a point mis ma priere ,  
 Exaucé m'a des cieux ,

Receu a ma demande :  
Et ce que luy demande ,  
Accordé m'a & mieux.

Donques honteux deviennent  
Et pour vaincus se tiennent  
Mes adverfaires tous :  
Que chacun d'eux s'eslongne  
Subit en grand vergongne ,  
Puis que Dieu m'est si doux.



## P S A L M E VII.

Domine, Deus meus, in te speravi.

## A R G U M E N T.

*Il prie d'estre preservé de la grande persecution de Saül : met en avant son innocence : requiert le Royaume à luy promis , & confusion à ses adverfaires. Finalement il chante qu'ils periront de leurs propres glaires , & en louë Dieu.*

**M**On Dieu, j'ai en toy esperance ,  
Donne-moy donc fauve assurance  
De tant d'ennemis inhumains.

Et fai que ne tombe en leurs mains :  
Afin que leur chef ne me grippe,  
Et ne me desfrompe & dissipe ,  
Ainsi qu'un lion devorant ,  
Sans que nul me soit secourant.

Mon Dieu , sur qui je me repose ,  
Si j'ai commis ce qu'il propose ,  
Si de luy faire ay projecté

De

De ma main tour de lascheté :

Si mal pour mal j'ay voulu faire

A cest ingrat : mais au contraire ,

Si fait ne luy ay tour d'ami ,

Quoy qu'à tort me soit ennemi ;

Je veux qu'il me poursuiue en guerre ,

Qu'il m'atteigne & porte par terre ,

Soit de ma vie ruineur ,

Et mette à neant mon honneur.

Leve-toy donc , leve-toy , Sire ,

Sur mes ennemis en ton ire :

Veille pour moy , que je fois mis

Au droict , lequel tu m'as promis.

A grands troupeaux le peuple vienne

Autour de la Majesté tienne ,

Sois pour la cause de nous deux ,

Haut eslevé au milieu d'eux.

Là des peuples Dieu fera juge :

Et alors , mon Dieu , mon refuge ,

Juge-moi en mon équité ,

Et selon mon intégrité.

Le mal des meschans se consume ,

Et soustien le droict & juste homme ,

Toi juste Dieu , qui jusqu'au fons

Sondes les cueurs mauvais & bons.

C'est Dieu qui est mon asseurance ,

Et mon pavois : j'ay esperance

En luy , qui garde & faict vainqueur

Un chacun qui est droict de cueur.

Dieu est le Juge veritable

De celuy qui est équitable ,

Et de celuy semblablement

Qui l'irrite journellement.

Si l'homme qui tasche à me nuire ,

Ne se veut changer & reduire ,

Dieu viendra son glaive aiguïser ,

Et

Et bander son arc pour viser.

Desja le grand Dieu des alarmes  
Luy prepare mortelles armes ,  
Il fait dards propres & servans  
A poursuivre mes poursuivans.

Et l'autre engendre chose vaine ,  
Ne conçoit que travail & peine  
Pour enfanter (quoy qu'il en soit)  
Le rebours de ce qu'il pensoit.

A caver une grande fosse  
Il met sollicitude grosse :  
Mais en la fosse qu'il fera  
Luy-mesmes il tresbuchera.

Le mal , qu'il me forge & appreste  
Retournera dessus sa teste :  
Bref , je voy le mal qu'il commet  
Luy descendre sur le sommet.

Dont louange au Seigneur je donne ,  
Pour sa justice droicte & bonne :  
Et tant que terre hanteray  
Le nom du Très-haut chanteray.

---

P S A L M E VIII.

Domine, Dominus noster.

A R G U M E N T.

*Avec grande admiration David celebre icy la  
merveilleuse puissance du Createur de toutes cho-  
ses, & la grande bonté dont il a daigné user en-  
vers l'homme, l'ayant fait tel qu'il est.*

**O** Nostre Dieu, & Seigneur amiable,  
Combien ton nom est grand & admirable,  
Par

Par tout ce val terrestre spacieux ,  
Qui ta puissance esleve sur les cieux !

En tout se voit ta grand' vertu parfaicte,  
Jusqu'à la bouche aux enfans qu'on allaicte:  
Et rens par là confus & abbatu  
Tout ennemi qui nie ta vertu.

Mais quand je voy & contemple en courage  
Tes cieux, qui sont de tes doigts haut ouvrage,  
Estoiles, Lune, & signes differens,  
Que tu as faits, & assis en leurs rangs:

Adonc je di à par moy (ainsi comme  
Tout esbahi) & qu'est-ce que de l'homme?  
D'avoir daigné de luy te souvenir,  
Et de vouloir en ton soin le tenir.

Tu l'as fait tel, que plus il ne luy reste  
Fors estre un Ange, en l'ayant quant au reste,  
Abondamment de gloire environné,  
Rempli de biens, & d'honneur couronné.

Regner le fais sur les œuvres tant belles  
De tes deux mains, comme seigneur d'icelles:  
Tu as de vray, sans quelque exception,  
Mis sous ses pieds tout en sujektion.

Brebis & bœufs, & leurs peaux & leurs laines,  
Tous les troupeaux des hauts monts & des  
plaines :

En general, toutes bestes cherchans  
A pasturer & par bois & par champs.

Oiseaux de l'air, qui volent & qui chantent,  
Poissons de mer, ceux qui nagent & hantent  
Par les sentiers de mer grans & petits,  
Tu les as tous à l'homme assujettis.

O nostre Dieu, & Seigneur amiable,  
Comme à bon droict est grand & admirable  
L'excellent bruit de ton nom precieux,  
Par tout ce val terrestre spacieux !



## P S A L M E IX.

Confitebor tibi, Domine, in toto corde meo.

## A R G U M E N T.

*C'est un chant triomphal, par lequel David rend graces à Dieu de certaine bataille qu'il gagna, en laquelle mourut son principal ennemi (aucuns estiment que ce fut Goliath.) Après il magnifie la justice de Dieu, qui venge les siens, en temps & lieu.*

**D**E tout mon cueur t'exalterai,  
Seigneur, & si raconterai  
Toutes tes oeuvres nompareilles,  
Qui sont dignes de grand's merveilles.

En toi je me veux resjouir,  
D'autre soulas ne veux jouir :  
O Très-haut, je veux en cantique  
Celebrer ton nom authentique.

Pource que par ta grand' vertu  
Mon ennemi s'enfuit batu,  
Desconfit de corps & courage,  
Au seul regard de ton visage.

Car tu m'as esté si humain,  
Que tu as pris ma cause en main,  
Et t'es assis pour mon refuge  
En chaire comme juste juge.

Tu as défait mes ennemis,  
Le meschant en ruine mis :  
Pour tout jamais leur renommée

Tu as esteinte & consumée.

Or ça, ennemi caut & fin,

As-tu mis ton emprise à fin ?

As-tu rasé nos citéz belles ?

Leur nom est-il mort avec elles ?

Non, non : le Dieu qui est là haut,

En regne qui jamais ne faut,

Son throne a dressé tout propice,

Pour faire raison & justice.

Là jugera-il justement

La terre ronde entierement,

Pesant les causes en droiciture

De toute humaine creature.

En Dieu la retraite fera

Du povre qu'on pourchassera,

Voire sa retraite & adresse,

Au plus dur temps de sa destresse.

Dont ceux qui ton nom cognoistront,

Leur assurance en toi mettront :

Car, Seigneur, qui à toi s'adonne,

Ta bonté point ne l'abandonne.

Chantez en exultation

Au Dieu qui habite en Sion :

Preschez à gens de toutes guises

Ses oeuvres grandes & exquises.

Car du sang du juste il s'enquiert ;

Lui en souvient & le requiert :

Et jamais la clameur n'oublie

De l'affligé, qui le supplie.

Seigneur Dieu (ce disois-je en moi)

Voi par pitié que j'ai d'esmoi

Par mes ennemis remplis d'ire,

Et du pas de mort me retire.

Afin qu'au milieu de l'enclos

De Sion j'annonce ton los,

En demenant resjouissance

D'estre recoux par ta puissance.

Incontinent les mal-heureux  
Sont cheus au piege fait par eux :  
Leur pied mesme s'est venu prendre  
Au filé qu'ils ont osé tendre.

Ainsi est cogneu l'immortel ,  
D'avoir fait un jugement tel ,  
Que l'inique a senti l'outrage ,  
Et le mal de son propre ouvrage.

Croyez que tousjours les meschans  
S'en iront à bas tresbuchans  
Et toutes ces gens insensées ,  
Qui n'ont point Dieu en leurs pensées.

Mais l'homme povre humilié  
Ne sera jamais oublié :  
Jamais de l'humble estant en peine  
L'esperance ne sera vaine.

Vien , Seigneur , montre ton effort ,  
Que l'homme ne soit le plus fort :  
Ton pouvoir les gens venir face  
En jugement devant ta face.

Seigneur Dieu , qui immortel es ,  
Tressaillir de craincte fai-les :  
Donne leur à cognoistre , comme  
Pas un d'entr'eux n'est rien fors qu'homme.



## P S A L M E X.

Domine , ut quid recessisti longè.

## A R G U M E N T.

*Ce Pseaume est une priere contre les pervers nuisans , & malicieux hommes , qui par dol , & par force , oppressent les bons , & les plus foibles : & y sont descrits , l'orgueil & les moyens dont envers eux usent les mal vivans.*

**D**'Où vient cela , Seigneur , je te suppli ,  
 Que loin de nous te tiens les yeux couverts ?  
 Te caches-tu pour nous mettre en oubli ?  
 Mesmes au temps qui est dur & divers ?  
 Par leur orgueil font ardants les pervers  
 A tourmenter l'humble , qui peu se prise :  
 Fais que sur eux tombe leur entreprise.

Car le malin se vante , & se faiçt seur ,  
 Qu'en ses desirs n'aura aucun defaut :  
 Ne prisant rien que l'avare amasseur ,  
 Et mesprisant l'Éternel de la haut ,  
 Tant il est fier que de Dieu ne luy chaut :  
 Mais tout cela qu'il pense en sa memoire ,  
 C'est , Dieu n'est point , & si ne le veut croire.

Tout ce qu'il fait tend à mal sans cesser ,  
 De sa pensée est loin ton Jugement :  
 Tant est enflé , qu'il cuide renverser  
 Ses ennemis à souffler seulement.  
 En son cueur dit : d'esbranler nullement  
 Garde je n'ay : car je sçay qu'en nul aage

Ne

Ne peut tomber sur moy aucun dommage.

D'un parler fainct, plein de deception,  
Le faux parjure est tousjours embouché :  
Dessous sa langue, avec oppression,  
Desir de nuire est tousjours embusché.  
Semble au brigand, qui sur les champs caché,  
L'innocent tuë en caverne secrette,  
Et de qui l'oeil povres passans aguette.

Aussi l'inique use du tour secret  
Du lyon caut en sa taniere, hélas!  
Pour attraper l'homme simple & povret,  
Et l'engloutir quand l'a pris en ses aqs.  
Il faiet le doux, le marmiteux, le las :  
Mais sous cela, par sa force perverse,  
Grand' quantité de povres gens renverse.

Et dit encor en son cueur vicieux,  
Que Dieu ne veut la souvenance avoir  
De tout cela : & qu'il couvre ses yeux,  
A celle fin de jamais n'en rien voir.  
Leve-toy donc, Seigneur, pour y pourvoir :  
Hausse ta main dessus, je te supplie,  
Et ceux qui sont persecutez n'oublie.

Pourquoy irrite & contemne en ses faiets  
L'homme meschant le Dieu doux & humain ?  
En son cueur dit, qu'enquestes tu n'en fais :  
Mais tu vois bien son meffaiet inhumain.  
Et voyant tout, prens les causes en main :  
Voilà pourquoy s'appuye le debile  
Sur toy, qui es le support du pupile.

Brise la force, & le bras plein d'excès,  
Du malfaieteur, inique & reprouvé,  
Fay de ses maux l'enqueste & le procès,  
Plus n'en sera par toy un seul trouvé.  
Lors à jamais, Roy de tous approuvé,  
Regnera Dieu, quand en sa terre saincte  
De ces meschans sera la race esteinte.

O Seigneur donc , s'il te plaist , tu orras  
 Ton povre peuple en ceste aspre saison :  
 Et bon courage & espoir luy donras ,  
 Prestant l'oreille à son humble oraison :  
 Qui est de faire aux plus petis raison ,  
 Droiect aux foulez , si que l'homme de terre  
 Ne vienne plus leur faire peur ne guerre.



## P S A L M E XI.

In Domino confido.

A R G U M E N T.

*Il se complaint de ceux qui le chassoient de toute la terre d'Israël , puis chante sa confiance en Dieu , & le jugement d'iceluy sur les bons & sur les mauvais.*

**V**eu que du tout en Dieu mon cueur s'appuie ,

Je m'esbahi comment de vostre mont  
 Plustoist qu'oiseau dites que je m'enfuye ,  
 Vrai est que l'arc les malins tendu m'ont ,  
 Et sur la corde ont assis leurs sagettes ,  
 Pour contre ceux qui de cueur justes sont ,  
 Les descocher jusques en leurs cachettes.

Mais on verra bien-toist à neant mise  
 L'intention de tels malicieux :  
 Car quelle faute a le juste commise ?  
 Sachez que Dieu a son palais aux cieux ;  
 Dessus son throne est l'Éternel Monarque :  
 Là haut assis il voit tout de ses yeux ,

Et



Et son regard les humains note & marque.

Tout il esprouve, & le juste il approuve,  
Mais son cueur hait qui aime extortion,  
Et l'homme en qui violence se trouve.

Pleuvoir fera feu de punition  
Sur les malins souphre chaud, flamme ardente,  
Vent foudroyant : voilà la portion  
De leur bruvage, & leur paye evidente.

Car il est juste, & pource aime justice,  
Tournant tousjours, par douce affection,  
Vers l'homme droict son œil doux & propice.



P S A L M E XII.

Salvum me fac, Domine.

A R G U M E N T.

*Il parle contre les flatteurs de la cour de Saül, qui par flateries, dissimulations & arrogances estoient molestes à chacun, & prie Dieu y donner ordre.*

**D**onne secours, Seigneur, il en est heure:  
Car d'hommes droicts sommes tous diminués,

Entre les fils des hommes ne demeure  
Un qui ait foy, tant sont diminués.

Certes chacun vanité, menteries  
A son prochain dit ordinairement:  
Aux levres n'a l'homme que flateries:  
Quand il dit l'un, son cueur pense autrement.  
Dieu vueille donc ces levres blandissantes

248 P S A L M E S

Tout à travers pour jamais inciser :  
 Pareillement ces langues arrogantes ,  
 Qui bravement ne font que devifer.

Qui mefmemment entr'eux ces propos tien-  
 nent ,

Nous ferons grans par nos langues fur tous :  
 A nous de droict nos langues apartiennent :  
 Flatons , mentons , qui est maiftre fur nous ?

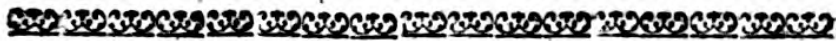
Pour l'affligé , pour les petis qui crient ,  
 Dit le Seigneur , ores me leverai :  
 Loin les mettray des langues qui varient ,  
 Et de leurs laqs chacun d'eux sauverai.

Certes de Dieu la parole fe treuve  
 Parole nette , & très-pure est fa voix :  
 Ce n'est qu'argent affiné à l'efpreuve ,  
 Argent au feu espuré par fept fois.

Or donc , Seigneur , que ton peuple & tes  
 hommes

Soient maintenus par ta gratuité :  
 Et de ces gens , dont tant moleftez sommes ,  
 Delivre nous à perpetuité.

Car les malins à grans troupes cheminent ,  
 Deçà , delà , tout est plein d'inhumains :  
 Lors que d'iceux les plus mefchans dominant ,  
 Et qu'ellevéz font entre les humains.



## P S A L M E XIII.

Usquequo, Domine, oblivisceris.

## A R G U M E N T.

*Après plusieurs batailles perduës, il se complainct de ce que Dieu tarde tant à le secourir : puis le prie luy donner la joye de victoire obtenüe.*

**J**usques à quand as establi  
 Seigneur de me mettre en oubli?  
 Est-ce à jamais? par combien d'aage  
 Destourneras-tu ton visage  
 De moy, las! d'angoisse rempli?  
 Jusques à quand sera mon cueur  
 Veillant, conseillant, pratiqueur,  
 Et plein de souci ordinaire?  
 Jusques à quand mon adverfaire  
 Sera-il dessus moi vainqueur?  
 Regarde-moi, mon Dieu puissant,  
 Respons à mon cueur gemissant,  
 Et mes yeux troublez illumine:  
 Que mortel dormir ne domine  
 Dessus moi quasi perissant.  
 Que celui qui guerre me fait  
 Ne die point, Je l'ay deffait:  
 Et que tous ceux qui tant me troublent,  
 Le plaisir qu'ils ont ne redoublent  
 Par mé voir tresbucher de fait.  
 En toy gist tout l'esper de moy:

Par ton secours fay que l'esmoy  
De mon cueur en plaisir se change:  
Lors à Dieu chanteray louange,  
Car de chanter j'aurai dequoy.



## P S A L M E XIV.

Dixit insipiens in corde suo.

## A R G U M E N T.

*Il dit que tout est plein d'infideles & ethniques : décrit leur entendement corrompu : souhaite & prédit leur ruine, & la délivrance du peuple de Dieu par eux dévoré.*

**L**E fol malin en son cueur dit & croit  
Que Dieu n'est point, & corrompt & ren-  
verse

Ses meurs, sa vie, horribles faiçts exerce:  
Pas un tout seul ne fait rien bon ne droict,  
N'y ne voudroict.

Dieu du haut ciel a regardé icy  
Sur les humains, avecques diligence,  
S'il en verroit quelqu'un d'intelligence,  
Qui d'invoquer la divine merci  
Fust en fouci.

Mais tout bien veu, a trouvé que chacun  
A fourvoyé, tenant chemins damnables:  
Ensemble tous sont faits abominables:  
Et n'est celuy qui face bien aucun,  
Non jusqu'à un.

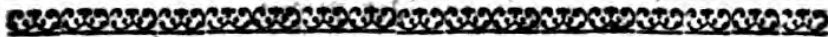
N'ont-ils nuls sens, tous ces pernicieux,  
Qui

Qui font tout mal, & jamais ne se changent?  
 Qui comme pain mon povre peuple mangent,  
 Et d'invoquer ne font point soucieux  
 Le Dieu des cieux?

Certainement tous esbahis seront,  
 Que sur le champ ils trembleront de crainte:  
 Car l'Eternel par sa faveur tres-sainte  
 Tiendra pour ceux qui droits se trouveront,  
 Et l'aimeront.

Hà, malheureux, vous vous estudiez  
 A vous mocquer de l'intention bonne,  
 Que l'immortel au povre affligé donne,  
 Pource qu'ils font sur luy tous appuyez,  
 Et en riez.

O qui, & quand de Sion sortira  
 Pour Israël secours en sa souffrance?  
 Quand Dieu mettra son peuple à délivrance,  
 De joye adonc Israël jouira,  
 Jacob rira.



P S A L M E XV.

Domine, quis habitabit.

ARGUMENT.

*Ce psalme chante de quelles mœurs doivent  
 estre ornez les citoyens des cieux.*

Qui est-ce qui conversera  
 O Seigneur, en ton tabernacle?  
 Et qui est celui qui fera  
 Si heureux que par grace aura

Sur ton sainct mont seur habitacle?

Ce fera celui droitement

Qui va rondement en besongne,  
 Qui ne fait rien que justement,  
 Et donc la bouche ouvertement  
 Verité en son cueur tesmoigne.

Qui par sa langue point ne fait  
 Rapport, qui los d'autruy efface:

Qui à son prochain ne mesfait,  
 Qui aussi ne souffre de faict,  
 Qu'opprobre à son voisin on face.

Ce fera l'homme contemnant

Les vicieux, aussi qui prise  
 Ceux qui craignant le Dieu regnant:  
 Ce sera l'homme bien tenant  
 (Fust-ce à son dam) la foy promise.

Qui à usure n'entendra,  
 Et qui si bien justice exerce,  
 Que le droict d'autruy ne vendra;  
 Qui charier ainsi voudra,  
 Craindre ne faut que jamais verse.





## P S A L M E XVIII.

Diligam te Domine.

## A R G U M E N T.

*Hymne très-excellent, lequel David chanta au Seigneur Dieu, après qu'il l'eut rendu paisible & victorieux sur Saül, & sur tous ses autres ennemis, prophetisant de Jesus-Christ en la conclusion du Pseaume.*

**J**E t'aimerai en toute obéissance,  
 Tant que vivrai, ô mon Dieu, ma puissance.  
 Dieu est mon roc, mon rempart haut & seur,  
 C'est ma rançon, c'est mon fort défenseur.  
 En luy seul gist ma fiance parfaite:  
 C'est mon pavois, mes armes, ma retraite.  
 Quand je l'exalte & prise en ferme foy,  
 Soudain recoux des ennemis me voi.  
 Dangers de mort un jour m'environnerent  
 Et grans torrens de malins m'estonnerent:  
 J'estois bien près du sepulchre venu,  
 Et des filets de la mort prevenu.  
 Ainsi pressé, soudain j'invoque & prie  
 Le Tout-puissant, haut à mon Dieu je crie:  
 Mon cri au ciel jusqu'à luy penetra,  
 Si que ma voix en son oreille entra.  
 Incontinent tremblerent les campagnes,  
 Les fondemens des plus hautes montagnes  
 Tous esbranlés s'esmeurent grandement,  
 Car il estoit corroucé ardemment.

En ses naseaux luy monta la fumée:  
 Feu aspre iffoit de sa bouche allumée:  
 Si enflambé en son courage estoit,  
 Qu'ardans charbons de toutes pars jettoit:  
 Baiffa le ciel, de descendre print cure,  
 Ayant sous pieds une brouée obscure:  
 Monté estoit sur Cherubin mouvant,  
 Voloit guindé sur les ailes du vent.

Et se cachoit dedans les noires nuës  
 Pour tabernacle autour de luy tenduës:  
 Enfin rendit par sa grande clarté  
 Ce gros amas de nuës escarté:  
 Gresle jettant & charbons vifs en terre,  
 Au ciel menoit l'Eternel grand tonnerre,  
 L'Altitonnant sa voix grosse hors mit,  
 Et gresle & feu sur la terre transmit.

Lança ses dards, rompit toutes leurs bandes,  
 Doubla l'esclair, leur donna frayeurs grandes.  
 A ta menace, & du fort vent poussé  
 Par toy, Seigneur, en ce point courroucé,  
 Furent canaux desnuez de leur onde,  
 Et descouvers les fondemens du monde.  
 Sa main d'enhaut icy bas me tendit,  
 Et hors des eaux sain & sauf me rendit.

Me recourut des puissans & fauffaires  
 (Et plus que moy renforcés) adversaires:  
 A mes dangers il preveut & prevint,  
 Quand il fut temps, secours de Dieu me vint:  
 Me mit au large, & si fit entreprise  
 De me garder, car il me favorise.  
 Or m'a rendu selon mon équité,  
 Et de mes mains selon la pureté.

Car du Seigneur j'avois suivi la voye,  
 Ne revolté mon cueur de luy n'avoie:  
 Ains tousjours eu devant l'œil tous ses dits,  
 Sans rejeter un seul de ses edits:

Si qu'envers luy entier en tout affaire  
 Me suis monsté, me gardant de mal faire.  
 Or m'a rendu selon mon équité,  
 Et de mes mains selon la pureté.

Certes, Seigneur, qui fais telles mes œuvres,  
 Au bon très-bon, pur au pur te descœuvres :  
 Tu es entier à qui entier sera,  
 Et defaillant à qui failli aura.

Les humbles vivre en ta garde tu laisses,  
 Et les fourcils des braves tu rabaisles :  
 Aussi, mon Dieu, ma lanterne allumas,  
 Et esclairé en tenebres tu m'as.

Par toi donnai à travers la bataille,  
 Mon Dieu devant, je fautay la muraille,  
 C'est l'Éternel qui entier est trouve,  
 Son parler est comme au feu esprouvé.

C'est un bouclier de forte résistance,  
 Pour tous ceux-là qui ont en luy fiance,  
 Mais qui est Dieu sinon le supernel ?  
 Ou qui est Fort si ce n'est l'Éternel ?

De hardiesse & force il m'environne,  
 Et seure voye à mes emprises donne :  
 Mes pieds à ceux des chevreux fait égaux,  
 Pour monter lieux difficiles & hauts.

Ma main par lui aux armes est apprise,  
 Si que du bras un arc d'acier je brise.  
 De ton secours l'escu m'as apporté,  
 Et m'a ta dextre au besoin supporté.

Ta grand' bonté, où mon espoir mettoye,  
 M'a fait plus grand encor' que je n'estoye :  
 Preparer vins mon chemin sous mes pas,  
 Dont mes talons glissans ne furent pas :

Car ennemis sçeu poursuivre & atteindre  
 Et ne revins sans du tout les esteindre :  
 Durer n'ont peu, tant bien les ay secous,  
 Ains à mes pieds tresbuscherent de coups.

Circui m'as de belliqueuse force,  
 Ployant sous moi qui m'envahir s'efforce :  
 Tu me monstras le dos des ennemis,  
 Et mes haineux j'ai en ruine mis.

Ils ont crié, n'ont eu secours quelconques,  
 Mesmes à Dieu, & ne les ouit onques.  
 Comme la poudre au vent les ay rendus,  
 Et comme fange en la place estendus.

Delivré m'as du mutin populaire,  
 Et t'a pleu chef des nations me faire :  
 Voire le peuple, à moi peuple incogneu,  
 Sous mon renom obeir m'est venu.

Maints estrangers par servile contrainte  
 M'ont fait honneur d'obeissance feinte :  
 Maints estrangers redoutans mes efforts,  
 Espouvantés ont tremblé en leurs forts.

Vive mon Dieu, à mon Sauveur soit gloire,  
 Exalté soit le Dieu de ma victoire,  
 Qui m'a donné pouvoir de me vanger,  
 Et qui sous moi les peuples fait ranger ;

Me garantit, qu'ennemis ne me grevent,  
 M'esleve haut sur tous ceux qui s'eslevent  
 Encontre moi, me delivrant à plein  
 De l'homme ayant le cueur d'outrage plein.

Pourtant, mon Dieu, parmi les gens estranges  
 Te beniray, en chantant tes louanges,  
 Ce Dieu, je dy, qui magnifiquement  
 Sauva son Roy, & qui uniquement

David son oingt traite en grande clemence,  
 Traitant, de meisme, à jamais sa semence.

## P S A L M E XIX.

Cœli enarrant gloriam Dei.

## A R G U M E N T.

*Il montre par le merveilleux ouvrage des cieux , combien Dieu est puissant : puis louë & exalte la Loy Divine , & enfin prie le Seigneur , qu'il le preserve de peché , afin de luy estre agreable.*

**L** Es Cieux en chacun lieu  
 La puissance de Dieu  
 Racontent aux humains:  
 Ce grand entour espars  
 Nonce de toutes pars  
 L'ouvrage de ses mains.  
 Jour après jour coulant,  
 Du Seigneur va parlant  
 Par longue experience:  
 La nuit, suivant la nuit,  
 Nous presche, & nous instruit  
 De sa grand' sapience.  
 Et n'y a nation,  
 Langue, prolation,  
 Tant soit d'estranges lieux,  
 Qui n'oye bien le son,  
 La maniere & façon,  
 Du langage des Cieux.  
 Leur tour par tout s'estend,  
 Et leur propos s'entend

Jusques au bout du monde:

Dieu en eux a posé

Palais bien composé

Au soleil cler & monde.

Dont il fort ainsi beau

Comme un espoux nouveau

De son paré pourpris,

Semble un grand prince à voir,

S'esgayant pour avoir

D'une course le prix.

D'un bout des cieux il part,

Et atteint l'autre part,

En un jour, tant est vifte:

Outre plus, n'y a rien

En ce val terrien,

Qui sa chaleur évite.

La très-entiere Loy

De Dieu souverain Roy,

Vient l'ame restaurant;

Son tesmoignage seur

Sapience en douceur

Monstre à l'humble ignorant.

D'iceluy Roy des Rois

Les mandemens sont droits,

Et joye au cœur assignent;

Les commandemens saincts

De Dieu sont purs & sains,

Et les yeux illuminent.

L'obeissance à lui

Est un tres-sainct appui

A perpetuité:

Dieu ne fait jugement,

Qui veritablement

Ne soit plein d'équité.

Ces choses sont encor

Plus desirables qu'or,



Fust-ce fin or de touche:  
Et en un cueur sans fiel  
Sont plus douces que miel,  
Ne pain de miel en bouche.

Qui servir te voudra,  
Par ces poincts apprendra  
A ne se fourvoyer,  
Et en les observant,  
En aura te servant  
Grand & riche loyer.

Mais où se trouvera,  
Qui ses fautes saura  
Nombrer, penser, ne dire?  
Las! de tant de pechez,  
Qui me font tous cachez,  
Purge-moi, très-cher Sire.

Aussi des grans forfaits  
Temerairement faits,  
Soit ton serf relaché;  
Qu'ils ne regnent en moi,  
Si ferai hors d'esmoi,  
Et net de grand peché.

Ma bouche prononcer,  
Ne mon cueur rien penser  
Ne puisse, qui ne plaise  
A toi, mon defendeur,  
Sauveur & amandeur  
De ma vie mauvaise.

## P S A L M E XXII.

Deus, Deus meus, respice in me.

## A R G U M E N T.

*Prophetie de Jefus-Christ, en laquelle David chante d'entrée, sa basse & honteuse déjection: puis l'exaltation & l'estenduë de son Royaume jusques aux fins de la terre, & la perpetuelle durée d'iceluy.*

**M**On Dieu, mon Dieu, pourquoy m'as-tu laissé,  
Loin de secours, d'ennui tant oppressé,  
Et loin du cri que je t'ay adressé  
En ma complainte?

De jour, mon Dieu, je t'invoque sans feinte,  
Et toutefois ne repond ta voix sainte:  
De nuit aussi, & n'ay dequoy esteinte  
Soit ma clameur,

Helas! tu es le saint & la treneur,  
Et d'Israël le resident bon-heur,  
Là où t'a pleu que ton los & honneur  
On chante & prise.

Nos peres ont leur fiance en toi mise,  
Leur confiance ils ont sur toi assise,  
Et tu les as de captifs en franchise  
Tousjours boutez.

A toi criants d'ennui furent ostez,  
Espéré ont en tes saintes bontez,  
Et ont receu, sans estre reboutez,

Ta

Ta grace prompte.

Mais moi, je suis un ver qui rien ne monte,  
Et non plus homme, ains des hommes la honte:  
Et plus ne fers que de fable & de conte  
Au peuple bas.

Chacun qui voit comme ainfi tu m'abbas,  
De moi se mocque, & y prend ses esbats:  
Me font la mouë, & puis haut & puis bas  
Hochent la teste.

Puis vont disant : il s'apuie & s'arreste  
Du tout sur Dieu, & luy fait sa requeste:  
Donc qu'il le sauve, & que secours luy preste,  
S'il l'aime tant.

Si m'as-tu mis hors du ventre pourtant,  
Cause d'espoir tu me fus apportant  
Dès que j'estois les mammelles tettant  
De ma nourrice.

Et qui plus est, sortant de la matrice  
Me recueillit ta sainte main tutrice,  
Et te monstras estre mon Dieu propice  
Dès que fus né.

Ne te tien donc de moi si destourné,  
Car le peril m'a de près adjourné,  
Et n'est aucun par qui me soit donné  
Secours ne grace.

Maint gros taureau m'environne & menace,  
Les gros taureaux de Basan terre grasse  
Pour m'assieger m'ont suivi à la trace,  
En me pressant.

Et tout ainfi qu'un lion ravissant,  
Après la proye en fureur rugissant,  
Ils ont ouvert dessus moy languissant,  
Leur gueule gloute.

Las! ma vertu comme eau s'escoule toute:  
N'ai os qui n'ait la jointure dissoute:  
Et comme cire en moi fond goutte à goutte

Mon

Mon cueur faché.

D'humeur je suis comme tuile affeché,  
 Mon palais est à ma langue attaché:  
 Tu m'as fait prest-d'estre au tombeau couché,  
 Reduit en cendre.

Car circui m'ont les chiens pour me prendre:  
 La fausse troupe est venuë m'offendre,  
 Venuë elle est me transpercer & fendre  
 Mes pieds & mains.

Conter je puis mes os du plus au moins:  
 Ce que voyans les cruels inhumains,  
 Tous resjouis me jettent regards maints  
 Avec risée.

Jà ma despouille entr'eux ont divisée;  
 Entr'eux desjà ma robe deposée  
 Ils ont au fort hazardeux exposée,  
 A qui l'aura.

Seigneur, ta main donc ne s'eslongnera,  
 Ains par pitié secours me donnera:  
 Et s'il te plaist, elle se hastera,  
 Mon Dieu, ma force.

Sauve de glaive & de mortelle estorce  
 Mon ame, hélas! que de perdre on s'efforce:  
 Délivre-la, que du chien ne soit morse,  
 Chien enragé.

Du leonin gosier encouragé  
 Délivre-moy, respon à l'affligé,  
 Qui est par grand's licornes assiegé,  
 Des cornes d'elles.

Si conterai à mes freres fidelles  
 Ton nom très-haut; tes vertus immortelles  
 Dirai parmi les assemblées belles,  
 Parlant ainsi:

Vous craignans Dieu, confessez-le sans fi,  
 Fils de Jacob, exaltez sa merci:  
 Crains-le tousjours toi, d'Israël aussi

La race entiere.

Car rebouté n'a l'humble en sa priere,  
Ne destourné de lui sa face arriere,  
S'il a crié, sa bonté singuliere  
L'a exaucé.

Ainsi ton los par moy sera haussé  
En grande troupe: & mon vœu jà dressé  
Rendrai devant le bon peuple amassé,  
Qui te craint, Sire.

Là mangeront les povres à suffire:  
Benira Dieu, qui Dieu craint & desire:  
O vous ceux-là, sans fin, je le puis dire,  
Vos cueurs vivront.

Cela pensant tous se convertiront  
Les bouts du monde, & à Dieu serviront:  
Bref, toutes gens leurs genoux flechiront  
En ta presence.

Car ils sauront qu'à la divine essence  
Seule appartient regne & magnificence:  
Dont sur les gens seras par excellence  
Roy conquerant.

Gras & repeus te viendront adorant,  
Voire le maigre à la fosse courant,  
Et dont la vie est hors de restaurant,  
Te donra gloire.

Puis leurs enfans à te servir & croire  
S'enclineront: & en tout territoire  
De fils en fils il sera fait memoire  
Du Tout-puissant.

Tousjours viendra quelqu'un d'entr'eux issant,  
Lequel au peuple à l'advenir naissant,  
Ira par tout ta bonté annonçant  
Sur moy notoire.

## P S A L M E XXIII.

Dominus regit me , &amp; nihil.

## A R G U M E N T.

*Il chante les biens & la felicité qu'il a : & d'une merveilleuse fiance se promet que Dieu, duquel ce bien luy vient , le traittera tousjours de mesme.*

**M**On Dieu me paist , sous sa puissance  
haute :  
C'est mon berger , de rien je n'auray faite.  
En tect bien seur , joignant les beaux herbages,  
Coucher me fait , me meine aux clairs rivages,  
Traicte ma vie en douceur très-humaine,  
Et pour son nom par droicts sentiers me meine :  
Si seurement que quand au val viendroye  
D'ombre de mort , rien de mal ne craindroye,  
Car avec moy tu es à chacune heure :  
Puis ta houlette & conduite m'asseure :  
Tu enrichis de vivres necessaires  
Ma table , aux yeux de tous mes adversaires.  
Tu oings mon chef d'huiles & senteurs bonnes,  
Et jusqu'au bords pleine tasse me donnes :  
Voire & feras que ceste faveur tienne  
Tant que vivrai compagnie me tienne,  
Si que tousjours de faire ay esperance  
En la maison du Seigneur demeurance.



## P S A L M E XXIV.

Domini est terra , &amp; plenitudo.

## A R G U M E N T.

*David fit ce Psalme , pour le chanter quand on ameneroit l'Arche où habitoit la Divinité , dedans le Temple que Salomon devoit faire.*

**L**A terre au Seigneur appartient,  
 Tout ce qu'en sa rondeur contient,  
 Et ceux qui habitent en elle :  
 Sur mer fondement luy donna,  
 L'enrichit & l'environna  
 De mainte riviere très-belle.

Mais sa montagne est un saint lieu :  
 Qui viendra donc au mont de Dieu ?  
 Qui est-ce qui là tiendra place ?  
 L'homme de mains & cueur lavé,  
 En vanité non eslevé,  
 Et qui n'a juré en fallace.

L'homme tel Dieu le benira :  
 Dieu son fauveur le munira  
 De misericorde & clemence.  
 Telle est la generation  
 Cerchant , cerchant d'affection,  
 O Dieu de Jacob la presence.

Haussez vos testes , grans portaux :  
 Huys éternels , tenez-vous hauts ,  
 Si entrera le Roy de gloire.  
 Qui est ce Roy tant glorieux ?

Tom. IV.

M

C'est

C'est le fort Dieu victorieux,  
Le plus fort qu'en guerre on peut croire.

Haussez vos testes grans portaux :  
Huys éternels, tenez-vous hauts,  
Si entrera le Roy de gloire.  
Qui est ce Roy tant glorieux ?  
Le Dieu d'armes victorieux,  
C'est luy qui est le Roy de gloire.



P S A L M E XXV.

Ad te, Domine, levavi animam.

A R G U M E N T.

*Icy l'homme pressé de ses pechez, & de la malice de ses ennemis, prie le Seigneur Dieu pour soy: & generalement pour tout le peuple.*

**A** Toy, mon Dieu, mon cueur monte,  
En toi mon espoir j'ai mis:  
Fai que je ne tombe à honte,  
Au gré de mes ennemis.  
Honte n'auront voirement  
Ceux qui dessus toy s'appuyent:  
Mais bien ceux qui durement,  
Et sans cause les ennuyent.

Le chemin que tu nous dresses  
Fai-moi cognoistre, Seigneur:  
De tes sentes & adresses  
Vueilles moi estre enseigneur.  
Achemine moi au cours  
De ta verité patente,

Com-

Comme Dieu de mon secours,  
Où j'ai chacun jour attente.

De tes bontez te recorde,  
Mets en memoire, & estens  
Ceste grand' misericorde,  
Dont usé as de tout temps.

Oublie ma mauvaistié  
Dès ma premiere jeunesse:

De moy, selon ta pitié,  
Te souviene en ma détresse,

Dieu est bon & veritable,  
I'a esté, & le fera.

Parquoy en voye équitable  
Les pecheurs radressera.

Les povres fera venir

A vie juste & decente:

Aux povres fera tenir

L'Eternel sa droicte sente.

Bonté, seurté, souvenance,  
Sont du Seigneur les sentiers,

A ceux qui sa convenance

Gardent bien & volontiers.

Helas ! Seigneur tout parfait,

Pour l'amour de ton nom mesme

Pardonne-moi mon forfait,

Car c'est un forfait extrefme.

Qui sera l'homme, à vray dire,

Qui son Dieu desirera,

Du chemin qu'il doit eslire

L'Eternel l'avertira.

A repos parmi ses biens

Vivra son cueur en grand aage :

Puis auront les enfans siens

La terre pour heritage.

Dieu fait son secret paroistre

A ceux qui l'ont en honneur:

Et leur monstre & fait connoistre  
De son contract la teneur.

Quant à moy, yeux & esprits  
En tout temps à Dieu je tourne:  
Car mes pieds, quand ils sont pris,  
Du filé tire & destourne.

Jette donc sur moy ta veuë,  
Pren de moi compassion:  
Personne suis despourveü,  
Seule, & en affliction.

Jà mon cueur sens empirer,  
Et augmenter ses destresses:  
Las! vueille-moi retirer  
De ces mienes grand's oppresses.

Tourne à mon torment ta face:  
Voi ma peine & mon fouci:  
Et tous mes pechez efface,  
Qui sont cause de ceci.

Voi mes ennemis qui sont  
Non seulement grosse bande:  
Mais qui sur moi certes ont  
Haine furieuse & grande.

Preserve de leur embusche  
Ma vie, & delivre-moi:  
Qu'à honte je ne tresbuche,  
Puis que j'ay espoir en toy.  
Que ma simple integrité  
(Comme à l'un des tiens) me serve;  
Et de toute aduersité  
Israël tire & conserve.

## P S A L M E XXXII.

Beati quorum remissæ sunt iniquitates.

## A R G U M E N T.

*David puny par maladie pour son peché, chante que bien heureux sont ceux, qui par leur coulpe ne tombent point en l'inconvenient où il est: puis il confesse son peché: Dieu lui pardonne. Enfin exhorte les mauvais à bien vivre, & les bons à se resjouir en Dieu.*

**O** Bien-heureux celui dont les commises  
Transgressions sont par grace remises!  
Duquel aussi les iniques pechez.

Devant son Dieu sont couverts & cachez!

O combien plein de bonheur je repute  
L'homme à qui Dieu son peché point n'im-  
pute!

Et en l'esprit duquel n'habite point  
D'hipocrisie & de fraude un seul point.

Durant mon mal, soit que vinse à me taire,  
Las de crier, soit que me prinse à braire,  
Et à gemir tout le jour sans cesser,  
Mes os n'ont fait que fondre & s'abaisser.

Car jour & nuit ta main dure ai sentie,  
Par mon peché sur moy apesantie:  
Si que l'humeur de moi ainsi traité,  
Sembloit du tout secheresse d'esté.

Mais mon peché je t'ai déclaré, Sire,  
Caché ne l'ai, & n'ai sceu si-tost dire,

Il faut a Dieu confesser mon mesfait,  
Que ta bonté vrai pardon ne m'ai faict.

Pour ceste cause à heure propre & bonne  
Te requerra toute saincte personne:  
Et quant de maux un deluge courroit,  
D'icelle adonc approcher ne pourroit.

C'est toy qui es mon fort & ma retraite:  
C'est toy qui fais qu'ennuy mal ne me traite:  
C'est toy par qui à tous coups m'est livré  
Dequoi chanter, par me voir delivré.

Viença chacun, je te veux faire entendre  
Et te monstret la voye où tu dois tendre,  
Et ayant l'œil droit dessus toi planté,  
Pour t'adresser comme experimenté.

Ne sois semblable à cheval ni à mule  
Qui n'ont en eux intelligence nulle:  
Pour les garder de mordre tu refrains  
Leurs dents & gueule, avecques mors & freins.

L'homme endurci sera dompté de mesmes  
Par maux sans nombre, & par douleurs ex-  
trefmes:

Mais qui en Dieu son espoir asserra,  
Environné de merci se verra.

Or ayez donc de plaisir jouissance,  
Et tous en Dieu prenez resjouissance,  
Justes humains menez joye orendroit  
Chacun de vous, qui avez le cueur droit.



PSALME XXXIII.

Exultate iusti in Domino , rectos.

ARGUMENT.

*C'est un bel hymne , auquel le Prophete invite d'entrée à celebrer le Tout-puissant : puis chante que tout est plein de sa bonté : recite ses merveilles : admoneste les Princes de ne se fier en leurs forces : & que Dieu assiste à ceux qui le revere-  
rent : puis invoque sa bonté.*

**R**esveillez-vous chacun fidele ,  
Menez en Dieu joye orendroit  
Louange est très-seante & belle  
En la bouche de l'homme droict.  
Sur la douce harpe,  
Pendué en escharpe,  
Le Seigneur louez ,  
De luts , d'espinettes ,  
Sainctes chanfonnettes  
A son nom jouez.  
Chantez de luy par melodie  
Nouveaux vers , nouvelle chanfon ,  
Et que bien on la psalmodie  
A haute voix & plaisant son.  
Car ce que Dieu mande ,  
Qu'il dit & commande ,  
Est juste & parfait :  
Tout ce qu'il propose ,  
Qu'il fait & dispose ,

A fiance est fait.

Il aime d'amour souveraine  
Que droit regne , & justice ait lieu ,  
Quand tout est dit , la terre est pleine  
De la grande bonté de Dieu.

Dieu par sa parole  
Forma chacun pole  
Et ciel precieux :  
Du vent de sa bouche ,  
Fit ce qui attouche ,  
Et orne les cieux.

Il a les grand's eaux amassées  
En la mer comme en un vaisseau ,  
Aux abismes les a mussées ,  
Comm' un tresor en un monceau.

Que la terre toute  
Ce grand Dieu redoute ,  
Qui fit tout de rien :  
Qu'il n'y ait personne  
Qui ne s'en estonne  
Au val terrien.

Car toute chose qu'il a dite ,  
A esté faite promptement ,  
L'obeissance aussi subite  
A esté que le mandement.

Le conseil , l'emprise  
Des gens il debrise ,  
Et met à l'envers :  
Veines & cassées  
Il rend les pensées  
Des peuples divers.

Mais la divine providence  
Son conseil fait perpetuer ,  
Ce que son coeur une fois pense ,  
Dure à jamais fans se muer.

O gent bien heurée ,

Qui:

Qui toute assurée  
 Pour son Dieu le tient !  
 Heureux le lignage ,  
 Que Dieu en partage  
 Choisit & retient.

Le Seigneur Eternel regarde  
 Ici bas du plus haut des cieus :  
 Dessus les humains il prent garde ,  
 Et les voit tous devant ses yeux .

Dè son throsne stable ,  
 Paisible , équitable ,  
 Ses clairs yeux aussi  
 Jusqu'aux fons visitent  
 Tous ceux qui habitent  
 En ce monde icy .

Car luy seul sans autre puissance ,  
 Forma leur cueur tels qu'ils les ont :  
 C'est luy seul qui a congnoissance  
 Quelles toutes leurs oeuvres sont .

Nombres de gensdarmes  
 En assaux n'allarmes ,  
 Ne sauvent le Roy :  
 Bras ni hallebarde  
 L'homme fort ne garde  
 De mortel desroy .

Celui se trompe qui cuide estre :  
 Sauvé par cheval bon & fort :  
 Ce n'est point par sa force adextre  
 Que l'homme eschappe un dur effort :

Mais l'oeil de Dieu veille  
 Sur ceux à merveille ,  
 Qui de volonté  
 Craintifs le reverent ,  
 Qui aussi esperent  
 En sa grand' bonté .

Afin que leur vie il delivre :

M 5

Quand .

Quand la mort les menacera :  
Et qu'il leur donne dequoy vivre  
Au temps que famine sera :

Que donques nostre ame  
L'Eternel reclame ,  
S'attendant à lui :  
Il est nostre adresse ,  
Nostre forteresse ,  
Pavois & appui.

Et par lui grand resjouissance  
Dedans nos cœurs toujours aurons :  
Pourveu qu'en la haute puissance  
De son Nom sainct nous esperons.

O ta bonté grande  
Dessus nous s'espande ,  
Nostre Dieu & Roy ,  
Tout ainsi qu'entente ,  
Espoir & attente  
Nous avons en toy.



P S A L M E XXXVI.

Dixit injustus , ut delinquat in semetipso.

A R G U M E N T.

*Il s'esmerveille de la grande bonté de Dieu , laquelle est si fort espandue par tout , que mesme les mauvais s'en sentent : puis chante que les esleus la sentent singulierement sur tous , comme par benediction : & prie Dieu la continuer plus longuement à ceux qui la cognoissent , & les garder de la violence des mauvais , desquels il pre-dit aussi la ruine.*

**D**U malin les faits vicieux  
 Medisent , que devant ses yeux  
 N'ha point de Dieu la crainte :  
 Car tant se plaist en son erreur ,  
 Que l'avoir en haine & horreur  
 C'est bien force & contrainte.  
 Son parler est nuisant & fin ,  
 Doctrine va fuyant , afin  
 De jamais bien ne faire ,  
 Songe en son liét meschanceté ,  
 Au chemin tors est arresté ,  
 A nul mal n'est contraire.  
 O Seigneur , ta benignité  
 Touche aux cieux , & ta verité  
 Dresse aux nuës la teste :  
 Tes jugemens semblent hauts monts ,  
 Un abisme tes actes bons ,

Tu gardes homme & beste.  
O que tes graces nobles font  
Aux hommes, qui confiance ont  
En l'ombre de tes ailes !  
De tes biens faoules leurs desirs,  
Et au fleuve de tes plaisirs  
Pour boire les appelle.  
Car source de vie en toi gist,  
Et ta clarté nous eslargist  
Ce qu'avons de lumiere ;  
Continue, ô Dieu tout-puissant,  
A tout cueur droit te cognoissant,  
Ta bonté coustumiere.  
Que le pied de l'homme inhumain  
De moi n'approche, & que sa main  
Ne m'esbranle ne greve.  
C'est fait, les iniques cherront,  
Et repoussez tresbuscheront,  
Sans qu'un d'eux se releve.



## P S A L M E. XXXVII.

Noli emulari malignantibus.

## A R G U M E N T.

*Afin que les bons ne s'esbahissent de voir prospérer les mauvais, David chante que toutes ces choses viendront à souhait à ceux qui aiment & craignent Dieu : & que ceux qui n'en font conte, (combien qu'ils semblent florir pour quelque temps) seront enfin desracinez.*

**N**E sois fasché si durant ceste vie  
Souvent tu vois prospérer les meschans :  
Et des malins aux biens ne porte envie,  
Car en ruine à la fin tresbuchans,  
Seront fauchez comme foin en peu d'heure,  
Et secheront comme l'herbe des champs.

En Dieu te fie, à bien faire labeure :  
La terre auras pour habitation,  
Et jouiras de rente vraye & seure,  
En Dieu fera ta delectation :  
Et des souhaits que ton cueur voudra faire,  
Te donnera pleine fruition.

Remets en Dieu & toi & ton afaire :  
En luy te fie, & il accomplira  
Ce que tu veux accomplir & parfaire :  
Ta preud'homme en veü il produira  
Comme le jour, si que ta vie bonne,  
Comme un midi, par tout resplandira.

Laisse Dieu faire, atten-le, & ne te donne :

Souci aucun, regret, ne desplaisir  
 Du prosperant qui à fraude s'adonne.  
 Si dueil en as, vueille t'en deffaisir :  
 Et de te joindre à eux n'aye courage,  
 Pour faire mal & suivre leur desir.

Car il cherra sur les malins orage ;  
 Mais ceux qui Dieu attendront constamment,  
 Possederont la terre en heritage :  
 Le faux faudra si-tost, & tellement,  
 Que quand sa place iras chercher & querre  
 N'y trouveras la trace seulement.

Mais les benins heriteront la terre,  
 Et y auront sans moleste d'autrui,  
 Tout le plaisir que l'homme sauroit querre.  
 Il est certain que tout mal & ennui  
 L'homme pervers au bien vivant machine,  
 Et par fureur grince les dents sur lui.

Mais cependant la Majesté divine  
 Rit du meschant : car de ses yeux ouverts  
 Voit bien venir le jour de sa ruine.  
 Tirer leur glaive on verra les pervers,  
 Et bander l'arc, pour l'humble & povre battre,  
 Et pour les bons ruer morts à l'envers.

Mais leur cousteau sera pour les combatre,  
 Et percera leur cueur, tant soit-il caut :  
 Verront leur arc aussi rompre & abatre.  
 Certes le peu de l'homme juste vaut  
 Mille fois mieux que la riche abondance  
 Du mal vivant, tant soit eslevé haut.

Car du meschant le bras & la puissance  
 Seront rompus : mais le Dieu supernel  
 Sera des bons tousjours la soustenance.  
 Il voit & fait par un soin paternel  
 Les jours de ceux qui ont vie innocente,  
 Et d'iceux est l'heritage eternal.

Point ne seront frustrez de leur attente

Au mauvais temps : & si seront saoulez  
 Au plus longs jours de famine dolente.  
 Mais les malins periront defolez :  
 Et, n'aimans Dieu, s'en iront en fumée,  
 Ou deviendront, comme gresse, escoulez.

Leur main fera d'emprunter affamée  
 Sans pouvoir rendre : & les justes auront  
 Dequoy montrer charité enflammée :  
 Car les benits de Dieu possederont  
 Finalement terre pleine de gresse :  
 Et les maudits en povreté cherront.

Dieu tous les pas du vertueux adresse ,  
 Et au chemin qu'il veut suivre & tenir ,  
 Donne faveur , & l'unis & le dresse.  
 Si de tomber ne se peut contenir ,  
 D'estre froissé ne luy faut avoir crainte,  
 Car Dieu viendra la main luy soutenir.

J'ay esté jeune & viellese ay atteinte,  
 Et n'ay point veu le juste abandonner ,  
 Ne ses enfans mandier par contrainte :  
 Ains chacun jour ne faire que donner ,  
 Prester , nourrir , & si void-on sa race  
 Accroistre en heur, & en biens foisonner.

Fuy donc le mal , fuy le bien à la trace :  
 Et de durer à perpetuité ,  
 Le Seigneur Dieu te donnera la grace :  
 Car il ne perd , tant il ayme équité ,  
 Nul de ses bons , ilz ont garde éternelle :  
 Mais il destruit les filz d'iniquité.

Les bien vivans en joye solennelle  
 Possederont la terre qui produit ,  
 Et à jamais habiteront en elle.  
 Du bien vivant la bouche rien n'instruit  
 Que sâpience : & sa langue n'expose  
 Rien , qui ne soit très-juste & plein de fruit.

Car en son cueur la loy de Dieu repose :

Par-

Parquoy son pied ne sera point glissant,  
 Quelque chemin que tirer il propose.  
 Il est bien vray que l'inique puissant  
 Le juste espie : & , pour à mort le mettre ;  
 Par tout le quiert comme un loup ravissant :  
 Mais en sa main Dieu ne voudra permettre :  
 Qu'il soit soufmis , ne le voir condamner ,  
 Quand à justice il se viendra soufmettre :  
 Dieu doncq attens , vueille en luy cheminer :  
 Haut te mettra sur la terre feconde :  
 Et les malins verras exterminer.

J'ay veu l'inique enflé & craint au monde ,  
 Qui s'estendant grand & haut , verdiffoit :  
 Comme un laurier , qui en rameaux abonde :  
 Puis repassant par où il floriffoit ,  
 N'y estoit plus , & le cherchay à force :  
 Mais ne le sceu trouver en lieu qui soit.

Garde de nuire , à voir le droit t'efforce :  
 Car l'homme tel , en fin , pour son loyer  
 Aura repos , loing d'ennuy & divorce :  
 Mais tous faudront les prompts à forvoyer :  
 Et des nuisans tout le dernier salaire ,  
 Sera que Dieu les viendra foudroyer.

Que diray plus ? Dieu est le salutaire :  
 Des bien-vivans , c'est celuy qui sera.  
 Tousjours leur force au temps dur & contraire :  
 Les secourant , il les delivrera :  
 Les delivrant , garde il en voudra faire :  
 Pource qu'en luy chacun d'eux espoir a.

P S A L M E XXXVIII.

Domine , ne in furore tuo arguas me.

A R G U M E N T.

*David ayant la peste , ou quelque autre ulcère en la cuisse , se plaint fort à Dieu de la vehemence de son mal , du defaut de ses amis , de la cruauté de ses ennemis , & implore l'ayde de Dieu.*

**L** As ! en ta fureur aiguë  
 Ne m'arguë ,  
 De mon fait , Dieu tout-puissant :  
 Ton ardeur un peu retire ,  
 N'en ton ire ,  
 Ne me punis languissant.  
 Car tes fleches descochées.  
 Sont fichées  
 Bien fort en moy , sans mentir :  
 Et as voulu , dont j'endure ,  
 Ta main dure  
 Dessus moy appesantir.  
 Je n'ay sur moy chair ne veine :  
 Qui soit saine ,  
 Par l'ire en quoy je t'ay mis :  
 Mes os n'ont de repos ferme  
 Jour ne terme ,  
 Par les maux que j'ay commis.  
 Car les peines de mes fautes  
 Sont si hautes ,

Qu'el-

Qu'elles furmontent mon chef :  
 Ce m'est un faix importable ,  
     Qui m'accable ,  
 Tant croist sur moy ce meschef.  
     Mes cicatrices puantes ,  
     Sont fluantes  
 De fang de corruption :  
 Las ! par ma folle sotie  
     M'est sortie  
 Toute ceste infection.  
     Tant me faiçt mon mal la guerre  
     Que vers terre  
 Suis courbé totalement :  
 Avec triste & noire mine  
     Je chemine  
 Tout en pleurs journellement.  
     Car mes cuiffes , & mes aines  
     Sont jà pleines  
 Du mal dont suis tourmenté :  
 Tellement qu'en ma chair toute  
     N'y a goutte  
 D'apparence de fanté.  
     Je qui souloye estre habile ,  
     Suis debile ,  
 Cassé de corps , pieds , & mains :  
 Si que de la douleur forte ,  
     Qu'au cueur porte ,  
 Je jette cris inhumains.  
     Or tout ce que je desire ,  
     Très-chere Sire ,  
 Tu le vois cler & ouvert :  
 Le souspir de ma pensée  
     Transpercée ,  
 Ne t'est caché , ne couvert.  
     Le cueur me bat à outrance :  
     Ma puissance



M'ha delaiſſé tout perclus :  
 Et de mes yeux la lumière  
     Coutumiere ,  
 Voire mes yeux je n'ay plus.  
     Les plus grans amis que j'aye ,  
     De ma playe ,  
 Sont vis à vis ſans grand ſoin :  
 Et , hors mis toutes reproches ,  
     Mes plus proches  
 La regardent de bien loin.  
     Ceux qui à ma-mort s'attendent ,  
     Leurs laqs tendent :  
 D'autres , voulans me grever ,  
 Mille maux de moy recenſent ;  
     Et ne penſent  
 Que fraudes pour m'achever.  
     Et je , comme n'oyant goutte ,  
     Les eſcoute :  
 Leur cueur ont beau deſcouvrir :  
 Je ſuis là comme une fouche :  
     Sans ma bouche ,  
 Non plus qu'un muet , ouvrir.  
     Je ſuis devenu en ſomme ,  
     Comme un homme  
 Du tout ſourd , & qui n'oit point ,  
 Et qui n'a quand on le pique ,  
     De replique .  
 Dedans ſa bouche un ſeul point .  
     Mais avecques eſperance ,  
     L'aſſurance  
 De ton bon ſecours j'attens :  
 Et ainſi , mon Dieu , mon pere ,  
     Que j'eſpere ,  
 Tu me reſpondras à temps .  
     Je le di , & ſi t'en prie  
     Qu'on ne rie

184 P S A L M E S.

De mon malheureux esmoy :  
 Car dès qu'un peu mon pied glisse ,  
     Leur malice  
 S'esjouit du mal de moy.  
 Vien donc , car je suis en voye ,  
     Qu'on me voye ,  
 Clocher trop honteusement :  
 Pource que la grand' destresse ,  
     Qui m'opresse ,  
 Me poursuit incessamment.  
 Las ! à part moy , avec honte  
     Je raconte  
 Mon trop inique forfait :  
 Je revsve , je me tourmente :  
     Je lamente  
 Pour le peché que j'ay fait.  
 Et tandis , mes adversaires ,  
     Et contraires ,  
 Sont vifs , & fortifiez  
 Ceux qui m'ont sans cause aucune.  
     En rencune ,  
 Sont cruz & multipliez.  
 Tous encontre moy se bandent ,  
     Et me rendent  
 Pour le bien l'iniquité ,  
 Et de leur haine la source ,  
     Ce fut , pource  
 Que je suivoye équité.  
 Seigneur Dieu ne m'abandonne  
     Moy , personne  
 Dechassée d'un chacun :  
 Loing de moy la grace tienne  
     Ne se tienne ,  
 D'ailleurs n'ay espoir aucun.  
 Vien , & approche toy donques ,  
     Vien , si onques

De tes enfans te chalut :  
 De me secourir te haste :  
 Je me gaste ,  
 Seigneur Dieu de mon salut.

---

P S A L M E XLIII.

Deus, Deus meus, ad te.

A R G U M E N T.

*Il prie estre delivré de ceux qui avoient conjuré avec Absalon, afin qu'il puisse à bon escient publier les louanges de Dieu, en la sainte congregation.*

**R** Evenge-moi, pren la querelle  
 De moi, Seigneur, par ta merci,  
 Contre la gent fausse & cruelle :  
 De l'homme rempli de cautelle,  
 Et en sa malice endurci,  
 Délivre moi aussi.

Las ! mon Dieu, tu es ma puissance :  
 Pourquoi t'enfuis me reboutant ?  
 Pourquoi permets qu'en desplaisance  
 Je chemine sous la nuisance  
 De mon adversaire, qui tant  
 Me va persecutant ?

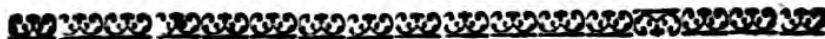
A ce coup ta lumiere luise,  
 Et ta foy veritable tien :  
 Chacune d'elles me conduise  
 En ton saint mont, & m'introduise  
 Jusques au tabernacle tien,

Avec

Avec humble maintien. 1

Là dedans prendrai hardiesse  
D'aller de Dieu jusqu'à l'autel,  
Au Dieu de ma joye & liesse :  
Et sur la harpe chanteresse  
Confesserai qu'il n'est Dieu tel  
Que toi, Dieu immortel.

Mon cueur, pourquoi t'ébahis ores ?  
Pourquoi te débats dedans moi ?  
Atten le Dieu que tu adores,  
Car grace lui rendrai encores  
Dont il m'aura mis hors d'es moy,  
Comme mon Dieu & Roy.



P S A L M E XLV.

Eruçtavit cor meum verbum bonum.

A R G U M E N T.

*C'est le chant nuptial de Jesus-Christ & de son Eglise, sous la figure de Salomon & de sa principale femme fille de Pharaon.*

**P**Ropos exquis faut que de mon cueur forte:  
Car du Roy veux dire chançon de forte,  
Qu'à ceste fois ma langue mieux dira,  
Qu'un scribe prompt de plume n'escrira.  
Le mieux formé tu es d'humaine race :  
En ton parler gist merveilleuse grace,  
Parquoi Dieu fait que toute nation,  
Sans fin te louë en benediction.

O le plus fort que rencontrer on puisse !

Ac.

Accoustre & cein sur ta robuste cuisse  
 Ton glaive aigu, qui est la resplendeur,  
 Et l'ornement de royale grandeur.

Entre en ton char, triomphe à la bonne  
 heure

En grand honneur, puis qu'avec toy demeure  
 Verité, foy, justice, & cueur humain :  
 Voir te fera de grand's choses ta main.

Tes dards luisans & tes fagettes belles  
 Poignantes sont : les cueurs à toi rebelles  
 Seront au vif d'icelles transpercez,  
 Et dessous toy les peuples renversez.

O Dieu, & Roy, ton throne venerable  
 C'est un haut throne à jamais perdurable,  
 Le sceptre aussi de ton regne puissant,  
 C'est d'équité le sceptre florissant.

Iniquité tu hais, aimant justice :  
 Pour ces raisons, Dieu ton Seigneur propice,  
 Sur tes consors t'ayant le plus à gré,  
 D'huile de joye odorant t'a sacré.

De tes habits les plis ne sentent qu'ambre,  
 Et musc, & myrrhe, en allant de ta chambre;  
 Hors ton palais d'yvoire haut & fier  
 Là où chacun te vient gratifier.

Avec toi sont filles de Rois bien nées,  
 De tes presens mout precieux ornées :  
 Et la nouvelle espouse à ton costé,  
 Qui d'or d'ophir couronne sa beauté.

Escoute, fille en beauté nompareille,  
 Enten à moy & me preste l'oreille,  
 Il te convient ton peuple familier,  
 Et la maison de ton pere oublier.

Car nostre Roy, nostre souverain Sire  
 Mout ardemment ta grand' beauté desire :  
 Dorenavant ton Seigneur il fera  
 Et de toi humble obeissance aura.

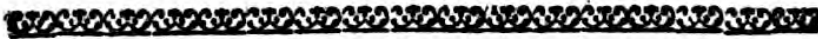
Peuples de Tyr , peuples pleins de richesses ,  
 D'honneurs & dons te feront grand's largesses ,  
 Ce ne sera de la fille du Roy ,  
 Sous manteau d'or , sinon tout noble arroy.

D'habits brodez richement atournée  
 Elle fera devers le Roy menée ,  
 Avec le train de vierges la suivans ,  
 Et de ses plus prochaines la servans.

Pleines de joye & d'ennui exemptées ,  
 Au Roy feront ensemble présentées :  
 Elles & toy en triomphe & bonheur ,  
 L'irez trouver en son palais d'honneur.

Ne plain donc point de laisser mere & pere ,  
 Car en lieu d'eux , mariage prospere  
 Te produira beaux & nobles enfans ,  
 Que tu feras par-tout Rois triomphans.

Quant est de moy , à ton nom & ta gloire !  
 Feraï escrits d'éternelle memoire ,  
 Et par lesquels les gens à l'advenir ,  
 Sans fin voudront te chanter & benir.



## P S A L M E XLVI.

Deus noster refugium & virtus.

### A R G U M E N T.

*Les bons chantent icy , quelle fiance & seure-  
 té ils ont en tous perils , ayant Dieu pour leur  
 garde.*

**D**Es qu'adversité nous offence ,  
 Dieu nous est apuy & defence :

**Au**



Au besoin l'avons esprouvé ,  
Et grand secours en luy trouvé.

Dont plus n'aurons crainte ne doute ,  
Et deust trembler la terre toute ,  
Et les montagnes abîsmer  
Au milieu de la haute mer.

Voire deussent les eaux profondes  
Bruire , escumer , enfler leurs ondes ,  
Et par leur superbe pouvoir  
Rochers & montagnes mouvoir.

Au temps de tourmente si fiere ,  
Les ruisseaux de nostre riviere  
Resjouiront la grand' Cité ,  
Lieu très-sainct de la Deité.

Il est certain , qu'au milieu d'elle  
Dieu fait sa demeure éternelle :  
Rien esbranler ne la pourra ,  
Car Dieu prompt secours luy donra :

Troupes de gens sur nous coururent ,  
Meuz contre nous Royaumes furent ,  
Du bruit des voix tout l'air fendoit ,  
Et sous eux la terre fondoit.

Mais pour nous en ces durs alarmes ,  
Ha esté le grand Dieu des armes ,  
Le Dieu de Jacob : c'est un fort  
Pour nous encontre tout effort.

Venez , contemplez en vous-mesmes  
Du Seigneur les actes supresmes ,  
Et ces lieux terrestres voyez ,  
Comment il les a nettoyez.

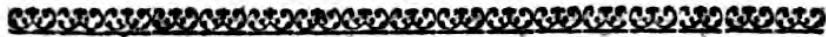
Il a esteint cruelle guerre ,  
Par tout jusqu'aux fins de la terre ,  
Brisé lances , rompu les arcs ,  
Et par feu les chariots ars.

Cessez , dit-il , & cognoissance  
Ayez de ma haute puissance ,

192 P S A L M E S

Dieu suis , j'ai exaltation  
Sur toute terre & nation.

Conclusion , le Dieu des armes  
Des nostres est en tous alarmes :  
Le Dieu de Jacob c'est un fort  
Pour nous encontre tout effort.



P S A L M E L.

Deus deorum Dominus locutus est.

A R G U M E N T.

*Il prophetise comment Dieu devoit appeler à  
soi toutes nations par l'Evangile , & ne deman-  
der aux siens pour tous sacrifices , sinon confession  
& predication de sa bonté , detestant ceux qui se  
vantent d'observer sa Religion , sans que leur cœur  
soit touché de zele , ne d'amour en lui.*

**L**E Dieu, le fort , l'Eternel parlera ,  
Et haut & cler la terre appellera  
De l'Orient jusques à l'Occident ,  
Devers Sion Dieu cler & évident  
Apparoistra , orné de beauté toute :  
Nostre grand Dieu viendra , n'en faiçtes doute.  
Ayant un feu devorant devant luy ,  
D'un vehement tourbillon circui ,  
Lors huchera & terre & Ciel luisant  
Pour juger là tout son peuple en disant :  
Assemblez moi mes Sainçts , qui par fiance  
Sacrifiants ont prins mon alliance.

Et vous , les cieux , direz en tout endroit  
Son

Son jugement, car Dieu est juge droit :  
 Enten mon peuple, & à toy parlerai ;  
 Ton Dieu je fuis, rien ne te celerai :  
 Par moi repris ne feras des offrandes,  
 Qu'en sacrifice ai voulu que me rendes.

Je n'ai besoin prendre en nulle saison  
 Boucs de tes parcs, ne boeuf de ta maison :  
 Tous animaux des bois font de mes biens :  
 Mille troupeaux en mille monts font miens :  
 Miens je cognois les oiseaux des montagnes,  
 Et Seigneur fuis du bestail des campagnes.

Si j'avois faim, je ne t'en dirois rien :  
 Car à moi est le monde, & tout son bien.  
 Suis-je mangeur de chair de gras taureaux ?  
 Ou boi-je sang de boucs ou de chevreaux ?  
 A l'Eternel louange sacrifie,  
 Au Souverain rends tes vœus, & t'y fie.

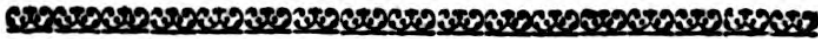
Invoque-moi, quand oppressé seras,  
 Lors t'aiderai, puis honneur m'en feras.  
 Aussi dira l'Eternel au meschant,  
 Pourquoi vas-tu mes edits tant preschant,  
 Et prends ma Loy en ta bouche maline,  
 Veu que tu as en haine discipline,

Et que mes dits jettes & ne reçois ?  
 Si un larron d'aventure apperçois,  
 Avec luy cours, car autant que luy vaux,  
 T'accompagnant de paillars & ribaux,  
 Ta bouche mets à mal & mesdisances,  
 Ta langue brasse & fraudes & nuisances.

Causant assis pour ton prochain blasmer,  
 Et pour ton frere ou cousin diffamer :  
 Tu fais ces maux, & cependant que riens  
 Je ne t'en di, tu m'estimes & tiens  
 Semblable à toi : mais quoi que tard le face,  
 T'en reprendrai quelque jour à ta face.

Or entendez cela, je vous suppli,

Vous qui mettez l'Eternel en oubli ,  
 Que sans secours ne foyez tous deffaits.  
 Sacrifiant louange , honneur me fais ,  
 Dit le Seigneur , & qui tient ceste voye  
 Doubter ne faut que mon salut ne voye.



## P S A L M E LI.

Miserere mei , Deus , secundum magnam  
 misericordiam tuam.

## A R G U M E N T.

*Après la mort d'Urie , David cognoissant son  
 peché , demande pardon à Dieu , & qu'il lui en-  
 voye son Esprit , pour le garder de plus pechet :  
 puis s'offre à instruire les autres , & prie pour  
 Jerusalem qui est la vraye Eglise.*

**M**isericorde au povre vicieux ,  
 Dieu tout-puissant , selon ta grand' cle-  
 mence

Use à ce coup de ta bonté immense ,  
 Pour effacer mon fait pernicieux.

Lave-moi , Sire , & relave bien fort ,  
 De ma commise iniquité mauvaise :  
 Et du peché , qui m'a rendu si ord ,  
 Me nettoyer d'eau de grace te plaife.

Car de regret mon cueur vit en esmoi ,  
 Cognoissant , las ! ma grand' faute presente ,  
 Et , qui pis est , mon peché se presente ,  
 Incessamment noir & laid devant moi.

En ta presence , à toi seul j'ai forfait :

Si

Si qu'en donnant arrest pour me desfaire,  
 Jugé seras avoir justement fait,  
 Et vaincras ceux qui diront du contraire.

Helas ! je sçay, & si l'ay tousjours sceu,  
 Qu'iniquité print avec moi naissance :  
 J'ay d'autre part certaine congnoissance,  
 Qu'avec peché ma mere m'a conceu.

Je sçay aussi, que tu aymes de fait  
 Vraye équité dedans ma conscience :  
 Ce que n'ay eu, moy à qui tu as fait  
 Voir les secretz de ta grand' sâpience.

D'ysope donq, par toy, purgé seray :  
 Lors me verray plus cler que chose nulle :  
 Tu laveras ma trop noire macule :  
 Lors en blancheur la neige passeray.

Tu me feras joye & liesse ouir,  
 Me revelant ma grace interinée :  
 Lors sentiray croistre & se réjouir  
 Mes os, ma force, & vertu declinée.

Tu as eu l'oeil assez sur mes forfaits :  
 Destourne d'eux ta courroucée face :  
 Et te suppli' non seulement efface  
 Ce mien peché, mais tous ceux que j'ay faits.  
 O Createur, te plaîse en moy créer  
 Un cœur tout pur, une vie nouvelle,  
 Et pour encor' te pouvoir agréer,  
 Le vrai Esprit dedans moi renouvelle.

De ton regard je ne foys reculé,  
 Et te supply', pour finir mon martire,  
 Ton sainct Esprit de mon cœur ne retire,  
 Quand tu l'auras en moy renouvelé.

Redonne-moy la liesse, que prit  
 En ton salut mon cœur jadis infirme,  
 Et ne m'ostant ce libre & franc Esprit,  
 En icelui pour jamais me confirme.

Lors seulement ne suivrai tes sentiers,

Mais les ferai aux iniques apprendre :  
Si que pecheurs à toi se viendront rendre,  
Et se voudront convertir volontiers.

O Dieu , ô Dieu de ma saluation ,  
Delivre-moi de ce mien sanglant vice :  
Et lors ma bouche en exultation  
Chantera haut ta bonté & justice.

Ha, Seigneur Dieu , ouvre mes levres donq,  
Rien bon n'en fort , quand moi-mesme les ouvre:  
Mais si ta main , pour les ouvrir , y ouvre,  
J'annoncerai tes louanges adonq.

Si tu voulois sacrifice de moi  
De boucs & boeufs , & conte tu en fisses,  
Je l'eusse offert : mais en temple n'autel,  
Ne te font point plaifans tels sacrifices.

Le sacrifice agreable & bien pris  
De l'Eternel , c'est une ame dolente ,  
Un cueur soufmis , une ame penitente:  
Ceux-là, Seigneur , ne te font à mespris.

Traicte Sion en ta benignité ,  
O Seigneur Dieu , & par tout fortifie  
Jerusalem ta très-humble Cité ,  
Ses murs aussi en bref temps édifie.

Adonc auras des cœurs bien disposez ,  
Oblations telles que tu demandes :  
Adonc les boeufs , ainsi que tu commandes,  
Sur ton autel seront mis & posez.



P S A L M E LXXII.

Deus , judicium tuum regi da.

A R G U M E N T.

*Il prie que le regne de Dieu advienne par Jesus-Christ , prophetisant l'estendue , l'équité , & felicité , & longue durée d'iceluy regne : & le tout sous la figure de celuy de Salomon.*

**T**Es jugemens , Dieu veritable ,  
 Baille au Roy pour regner :  
 Vueille ta justice équitable  
 Au fils du Roy donner.  
 Il tiendra ton peuple en justice ,  
 Chassant iniquité.  
 A tes povres fera popice ,  
 Leur gardant équité.  
 Les peuples verront aux montagnes  
 La paix croistre & meurir ,  
 Et par costaux & par campagnes  
 La justice fleurir.  
 Ceux du peuple estant en destresse ,  
 L'auront pour defenseur :  
 Les povres gardera d'opresse ,  
 Reboutant l'opresseur.  
 Aussi un chacun & chacune ,  
 O Roy , t'honorera ,  
 Sans fin , tant que soleil & lune  
 Au monde esclairera.  
 Il vient comme pluye agreable

Tombant sur prez fauchez.  
 Et comme rosée amiable  
 Sur les terroirs seichez.  
 Luy regnant , floriront par voye  
 Les bons & gracieux ,  
 En longue paix , tant qu'on ne voye  
 De Lune plus aux cieux.  
 De l'une mer large & profonde  
 Jusques à l'autre mer,  
 D'Eufrates , jusqu'au bout du monde ,  
 Roy se fera nommer.  
 Ethiopes viendront grand erre  
 S'encliner devant luy :  
 Ses haineux baiseron la terre  
 A l'honneur d'icelui.  
 Rois d'isles , & de la mer creuse ,  
 Viendront à luy presens ,  
 Et Rois d'Arabie l'heureuse  
 Pour luy faire presens.  
 Tous autres Rois viendront sans doute  
 A luy s'humilier ,  
 Et le voudra nation toute  
 Servir & supplier.  
 Car délivrance il donra bonne  
 Au povre à luy plorant ,  
 Et au chetif , qui n'a personne  
 Qui lui soit secourant.  
 Au calamiteux & plorables  
 Sera doux & piteux ,  
 Sauvans les vies miserables  
 Des povres souffreteux.  
 Les gardera de violence  
 Et dol pernicieux ,  
 Ayant leur sang par sa clemence ,  
 Mout cher & precieux.  
 Chacun vivra, l'or Arabique

A tous departira ,  
 Dont , sans fin , Roy tant magnifique ,  
 Par tout on benira.

De peu de grains , force blé fomme ,  
 Les espics chacun an  
 Sur les monts bruiron en l'air , comme  
 Les arbres du Liban.

Florira la tourbe civile  
 Des bourgeois & marchands ,  
 Multipliant dedans la ville ,  
 Comme herbe par les champs.

Sans fin bruira le nom & gloire  
 De ce Roy nompereil ,  
 De son renom fera memoire ,  
 Tant qu'y aura Soleil.

Toutes nations , affeurées  
 Sous Roy tant valeureux ,  
 S'en iront vantans bien-heurées ,  
 Et le diront heureux.

Dieu , le Dieu des Ifraëlites ,  
 Qui sans secours d'aucun  
 Fait des merveilles non petites ,  
 Soit loué de chacun.

De sa gloire très-accomplie  
 Soit loué le renom ,  
 Soit toute la terre remplie  
 Du haut los de son nom.



## P S A L M E LXXIX.

Deus , venerunt gentes in hered.

## A R G U M E N T.

*Il se plaint de la calamité advenue en Jerusalem , par Antiochus , contre lequel il demande aussi l'aide de Dieu.*

**L** Es gens entrez sont en ton heritage ,  
 Ils ont pollué , Seigneur , par leur outrage ,  
 Ton Temple Sainct , Jerusalem destruite ,  
 Si qu'en monceaux de pierre l'ont reduite.

Ils ont baillé les corps  
 De tes serviteurs morts  
 Aux corbeaux pour les paistre :  
 La chair des biens vivans  
 Aux animaux suivans  
 Bois & plaine champestre.

Entour la ville où fut ce dur esclandre ,  
 Las ! on a veu le sang d'iceux esandre  
 Ainsi comme eau jetée à l'aventure ,  
 Sans que vivant leur donnast sepulture.

Ceux qui nos voisins sont ,  
 En opprobre nous ont ,  
 Nous moquent , nous despitent :  
 Ores sommes blasmez ,  
 Et par ceux diffamez  
 Qui entour nous habitent.

Helas ! Seigneur , jusques à quand fera-ce ?  
 Nous tiendras-tu pour jamais hors de grace ?

Ton

Ton ire , ainsi embrasée , ardra-elle  
Comme une grand' flamme perpetuelle ?

Tes indignations  
Esplan sur nations ,  
Qui n'ont ta cognoissance :  
Ce mal viendroit appoint  
Aux Royaumes qui point  
N'invoquent ta puissance.

Car ceux-là ont toute presque estainte  
Du bon Jacob la posterité sainte :  
Et en desert totalement tournée  
La demourance à luy par toy donnée.

Las ! ne nous ramentoy  
Les vieux maux contre toy  
Perpetrez à grans sommes :  
Haste-toi , vienne avant  
Ta bonté nous sauvant ,  
Car mout affligez sommes.

Assiste-nous , nostre Dieu secourable ,  
Pour l'honneur haut de ton Nom venerable ,  
Delivre-nous , sois pieux & paisible  
En nos pechez , par ta gloire indicible.

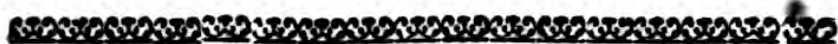
Qu'on ne die au milieu  
Des gens , où est leur Dieu ?  
Ains punis leurs offenses :  
Vueilles de toutes parts  
Des tiens le sang espars  
Venger en nos presences.

Des prisonniers le gemissement vienne  
Jusques au Ciel , en la presence tienne :  
Les condamnez & ceux qui jà se meurent ,  
Fai que vivans par ton pouvoir demeurent.

A nos voisins aussi  
En leur sein endureci ,  
Sept fois vueille leur rendre  
Le blasme & deshonneur ,

Que contre toi , Seigneur ,  
Ont osé entreprendre.

Et nous alors , ton vrai peuple & tes hommes ,  
Et qui troupeau de ta pasture sommes ,  
Te chanterons par siècles innombrables ,  
De fils en fils preschans tes faits louables.



P S A L M E LXXXVI.

Inclina Domine aurem tuam , & exaudi me.

A R G U M E N T.

*David requiert à Dieu , premierement qu'il le face vivre sans peché , secondement qu'il l'asseur de ses ennemis , luy donnant vie heureuse : puis raconte la puissance & bonté de Dieu ja manifesté , & qu'il doit encores manifester à luy & aux autres.*

**M**On Dieu , preste-moi l'oreille ,  
Par ta bonté n'ompareille :  
Respons moi , car plus n'en puis ,  
Tant povre & affligé suis.

Garde , je te prie , ma vie ,  
Car de bien faire ai envie :  
Mon Dieu , garde ton servent ,  
En l'espoir de toi vivant.

Las ! de faire te recorde  
Faveur & misericorde  
A moi qui tant humblement  
T'invoque journallement.  
Et donne liesse à l'ame



Du ferf , qui Seigneur te clame ,  
Car mon cueur , ô Dieu des Dieux ,  
J'esleve à toi jusqu'aux Cieux.

A toi mon cueur se transporte ,  
Car tu es de bonne sorte ,  
Et à ceux plein de secours ,  
Qui à toi vont à recours.

Donques la priere mienne  
A tes oreilles parvienne :  
Entens , car il est faison ,  
La voix de mon oraison.

Dès qu'angoisse me tourmente ,  
A toi je crie & lamente ,  
Pource qu'à ma triste voix  
Tu repons souventes fois.

Il n'est Dieu à toi semblable ,  
N'y à toi accomplable ,  
Ne qui se sceust usiter  
A tes œuvres imiter.

Toute humaine creature  
Qui de toi a prins facture  
Viendra te glorifier ,  
Et ton nom magnifier.

Car tu es grand à merveilles ,  
Et fais choses nompareilles ,  
Aussi as-tu l'honneur tel ,  
D'estre seul Dieu immortel.

Mon Dieu , montre-moi tes voyes ,  
Afin qu'aller droict me voyes ,  
Et sur tout mon cueur non feint  
Puisse craindre ton Nom saint.

Mon Seigneur Dieu , ta hauteffe  
Je veux celebrer sans cesse ,  
Et ton saint Nom je pretens  
Glorifier en tout temps.

Car tu as à moi indigne ,

Montré grand' bonté benigne,  
Tirant ma vie du bord  
Du bas tombeau de la mort.

Mon Dieu les pervers m'affaillent  
A grand's troupes sur moi faillent  
Et cherchent à mort me voir,  
Sans à toi regard avoir.

Mais tu es Dieu pitoyable,  
Prompt à merci, & ployable,  
Tardif à estre irrité,  
Et de grand' felicité.

En pitié donq me regarde,  
Baille ta force & ta garde  
Au foible serviteur tien,  
Et ton esclave soutien.

Quelque bon signe me donne,  
Qui mes ennemis estonne,  
Quand verront que toy, Sauveur,  
Me presteras ta faveur.



## P S A L M E XCI.

Qui habitat in adjutorio Altissimi.

## A R G U M E N T.

*Le Prophete chante en quelle seureté vit, & de combien de maux est exempt celui qui d'une ferme fiance se soumet du tout à Dieu.*

**Q**ui en la garde du haut Dieu  
Pour jamais se retire,  
En ombre bon & fort lieu

Re-

Retiré se peut dire.  
 Conclu donc en l'entendement,  
 Dieu est ma garde seure,  
 Ma haute tour & fondement,  
 Sur lequel je m'affeure.

Car du subtil arc des chasseurs,  
 Et de toute l'outrance  
 De pestiferes oppresseurs,  
 Te donra delivrance.  
 De ses plumes te couvrira,  
 Seur seras sous son esse,  
 Sa defence te servira.  
 De targe & de rondelle.

Si que de nuict ne craindras point  
 Chose qui espouvante,  
 Ne dard, ne sagette qui poind  
 De jour en l'air volante,  
 N'aucune peste cheminant,  
 Lors qu'en tenebres sommes:  
 Ne mal soudain exterminant  
 En plein midi les hommes.

Quand à ta dextre il en cherroit  
 Mille & mille à fenestre,  
 Leur mal de toi n'approcheroit,  
 Quelque mal que puisse estre:  
 Ains, sans effroy devant tes yeux  
 Tu les verras defaire,  
 Regardant les pernicious  
 Recevoir leur salaire.

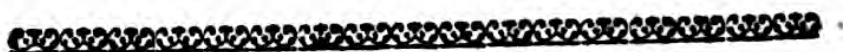
Et tout, pour avoir dit à Dieu,  
 Tu es la garde mienne,  
 Et d'avoir mis en si haut lieu

La confiance tienne,  
 Malheur ne te viendra chercher,  
 Tien-le pour chose vraye,  
 Et de ta maison approcher  
 Ne pourra nulle playe.

Car il fera commandement  
 A ses Anges très-dignes  
 De te garder songneusement,  
 Quelque part que chemines.  
 Par leurs mains seras souslevé,  
 Afin que d'aventure  
 Ton pied ne choppe, & soit grevé  
 Contre la pierre dure.

Sus lionceaux, & fus aspics,  
 Sur lions pleins de rage,  
 Et sur dragons, qui valent pis,  
 Marcheras sans dommage.  
 Car voici que Dieu dit de toi,  
 D'ardente amour m'honore :  
 Garder & secourir le doi,  
 Car mon nom il adore.

S'il m'invoque l'exaucerai :  
 Aussi pour le defendre,  
 En mal temps avec luy serai :  
 A son bien veux entendre,  
 Et faire de ses ans'le cours  
 Tout à son desir croistre :  
 En effect, quel est mon secours  
 Je luy ferai cognoistre.



P S A L M E C I.

Misericordiam & judicium cantabo.

A R G U M E N T.

*David n'estant encores Roy paisible , promet à Dieu dès qu'il le sera , faire l'office d'un ben Prince , c'est à savoir , vivre sans faire tort , estre rigoureux aux mauvais , & eslever les gens de bien.*

**V**Ouloir m'est pris de mettre en escriture  
 Psalme parlant de bonté & droicteure,  
 Et si le veux à toi mon Dieu chanter,  
 Et presenter.

Tenir je veux la voye non nuisible:  
 Quand tu viendras me rendre Roy paisible,  
 D'un cueur tout pur conduirai ma maison,  
 Avec raison.

Rien de mauvais y voir n'aurai envie:  
 Car je hai trop les meschans & leur vie,  
 Un seul d'entre eux autour de moi adjoint  
 Ne fera point.

Tout cueur ayant pensée desloyale  
 Deslogera hors de ma court royale:  
 Et le nuisant n'y fera bien venu,  
 Non pas cognu.

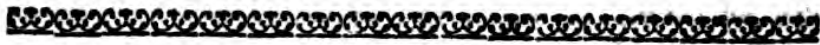
Qui par mesdire, à part son prochain greve,  
 Qui a cueur gros, & les sourcils esleve,  
 L'un mettrai bas, l'autre souffrir pour vrai,  
 Je ne pourrai.

Mes

Mes yeux feront fort diligens à querre  
 Les habitans fideles de la terre,  
 Pour estre à moi. Qui droite voye ira,  
 Me servira.

Qui s'estudie à user de fallace,  
 En ma maison point ne trouvera place:  
 De moi n'aura mensonger, ne baveur  
 Bien ne faveur.

Ains du pais chasserai de bonne heure  
 Tous les meschans, tant qu'un seul n'y de-  
 meure,  
 Pour du Seigneur nettoyer la Cité  
 D'iniquité.



P S A L M E CIII.

Benedic anima mea Domino, & omnia.

A R G U M E N T.

*Il chante les grandes & diverses bontez de Dieu envers les hommes, puis invite, & eux, & toutes choses créées, à luy donner louange & gloire.*

**S**Us louez Dieu, mon ame en toute chose,  
 Et tout cela qui dedans moi repose,  
 Louez son nom très-sainct & accompli:  
 Presente à Dieu louanges & services,  
 O toi mon ame, & tant de benefices,  
 Qu'en as receu, ne les mets en oubli.  
 Ains le beni, lui qui de pleine grace  
 Toutes tes grand's iniquitez efface,

Et



Et te guerit de toute infirmité :  
Lui, qui rachete & retire ta vie  
D'entre les dents de mort pleine d'envie,  
T'environnant de sa benignité.

Lui, qui de biens, à fouhait, & largesse,  
Emplit ta bouche en faisant ta jeunesse  
Renouveler, comme à l'aigle royal.

C'est le Seigneur, qui tousjours se recorde  
Rendre le droit, par sa misericorde  
Aux oppressez, tant est Juge loyal.

Au bon Moÿse, de peur qu'on ne fourvoye,  
Manifester voulut sa droite voye,  
Et aux enfans d'Israël ses hauts faits.

C'est le Seigneur enclin, à pitié douce,  
Prompt à merci, & qui tard se courrouce:  
C'est en bonté le parfait des parfaits.

Il est bien vrai, quand par nostre inconstance  
Nous l'offençons, qu'il nous menace & tance:  
Mais point ne tient son cueur incessamment.  
Selon nos maux point ne nous fait, mais certes  
Il est si doux, que selon nos desfortes  
Ne nous veut pas rendre le chastiment.

Car à chacun qui craint lui faire faute,  
La bonté sienne il demonstre aussi haute,  
Comme sont hauts sur la terre les cieux:  
Aussi loin qu'est la part Orientale  
De l'Occident, à la distance égale,  
Loin de nous met tous nos faits vicieux.

Comme aux enfans est piteux un bon pere,  
Ainsi pour vrai à qui lui obtempere,  
Le Seigneur est de douce affection:  
Car il cognoist de quoi sont faits les hommes,  
Il fait très-bien, hélas ! que nous ne sommes  
Rien, sinon poudre & putrefaction.

A herbe & foin semblent les jours de l'homme,  
me,

Pour

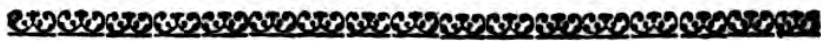
Pour quelque temps il fleurit ainsi comme  
 La fleur des champs, qui nutriment reçoit :  
 Puis en sentant d'un froid vent la venue,  
 Tourne à neant, tant que plus n'est cogneuë  
 Du lieu auquel n'aguères fleurissoit.

Mais la merci de Dieu est éternelle  
 A qui le craint, & trouveront en elle  
 Les fils des fils justice & grand' bonté  
 J'enten ceux-là qui son contract observent,  
 Et qui sa loy en memoire reservent,  
 Pour accomplir sa saincte volonté.

Dieu a basti, sans qu'il branle, n'empire,  
 Son throne ès cieux, & dessus son empire  
 Tous autres sont & soumis & ployez.  
 Or louez Dieu, Anges de vertu grande,  
 Anges de lui, qui tout ce qu'il commande  
 Faites si-tost que parler vous l'oyez.

Benissez Dieu tout son bel exercite,  
 Ministres siens, qui de son vueil licite  
 Executer, ne fustes onq oiseux.  
 Tous ses hauts faits, en chacun sien royaume  
 Benissez Dieu, & pour clorre mon Pseaume,  
 Louez-le aussi mon ame avecques eux.





P S A L M E CIV.

Benedic anima mea Domino , Domine Deus.

A R G U M E N T.

*C'est un Cantique beau par excellence , auquel David celebre & glorifie Dieu de la creation & gracieux gouvernement de toutes choses.*

**S**Us, sus, mon ame il te faut dire bien  
De l'Eternel. O mon vrai Dieu, combien  
Ta grandeur est excelente & notoire!  
Tu es vestu de splendeur & de gloire.

Tu es vestu de splendeur proprement  
Ne plus ne moins que d'un accoustrement:  
Pour pavillon, qui d'un tel Roy soit digne,  
Tu tends le Ciel, ainsi qu'une courtine.

Lambrissé d'eaux est ton palais vouté,  
En lieu de char sur la nuës es porté:  
Et les forts vents, qui parmi l'air souspirent,  
Ton chariot, avec leurs esles, tirent.

Des vents aussi diligens & legers,  
Fais tes heraux, postes, & messagers:  
Et foudre & feu, fort prompts à ton service,  
Sont les sergents de ta haute justice.

Tu as assis la terre rondement  
Par contrepois sur son vrai fondement:  
Si qu'à jamais sera ferme en son estre,  
Sans se mouvoir n'à dextre n'à fenestre.

Auparavant de profonde & grand' eau,  
Couverte estoit, ainsi que d'un manteau:

Et

Et les grans eaux faisoient toutes, à l'heure,  
Dessus les monts leur arrest & demeure.

Mais aussi-tost que les voulus tancer,  
Bien-tost les fis de partir s'avancer:  
Et à la voix qu'on oit tonner en terre,  
Toutes de peur s'enfuirent grand' erre.

Montagnes lors vindrent à se dresser:  
Pareillement les vaux à s'abaisser,  
En se rendant droit à la propre place  
Que tu leur as établi de ta grace.

Ainsi la mer borna, par tel compas,  
Que son limite elle ne pourra pas  
Outrepasser: & fis ce beau chef d'œuvre,  
Afin que plus la terre elle ne coeuvre.

Tu fis descendre aux vallées les eaux:  
Sortir y fis fontaines & ruisseaux,  
Qui vont coulant, & passent & murmurent  
Entre les monts, qui les pleines emmurent.

Et c'est afin que les bestes des champs  
Puisse leur soif estre là estanchans,  
Buvans à gré toutes de ces bruvages,  
Toutes, je di, jusqu'aux asnes sauvages.

Dessus, & près de ces ruisseaux courans,  
Les oiselets du ciel sont demourans,  
Qui du milieu des feuilles & des branches  
Font resonner leurs voix nettes & franches.

De tes hauts lieux par art autre qu'humain  
Les monts pierreux arroses de ta main:  
Si que la terre est toute saoule & pleine  
Du fruit venant de ton labeur sans peine.

Car ce faisant, tu fais par monts & vaux  
Germer le foing pour jumens & chevaux,  
L'herbe, à servir humaine créature,  
Luy produisant de la terre pasture:

Le vin pour estre au cueur joye & confort:  
Le pain aussi pour l'homme rendre fort:

Sem-

Semblablement l'huile, afin qu'il en fasse  
Plus reluisante & joyeuse sa face.

Tes arbres verts prennent accroissement :  
O Seigneur Dieu, les cedres mesmement  
Du mont Liban, que ta bonté suprefme,  
Sans artifice, ha plantez eile-mefme.

Là font leurs nids (car il te plait ainfi)  
Les passereaux, & les passés auffi  
De l'autre part, fur hauts sapins besongne,  
Et y bastit sa maison la Cigongne.

Par ta bonté, les monts droits & hautains  
Sont le refuge aux chevres, & aux dains :  
Et aux connils, & lievres qui vont vifte,  
Les rochers creux sont ordonnez pour gifte.

Que diray plus? la clere Lune fis,  
Pour nous marquer les mois & jours prefix :  
Et le Soleil, dès qu'il leve & esclaire,  
De son coucher ha cognoissance claire.

Après en l'air les tenebres espars :  
Et lors se fait la nuit de toutes parts  
Durant laquelle, aux champs fort toute beste  
Hors des forestz, pour se jetter en queste.

Les lionceaux mesmes lors sont yffans  
Hors de leurs creux, bruyans & rugiffans  
Après la proye, afin d'avoir pasture  
De toy, Seigneur, qui sçais leur nourriture.

Puis auffi-toft que le Soleil fait jour,  
A grands troupeaux revont en leur sejour :  
Là où tous cois se veautrent & reposent,  
Et en partir tout le long du jour n'osent.

Adonques fort l'homme, sans nul danger  
S'en va tout droit à son œuvre ranger,  
Et au labour, soit de champ, soit de pré,  
Soit de jardins, jusques à la vesprée.

O Seigneur Dieu, que tes œuvres divers  
Sont merveilleux par le monde univers!



O que tu as tout fait par grand' sagesse!  
Brief, la terre est pleine de ta largesse.

Quant à la grand' & spacieuse mer,  
On ne sçauroit ne nombrer, ne nommer  
Les animaux qui vont mangeant illecques,  
Moyens, petis, & de bien grans avecques.

En ceste mer, navires vont errant :  
Puis la baleine horrible monstre grand,  
Y as formé, qui bien à l'aïse y nouë.  
Et à son gré par les ondes se jouë :

Tous animaux à toi vont à recours,  
Les yeux au ciel: afin que le secours  
De ta bonté à repaistre leur donne,  
Quand le besoin & le tems s'y adonne.

Incontinent que tu leur fais ce bien  
De le donner, ils le prennent très-bien :  
Ta large main n'est pas plus-toït ouverte,  
Que de tous biens planté leur est offerte.

Dès que ta face & tes yeux sont tournez  
Arriere d'eux, ils sont tous estonnez :  
Si leur esprit tu retires ils meurent,  
Et en leur poudre ils revont & demeurent.

Si ton esprit derechef tu transmets,  
En telle vie adonques les remets,  
Que paravant, & de bestes nouvelles,  
En un moment, la terre renouvelles.

Or soit tousjours regnant & florissant  
La majesté du Seigneur tout-puissant :  
Plaise au Seigneur prendre resjouissance  
Aux œuvres faits par sa haute puissance.

Le Seigneur di qui fait horriblement  
Terre trembler, d'un regard seulement :  
Voire qui fait (tant peu les sache attaindre)  
Les plus hauts monts, d'ahan, suer & craindre.

Quant est à moi tant que vivant serai,  
Au Seigneur Dieu chanter ne cesserai :



A mon vrai Dieu plein de magnificence  
 Psalmes ferai, tant que j'aurai essence.

Si le suppli' qu'en propos & en son,  
 Luy soit plaisante & douce ma chanson :  
 S'ainsi advient, retirez-vous tristesse,  
 Car en Dieu seul m'esjouirai sans cesse.

De terre soient infideles exclus,  
 Et les pervers si bien qu'il n'en soit plus.  
 Sus, sus, (mon cœur) Dieu où tout bien abonde  
 Te faut louer : louez-le tout le monde.



P S A L M E CVII.

Confitemini Domino, quoniam bonus.

A R G U M E N T.

*Le Psalmiste dit que toutes afflictions viennent  
 & s'en vont par la volonté divine, & allegue  
 sur ce les perils & calamitez des errans aux de-  
 serts, des prisonniers, des malades, & des agi-  
 tez sur la mer : la requeste qu'ils font à Dieu,  
 comment ils l'obtiennent, comment ils en ren-  
 dent graces, & comment Dieu tient toutes  
 choses en sa main, & les change comme il luy  
 plaist.*

**D**onnez au Seigneur gloire,  
 Il est doux & clement,  
 Et sa bonté notoire  
 Dure éternellement.

Ceux qu'il a rachetez,  
 Qu'ils chantent sa hauteffe,

Tom. IV.

○

Et

Et ceux qu'il a jettez  
Hors de la main d'opresse.

Les ramassant ensemble  
D'Orient, d'Occident,  
De l'Aquilon qui tremble,  
Et du Midi ardent,

Si d'avanture errans  
Par les deserts se treuvent,  
Demourance querans,  
Et que trouver n'en peuvent.

Et si l'aspre famine,  
Et la soif sans liqueur  
Les travaille & leur mine  
Et le corps & le cœur.

Pourveu qu'à tel besoin  
Crians à Dieu lamentent,  
Subit il les met loin  
Des maux qui les tourmentent.

Et droit chemin passable  
Leur monstre & fait tenir,  
Pour en ville habitable  
Les faire parvenir.

Lors de Dieu vont chantans  
Les bontez nompareilles,  
Cà & là racontans  
Aux hommes ses merveilles.

D'avoir l'ame affouvie  
Qui de soif languissoit :  
Saoulant de biens la vie,  
Qui de faim perissoit.

Ceux qui sont referrez  
En tenebres mortelles,  
Enchainez, enferrez,  
Et souffrans peines telles,

Pour avoir la parole  
De Dieu mise à mespris,

Et tenu pour frivole  
Son conseil de haut prix.

Quand par tormens leurs cœurs  
Humiliez demeurent,  
Abbatus de langueurs,  
Sans que nuls les sequeurent :

Pourveu qu'à Dieu s'adressent,  
L'appellant au besoin,  
Tous les maux qui les pressent  
Il les renvoye au loin.

Des prisons les met hors,  
Mortelles & obscures,  
Rompant leurs liens forts,  
Cordes & chaines dures.

Les bontez nompareilles  
De Dieu lors vont chantans,  
Cà & là ses merveilles  
Aux hommes racontans :

D'avoir jusqu'aux courreaux  
Brisé d'airain les portes ;  
Et de fer les barreaux  
Rompu de ses mains fortes.

Les fols qui les supplices  
Sentent de leurs pechez,  
Et qui sont par leurs vices  
Malades affechez :

Dont leur cueur tout repas  
Et viande abomine,  
Et qui sont près du pas  
De la mort qui les mine.

Pourveu qu'à Dieu s'adressent,  
L'appellant au besoin,  
Tous les maux qui les pressent  
Il les renvoye au loin.

D'un seul mot qu'il transmet,  
Leur donne fanté telle,

318 P S A L M E S

Que du tout hors les met  
De ruine mortelle.

Les bontez n'ont pareilles  
De Dieu lors vont chantans,  
Cà & là ses merveilles  
Aux hommes racontans :

A Dieu d'ardent desir  
Louange sacrifient,  
Et avec grand plaisir  
Ses oeuvres magnifient.

Ceux qui dedans galées  
Dessus la mer s'en vont,  
Et en grand's eaux salées  
Mainte trafique font.

Ceux-là voyent de Dieu  
Les oeuvres merveilleuses,  
Sur le profond milieu  
Des vagues perilleuses.

Le vent s'il luy commande  
Souffle tempestueux,  
Et s'enfle en la mer grande  
Le flot impetueux.

Lors montent au ciel haut ;  
Puis aux gouffres descendent,  
Et d'effroi peu s'en faut  
Que les ames ne rendent.

Chancelent en yvrongne  
Troublez du branlement,  
Tout leur sens les eslongne,  
Perdent l'entendement.

Mais si à tel besoin  
Crians à Dieu lamentent,  
Subit il les met loin  
Des maux qui les tourmentent.

Fait au vent de tempeste  
Sa fureur rabaisser,

Fait

Fait que la mer s'arreste,  
Et ses ondes cesser.

L'orage retiré,  
Chacun joye demeine,  
Et au port desiré,  
Le Seigneur Dieu les meine.

Les bontez nompareilles  
De Dieu lors vont chantans,  
Cà & là ses merveilles  
Aux hommes racontans.

Parmi le peuple bas  
Le surhaussent en gloire,  
Et ne le taisent pas  
Des grands au consistoire.

Lui qui les eaux profondes  
En desert convertit,  
Et les sources des ondes  
Assèche & divertit.

Lui qui steriles fait  
Terres grasses & belles,  
Et tout pour le forfait  
Des habitans d'icelles.

Qui deserts d'humeur vuides  
Convertit en grand's eaux,  
Et lieux secs & arides  
En sources & ruisseaux,

Et qui là fait venir  
Ceux qui de faim languissent,  
Lesquels pour s'y tenir,  
Des villes y bastissent.

Y semer champs se peinent,  
Et vignes y planter,  
Qui tous les ans ameinent  
Fruict pour les sustanter.

Là les fortune en biens,  
Les croist, les continuë,

Et leur bestail en riens

Il ne leur diminuë.

Puis décroiffans de nombre

Viennent à rareté,

Par maux & par encombre,

Et par sterilité.

Riches, nobles, & grands

Mesprifez il renvoye

Par deserts lieux errans,

Où n'a chemin ne voye.

Et esleve & delivre

Le povre hors d'ennui :

Et force gens fait vivre,

Comm' un troupeau sous luy.

Ce voyans ont aux cœurs

Les justes joyes encloses,

Et de Dieu les moqueurs

S'en vont la bouche close.

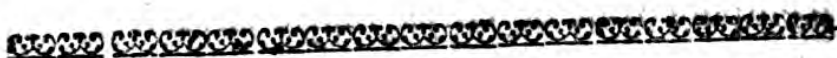
Qui a sens & prudence,

Garde à ceci prendra :

Lors la grande clemence

Du Seigneur entendra.





P S A L M E CX.

Dixit Dominus Domino meo.

A R G U M E N T.

*Il chante le regne de Jefus Christ, lequel com-  
mença en Sion, & de-là parvint jusqu'aux fins  
de la terre, & continuera jusqu'à ce que Jefus  
Christ soit adoré universellement, & que de ses  
ennemis il ayt fait son marchepied.*

**L'**Omnipotent à mon Seigneur & maistre  
Ha dit ce mot : à ma dextre te sieds,  
Tant que t'aurai renversé, & fait estre  
Tes ennemis le scabeau de tes pieds.

Le sceptre fort de ton puissant Empire  
En fin sera loin de Sion transmis  
Par l'Eternel, lequel te viendra dire :  
Regne au milieu de tous tes ennemis.

De son bon gré ta gent bien disposée  
Au jour très-saint de ton sacre courra :  
Et aussi dru qu'au matin chet rosée,  
Naistre en tes fils ta jeunesse on verra.

Car l'Eternel sans muer de courage,  
A de toi seul dit, & juré avec :  
Grand prestre & Roy tu feras en ton aage,  
En suivant l'ordre au bon Melchisedec.

A ton bras droit Dieu ton Seigneur & pere  
T'assistera aux belliqueux arrois,  
Là où, pour toy, au jour de sa colere  
Rompra la teste à Princes & à Rois.

Sur les Gentils exercera justice ,  
Remplira tout de corps morts envahis :  
Et frappera pour le dernier supplice ,  
Le chef regnant sur beaucoup de pays.

Puis en passant au milieu de la plaine ,  
Des grans ruisseaux de sang s'abrevera :  
Par ce moyen ayant victoire pleine ,  
La teste haut , tout joyeux , levera.



P S A L M E CXIII.

Laudate pueri Dominum.

A R G U M E N T.

*Il invite à louer Dieu , de ce qu'il regarde ,  
gouverne & muë toutes choses selon sa provi-  
dence tousjours eslevant les humbles , & resta-  
blissant les miserables.*

**E**Nfans qui le Seigneur servez ,  
Louez le , & son nom eslevez ,  
Louez son nom & sa hauteſſe :  
Soit preſché , ſoit fait ſolennel  
Le nom du Seigneur Eternel ,  
Par tout en ce temps & ſans ceſſe.  
D'Orient juſqu'en Occident  
Doit eſtre le loſ evident  
Du Seigneur & ſa renommée.  
Sur toutes gens le Dieu des Dieux  
Eſt exalté , & ſur les Cieux ,  
S'eſleve ſa gloire eſtimée.

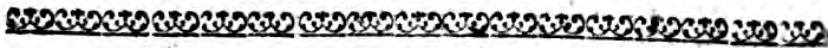
Qui eſt pareil à noſtre Dieu ,

Le-

Lequel fait sa demeure au lieu  
 Le plus haut que l'on sçauroit querre ?  
 Et puis en bas veut devaler ,  
 Pour toutes choses speculer ,  
 Qui se font au ciel & en terre ?

Le povre sur terre gifant ,  
 Il esleve en l'authorisant ,  
 Et le tire hors de la bouë ,  
 Pour le colloquer aux honneurs  
 Des seigneurs , j'entens des seigneurs  
 Du peuple, que sien il advouë.

C'est luy , qui remplit à foison  
 De très-beaux enfans la maison  
 De la femme qui est sterile :  
 Et luy fait joye recevoir ,  
 Quand d'impuissance à concevoir ,  
 Se void d'enfans mere fertile.



## P S A L M E CXIV.

In exitu Israel de Aegypto.

## A R G U M E N T.

*De la delivrance d'Israël hors d'Egypte : & succinctement des principaux miracles , que Dieu fit pour cela.*

Q Uand Israël hors d'Egypte fortit ,  
 Et la maison de Jacob se partit  
 D'entre le peuple estrange ,  
 Juda fut fait la grand' gloire de Dieu  
 Et Dieu se fit Prince du peuple Hebreu,

La mer le vid , qui s'enfuit soudain ;  
Et contremont l'eau du fleuve Jourdain  
Retourner fut contrainte.

Comme moutons montagnes ont failli :  
Et si en ont les costaux tressailli ,  
Comme aignelets en crainte.

Qu'avois-tu mer à t'enfuir soudain ?  
Pourquoy à mont l'eau du fleuve Jourdain,  
Retourner fus contrainte ?  
Pourquoy avez monts en moutons failli ?  
Pourquoi costaux en avez tressailli ,  
Comme aignelets en crainte ?

Devant la face au Seigneur , qui tout peut,  
Devant le Dieu de Jacob , quand il veut,  
Terre tremble craintive :  
Je dy le Dieu , le Dieu convertissant  
La pierre en lac , & le rocher puissant  
En fontaine d'eau vive.



PSALME CXV.

Non nobis, Domine, non nobis, sed.

ARGUMENT.

*Il prie Dieu, vouloir pour sa gloire, si bien  
traicter son peuple, qu'il cognoisse qu'il est seul  
Dieu: & que les Idoles des Gentils ne sont rien  
qu'ouvrage d'hommes.*

**N**on point à nous, non point à nous, Sei-  
gneur,  
Mais à ton Nom donne gloire & honneur,  
Pour ta grand' bonté feure.  
Pourquoy diroient les gens en se moquant,  
Où est ce Dieu qu'ils vont tant invoquant?  
Où est-il à ceste heure?

Certainement nostre Dieu tout parfait  
Reside aux cieux, & de là haut il fait  
Tout ce qu'il veut, en somme:  
Mais ce qu'adore, & sert toute autre gent,  
Idoles sont, faites d'or & d'argent,  
Ouvrage de main d'homme.

Bouche elles ont, sans parler ne mouvoir:  
Elles ont yeux, & ne sauroient rien voir,  
C'est une chose morte.  
Oreilles ont, & ne sauroient ouïr:  
Elles ont nez, & ne sauroient jouïr  
D'odeur douce ne forte.

Elles ont mains , ne pouvans rien toucher :  
 Elles ont pieds , & ne savent marcher :  
 Gofier , & point ne crient.  
 Tels & pareils font tous ceux qui les font ,  
 Et ceux lesquels à leurs recours s'en vont ,  
 Et tous ceux qui s'y fient.

Toy , Israël , arreste ton espoir  
 Sur le Seigneur , c'est ta force & pouvoir  
 Bouclier & fauve garde.  
 Maison d'Aron , arreste ton espoir  
 Sur le Seigneur , c'est ta force & pouvoir ,  
 Lequel te fauve & garde.

Qui craignez Dieu , arrestez vostre espoir  
 Sur tel Seigneur , car c'est vostre pouvoir ,  
 Sous qui l'ennemi tremble.  
 Le Seigneur Dieu de nous souvenira :  
 Plus que jamais Israël benira ,  
 Les fils d'Aaron ensemble.

A tous qui font de l'offenser craintifs ,  
 Grans biens a fait , depuis les plus petits  
 Jusqu'à ceux de grand aage.  
 Les biens & dons , que pour vous faits il a ,  
 Il fera croistre à vous & à ceux-là  
 De vostre parentage.

Car favoriz estes & bien aimez  
 Du grand Seigneur , qui les cieux a formez ,  
 Et terre confinée.  
 Le Seigneur s'est reservé seulement  
 Les cieux pour soi : la terre entierement  
 Aux hommes a donnée.



O Seigneur Dieu, l'homme par mort transsi  
 Ne dit ton los, ne quiconques aussi  
 En la fosse devalle :  
 Mais nous vivans, par tout où nous irons,  
 De bouche & coeur le Seigneur benirons,  
 Sans fin, sans intervalle.



## P S A L M E CXVIII.

Confitemini Domino, quoniam.

## A R G U M E N T.

*C'est un Hymne par lequel David est delivré de tous maux, & eslevé Roy sur tout Israël, rendit publiquement graces à Dieu au tabernacle de l'Alliance, là où d'un grand cueur il celebra la bonté dont il avoit usé envers luy, & là se monstre clairement figure de Jesus-Christ.*

**R**endez à Dieu louange & gloire,  
 Car il est benin & clement,  
 Qui plus est, sa bonté notoire  
 Dure perpetuellement.

Qu'Israël ores se recorde  
 De chanter solennellement,  
 Que sa grande misericorde  
 Dure perpetuellement.

La maison d'Aaron ancienne  
 Vienne tout haut presentement  
 Confesser que la bonté sienne  
 Dure perpetuellement.

Tous ceux qui du Seigneur ont crainte  
Viennent aussi chanter comment  
Sa bonté pitoyable & sainte,  
Dure perpetuellement.

Ainsi que j'estois en destresse  
En invoquant sa Majesté,  
Il m'ouit & de ceste presse  
Me mit au large, à sauveté.

Le Tout-puissant, qui m'ouit plaindre,  
Mon parti tousjours tenir veut :  
Qu'ay-je donc que faire de craindre  
Tout ce que l'homme faire peut ?

De mon costé il se retire  
Avec ceux qui me sont amis :  
Ainsi, cela que je desire  
Je verrai en mes ennemis.

Mieux vaut avoir en Dieu fiance,  
Qu'en l'homme qui est moins que riens :  
Mieux vaut avoir en Dieu fiance,  
Qu'aux Princes & grans terriens.

Beaucoup de gens, c'est chose feure,  
M'assiegerent de tous costez,  
Au nom de Dieu, ce dy-je à l'heure,  
Ils feront par moi reboutez.

Ils m'avoient enclos par grand' ire,  
Enclos m'avoient tous mutinez :  
Au nom de Dieu, ce vins-je a dire,  
Ils feront par moi ruinez.

Ils m'avoient enclos, comme abeilles,  
Et furent les fols & hautains,  
Au nom du grand Dieu des merveilles,  
Comme feu d'espines esteints.

Tu as, importun adverfaire,  
Rudement contre moi couru,  
Pour du tout tresbucher me faire,  
Mais l'Eternel m'a secouru.

Le Tout-puissant , c'est ma puissance,  
C'est l'argument , c'est le discours  
De mes vers pleins d'esjouissance ,  
C'est de lui que j'ai eu secours.

Aux maisons de mon peuple juste  
On n'oit rien que joye & confort:  
On chante , on dit , le bras robuste  
Du Seigneur a fait grand effort.

De l'Éternel la main adextre ,  
S'est eslevée à ceste fois :  
Dieu a faicte vertu par sa dextre :  
Telle est du bon peuple la voix.

Arriere ennemis & envie ,  
Car la mort point ne sentirai :  
Ainçois demourerai en vie ,  
Et les faits du Seigneur dirai.

Chastie m'a , je le confesse ,  
Chastie m'a , puni , batu ,  
Mais point n'a voulu sa hauteffe ,  
Que par mort je fusse abatu.

Ouvrez-moi les grans portes belles  
Du saint Temple aux justes voué ,  
Afin que j'entre par icelles ,  
Et que Dieu soit par moi loué.

Ces grandes portes somptueuses  
Sont les portes du Seigneur Dieu :  
Les justes gens & vertueuses  
Peuvent passer tout au milieu.

Là dirai ta gloire suprême ,  
Là par moi seras célébré :  
Car en adversité extrême  
Exaucé m'as & delivré.

La pierre par ceux rejetée ,  
Qui du bastiment ont le soin ,  
A esté assise & plantée  
A plus haut du principal coin.

Cela , c'est une œuvre celeste  
 Faite , pour vrai , du Dieu des Dieux ,  
 Et un miracle manifeste ,  
 Lequel se presente à nos yeux.

La voici l'heureuse journée  
 Que Dieu a faicte à plein desir :  
 Par nous soit joye demenée  
 Et prenons en elle plaisir.

Or te prions , Dieu nostre Pere ,  
 En ta garde à ce coup nous tiens :  
 Et en fortune si prospere  
 D'oresnavant nous entretiens.

Benit soit , qui au nom très-digne  
 Du Seigneur est venu icy :  
 O vous de la maison divine ,  
 Nous vous benissons tous aussi.  
 Dieu est puissant , doux & propice ,  
 Et nous donra lumiere à gré :  
 Liez le bœuf du sacrifice  
 Aux cornes de l'Autel sacré

Tu es le seul Dieu , que j'honore  
 Aussi sans fin te chanterai :  
 Tu es le seul Dieu , que j'adore ,  
 Aussi sans fin t'exalterai.

Rendez à Dieu louange & gloire  
 Car il est benin & clement :  
 Qui plus est , sa bonté notoire  
 Dure perpetuellement.

## P S A L M E CXXVIII.

Beati omnes qui timent Dominum.

## A R G U M E N T.

*Il dit que ceux qui vraiment craignent & aiment Dieu, sont heureux, soit en public, soit en privé.*

**B**ien heureux est quiconques  
Sert à Dieu volontiers,  
Et ne se lassa onques  
De suivre ses sentiers.

Du labour que fais faire,  
Vivras commodement:  
Et ira ton affaire  
Bien & heureusement.

Quant à l'heur de ta ligne,  
Ta femme en ta maison  
Sera comme une vigne  
Portant fruit à foison.

Et autour de ta table  
Seront tes enfans beaux,  
Comme un rang delectable  
D'oliviers tous nouveaux.

Ce sont les benefices,  
Dont sera jouissant  
Celui qui fuyant vices,  
Craindra le Tout-puissant.

De Sion Dieu sublime  
Te fera tant de bien,

De

332 P S A L M E S

De voir Jerofolyme  
En tes jours aller bien.

Et verras de ta race  
Double posterité ,  
Et sur Ifraël grace ,  
Paix & felicite.



P S A L M E CXXX.

De profundis clamavi ad te.

A R G U M E N T.

*Affectueuse priere de celui qui par son peché  
à beaucoup d'adversitez , & toutesfois par es-  
perance ferme se promet obtenir de Dieu remis-  
sion de ses pechez , & delivrance de ses maux.*

**D**U fonds de ma pensée ,  
Au fonds de tous ennuis ,  
A toy s'est adressée  
Ma clameur jours & nuits ;  
Enten ma voix plaintive ,  
Seigneur , il est faison ,  
Ton oreille ententive  
Soit à mon oraison.

Si ta rigueur expresse  
En nos pechez tu tiens ,  
Seigneur , Seigneur , qui est-ce  
Qui demourra des tiens ?  
Or n'es-tu point severe ,  
Mais propice à merci ,

C'est



C'est pourquoi on revere  
Toi, & ta Loy aussi.

En Dieu je me console,  
Mon ame s'y attend,  
En sa ferme parole  
Tout mon espoir s'estend.  
Mon ame à Dieu regarde,  
Matin & sans sejour,  
Plus matin que la garde  
Assise au point du jour.

Qu'Israël en Dieu fonde  
Hardiment son appui,  
Car en Dieu grace abonde,  
Et secours est en lui.  
C'est celui qui sans doute  
Israël jettera  
Hors d'iniquité toute,  
Et le rachetera.

---

P S A L M E CXXXVII.

Super flumina Babilonis.

A R G U M E N T.

*C'est le cantique des Prestres, Levites, &  
chantres sacrez de Jerusalem captifs en Baby-  
lone.*

**E**Stans assis aux rives aquatiques  
De Babylon, plorions melancoliques,  
Nous

Nous souvenans du pays de Sion :  
 Et au milieu de l'habitation ,  
 Où de regret tant de pleurs espendîmes ,  
 Aux saules verts nos harpes nous pendîmes.

Lors ceux qui là captifs nous emmenerent  
 De les sonner fort nous importunerent ,  
 Et de Sion les chansons reciter :  
 Las ! disîmes-nous , qui pourroit inciter  
 Nos tristes coeurs à chanter la louange  
 De nostre Dieu , en une terre estrange ?

Or , toutesfois , puisse oublier ma dextre  
 L'art de harper , avant qu'on te voye estre  
 Jerusalem , hors de mon souvenir ;  
 Ma langue puisse à mon palais tenir ,  
 Si je t'oublie , & si jamais j'ay joye ,  
 Tant que premier ta delivrance j'oye.

Mais donc , Seigneur , en ta memoire im-  
 prime  
 Les fils d'Edom , qui sur Jerosolime  
 Crioient au jour que l'on la destruisoit :  
 Souviens-toi que chacun d'eux disoit ,  
 A sac , à sac , qu'elle soit embrasée :  
 Et jusqu'au pied des fondemens rasée.

Aussi seras , Babylon , mise en cendre :  
 Et très-heureux qui te saura bien rendre  
 Le mal dont trop de près nous viens toucher ;  
 Heureux celui qui viendra arracher  
 Les tiens enfans d'entre tes mains impures ,  
 Pour les froisser contre les pierres dures.



P S A L M E CXXXVIII.

Confitebor tibi , Domine , in toto corde .

A R G U M E N T .

*Il celebre la bonté de Dieu , qui l'avoit retiré de tous perils & heureusement eslevé en dignité Royale. Puis chante , qu'il en rendea graces à Dieu , & que mesmes tous autres Rois luy en donneront louange : se promet aussi qu'à l'avenir le secours de Dieu ne luy faudra point.*

**I**L faut que de tous mes esprits  
 Ton los & pris  
 J'exalte & prise :  
 Devant les grans me presenter  
 Pour te chanter  
 J'ai fait emprise.

En ton sainct temple adoreraï ,  
 Celebreraï  
 Ta renommée ,  
 Pour l'amour de ta grand' bonté ,  
 Et feauté  
 Tant estimée.

Car tu as fait ton nom mout grand ,  
 En te montrant  
 Vrai en paroles :  
 Dès que je crie , tu m'entens :  
 Quand il est temps

Mon

Dont les Rois de chacun pays  
Mout esbahys  
T'ont loué, Sire,  
Après qu'ils ont cogneu, que c'est  
Un vrai arrest  
Que de ton dire.

Et de Dieu, ainsi que je fais,  
Chantent les faits  
A sa memoire,  
Confessant que du Tout-puissant  
Replendissant  
Grande est la gloire.

De voir ci-bas tout ce qu'il faut,  
De son plus haut  
Throne celeste:  
Et de ce qu'estant si lointain,  
Grand & hautain  
Se manifeste.

Si au milieu d'adversité  
Suis agité,  
Vif me preserves:  
Sur mes ennemis inhumains  
Jette les mains,  
Et me conserves.

Et parfera mon cas tout seur,  
Car ta douceur  
Jamais n'abaisse:  
Ce qu'une fois as commencé,  
Et avancé,  
Tu ne delaisse.

## P S A L M E CXLIII.

Domine , exaudi orationem meam , auribus  
percipe.

## A R G U M E N T.

*C'est la priere qu'il fit , quand par crainte de  
Saiil il se cacha en une fosse , où il s'attendoit d'es-  
tre pris , dont il estoit en grand' angoisse.*

**S**Eigneur Dieu , oy l'oraison mienne :  
Jusqu'à tes oreilles parviene  
Mon humble supplication :  
Selon la vraye merci tienne  
Respons à mon affliction.

Avec ton serviteur n'estrive ,  
Et en plein jugement n'arrive ,  
Pour ses offenses luy prouver :  
Car , devant toi , homme qui vive  
Juste ne se pourra trouver.

Las ! mon ennemi m'a fait guerre ,  
A prosterné ma vie en terre ,  
Encor ne luy est pas assez :  
En obscure fosse m'enferme ,  
Comme ceux qui sont trespassez.

Dont mon ame ainsi oppressée,  
De douleur se trouve oppressée ,  
Cuidant que m'as abandonné :  
J'en sens , dedans moi , ma pensée  
Troublée , & mon oœur estonné.

En ceste fosse obscure & noire ,

Des

## 338 P S A L M E S

Des jours passez j'ai eu memoire:  
 Là j'ai tes œuvres meditez :  
 Et pour confort consolatoire ,  
 Les faits de tes mains recitez.

Là dedans à toi je souspire :  
 A toi je tens mes mains , ô Sire ,  
 Et mon ame en sa grand' clameur ,  
 A soif de toi , & te desire ,  
 Comme seche terre l'humeur.

HaSte-toi , fois-moi secourable ,  
 L'esprit me faut , de moi damnable ,  
 Ne cache ton visage beau :  
 Autrement : je m'en vois semblable  
 A ceux qu'on devale au tumbeau.

Fay-moi donc ouyr de bonne heure  
 Ta grace , car en toi m'asseure :  
 Et du chemin que tenir doi ,  
 Donne m'en cognoissance seure :  
 Car j'ai levé mon cueur à toi.

O Seigneur Dieu , mon esperance ,  
 Donne-moi pleine delivrance  
 De mes poursuivans ennemis :  
 Puis que chez toy , pour assurance ,  
 Je me suis à refuge mis.

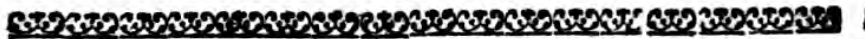
Enseigne-moi comme il faut faire  
 Pour bien ta volonté parfaire ,  
 Car tu es mon vrai Dieu entier :  
 Fai que ton esprit debonnaire  
 Me guide & meine au droit sentier.

O Seigneur , en qui je me fie ,  
 Restaure-moi & vivifie ,  
 Par ton nom craint & redouté :  
 Retire de langueur ma vie ,  
 Pour montrer ta juste bonté.

Tous les ennemis qui m'assailent ,  
 Fai , par ta merci , qu'ils deffailent :



Et rens confondus & destruits  
Tous ceux qui ma vie travaillent ,  
Car ton humble serviteur fuis.



*Les commendemens de Dieu.*

F. X O D E XX.

**L** Eve le cœur , ouvre l'oreille ,  
Peuple endurci , pour escouter  
De ton Dieu la voix nompareille ,  
Et ses commandemens gouster.

Je fuis , dit-il , ton Dieu celeste ;  
Qui t'ai retiré hors d'esmoi ,  
Et de servitude moleste :

Tu n'auras autre Dieu que moi.

Tailler ne te feras image  
De quelque chose que ce soit :  
Si honneur luy fais & hommage ,  
Ton Dieu jalousie en reçoit.

En vain son nom tant venerable  
Ne jureras , car c'est mespris :  
Et Dieu ne tiendra inculpable  
Qui en vain son nom aura pris.

Six jours travaille , & au septiesme  
Sois du repos observateur ,  
Toi & les tiens : car ce jour mesme  
Se reposa le Createur.

Honneur à pere & mere porte ,  
Afin de tes jours allonger ,  
Sur la terre qui tout apporte ,  
Là où Dieu t'a voulu loger.

### 340 CANTIQUE DE SIMEON.

D'estre meurdrier ne te hazarde :  
Mets toute paillardise au loin :  
Ne sois larron , donne t'en garde :  
Ne sois menteur , ne faux tesmoin.

De convoitier ne t'advienne  
La maison & femme d'autrui ,  
Son servant , ne la beste sienne ,  
N'aucune chose estant à luy.

O Dieu , ton parler d'efficace  
Sonne plus cler que fin alloy :  
En nos cœurs imprime la grace  
De t'obeir selon ta loy.



### LE CANTIQUE DE SIMEON.

Luc. II.

*Nunc dimittis servum tuum , Domine.*

**O**R laisses , Createur ,  
En paix ton serviteur  
Ensuivant ta promesse :  
Puis que mes yeux ont eu  
Ce credit d'avoir veu  
De ton salut l'adresse.

Salut mis au devant  
De tout peuple vivant ,  
Pour l'ouïr & le croire :  
Resource des petis ,  
Lumiere des Gentils ,  
Et d'Israël la gloire.

---

*L'oraison de nostre Seigneur Jesus-Christ.*

**P**ere de nous , qui es là haut ès Cieux,  
 Sanctifié soit ton nom precieux :  
 Advienne tost ton sainct regne parfait :  
 Ton vueil en terre , ainsi qu'au Ciel soit fait :  
 A ce jourd'huy fois nous tant debonnaire,  
 De nous donner nostre pain ordinaire :  
 Pardonne nous les maux vers toi commis ,  
 Comme faisons à tous nos ennemis :  
 Et ne permets en ce bas territoire  
 Tentation avoir sur nous victoire :  
 Mais du malin cauteleux & subtil  
 Delivre-nous. O Pere , Ainsi soit-il.

---

*La salutation Angelique.*

*Benoiste soit celle incarnation  
 Du haut des cieus icy bas annoncée  
 Pour nos saluts , en salutation  
 Qui fut ainsi par l'Ange prononcée.*

**R**esjouy-toi , vierge Marie ,  
 Pleine de grace abondamment :  
 Le Seigneur , qui tout seigneurie,  
 Est avec toi divinement.

Benoiste certes tu es entre  
 Celles deffous le firmament ,  
 Car le fruit qui est en ton ventre ,  
 Est benit éternellement.

---

*Les Articles de la Foy.*

**J**E croy en Dieu le Pere tout-puissant,  
 Qui crea terre & Ciel resplendissant,  
 Et en son filz unique Jesu Christ,  
 Nostre Seigneur, conçu du saint Esprit,  
 Et de Marie entiere vierge né,  
 Dessouz Pilate à tort passionné,  
 Crucifié, mort, en croix estendu,  
 Au tombeau mys, aux enfers descendu,  
 Et qui de mort reprint vie au tiers jour :  
 Monta là sus au celeste sejour,  
 Là où il sied à la dextre du Pere,  
 Pere Eternel qui tout peut & tempere,  
 Et doit encor de là venir icy,  
 Juger les mortz & les vivans aussi.

Au saint Esprit ma ferme foy est mise :  
 Je croy la sainte & catholique Eglise  
 Estre des Sainctz & des fideles une  
 Vraye union, entre eux en tout commune :  
 De nos pechez vraye (1) remission :  
 Et de la chair la resurrection :  
 Finalement croi la vie éternelle.  
 Telle est ma Foy, & veux mourir en elle.

(1) *Vraye*, d'autres Editions mettent *pleins*.



## P R I E R E

*Avant le Repas (1).*

**N**Otre bon pere tout-puissant,  
 Qui gouvernes ta creature,  
 Ouvre ta main nous benissant,  
 Pour sobrement prendre pasture.  
 Donne-nous, par ton escripture,  
 Que nos esprits soyent nourris,  
 Et les biens donnez par ta cure  
 Aussi de toy soyent benis.

(1) Cette priere, qui est tournée autrement en plusieurs éditions de Marot, se trouve ainsi dans l'Édition de Bonnemere en 1538. & de Deny Janot.



## P R I E R E

*Devant le repas.*

**O** Souverain Pasteur & Maistre ;  
 Regarde ce troupeau petit :  
 Et de tes biens souffre le paistre,  
 Sans desordonné appetit,  
 Nourrissant petit à petit  
 A ce jourd'huy ta creature

344      O R A I S O N S.  
Par celuy qui pour nous vestit  
Un corps sujet à nourriture.

---

## P R I E R E

*Après le repas.*

**P**Ere Eternel , qui nous ordonnes  
N'avoir souci du lendemain ,  
Des biens que pour ce jour nous donnes  
Te mercions de cœur humain.  
Or puis qu'il t'a pleu de ta main  
Donner au corps manger & boire ,  
Plaise-toi du celeste pain  
Paistre nos ames , à ta gloire.

---

*Graces pour un Enfant.*

**N**Ous te remercions , nostre Pere celeste ,  
Du repas qu'avons pris , aussi de tout le  
reste ,  
Soit des biens , soit des maux. Messieurs, bon  
prou vous face.  
Priez Dieu qu'il me doint de bien croistre la  
grace ,  
A la gloire de luy , au prouffit de mon proche ,  
Tant que sur mes Parens il n'en tombe re-  
proche.

Orai-



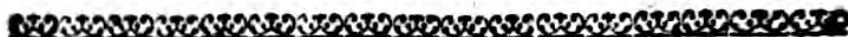
---

*Oraison à Dieu pour dire au matin quand on se leve.*

CHARLES FONTAINE.

**P**ere Eternel , qui m'as gardé la nuit  
 De mort soudaine , & de songe qui nuit :  
 C'est à favoir des fantafmes nocturnes ,  
 D'illufions à l'efprit importunes :  
 Je te suppli , preserve-moi ce jour :  
 Fai en mon cœur fpirituel fejour.  
 Ce jour , que di-je ? hélas ! mais j'ai envie  
 Que tu fois mien tout le temps de ma vie.  
 Que tu fois mien ! j'enten que je foi tien ,  
 Ainfi que j'ai defir que tu fois mien.  
 Car (ô vrai Dieu , de qui depend mon eftre)  
 Je croi que tien fans toi je ne puis eftre.  
 O Seigneur Dieu , tu es un tout fans moi :  
 Et moi hélas ! je ne fuis rien fans toi.  
 En toi je fuis , je parle & je chemine :  
 En toi je vi , & en toi je deffine.  
 En toi , de toi , par toi vivant ferai :  
 Et après mort en toi reposerai.





*Petits Devis Chretiens. (1)*

**C**Hrist est-il mort ? Ouy certainement.  
 Qui l'ha tué ? Parfaicte charité.  
 L'occasion ? pour aymer ardemment.  
 Quoy ? nous pécheurs qui l'avons irrité ?  
 De quoy sert-il ? Il nous a merité  
 Son Paradis , que fans lui nullement  
 Nous eussions eu , mais par austerité ,  
 Jeufner, veiller, honte, croix & tourment,  
 Le pauvre Adam damné très-justement  
 Il ha sauvé , & sa posterité ,  
 Luy acquerant le haultain firmament ,  
 Dont par peché estoit desherité.  
 Et qui croira en ceste verité  
 Par foy passant sens & entendement ,  
 Aimant d'un cueur rempli de purité ,  
 En grant clarté cognoistra vivement  
 Que par Dieu seul il a son sauvement  
 Sans que jamais en rien l'ayt merité.

(1) Tiré de l'Édition de Paris chez Pierre Gaultier 1551. T. 2. pag. 77. Et se trouve aussi parmi quelques poésies de Marot dans le MS. de M. Baluze, Numero 496. qui est aujourd'huy dans la Bibliothèque du Roy.



## A D A M E T E V E .

**C**Lercz & Layz noble & gentilz  
 Sont de nous deux filles & filz ;  
 Et n'y ha point de difference ,  
 Sinon pauvreté ou chevance .  
 S'il y ha mal , il vient de nostre part ;  
 S'il y ha bien , il vient dont le bien part .





*Ce qui est adjousté de nouveau.*

Le Pſalme XXXIV. & le Pſalme XLII. Traduiſtz par Cle. le Maître Lyonnois.

Plus le Pſalme LXII. traduit par Eſtienne Paſquier.

Et le Cantique de Moyſe , traduit par B. de Periers.



P S A L M E XXXIV.

Benedicam Dominum , in omni tempore.

A R G U M E N T.

*David eſtant eſchappé par la grace de Dieu , du grand danger de mort , où il avoit eſté entre les mains d'Achis Roy de Gad , lors qu'il changea d'habit , feignant d'eſtre fol , rend graces au Seigneur , & exhorte tous hommes à mettre leur eſperance en luy , & le ſervir de tout leur cœur.*

**E**N tout temps l'excellence  
Du Seigneur chanteray :  
Et ſa magnificence  
Par tout exalteray.

Ma

Ma bouche fans cesser  
Son loz veult annoncer.

L'homme doux & paisible  
Qui entendra cecy ,  
D'une joye indicible  
Le louera aussi.

La mienne ame en tout lieu  
Aura gloire en son Dieu.

Chascun donc m'accompagne  
A son nom sublimer ,  
Et que rien on n'espargne  
Pour au cœur l'imprimer  
Afin qu'il soit congneu ,  
Et seul Seigneur tenu.

Et à ce qu'on congnoisse  
Qu'il est doux & clement ,  
Moy estant en angoisse  
L'invoquay humblement :  
Soudain sa grand bonté  
Me meit en liberté.

Si aucun donc desire  
A estre illuminé ,  
Qu'il s'adresse & retire ,  
Au but determiné ,  
Et jamais par refus  
Ne se verra confus.

Quiconques en tristesse  
Se trouve languissant ,  
Qu'il invoque sans cesse  
Le Seigneur tout-puissant :  
Car son cœur affligé  
En fera soulagé.

L'ange de Dieu supreme  
Le sien rempart fera  
Et au danger extreme  
Point ne le laissera.

Qui craint le Dieu très-hault  
De secours n'ha deffault.

Or goustez un peu quelle  
Est la sienne douceur,  
Et sachez qu'en icelle  
Vostre espoir est très-seur.  
O bien-heureux celuy  
Qui en faiçt son appuy.

O compagnie heureuse  
De ses sainctz à bon droict,  
D'une crainte amoureuse  
Servez-le en tout endroict,  
Necessité, ny mort,  
Soubz son aille ne mord.

Les riches de ce monde  
On voit bien desnuer,  
Mais qui en luy se fonde  
Ne peult diminuer;  
Ains tousjours haulsera  
Tant que le bien fera.

O enfans, si personne  
D'entre vous veult sçavoir,  
Comment c'est qu'il ordonne  
De craindre son pouvoir,  
Vienne à moy sans doubter  
Pour me bien escouter.

Qui veult longuement vivre  
En repos gracieux,  
Qu'il se garde d'ensuyvre  
Propos malicieux,  
De luy ne sorte point  
De fraulde un tout seul poinçt.

Qu'il laisse le damnable  
Chemin d'iniquité:  
Et suyve l'amiable  
Sentier de charité.



S'efforçant d'amasser  
La paix & l'ambrasser.

L'œil de Dieu qui regarde  
Tout ce monde univers  
Fera songneuse garde  
Des bons au temps divers,  
En toute saison  
Orra leur oraison.

Mais c'est bien le contraire  
Des malins obstinez,  
Car pour tous les deffaire  
Ses yeulx font indignez.  
De leur race & renom,  
Il estaindra le nom.

La priere oportune  
Du juste, il entendra,  
Et en son infortune  
Sa main douce estendra:  
Pour l'oster des ennuys  
Qu'il souffre jours & nuitz.

Car jamais il n'eslongne  
Ceulx qui de cœur soumis,  
Et eux & leur besongne  
En luy seul ont remis:  
Ains tousjours les maintient  
Et en feurté les tient.

Des maux sans aucun nombre  
Les justes souffriront,  
Mais pour dueil ny encombre  
Point ilz ne periront:  
Car Dieu qui en ha soing,  
Ne les laisse au besoing.

De tous leurs os le moindre  
Ne fera point brisé,  
Et si mort les vient poindre  
Son dart est mesprisé:

Car la force ne peult  
Sinon ce que Dieu veult.

Or est horrible & vaine  
La fin des mal vivans  
Et de ceulx qui par haine  
Les bons sont poursuyvans ,  
Et leur cœur endurcy  
N'aura bien ne mercy.

Parquoy donc Dieu preserve  
Tous les serviteurs siens  
Et en fin leur reserve  
De tes souverains biens :  
Et qui en luy s'attend  
Se trouvera content.



## P S A L M E XLII.

Quemadmodum desiderat cervus.

## A R G U M E N T.

*Les enfans de Korath qui congnoissoient le vouloir de Dieu feirent ce Psalme lors que David avoit esté dechassé de son Royaume par Absalon son filz , auquel il se plaint d'estre privé de la compagnie des Sainctz , & demande d'estre restitué en son entier.*

**C**OMME le cerf longuement pourchassé  
Quelque ruisseau desire pour retraicte,  
Ainsi pour vray le mien esprit lassé  
Aller à toy (O Seigneur Dieu) souhaitte.  
Aussi mon ame ha esté alterée

De

De la vive eau, qui est toy Dieu puissant:  
Las! quand viendra cellè heure bien-heurée  
Que te verray au Ciel resplendissant?

De mes doux yeulx les larmes douloureuses  
En lieu de pain m'ont servy nuit & jour,  
Quand des mocqueurs les langues outrageuses  
Me demandoient: Où fait ton Dieu sejour?

Me souvenant de cecy j'ay pris cœur,  
Dont passeray parmy le tabernacle,  
Et puis de là, iray comme vainqueur  
Là hault, où est ton très-sainct habitacle.

Lors en beau chant de louange condigne,  
Exalteray ton nom incessamment,  
Et confessant ta majesté divine  
Dont mes espritz prendront nourrissement.

Pourquoy mon ame es-tu donc ainsi triste  
Si tu cognois un tel bien advenir?

Ton dueil en moy la raison tant contriste  
Qu'à peine puis de Dieu me souvenir.

Esperes en Dieu salut seur & certain  
Car après mort encor en ma chair mesme  
Confesseray le sien empire haultain,  
Et de mes yeulx verray son loz supreme.

Mon ame en soy respond qu'elle est troublée  
De ses desirs. Pourquoy me souviendra  
Du mont Hermon, aussi de l'assemblée  
Des eaux Jourdain jusques le temps viendra.

Qu'à haulte de ces catharacteres  
Que l'on verra en ton corps hault pendu,  
De ta pitié l'abyfme des miseres  
Appellera l'abyfme confondu.

Las! tes ruisseaux, & gros fleuves puissans,  
Petis travaux, & peines sans mesure,  
En leur fureur terrible fremissans  
Ont tous passé sur moy ta creature.

Le jour, Dieu veult que sa misericorde

L'on

L'on recognoisse , & qu'on luy soit servant ,  
Et que la nuit nostre langue s'accorde  
Mettre à son loz cantiques en avant.

Doncques il fault , Eternel & vray Juge ,  
Que devant toy face mon oraison ,  
Disant O Dieu , tu es mon seul refuge ,  
Que je t'honore , hélas ! c'est bien raison.

Mais pourquoy donc m'as tu mis en oubly ,  
Dont en ce poinct travaillé je chemine  
Quand l'adversaire en tout mal accompli  
Fait son effort à fin qu'il me domine ?

Quand à telz gens je ne puis résister ,  
Et que mes os dessoubz le faix se ployent ,  
Leur grand orgueil ne se peult desister ,  
Ains contre moy leur reproches employent.

En me disant tousjours par mocquerie ,  
Où est ton Dieu , en qui tu as espoir ?  
Certainement ou sa force est perie ,  
Ou de t'aider il n'ha aucun vouloir.

C'est pour cela que mon ame est troublée ,  
Et qui me rend ainsi triste & dolent :  
Voire & pourquoy ma peine est redoublée ,  
Et mon esprit assoupy , foible & lent.

Mais , O mon ame en toute affliction  
Espere en Dieu , & te tiens assurée ,  
Que luy feray encor confession ,  
Qui à jamais aura ferme durée.

## P S A L M E LXII.

Nonne Deo subjecta erit anima mea.

## A R G U M E N T.

*David delivré de la main de ses ennemis par la grace de Dieu , luy en rend graces , & exhorte par son exemple , tous peuples , d'oster leur esperance des hommes & la mettre en Dieu , lequel seul peult sauver.*

**N**'Est-ce raison que mon ame regarde  
Au seul Seigneur , tant que vivant fe-  
ray ?

C'est mon rocher & seure sauvegarde  
Dont un faulx pas seulement ne feray.

Jusques à quand le mal machinerez  
Contre le saint qui (semble à veoir) succom-  
bre ?

O malheureulx , ruinez vous ferez ,  
Comme le mur & la paroy qui tombe.

Vostre conseil rien ne fera que songe  
Envers les Saintz , lesquels vous benissez  
De vostre bouche addonnée à mensonge ,  
Mais au dedans de cœur les maudissez.

Quant à mon Ame , il fault qu'elle regarde  
Au seul Seigneur : tant que vivant feray ,  
C'est mon Rocher & seure sauvegarde  
Dont un faulx pas seulement ne feray.

C'est luy , c'est luy , qui tout seul est ma  
gloire

C'est

**356 PSALMES DE DAVID.**

C'est le rempart dont despend mon pouvoir:  
C'est luy, c'est luy, par qui j'auray victoire,  
Car en luy seul, j'ay fondé mon espoir.

Ayez en luy, ô peuple, esperance  
Et vostre cœur devant luy deschargez:  
Allez à luy en certaine assurance  
Et vous ferez de luy tost soulagez.

L'homme n'est rien, mesme son excellence  
N'est envers Dieu que pure iniquité:  
Que si l'on met l'un & l'autre en balance  
Il haulsera plus fort que vanité.

Ne convoytez les choses de ce monde  
Et ne foulez le prochain d'un seul poinct:  
Et si richesse en voz coffres abonde,  
Que vostre cœur addonné n'y soit point.

Dieu ha parlé ceste chose certaine,  
Que la puissance est à Dieu tout parfaict,  
Et au Seigneur benignité humaine,  
Qui le louera rendra selon le faict.

**FIN DES PSALMES.**

**DEU-**



## DEUTERON. XXXII.

*Cantique de Moÿse lequel les enfans d'Israël estoient tenuz de sçavoir par cœur & de l'apprendre à leurs enfans, à celle fin qu'il fust en leur bouche en tesmoignage contre ceux mesmes, comme il est escript au mesme livre. xxxi. chap.*

**E**scoutez Cieulx, & prestez audience  
 A tous les motz lesquels je parleray,  
 Et au propos que de bouche diray,  
 La terre auffi oye, & face silence.  
 Comparer puis à pluye ma doctrine,  
 Et mon parler à rousée coulant,  
 Comme pluye est sur l'herbe distillant,  
 Ou tout ainsi que sur verdure fine.

J'invoqueray du Seigneur le nom digne.  
 Loz & honneur à nostre Dieu donnez  
 Le Roch, duquel œuvres sont ordonnez:  
 Ses voyes sont jugement sans rapine.  
 Sans faulseté Dieu seul est veritable,  
 Bon, juste & droict: en maulx se sont pol-  
 lutz,

Ceux qui ne sont de ses enfans esleuz,  
 Genre pervers, race trop detestable.  
 O peuple fol, maufaige, quiers tu estre  
 Vers ton Seigneur par ce recompenseur?  
 Mais n'est-il pas ton Pere, & possesseur?  
 T'ha-il pas faict & formé de sa dextre?  
 Du temps jadis les ans passez remire,  
 Et quand par toy interrogué fera

Ton

Ton pere en bref le te racomptera,  
Et les vieillardz t'en sçauront bien que dire.

Le Souverain lors que comme heritage  
Toutes les gens, & hommes divisâ,  
Ainsi les fins des peuples disposâ,  
Que d'Israël est le nombre & partage.

Au Seigneur est son peuple par chérie,  
Et de son bien Jacob est le cordeau:  
Il l'ha trouvé en un desert sans eau,  
Où est horreur, folitude & crierie.

Il en ha eu cure perpetuelle,  
Et à l'entour seurement l'a guidé:  
D'entendement l'ha fourny & gardé,  
Comme de l'œil on garde la prunelle.

A la façon que l'Aigle estend ses esles  
Sur les petis de son nid hault pendu:  
Aussi ha-il ses ailes estendu,  
Et l'ha chargé, & porté sur icelles.

Le Seigneur Dieu sans autre Dieu estrange,  
Si l'ha conduict, pour le faire renger  
En très-haultz lieux, & luy ha faict manger  
Des fruietz des champs la maison & ven-  
dange,

Il luy ha faict fucer de pierre espaisse  
L'huile & le miel, & le beurre mollet  
De vaches pris, & de brebis le laiët,  
Et des aigneaux la delicate graisse.  
Des gras moutons & boucz eut en viande,  
Avec des dains la graisse & le froment,  
Et le doux jus du raisin largement  
Dont il beuvoit la boisson plus friande.

Cil qui devoit estre adroict & utile  
S'est engraisié regimbant, or t'es tu  
Delaisant Dieu faict gros, grand & testu,  
De son salut as eu la pierre vile.

Provoqué l'ont par estrange service

Des Dieux gentils, & l'ont fort irrité  
Et à courroux par tout l'ha incité  
De telz meschans l'abominable vice.

Sacrifié n'ont à Dieu, mais aux Diables:  
Aux Dieux lesquelz ne leur estoient cogneuz,  
Aux Dieux nouveaux, prochainement venuz,  
Qui n'ont esté aux peres redoutables.

Delaisié as celle pierre feconde,  
Dont engendré tu fuz & anobly:  
Or as-tu bien mys le Dieu en oubly,  
Qui t'ha formé, duquel tout bien abonde.

Et le Seigneur de ses haultes bastilles,  
Ha le tout veu & bien considéré,  
Et ha esté de ce exasperé:  
Car provoqué l'ont ses filz & ses filles.

Dont dict d'iceulx, je cacheray ma face  
Pour veoir quelz sont leurs actes à venir,  
Genre pervers qu'on ne peult reunir,  
Enfans desquelz la foy tantost se passe.

Provoqué m'ont & incité à ire,  
Par celuy-là, qui n'est de Dieu en rien;  
Par folle gent & peuple qui n'est mien,  
Aussi le veulx provoquer & induire.

Mon feu ireux, qui des enfers horribles  
Brusle le fond, empris devorera  
Terre & son fruit, & si embrasera  
Des montz haultains les fondemens terribles.

J'assembleray des maux la grand cohorte,  
Et employray sur iceulx tous mes dardz  
D'ardeur & faim seront bruslez & ardz,  
Exterminez seront en mainte forte.

Si envoyray des bestes furieuses,  
Les dentz agutz, & le venin minant,  
Des animaulz, lesquelz se vont trainant  
Par le poulcier bestes très-dangereuses.

Glaive trenchant qui dehors rien ne laisse

Les deffairs, & crainte en la maison:

Le jeune filz, la vierge de faison,

Avec l'enfant l'homme blanc de vieillesse,

Je dy ainsi en ma fureur empraincte,

Tous tant qu'ilz sont je les acculeray,

Et leur renom des gens cesser feray,

Mais du desdaing de l'ennemy euz crainte.

Si qu'il n'advint, que leurs fiers adverfaires,

Ne vinsent puis à dire, eulx surhausans:

Ce sont les mains de nous autres puissantz:

Le Seigneur, non n'ha point faict ces affaires.

Gens sans conseil & sans intelligence,

O s'ilz estoient sages, & bien prudentz

Pour en cecy prévoir les accidentz

Que cy-après seroient de consequence!

Comme d'iceulx un en poursuivroit mille,

Et dix milliers d'eux rendroient espenduz,

S'ilz ne sont point de leur pierre venduz

Et le Seigneur & le ferre & estrille.

Comme la leur n'est nostre pierre feure,

Nos ennemys ce sont juges meschantz,

De Sodomach est leur vigne & leurs camps,

Sont d'Amorac leur grange fiel de pure

Et leurs raisins sont raisins d'amertume.

Leur grief venin mortel & dangereux

Est de Dragons le venin chaluveux

Le cruel fiel d'aspic, que la vie hume.

N'est pas cela chez moy en abondance

En lieu obscur caché secretement,

Et enfermé dessoubz seel feurement

En mes thresors, dont le drachme & despense

De tous meffaietz est mienne la vengeance,

Et m'appartient la retribution.

Leur pied fauldra, car de perdition

Leur jour est près, & leur cheutte s'avance.

Or jugera le Seigneur qui preside

Le peuple sien, & se repentira  
 Sur ses servans, car force à bas verra  
 Et eulx deffaietz enferrez sans subside.

Et dira on, Où sont leurs Dieux propices?  
 Leur pierre aussi ou leur fiance estoit?  
 Desquelz chacun mangeoit & grignottoit  
 Les bons morceaux, graisses des sacrifices?

Le vin desquelz beuvoient tout d'une traicte  
 Qu'estoit offert pour leur aspersions:  
 Viennent telz Dieux dont sans dilations  
 Pour vous ayder & estre une retraicte.

Or voyez-vous, que moy Dieu seul fay  
 vivre

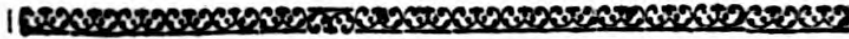
Et n'y ha Dieu que moy qui faict mourir,  
 Je puis navrer, je puis aussi guerir,  
 Et n'y ha nul qui de ma main delivre.

Je leveray au Ciel maugré envie  
 Ma forte main & diray haultement,  
 Moy-mesme vy, voire éternellement.  
 Et sans mourir tousjours je suis en vie.

Si le taillant de mon glaive j'aguise,  
 Et qu'en ma main j'aye jugement mis,  
 Vengeance lors à tous mes ennemis  
 Retribueray, & rendray à ma guise.

J'enyvrreray mes traictz en sang rougeastre,  
 Chair mangera le mien glaive à planté,  
 Pour les occis de la captivité,  
 Depuis le chef de l'ennemy follastre.

O gens louez le sien peuple amyable:  
 Car de ses serfz le sang il vengera,  
 Des ennemys la vengeance fera,  
 Et à sa gent il fera favorable.



*Du salut par Jesus-Christ.*

M. C.

**Q**ue gagnes-tu , dy-moy Chretien,  
De tant travailler ton esprit ?  
Au monde n'y a qu'un moyen  
D'estre faulvé, C'est Jesus-Christ.  
S'il y avoit plusieurs chemins,  
On ne sçauroit lequel tenir :  
En croyant donc les motz divins,  
Par un Saulver fault parvenir.

**F I N D U I V . T O M E .**







# AVERTISSEMENTS

ET

PREFACES

*Tirées des différentes Editions*

DE

## CLEMENT MAROT.



*Avertissement de l'Edition de NYORT.*

en 1596.

*Ce qui a esté adjousté de nouveau en ceste présente Edition, outre toutes les autres dernières.*



Epistre en prose de Clement Marot à Estienne Dolet, du dernier jour de Juillet, mil cinq cens trente huit.

L'Epistre en prose dudit Marot du douzième d'Aoust 1530. à un grand nombre de freres qu'il a, tous Enfans d'Apollo.

Tome IV.

Q

L'Epi-

364 A V E R T I S S E M E N T.

L'Epistre en prose dudit Marot à Messire Nicolas de Neufville, Chevalier, Seigneur de Villeroi, sur son opusculé du Temple de Cupido.

Nous avons remis ces trois Epitres de l'Auteur, tant pource qu'elles donnent à cognoistre entre autres choses certaines particularitez notables qui servent tant à maintenir ses œuvres en leur entier par les Imprimeurs, que pour voir quel estoit son style en prose.

L'Epitre d'Estienne Dolet, avec ses annotations en marge sur l'Enfer dudit Marot.

L'Epitre dudit Marot à son amy Antoine Couillart, Seigneur du Pavillon, avec un Epigramme de Michel Marot fils unique dudit Clement Marot.

Quatre Epigrammes, dont le 1. est de ne craindre point la mort, qui se commence. *Pourquoy voulez-vous tant durer.*

Le 2. est aux Amateurs de la sainte Escri-  
ture.

Le 3. Sur l'Ordonnance que le Roy fit de bastir à Paris avec proportion.

Le 4. Sur le dit d'un Theologien.

Le Sermon du bon Pasteur & du mauvais, pris & extrait du dixiesme Chapitre de S. Jean, par Clement Marot.

Le Balladin dudit Marot a esté corrigé en plusieurs lieux où n'y avoit point de sens: ou bien il estoit perverti.

Quant au changement de la disposition & ordre des tiltres & matieres de tout le livre, vous en verrez la raison renduë en l'Epitre suivante de l'Imprimeur au Lecteur.

*Preface de l' Edition de NYORT,*

DE THOMAS PORTAU,

en 1596.

L'IMPRIMEUR

AU LECTEUR.

**T**Out ainsi, ami Lecteur, que toute Architecture sans sa disposition rend moins belle son ortographe, tant bien symmetierée soit-elle : pareillement tout œuvre tant docte ou plaisante soit-elle, estant frustré de sa deduction, se monstre, & est de fait, plus desplaisante à tout Lecteur, que agreable. Non que je vueille retraindre à aucun Autheur sa liberté de disposer & ordonner son labeur à sa volonté: ne aussi que je die, qu'en l'estendant en son ordre, il ne l'approche plus près, qu'un autre de celle perfection, où tout ouvrier tâche (comme il doit) de parvenir le plus qu'il peut. Voyant donc la premiere Edition de notre Marot avoir esté intitulée Adolescence : aucunes des autres Opuscules depuis par lui composées, estre appellées Suite. Et autres avoir autres noms, confusement & sans aucun tiltre : comme un amas de diverses pieces, & non differentes : sans distinguer les translations, des propres : les graves, des légeres & facetieuses : ne les prophanes, des religieuses : & estre en lisant une trop grande fascherie d'aller requerir une Epitre,

tre, ou un Epigramme, d'une partie en l'autre: Je t'ai bien voulu rendre icy chacune chose en meilleur ordre (sous ta correction & bon jugement toutesfois, ami Lecteur, voire de l'Autheur même, s'il estoit encore vivant, qui ne l'auroit moins agréable (je m'en assure) qu'il eut la disposition qu'en fit un sien docte ami Imprimeur, qui composa presque toute ceste préface, laquelle encores à présent je te remets icy au jour, augmentée seulement d'un bref récit des choses qui ont esté transposées ou adjoustées de nouveau en ce livre) mais c'est sans la separer de son lieu, c'est à-dire, que combien que tu y trouves Opuscules, Elegies, Epistres, Ballades, Chants divers, Chançons, Rondeaux, Epigrammes, Estrennes, Epitaphes, Cimetieres, Complainctes, Oraisons, Traductions, & autres œuvres tant siennes que par luy traduites, pour ton soulagement rangées à part: neantmoins tu les trouveras restituées, celles de l'Adolescence, sous le tiltre d'Adolescence: celles de la Suite, sous le tiltre de la Suite: & ce qui est outre lesdits tiltres d'Adolescence & Suite, sous le tiltre de Recueil: entre lesquelles œuvres tu en trouveras aussi plusieurs autres dudit Marot, qui n'ont jusques à présent esté imprimées, departies pareillement & distribuées chacunes en son ordre, pareil (pour le regard de la disposition des tiltres principaux cy-dessus nommez & specifiez) à celui des dernieres éditions de Paris, Lion, & Rouen, excepté que nous avons mis les Chançons après les chants divers, & les Rondeaux devant les Epigrammes, comme poëmes plus conformes en leur matiere: mais de beaucoup chan-

gè en mieux, soit pour le rang & dignité des personnes mentionnées par le Poète, soit pour la suite & connexion des matieres contenuës sous chacun d'iceux : mesmement ès Epitres, Ballades, Chants divers, Chançons, Rondeaux, & sur tout ès Epigrammes, qui ont esté distribuez en huit ordres, dont

Le 1. contient les Epigrammes aux Rois, Princes, Gentils-hommes, seigneurs, Officiers, & autres Gens de Court : avec aucuns Epigrammes de diverses choses qui se font à la Court, comme Tournois, Mommeries ou Mascarades, Blasons & choses semblables. Item quelques Epigrammes aux Villes.

Le 2. les Epigrammes aux hommes doctes, comme Medecins, Poëtes & autres, & mesmes à quelques ignorans.

Le 3. Les Epigrammes aux Roines, Dames & Damoiselles de la Court, & à quelques autres femmes notables, & d'autres de vile condition.

Le 4. Ses Amours d'Anne.

Le 5. Ses Amours de Diane.

Le 6. Ses Amours à diverses Dames.

Le 7. Les Amours d'aucuns autres que de luy.

Le 8. Les Epigrammes à l'imitation de Martial: ayant sollicité & fait ainsi disposer le tout à M. François Miziere Poictevin D. M. mon ami, qui aimant la memoire de l'Autheur & la conservation de ses œuvres, plus graves & moins lascives, en a voulu prendre la peine, par maniere de récreation & relasche d'autres estudes plus serieuses: s'estant en outres efforcé d'amplifier & esclarcir une bonne partie des



petits tiltres ou suscriptions de chacun poëme ou sujet, par l'addition qu'il y a faite des circonstances convenables, à sçavoir à qui, de qui, de quoy, en quel lieu, en quel temps, & l'occasion pourquoy, ils ont esté escrits: voire autant qu'il l'a peu apprendre par l'histoire de ce temps-là, & par l'édition d'Estienne Dolet de l'an 1543. & autres précédentes, selon lesquelles ils ont esté restituez, là où ils avoient esté ostés par quelques Imprimeurs, qui trontquent trop hardiment les escrits des Auteurs, & en ostent leurs Epistres liminaires, ou Prefaces: empeschans par là que les Lecteurs ne comprennent plus aisément leur intention, avec l'ordre & procedure qu'ils tiennent en leurs livres, que presque tousjours ils descouvrent en leurs dites Prefaces ou Epistres. Voilà ce que j'avois à te dire, ami Lecteur, sur l'ordre qu'on a gardé en la disposition de ce livre. Invention (à mon advis) que l'Auteur mesme ne reproveroit. Ce que tu pourras en lisant trop mieux goûter, que moy par paroles te le donner à cognoistre. Et le tout, benin Lecteur, à ta consolation, pourveu que tu le prennes en aussi bonne part, comme curieusement je t'y ai voulu complaire. Et à Dieu: en attendant le discours de la vie dudit Marrot que tu verras en peu de jours à la fin de ce Livre. A Niort ce 1. jour d'Octobre 1596.





*Preface de l'Adolescence Clementine,*

*Qui parut pour la premiere fois*

en 1530.

## CLEMENT MAROT

*A un grand nombre de freres qu'il a: tous enfans  
d'Apollo,*

S A L U T.

**J**E ne ſçay, mes très-chers Freres, qui m'a plus incité à mettre ces miennes petites jeunesſes en lumiere, ou vos continuelles prieres, ou le deſplaiſir, que j'ai eu d'en ouïr crier, & publier par les ruës une grande partie toute incorrecte, mal imprimée, & plus au profit du Libraire qu'à l'honneur de l'Auteur. Certainement toutes les deux occasions y ont ſervi: mais plus celle de vos prieres. Puis doncques que vous eſtes cauſe de l'évidence de l'œuvre, je ſuis d'avis, s'il en vient blaſme, que la moitié en tombe ſur vous: & s'il en ſort (d'aventure) honneur, ou louange, que vous ne moy n'y ayons rien, mais celuy, à qui ſeul eſt deu honneur, & gloire. Ne vous chaille (mes freres) ſi la courtoisie des Lecteurs ne nous excuſe, le tiltre du livre nous excuſera. Ce ſont oeuvres de jeuneſſe, ce ſont coups d'eſſay: ce n'eſt en effect autre choſe qu'un petit Jardin, que je vous ay cultivé de ce, que j'ay peu recouvrer

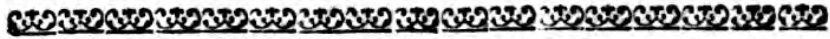
Q 4

d'ar-

d'arbres, d'herbes, & fleurs de mon Printemps : là où toutesfois ne verrez un seul brin de Soucie. Lisez hardiment, vous y trouverez quelque delectation : & en certains endroits quelque peu de fruit : peu dis-je, pource qu'arbres nouveaux entés ne produisent pas fruits de grande faveur. Et pource qu'il n'y a jardin, où ne se puisse rencontrer quelque herbe nuisante, je vous supplie (mes freres & vous autres nobles Lecteurs) si aucun mauvais exemple (d'aventure) en lisant se présente à vos yeux, que vous luy fermiez tost la porte de vos volontez : & que le pis, que vous tirerez de ce Livre, soit passetemps. Esperant de brief vous faire offre de mieux : & pour arres de ce mieux, desjà je vous mets en veue, à la fin de l'Adolescence, ouvrage de meilleure trempe, & de plus polie estoffe : mais l'Adolescence ira devant & la commencerons par la premiere Eclogue des Buccoliques Virgilianes, translattée (certes) en grande jeunesse : comme pourrez en plusieurs sortes cognoistre : mesme-ment par les coupes (\*) feminines : que je  
n'ob-

(\*) Les coupes feminines negligées par Marot étoient l'e muet à la fin d'un mot, que les poètes ne comptoient pas alors comme Syllabe, quand même il suivoit une Consonne, en voici les exemples tirez de la version de la premiere Eglogue de Virgile donnée par Marot, où la faute est restée en trois endroits ; *accompagnées d'aig-neaux & brebiettes. Accom-pagnées* devrait selon la regle être de cinq Syllabes ; mais Marot ne l'a fait que de quatre, ce qui est une faute dans la versification, comme le poète l'avoue ici luy-même. Voici les deux autres Exemples ; *O Melibée, Je vois ce jeune enfant. O Melibée, plante arbres à la ligne.* Dans ces deux vers Melibée qui n'est que de trois Syllabes, doit être de qua-  
tre

n'observois encor alors : dont Jan le Maire de Belges (en les m'apprenans) me reprint. Et adieu freres très-aymés : lequel ardemment je supplie vous donner & continuer sa grace. De Paris ce douziesme d'Aouft 1530.



*Preface de la Premiere Edition entiere*

D E

C L E M E N T M A R O T

A L Y O N.

en 1538.

C L E M E N T M A R O T

*A Estienne Dolet, SALUT. (1).*

**L**E tort, que m'ont fait ceux, qui par cy-devant ont imprimé mes Oeuvres ; est  
fi

tre , ou la derniere devoit être mangée par une voyelle, comme dans ce Vers de la même Eglogue, *O Melibée, ami cher & parfait.* Mais depuis le temps de Marot , la versification a été portée à une exactitude inconnue aux anciens poètes François ; & l'on n'y voit plus ces négligences , où les novices même ne tombent pas.

(1) En d'autres éditions, le Titre de cette Epitre est différent , & porte , *Clement Marot à ceulx qui par cy devant ont imprimé ses œuvres* ; quant au reste, c'est la même chose , à quelques mots près qui ne sont d'aucune conséquence.

si grand, & si outrageux, cher Amy Dolét, qu'il a touché mon honneur, & mis en danger ma personne: car par avare convoitise de vendre plus cher, & plustost ce qui se vendoit assez, ont adjousté à icelles miennes œuvres plusieurs autres qui ne me font rien, dont les unes sont froidement & de mauvaise grace composées, mettant sur moi l'ignorance d'autrui, & les autres toutes pleines de scandale, & sedition: de sorte, qu'il n'a tenu à eux, que durant mon absence, les ennemis de vertu n'ayent gardé la France, & moi de jamais plus nous entrevoir. Mais la grace de Dieu par la bonté du Roy (comme tu sçais) y a pourveu. Certes j'ose dire sans mentir, toutesfois sans reproche, que de tous ces miens Labeurs le profit leur en retourne. J'ai planté les arbres, ils en cueillent les fruits. J'ai trainé la charruë, ils enserrent la moisson: & à moi n'en revient qu'un peu d'estime entre les hommes, lequel encor ils me veulent esteindre, m'attribuant œuvres sottes, & scandaleuses. Je ne sai comment appeler cela, sinon ingratitude, que je ne puis avoir desservie: si n'est par la faute que je fis, quand je leur donnai mes copies. Or je ne suis seul, à qui ce bon tour a esté fait. Si Alain Chartier vivoit, croi hardiment, Ami, que volontiers me tiendrait compagnie à faire plainte de ceux de leur art qui à ses œuvres excellentes ajousterent, *La contre Dame sans merci: l'Hospital d'Amours: La plainte de saint Valentin: & la Pastourelle de Granfon*: œuvres certes indignes de son nom, & autant sorties de luy, comme de moi, *La complainte de la Bazoche: l'Alphabet du temps*  
pre-

*present: (1) l'Epitaphe du Comte de Sales: & plusieurs autres lourderies, qu'on a meslées en mes livres. Encores ne leur a suffi de faire tort à moi seul, mais à plusieurs excellens Poëtes de mon temps, desquels les beaux ouvrages les Libraires ont joints avecques les miens, me faisant maugré moy, usurpateur de l'honneur d'autrui. Ce que je n'ai peu favoir, & souffrir tout ensemble. Si ai jetté hors de mon Livre non seulement les mauvaises, mais les bonnes choses, qui ne sont à moi, ne de moi: me contentant de celles, que nostre Muse nous produit. Toutesfois au lieu des choses rejetée, afin que les Lecteurs ne se plaignent, j'y ai mis douze fois autant d'autres œuvres miennes, par cy-devant non imprimées: mesmement deux livres d'Epigrammes (2). Et après avoir reveu & le vieil, & le nouveau, changé l'ordre du livre en mieux, & corrigé mille sortes de fautes infinies procedans de l'Imprimerie, j'ai conclu t'envoyer le tout, afin que sous le bel, & ample Privilege, qui pour ta vertu*

me-

(1) Nous avons crû devoir ajoûter les principales de ces pieces à la fin des œuvres de Clement Marot: & l'on verra par l'impertinence de celles qui sont mauvaises, que Marot avoit très-grande raison de se plaindre.

(2) Dans les Editions d'Estienne Dolet de 1538. & celle de Gryphius de la même année les Epigrammes de Marot estoient divisées en deux livres, le premier dédié à M. de Chateaubriant; & le second à Anne sa Maitresse; mais dans les Editions suivantes & sur-tout dans celle de Nyort, ces Epigrammes sont réduites en un seul livre; & c'est ainsi que nous les donnons ici. Notre Edition en contient plus de 290. au lieu que celle de Dolet & de Gryphius n'en contenoient pas plus de 158.



meritoire t'a esté octroyé du Roi, tu le faces en faveur de nostre amitié, r'imprimer non seulement ainsi correct, que je le t'envoie, mais encores mieux : qui te sera facile, si tu y veux mettre la diligence esgale à ton savoir. Si te prie de tout mon cueur y vouloir vacquer en ami, m'aydant à garder diligemment les Imprimeurs, & Libraires, que desormais ils n'y adjoustent rien sans m'en advertir, & ils feront beaucoup pour eux. Car si j'ai aucunes œuvres à mettre en lumiere, elles tomberont assez à temps en leurs mains, non ainsi par pieces, comme ils les recueillent çà & là, mais en belle forme de livre. D'avantage par telles leurs additions se rompt tout l'ordre de mes livres, qui tant m'a cousté à dresser. Lequel ordre, docte Dolet, & vous autres Lecteurs débonnaires, j'ai voulu changer à ceste derniere revuë, mettant l'Adolescence à part : & ce qui est hors de l'Adolescence, tout en un : de sorte que plus facilement, que paravant rencontrerez ce que (1) voudrez lire. Et si ne le trouvez là, où il souloit estre, le trouverez en reng plus convenable. Vous advisant, que de tous les livres, qui par cy-devant ont esté imprimez sous mon nom, j'advouë ceux-ci pour les meilleurs, plus amples & mieux ordonnez. Et defavouë les autres comme bastars, ou comme enfans gastez. Escrit à Lyon ce dernier jour de Juillet, l'an mil cinq cens trente & huit.

*Pre-*

(1) L'arrangement de ces premieres Editions a été entierement changé : & l'on a réduit indifféremment sous une même suite d'ouvrages toutes les poësies de Marot, sans y distinguer l'Adolescence, de la suite & du Recueil.



*Preface de l' Edition de LYON*

P. A R

D U R O C H E R.

en 1445.

L' I M P R I M E U R

A U L E C T E U R.

**T**Out ainsi, Amy Lecteur, que toute Architecture sans sa disposition rend moins belle son Orthographe, tant bien cymmetriée soit-elle : pareillement tout œuvre tant docte ou plaisant soit-il, estant de sa deduction frustré, se monstre, & est de fait, plus desplaisant à tout Lecteur, que agréable. Non que je vueille à aucun Autheur restreindre sa liberté de disposer & ordonner son labeur à sa volonté: ne aussi que je die, qu'en l'estendant en son ordre, il ne l'approche plus près que un autre de celle perfection, où tout ouvrier tâche (comme il doibt) de parvenir le plus qu'il peut. Voyant donc la premiere édition de nostre Marot avoir esté intitulée Adolescence: aucuns des autres Opuscules depuis par lui composez, estre appelez Suyte: & autres, avoir autres noms: confusément & sans aucun tiltre, comme un amas de diverses pieces, & non différentes: sans distinguer les translations, des propres: les graves, des légers & facétieuses:

tieufes : ne les prophanes, des religieufes. Et  
 estre au lifant une trop grande fafcherie d'aller  
 requerir une Epitre ou un Epigramme , d'u-  
 ne partie en l'autre : Je t'ay bien voulu icy  
 rendre chafcune chose en meilleur ordre (fous  
 la correction & bon jugement toutesfois de  
 l'Auther) mais c'est fans la feparer de fon lieu,  
 c'est-à-dire, que combien que tu y treuves  
 Ballades, Chants Royaux, Chanfons, Epi-  
 grammes, Epitaphes, Epiftres, Elegies, Dia-  
 logues, & autres œuvres tant fiens, que par  
 luy traduits pour ton foulagement, rengez à  
 part : neantmoins tu les trouveras reftituez,  
 ceux de l'Adolefcence, fous le tiltre d'Ado-  
 lefcence: ceuly de la Suyte, fous le tiltre de  
 Suyte : & ce qui est oultre lefdits Adolefcence  
 & Suyte, fous le tiltre de Recueil : entre  
 lefquelz œuvres en trouveras auffi plusieurs au-  
 tres dudit Marot qui n'ont jufques à present  
 esté imprimez, despartis pareillement & distri-  
 buez chafcun en fon ordre. Invention (à mon  
 advis) que l'Auther mefmes ne reprouvera.  
 Ce que tu pourras en lifant trop mieux gou-  
 fter , que moy par parolles le te donner à con-  
 gnoiftre : Et le tout, bening Lecteur, à ta  
 confolation, pourveu que tu le prenes en  
 auffi bonne part, comme curieufement je t'y  
 ai voulu complaire. Et à Dieu.

*Preface de l'Edition de LYON.*

P A R

J A N D E T O U R N E S ,

en 1549.

L ' I M P R I M E U R

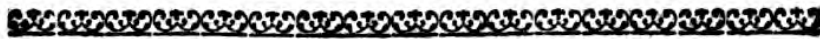
A U L E C T E U R B E N I V O L E .

S A L U T .

**J**A n'est besoing, Ami Lecteur, que davantage je te travaille les oreilles à te ramener en quel ordre je t'avois par mes précédentes éditions réduit toutes les œuvres de nostre feu Marot. Car tu as peu voir, comme encores tu verras suivamment le fil, auquel j'ay cousu la plus expediente facilité, que j'ay sçu excogiter, pour te soulager à rechercher laquelle que tu voudras de tant de diverses pièces de ses labeurs : que je croy que tu auras receu autant agreable, comme trouvé aisé à ta commodité, à laquelle j'ay toujours tâché de complaire. Et pour ce faire resequay tous ces injurieux tiltres, & non gueres moins propres après sa mort, que par luy vivant ils furent tolerables sous l'esperance que chacun attendoit tousjours de luy quelque meilleure chose, comme il eust tousjours meilleuré sur le meurissement de ses ans, s'il eust survescu nostre

stre expectation. Et mesmement qu'en le filant en cest ordre nuement, & sans autre tiltre, que general, je ne pourrois faillir à luy accroistre son autorité envers la posterité, qui ne l'aura peu congnoistre de face, comme elle le congnoistra perpetuellement de nom, & de vertu. Et cuydois certainement (après que j'eus longtems escouté, si rien eschapperoit de la main de tant d'Amys siens après son décès, & principalement de ceux, qui ne se voudroient desrober une telle injure, que de luy celer aucune chose sienne en son absence) avoir clos, & plié le dernier cayer de ses vertueuses veilles, & par les derniers avoir planté but à tout espoir de ne rien voir davantage de luy. Mais la curieuse sollicitude de ses plus fideles m'ha fait arracher cette colonne, que j'avois fichée si assurement au desespoir d'un chacun, & me l'ha fait transporter plus outre. Car de tant m'est bien advenu, que depuis peu de jours en çà j'ay recouvert plusieurs choses de luy; lesquelles tu jugeras assurement venuës de sa forge, si tu les daignes lire aux lieux, où j'ay chacune colloquee sur le dernier de son rang, ainsi que l'ordre cy-après le declarera, si tu veux prendre la peine de conferer les ordres des presents aux derniers, que je te mys en avant. Et tout ce ay-je fait, à celle fin, que la délectation d'icelles te puisse esmouvoir à en rechercher d'autres siennes pour les mettre au nombre de celles-cy: & si tu en estois davanture faisi de quelques-unes, de ne vouloir estre si injurieux au defunct, & si ingrat au monde de les priver tous deux ensemble d'un bien si desirable. Et de ma part, pour l'obligation que je t'auray  
avec

avec tout le reste du monde, j'esforceray davantage ce désir, qu'en ce faisant tu allumeras en moy, de veiller tousjours plus intensivement à ton utilité, comme tu peux voir, que j'ay estendu en l'honneur du defunct toute ma possibilité à illustrer sa Metamorphose de figures assez jolyment taillées : pour le moins telles, que j'ay peu pour te animer, & satisfaire à vouloir couronner l'œuvre de toute affection, ainsi qu'il est deu au merite de l'Auteur, & à ta delectation. De Lyon ce xx. d'Aoust, 1549.



*Preface de l'Edition de LYON.*

P A R

**GUILLAUME ROVILLE,**

*à l'Escu de Venise.*

en 1554.

**AUX LECTEURS**

S A L U T.

**P**Ource, amis Lecteurs, que par cy-devant je vous avois baillé les œuvres de Marot assez bien ordonnées & comparties, chacune matiere en son lieu, non selon ma seule opinion, mais selon le jugement d'autres mieux entendus : & que j'ay congneu que tel ordre a esté bien reçu; & aussi que plusieurs autres l'ont



l'ont suivi, cela m'a donné courage d'essayer de mieux faire, & prier les amis de l'Autheur de m'y aider: à l'un desquels me suis adressé, expert & entendu en la Poësie Françoisse, pour avoir avis de luy, lequel non seulement m'en a donné conseil, mais luy-même s'est offert, pour l'amitié qu'il avoit porté à l'Autheur, de m'aider à le revoir & racoustrer de la sorte, comme le pourrez voir en lisant, qui est beaucoup mieux que par cy-devant: tant de l'orthographe que de la ponctuation, & autres choses dignes d'estre emendées. Et outre, j'ay recouvré, partie par son moyen, partie par autres, aucunes Epistres, & Epigrammes de l'Autheur; lesquelz avons jointz avec les autres sur la fin d'iceux, chacun en son rang. Aussi avons apperçu quelques Epigrammes faitz à l'imitation de Martial, qui estoient meslez avec ceux de son invention, comme celui à *Geoffroy Bruslard*, à *Benest*, à *Merlin de Sainct Gelais*, à *Monsieur Castellanus*, de *Martin & de Catin*, des Poëtes François à *Salel*: lesquelz avons mis en leur rang avec les autres faitz aussi à l'imitation de Martial, qui ont esté imprimez par cy devant à part, & hors du corps des œuvres: lesquelz tous ensemble avons mis incontinent après les autres Epigrammes de son invention. Combien qu'aucuns pourroient par aventure dire qu'ils eussent mieux esté avec les Traductions: mais toutesfois au jugement de plusieurs, seront mieux en cest endroit: mêmes que ce n'est point totalement traduction, avec ce que sont toutes matieres plaisantes, & presque toutes d'une couleur & suite. Nous avons pareillement mis les Oraisons après les Pseaumes, nous  
sem-



semblant chose plus convenante, que d'estre au lieu où elles estoient par cy-devant : aussi que la plupart sont traductions. Vous trouverez le tranilat des deux premiers Livres de la Metamorphose orné de plusieurs belles figures appropriées selon que la Matiere le requeroit. Nous avons osté les tiltres de l'Adolescence, Suite & Recueil, hors du corps de l'œuvre, pour ne le trop charger, & pour n'estre chose trop necessaire : & les avons seulement laissez en la table, pour le contentement d'aucuns, qui seroient, peult-estre, curieux de sçavoir le divers temps des compositions. Pourtant nous esperons que chacun demourra satisfaiët de notre petit labeur, lequel prendrez en gré : en attendant d'autres Livres en François que bientost verrez en lumiere (Dieu aydant) dont le premier sera les Dialogues de Leon medico Hebreo, de la nature d'Amour, traduitz de l'Italien, lesquelz vous donneront recreation & contentement, pour la belle matiere y contenuë, & non par cy-devant traictée en nostre Langue Françoise. Et adieu.



N I C O L A I B E R A L D I

*In Clementis Maroti adolescentiam*

D I S T I C O N.

**H***I sunt Clementis juveniles, aspice lusus:  
Sed tamen his ipsis est juvenile nihil.*

DIS-

## D I S T I Q U E

De Nicolas Beraud sur le Livre de  
l'Adolescence de Clement Marot,

*Traduit par François Miziere Poitevin. D. M.*

**D**E la jeunesse ici font les jeux de Marot,  
Mais dedans n'y a rien de jeune ni de sot.

## P. B R I S S E T U S.

de Eodem.

**Q***Ua cecinit Juvenis juvenili mente Ma-*  
*rotus (1)*  
*Testantur qualis Musa senilis erit.*

## G. T O R I N U S

in Eumdem.

**V***Is lauros, cipriasque comas, caritesque jocosque :*  
*Inde sales etiam nosse ? Marotus habet.*

## N I C O L A I B O R B O N I I

Vandoperani Poëtæ Carmen ad Lectorem.

**H***ic liber ignaro domino volitare per orbem*  
*Inque tuas, Lector, gaudet abire manus.*  
Ex

(1) Tiré de l'Edition in 16. de Denis Janot 1538.

*Ex his conjicito, qua sint, & quanta futura  
Cetera, qua Authoris lima severa premit.*

---

EPIGRAMME

De Nicolas Bourbonnois de Vandœuvre  
au Lecteur,

*Traduit par le susdit Miziere.*

**C**E Livre veut voler sans le sceu de l'Author  
Par le monde, & se mettre entre tes mains,  
Lecteur.  
Par cettuy tu peux bien juger comme j'estime,  
Que ce fera du reste y ayant mis la lime.

---

I D E M

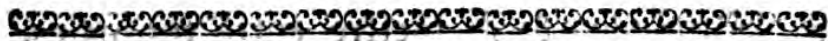
N. Borbonius ad Lectorem.

**S**Æpè quod inspersis nugis foedaverat ausus  
Quorumdam, ut sunt hæc candida secla  
parum:  
*En tibi, nunc Lector, patriâ fornace recoctum,  
Spectandumque novo lumine prodit opus.  
Hic nihil est, quod non sic elimaverit Autor,  
Et metuat Momi judicis ora nihil.*

Le mesme BOURBONOIS  
au Lecteur,

*Traduit par le susdit Miziere.*

**D**E ce qu'aucuns avoient osé fouiller ce  
Livre  
D'escrits fots, maintenant le voici tout délivre.  
Car cet Autheur l'ayant en son fourneau recuit,  
Ores d'un bel esclair tout nouveau il reluit,  
Ni ayant rien dedans cette oeuvre toute entiere  
Qui craigne d'un Momus la sentence sévere.



SALMONII MACRINI

Juliodonensis Hendecasyllabi ad Lectorem.

**Q**uos tu tantopere expetis, probasque,  
Demiranisque stupes, amice Lector.  
Clementi nisi surpuiisset audax,  
Maroto plagiarius libellos,  
Esset copia nulla nunc legendi.  
Proin si proemia danda sunt merenti,  
Fraudari suo honore fas nec ullum,  
Ipsi gratia non habenda vati est,  
Qui nobis sua durus invadebat:  
Sed furi magis illa publicanti,  
Hoc quem conspicis ordine ac paratu  
Non sanè illepido, nec invenusto.  
Si Authori editio haud placet, quid ad me?  
Ipsis dum liceat frui libellis?

*Les Vers précédens translatez par M. Antoine  
Macauld, de Nyort, Secretaire & Valet de  
Chambre du Roy François premier de ce nom.*

**C**Es œuvres de Marot (ô gracieux Lecteur,  
Que tu désires tant, & plus encores prises,  
Ne fussent en tes mains, si (pour vrai) à  
l'Auteur

Un larron ne les eût cauteleusement prises.  
Si donc pour meriter sont récompensés quises,  
Et s'on ne doit frustrer aucun de son bien-  
faict:

Saches gré au larron, quelque chose que lises,  
Et non pas à Marot de son livre bien faict,  
Car il en fut ingrat. L'autre ce bien a fait:  
Qu'en très-bon & bel ordre à un chacun se  
livre.

Si Marot s'en courrouffe, ou s'en fasche (en  
effect)

Je n'en donne un festu, pourveu qu'ayons  
son Livre.

---

## SALMONIUS MACRINUS

In Clementis Maroti laudem.

**S**I Gracis Maro literis vacasset,  
Magno par potuisset esse Homero;  
Esset si Latias secutus artes  
Clemens Francigenum decus Marotus,  
Æquaret dubio procul Maronem.  
Sed primas Maro maluit Latino,  
Quam sermone pares habere Graco.  
Et noster patrio Marotus ore

Prin<sup>a</sup>

386            SUR LES OEUVRES  
*Princeps maluit esse, quàm Latina  
In lingua eloquio pares habere:  
Huic ut Gallia debeat, quod ipsi  
Hellas Meonida, Ausones Maroni.*

---

## TRANSLATION

*Des Vers précédens par François Miziere Poictouin D. M. à Nyort.*

**S**I Maro de la Grece eust les Lettres appris,  
Il eust peu esgaler Homere en ses escrits.  
Et si Clement Marot, l'honneur de nostre  
France,  
Eust appris des Latins les arts & la science,  
Il eust sans point de doute esté rendu pareil  
Au grand Maro Latin, comme un autre Soleil.  
Mais Maro aima mieux en sa Langue Latine  
Tenir le premier rang, qu'en la Grecque doctrine  
Avoir un compagnon : nostre Marot aussi  
En son courage ardent, espoit d'un beau fouci  
D'illustrer son langage, aima mieux y escrire,  
Tenant le premier rang qu'on y eust peu es-  
lire,  
Que la France luy face au moins autant de  
bien,  
D'estre d'elle prisé de mesme courtoisie,  
Qu'Homere de la Grece, & Maro d'Aufonie.



---

 AUTREMENT.

*en Douze Vers.*

**S**I Maro de la Grece eust appris le langage,  
 Il eust peu esgaler Homere en son ouvrage.  
 Si Clement Marot, l'honneur de nos Fran-

çois,  
 Eust bien appris les arts des Latins & leurs  
 loix,

Il eust sans point de doute esté comparable  
 Au grand Maro Latin. Mais c'est un cas no-  
 table

Que Maro aima mieux qu'on luy attribuast  
 Le premier lieu Latin, qu'on luy equiparast  
 Aucun de tous les Grecs en la Langue Gré-  
 geoise:

Aussi Marot merite en sa langue Françoise,  
 De France estre prisé de mesme courtoisie,  
 Qu'Homere de la Grece, & Maro d'Italie.

---

## A. C. DISTICHON.

**Q**uis canit hæc, rogitas? Maro sane est  
 ille Latinus?  
 Ah! periit. Gallis imò revixit, adest.

## TRANSLATION

*de François Miziere D. M. du Distique précédent fait à la louange de la traduction que fit Clement Marot de la premiere Eclogue de Pub. Virgile Maron.*

**Q**uiers-tu qui chante ici? C'est ce Maro  
Latin.

Ha! Il est mort. Non est: en France  
il vit sans fin,  
Revivant en Marot par un fatal destin.

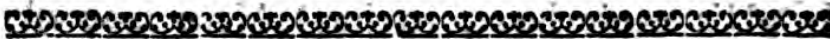


## M. A. TETRASTICHON.

*Cur Maro à Latinis, Gallis Marotus dicatur.*

**D**iceris Aufoniâ Maro, Gallâ gente Maro-  
tus.

Impare laus impar nomine contegitur,  
Majorem Aufonio nam Galli te esse Marone  
Aufonioque parem nomine reque pu-  
tant.



*Quod Maro non Marotus sit dicendum Latinis,  
A. Gal. Decastichon.*

**C**Æsia Cecropias dum Pallas linqueret arceis,  
Gallorum castas cum petitura do-  
mos,

Forte quidem Momus, quem Jupiter ethere  
summo

De-

Depulerat, socium se facit ipse Deæ.

At dùm observat pudibundæ Virginis ora:

Aure micans , tacitus singula verba no-  
tat.

Illa Maron Graiis , Latiis Maro , quin Marot illa  
Gallis , cum loquitur suspiciosa sonat.

Miratur Momus , victusque cupidine fandi :

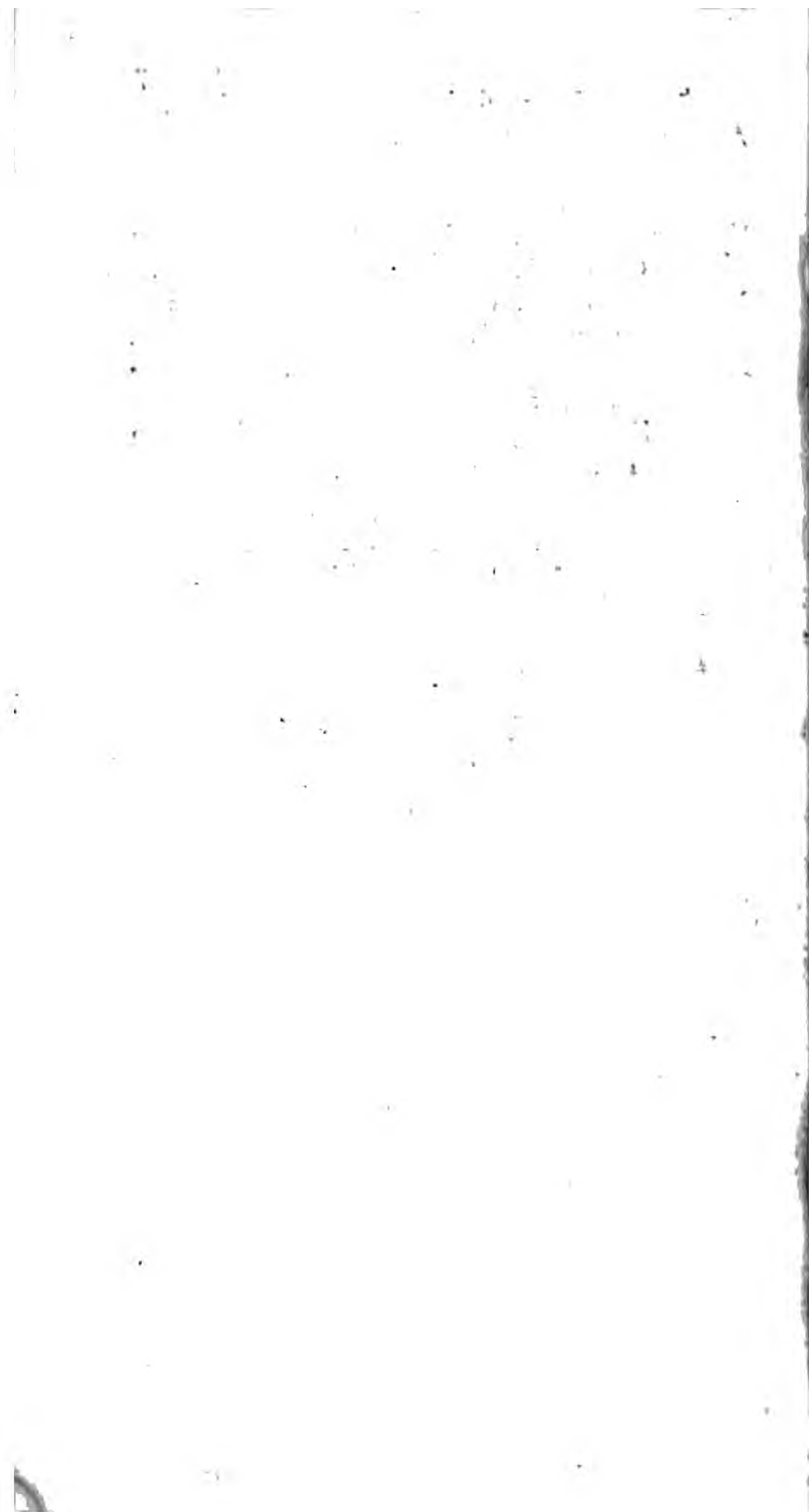
Dicendum Latio est, imò Marotus ait.

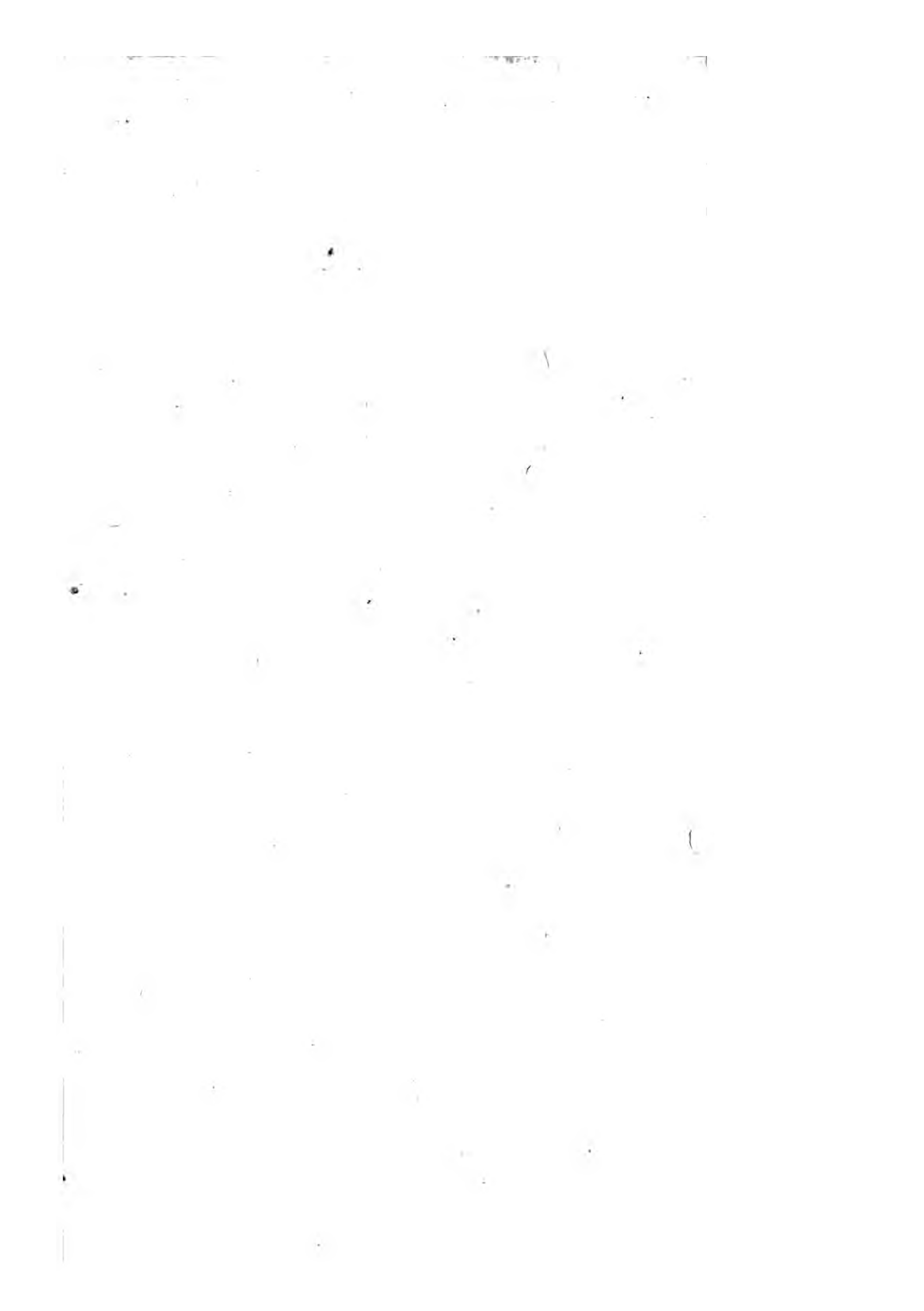
Cui Dea , finge Maron jam dicant, nonne Ma-  
ronus?

Desine sis , Momo Momus Athena suo  
est.

*Fin du Tome IV.*







62630282



49

1/2 ch

34 3 et

13 7 2

6 8 6 qu

3 4 3 qu

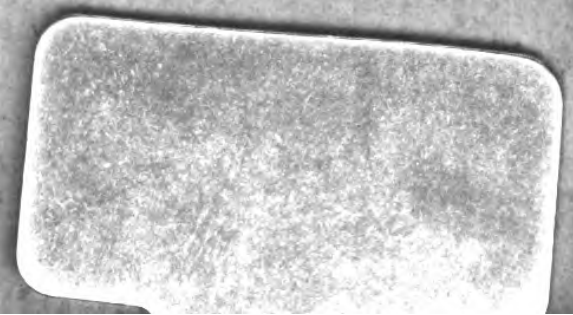
24 0 1

8 9 qu

9 8

1 9 6

27 4 4



62630282

49  
y cholo

3 4 3 cholo  
4

13 7 2  
6 8 6 quind  
3 4 3 quind

2 4 0 7  
9 9 quind  
9 4 quind  
1 9 6

2 7 4 4



